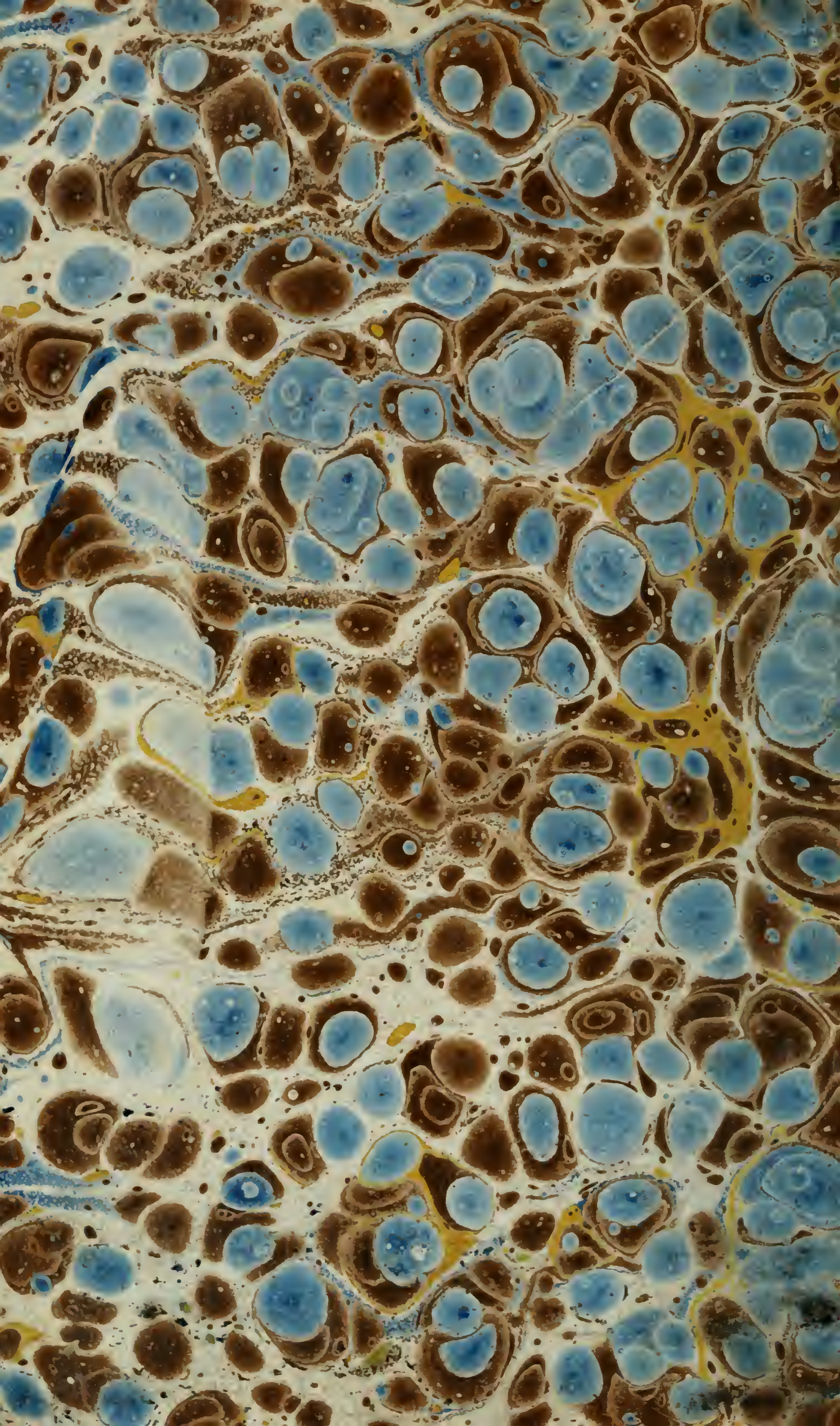
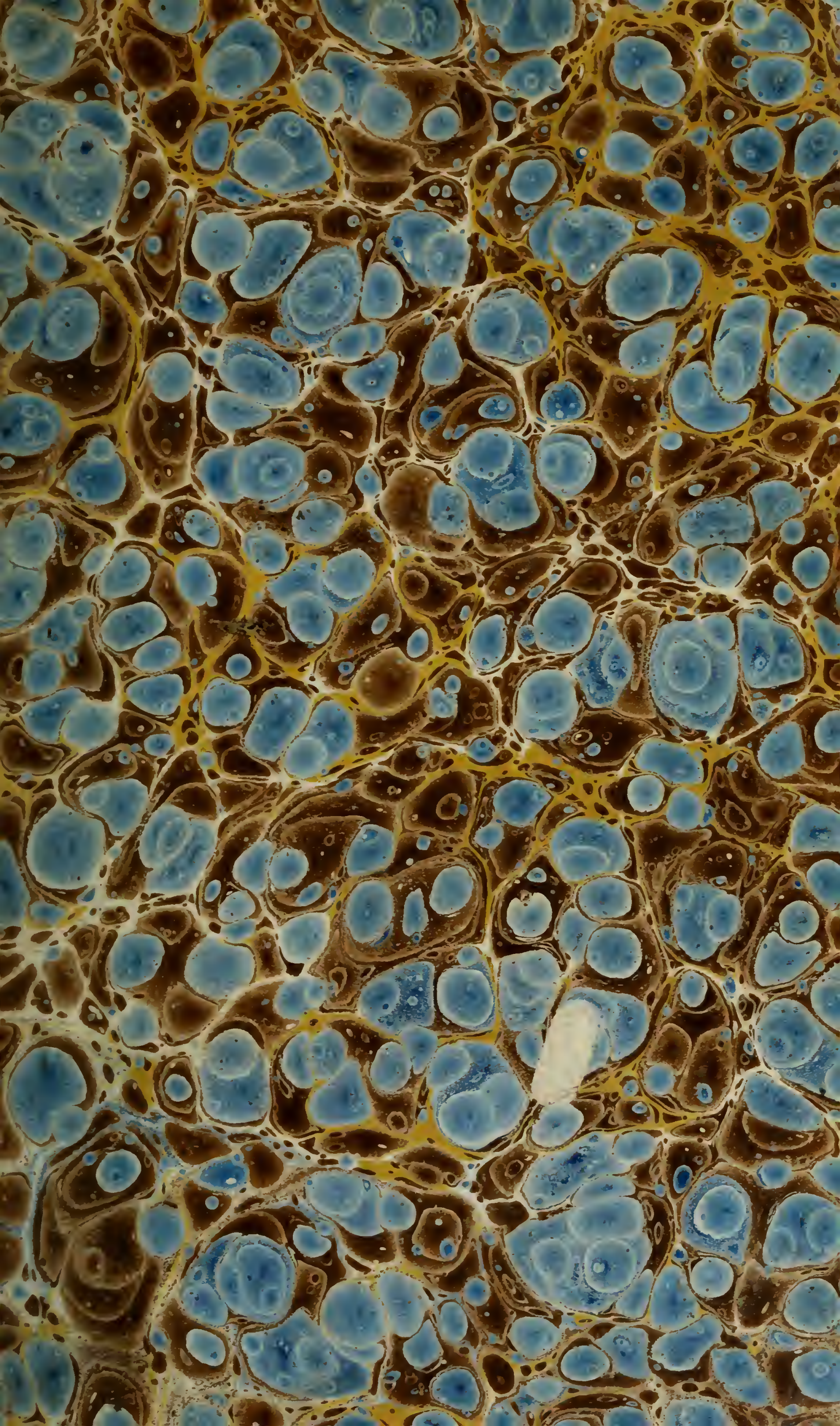






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Sixième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Littérature.

MODERNE POÉSIE SCANDINAVE.

L'Europe lettrée soupçonne à peine l'existence d'une poésie et d'une littérature toutes spéciales, isolées dans les glaces du nord, et cependant pleines de vie, de jeunesse et de chaleur. Les idiomes du Danemarck, de la Suède et de l'Islande sont peu connus; les communications avec les races scandinaves sont passagères et rares : cette vanité qui fait parade de ses richesses, et jette un vernis de gloire éphémère sur sa médiocrité même, est étrangère au génie de ces contrées. Les noms de Teignèr, Franzèn, Gejer, Atterbom, Nicander, poètes suédois d'un mérite distingué, ne sont pas même parvenus jusqu'à la plupart des critiques européens.

Essayons de soulever une partie du voile qui cache cette littérature digne d'attention. Elle produit peu, mais elle est pleine de sève et de force. La concentration des

pensées, la puissance d'une imagination qui se replie, pour ainsi dire, sur elle-même et dédaigne la prodigalité des mots; de savantes recherches, exprimées par des résultats et non par des volumes de commentaires; un laconisme singulièrement caractéristique; un mépris prononcé pour ce déluge de phrases dont les écrivains continentaux cherchent si souvent à couvrir le désert de leurs idées : tels sont les traits les plus remarquables qui signalent les productions intellectuelles de ces régions. Vous diriez que les nouveaux écrivains scandinaves adorent encore, comme leurs ancêtres, le dieu du Silence, *Vider,* symbole de la puissance cachée et de la force intime. Quand Alfieri voyagea dans le nord, il fut surtout frappé du silence solennel de la nature : ce n'étaient plus tous ces bruits confus des contrées méridionales, murmures d'insectes, bourdonnemens indistincts, échos nombreux, signes d'une puissance de vie qui se répand au dehors et déborde, pour ainsi dire; mais un calme énergique et une grandeur muette, qui semblait cacher en elle-même son activité, la resserrer et la comprimer pour l'accroître. Dans ces climats, le même génie préside aux travaux et aux créations de l'esprit; point de livres frivoles, de compilations fastidieuses, d'artifices de librairies, d'imitations du goût à la mode, destinées à capter la multitude; point de souscriptions annoncées par de magnifiques prospectus, déceptions imaginées par l'amour du gain, vestibules pompeux qui conduisent à des chaumières. Un petit nombre de volumes substantiels, dont le prix véritable est en raison inverse de leur poids matériel. Un seul libraire de la foire de Leipsick publie plus de feuilles d'impression par année, qu'il n'en sort des presses suédoises pendant le même espace de tems : et tel écrivain de second ordre, en France ou en Angleterre, a plus écrit

en cinq années de sa vie, que tous les poètes cités plus haut.

Cette aversion pour la tautologie et la période est poussée à un point extraordinaire en Suède et en Danemarck ; il semble que les poètes et les savans de ces deux pays prennent la plume en dépit d'eux-mêmes et abrègent, autant qu'il est en eux, une tâche qui interrompt le travail de leur pensée. Rien ne contraste plus vivement avec l'habitude germanique de tout écrire, de laisser couler sur le papier, qui souffre tout, une multitude de niaiseries obscures, d'accumuler hiéroglyphes sur hiéroglyphes, de lancer dans le public ses songes, ses fantaisies, ses cauchemars, ses pressentimens, ses chimères, ses indigestes théories, ou des volumes d'annotations sur un comma, sur un accent, sur une diphthongue. En Allemagne, il règne une démangeaison d'écrire universelle et contagieuse. En Suède, le premier soin d'un auteur est d'épargner son tems et le vôtre.

Une nature terrible et sévère, même dans ses jours les plus beaux, des rapports peu fréquens avec l'Europe centrale, une situation isolée aux confins de notre hémisphère, rendent les habitans des pays dont je parle étrangers et même insensibles aux frivolités capricieuses et aux éphémères nouveautés de nos littératures modernes. Mais là s'est conservé ce souffle poétique, éteint dans toutes les régions de l'Europe. En Angleterre, un immense amour du gain, un mouvement industriel dont l'activité est presque fébrile ; la crainte et le pressentiment des bouleversemens politiques ; les chances du commerce ; l'orgueil d'une vieille société aristocratique et factice, ont banni la poésie des rapports sociaux. La France, avec sa civilisation tourmentée par les tiraillemens de tous les partis, sa profonde fatigue, ses terreurs

et sa sociabilité raffinée, est éminemment anti-poétique. L'Italie, pourrie depuis si long-tems, est tombée, à cet égard, bien plus bas encore. L'Espagne n'existe pas. Quant à l'Allemagne, elle n'a qu'une sorte de poésie, le mysticisme qui, mêlé à ses mœurs domestiques et souvent triviales, touche à la niaiserie et produit un étrange amalgame. Mais dans ces vieilles forêts, sous ces rochers séculaires du nord, au bruit des vagues de l'Océan qui baignent ces contrées, que nous sommes tentés de croire couvertes de ténèbres cimmériennes, la muse a trouvé un asile assuré contre l'empiétement d'une civilisation tumultueuse et exclusive, qui l'a poursuivie et l'a chassée jusqu'aux limites mêmes de notre continent.

En Suède, l'existence sociale conserve encore un caractère de simplicité extrême. C'est le pays le plus pauvre de l'Europe, mais c'est celui qui a le moins de besoins. Au lieu de cette industrie de luxe, qui se tourmente sans cesse pour inventer de nouvelles jouissances, et qui éloigne chaque jour davantage de la nature une société déjà si artificielle, au lieu de ces nouveaux désirs et de ces nouvelles douleurs que nous ajoutons d'année en année à la somme de nos passions et de nos peines, la population suédoise, laborieuse et probe, n'est occupée qu'à conquérir les bienfaits d'un sol fécond sans doute, mais qui exige des soins assidus. Lutte continuelle, propre à entretenir cette vigueur physique et morale si nécessaire aux peuples et à prévenir l'énervement dont nous sommes menacés. Pour une telle nation, la nature a encore des mystères : tous les voiles ne sont pas déchirés. La doctrine de l'*utilité,* qui pourrait bien n'être autre chose en définitive que l'amour du gain, sous le manteau de la philosophie, n'a pas pénétré jusque-là. La moralité des classes inférieures, l'existence des traditions antiques, conser-

vées dans leur intégrité, l'amour du pays, l'esprit de famille qui ne s'est pas éteint dans ces régions, tout concourt à leur imprimer un caractère qui n'a rien de brillant aux yeux de l'économiste, et qui même leur assigne un rang inférieur parmi les contrées européennes, mais qui, on doit l'avouer, est éminemment favorable au développement des idées et du génie poétiques.

Consigner un fait, ce n'est point se porter pour accusateur. Loin de moi l'idée d'intenter un procès ridicule aux progrès de la civilisation moderne! Par une suite de l'inévitable mélange de biens et de maux que l'homme et ses institutions, son génie et ses conquêtes entraîneront toujours après eux, l'industrie et le commerce usurpent dans les pays civilisés d'Europe une grande partie du terrain que la religion, la philosophie, la poésie, occupaient autrefois. La littérature y devient spéculation. Tout y est mécanisme. Les combinaisons de l'esprit se soumettent aux combinaisons de fortune. On fait des livres comme on fait de la toile. L'art dramatique et la poésie se laissent envahir par cet esprit de trafic universel. Recueillir une portion aussi considérable que possible des jouissances de la vie, c'est le but avoué des occupations intellectuelles; et je connais tel poète qui dirige et répartit les travaux de son cabinet tout comme un bon fabricant distribue la besogne à ses ouvriers et surveille une main-d'œuvre dont la perfection fera sa fortune.

La vie d'un pauvre jeune homme de notre tems, qui, doué d'un grand talent pour la poésie et d'une rare fierté d'ame, mais dénué de ce talent mercantile, nouvel apanage des muses, a consumé ses jours dans la misère et l'abandon, offre un contraste singulier avec les mœurs littéraires dont je viens d'esquisser les principaux traits. Il

est mort à l'hôpital comme Otway, comme Gilbert; il est mort jeune et dans le désespoir orgueilleux qu'allumait en son cœur la conscience d'un génie indépendant et délaissé. Eric Sjœgren, Suédois, plus connu sous le nom de Vitalis, a sacrifié l'espérance de sa fortune à l'indépendante fierté de son intelligence; il a refusé, au sein de la détresse, les secours qu'on voulait lui faire acheter au prix d'une bassesse : et il est mort avant la maturité de l'âge, déjà célèbre, mais toujours pauvre.

Nous empruntons les détails de cette vie, pleine d'un si triste intérêt, à une notice publiée par le Suédois E. G. Gejer, poète remarquable et ami de Vitalis. Cette notice précède le recueil des poésies de Vitalis ou Sjœgren, mis en ordre par le même auteur et publié à Stockholm, en 1828 (1).

Eric Sjœgren, fils d'un pauvre paysan de Sudermanie, naquit en 1794. Son père appartenait à cette classe de prolétaires qui loue ses bras et sa vigueur, passe sa vie à labourer la terre d'autrui à la sueur de son front, et recueille avec peine un peu de pain pour prix d'une existence si dure et si laborieuse. Le jeune Eric commença par aider son père dans ses travaux; mais lorsque venaient le soir et le dimanche, un désir de savoir, qui tourmentait déjà cette intelligence d'enfant, le portait à copier au moyen d'un couteau, sur l'écorce des bouleaux et des pins, les caractères de la Bible et du catéchisme qui composaient toute la bibliothèque paternelle. On envoya Eric à l'école gratuite de Trosa, dont le maître, homme de sens et de pénétration, ne tarda pas à reconnaître le germe d'un talent éminent chez l'enfant du journalier Sjœgren. Sur sa recommandation,

(1) *Samlade Dikter af Vitalis.* Stockholm.

Eric passa au gymnase de Strengnœs, ville épiscopale du Westmanland, d'où il sortit en 1814 pour entrer à l'université d'Upsal.

Le capital que notre jeune étudiant apportait à Upsal montait à soixante-huit francs, prix des leçons qu'il avait données à un de ses condisciples plus jeune que lui. C'était toute sa fortune; il avait passé bien du tems à l'acquérir et souffert plus d'une privation pour le conserver. Il espérait, dit son ami Gejer, que l'habitude de lutter contre la détresse et de vivre de peu le soutiendrait à travers la vie. Mais il n'avait pas calculé les souffrances secrètes que l'humiliation, l'ambition, le besoin de gloire, le sentiment d'une position inférieure à son mérite, devaient lui faire subir. Il n'avait pas pensé aux douleurs d'une existence obscure, soumise aux caprices du riche qui vous paie, et exposée à tous les dégoûts dont le mérite sans fortune est assailli. En vain il essaya de dompter le sort; il succomba.

La méthode de l'enseignement mutuel est usitée en Suède, et remonte à une époque fort éloignée. Tous les colléges de ce pays pourraient avoir pour épigraphe : *Docendo discimus*; « instruire les autres, c'est apprendre. » Mais de grands abus corrompent les avantages qui naissent de ce mode d'instruction, lorsqu'il est habilement employé. Les éphores ou surveillans exigent, avec une sévérité beaucoup trop rigide, que l'on se conforme non-seulement au sens, mais aux paroles de leurs leçons : les jeunes gens des classes supérieures, chargés d'exercer, auprès des élèves moins avancés, l'emploi de répétiteurs, craignent de perdre, en mécontentant les redoutables éphores, un titre et des attributions qui leur rapportent quelque argent. A peine instruits eux-mêmes de ce qu'ils

se chargent d'enseigner, ils redisent avec une servile exactitude qui entrave le développement de leur esprit, les instructions des maîtres. La liberté de l'intelligence se perd; une sorte de basse hypocrisie, une crainte ridicule de déplaire, un attachement pharisaïque aux formes et à la lettre, sont les résultats ordinaires de ce double abus. Le jeune paysan, devenu à la fois disciple et professeur de l'université d'Upsal, trouva étrange cette habitude de répéter des mots sans les comprendre, et de s'embarrasser moins du sens qu'ils avaient que de l'exactitude avec laquelle on redisait chaque période et chaque paragraphe. Son intelligence vigoureuse dépassa quelquefois les limites tracées par les éphores auxquels il eut le malheur de déplaire; et la route de son avancement se trouva obstruée dès ses premiers pas dans la carrière.

Choisi par plusieurs familles nobles comme *tuteur* ou répétiteur des enfans qu'elles avaient envoyés à l'université d'Upsal, il resta depuis le commencement de ses études dans cette ville, jusqu'à la fin de sa vie, enchaîné à ces devoirs fastidieux et précaires, qui lui rapportaient à peu près cent vingt francs par an, le logement et la nourriture. Les éphores, qui seuls eussent pu l'arracher à une telle existence, se gardèrent bien de le recommander à la bienveillance ou à l'attention des grands et du gouvernement. Il eut tout à faire pour lui-même. Plusieurs poèmes qu'il inséra, en 1818, dans un Annuaire, et qu'il signa du nom pseudonyme de Vitalis, annoncèrent l'apparition d'un nouveau talent : une mélancolie profonde et douce, des accens platoniques et suaves, une sensibilité vive, caractérisaient ces premiers essais. L'année suivante, une collection de poésies, qu'il

publia, obtint le plus grand succès. Le jeune homme n'avait pas encore appris la prudence. Quelques satires poignantes, mêlées à ces tristes rêveries, qui plaisaient à son esprit et convenaient à sa destinée, le vengèrent à demi, en augmentant l'irritation de ceux qu'il avait déjà offensés.

En 1822, le prince royal Oscar, duc de Sudermanie et chancelier de l'université d'Upsal, vint la visiter: Sjœgren lui offrit le volume de ses poèmes; et le prince, étonné d'un mérite que les murs d'un collége avaient si long-tems caché, assura à Vitalis une pension d'environ cinq cents francs, somme considérable pour un homme que la pauvreté avait pris au berceau, accompagné dans son enfance, et suivi dans la jeunesse. Une année s'écoula; Vitalis jouissait d'une situation calme qu'il n'avait jamais goûtée et qui devait bientôt lui être ravie: cette modique somme était l'opulence pour lui, qui avait si peu de besoins, et qui, destiné à l'indigence, avait su proportionner ses désirs à ses ressources. Quelques poèmes pleins de grâce et de charmes datent de cette époque paisible, le seul heureux tems de toute sa vie.

Pendant que les autres poètes, honorés comme Vitalis des bienfaits de la cour, composaient, à la louange des princes et du gouvernement qui les nourrissaient, dédicaces et panégyriques, Vitalis, ignorant que de pareils devoirs fussent les attributions naturelles de sa charge et le moyen de mériter la continuation de ces faveurs, se contentait d'étudier en silence. Il y avait à la fois en lui une ignorance des choses du monde, une fierté native, une sauvage indépendance qui se seraient révoltées contre l'idée d'acheter du pain par des flatteries en vers. Mais lorsque les rivaux du poète et tous ceux qui avaient part comme lui aux munificences royales, chantaient

l'hymne de reconnaissance et les vertus de leurs maîtres, il était impossible que le silence de Vitalis, dont la lyre restait seule muette, ne fût pas remarqué. Nicander venait de composer une dédicace au prince royal : on attendait de Vitalis le même hommage; il n'y songea même pas. Les éphores du collége auquel il était encore attaché s'empressèrent d'en faire la remarque, qui, augmentée de tous les commentaires dont une ancienne malveillance pouvait l'enrichir, parvint jusqu'aux chefs du gouvernement. Sous le ministère d'un Louvois ou d'un Walpole, le poète réfractaire eût été aussitôt privé de ses émolumens. On se conduisit avec plus de modération envers Vitalis. Gejer, son ami, fut chargé de lui faire comprendre que l'on attendait de lui non-seulement des poésies élégiaques ou satiriques, mais des œuvres d'un autre ordre, plus importantes à la fois et plus dignes d'attirer l'œil de ses bienfaiteurs. L'orgueil du poète fut blessé; sa dépendance lui apparut tout-à-coup comme une triste et misérable chaîne : son honnête fierté s'irrita. Il pensa que la liberté de son intelligence était compromise par cette espèce de pacte tacite, dont les clauses n'étaient pas même formulées et dont il pouvait, à son insu, blesser les conditions les plus nécessaires. Il renonça donc à la pension de cinq cents francs, et se replongea volontairement dans cette cruelle indigence d'où il ne sortit plus qu'en quittant la vie. Le nouveau recueil de poésies qu'il fit paraître fut dédié, non à un prince, comme celles de Nicander, mais à une princesse qui n'a jamais donné ni retiré de pensions : *A la Lune*. Voici ce singulier morceau, où, sous le voile d'une traduction en prose, qui ne laisse apercevoir ni l'élégance, ni le rhythme gracieux, ni l'attique originalité du poète, on découvrira cependant des traces de cette *humeur* que

le poète écossais Burns (1) possédait si bien, et dont Vitalis, paysan comme Burns, a donné plus d'une preuve.

DÉDICACE A LA LUNE.

« Reine au sceptre d'argent, reine au trône d'argent; déesse opulente du pauvre poète; donne-moi audience, ô lune! Un charme sympathique m'entraine vers les lieux où l'éclat de l'argent étincelle! Me voici, mon livre sous le bras, solliciteur inquiet, prêt à rédiger tes louanges en belles rimes. Mais combien me paieras-tu?

» En vérité tu répands trop de lumières pour ne pas sentir mon mérite et comprendre la nécessité de m'enchaîner à ton char. Sois raisonnable; je serai modeste et reconnaissant. Fixe mon salaire, et je saurai mesurer sur les bienfaits de ton altesse les dons de mon génie. Mais, si tu me refuses, adieu! Je consacre mon œuvre à des protecteurs plus utiles, et je retire ma dédicace.

» Cependant, ô belle reine, tu daignes jeter sur le front du poète un de ces rayons si doux qui pénètrent l'ame. C'est là tout ce que tu me promets. Allons, je me résigne en attendant mieux! Couronne-moi de ta flamme argentée, et guide-moi vers quelque palais dont le maître veuille accepter à la fois mes services et le prochain poème qu'enfantera mon génie. »

Les six dernières années de la vie de Sjœgren ne furent plus qu'une longue lutte contre le malheur. Une fièvre lente le consuma et lui arracha jusqu'à sa dernière consolation, le bonheur de se livrer à ses études. Quelques traductions de l'anglais et le produit des leçons qu'il donnait, l'aidèrent à soutenir misérablement son

(1) Voyez, sur la vie de Robert Burns, un article inséré dans le 27e numéro de la *Revue Britannique*.

existence. Il mourut dans l'hôpital de Stockholm, le 4 mars 1828.

Il y a quelque chose de bien touchant et même de solennel dans cette lutte constante d'un esprit distingué, d'une ame ardente et fière contre les maux de la vie. La détresse et la douleur, vautours éternels, dévorent le cœur de ce nouveau Prométhée, que la nécessité enchaîne sur son roc. En de telles circonstances, renoncer à ce qui peut assurer le bien-être de l'existence, plutôt que de prostituer l'indépendance de son esprit, mourir de faim plutôt que d'écrire une dédicace : c'est sans doute une folie, mais une folie magnanime et dont peu d'hommes sont capables. Comme poète, Sjœgren, dont la vie et les malheurs rappellent Chatterton, Savage et Gilbert, se rapproche aussi de ces trois écrivains par l'originalité satirique de ses compositions et l'inégalité d'un talent qui s'est développé sous des auspices si peu favorables. Il a cette verve amère et poignante qui naît du sentiment de l'injustice. Il sait immoler les mauvais poètes et frapper d'un ridicule sanglant leur affectation et leur emphase. Des élans de gaîté brillante, des éclairs d'esprit, dans le sens le plus ordinaire de ce mot, traversent, pour ainsi dire, ses compositions, dont le fond est sombre et mélancolique. De là un caractère fort singulier qui distingue spécialement Vitalis.

Deux écoles différentes de littérature et de poésie se disputaient la prééminence, lorsque le jeune Sjœgren débuta dans la carrière : l'une attachée à Boileau et à Racine avec une imperturbable et exemplaire fidélité; l'autre toute plongée dans les ténèbres du mysticisme allemand. Ridicules toutes deux, parce qu'elles n'avaient rien de national, de profond, ni de vrai, elles remplissaient les journaux de leurs querelles, qui se sont repro-

duites en Angleterre, en France, en Italie, sous des nuances différentes, mais avec la même absurdité. Comme s'il existait dans le monde deux manières d'être vrai ou faux; comme si le bon et le mauvais n'étaient pas, dans les arts, les seules divisions admissibles! Sjœgren, malgré la véhémence naturelle de son esprit, ne crut devoir s'enrôler sous aucune bannière. Il resta neutre dans une dispute qui des deux côtés choquait le bon sens, et se réserva le droit de venger la raison en lançant sur les deux camps ennemis les traits de sa satire. Le pédantisme des uns, les prétentions des autres, lui offraient un texte inépuisable : mais les classiques plus paisibles, plus modestes, plus réservés dans leurs discours, moins tranchans dans leurs assertions, se laissaient plutôt oublier qu'ils ne provoquaient l'épigramme et la critique. Ce fut sur les mystiques imitateurs de la muse germanique que Vitalis et Tegnèr, autre poète remarquable, firent tomber leurs coups les plus redoutables. Ces gens avaient la parole haute et dure, le ton rauque et âpre, des prétentions sans bornes, et que leur talent était loin de justifier. Vitalis se moqua du sentimentalisme prétendu religieux, qu'ils voulaient introduire, de leurs phrases obscures, de leurs termes symboliques et bizarres, de leur jargon théosophique, de leurs innovations extravagantes. Les rieurs furent pour lui; et Atterbom, chef de cette école (nommée l'École des Phosphoristes, parce qu'elle consignait ses doctrines dans le journal intitulé le *Phosphore*), tomba dans le discrédit depuis cette époque.

Vitalis est à la fois lyrique et satirique, comme Burns, comme Jean-Baptiste Rousseau, comme Horace; ses œuvres lyriques nous semblent fort supérieures à celles d'un autre genre qu'il a publiées ou que son ami

Gejer a recueillies. Un sentiment religieux et profond, une sorte de recueillement pieux à l'aspect des merveilles de la nature et des destinées de l'homme, une méditation tendre et triste sur les mystères de la vie à venir, sont les caractères principaux de ses odes et de ses effusions lyriques. On voit qu'elles émanent de son ame, et que le malheureux, mécontent de la vie réelle, s'élance avec énergie vers une région meilleure. Le génie septentrional, le génie de la contemplation profonde respire dans ces poèmes, dont quelques-uns sont d'une grâce éthérée. Nous essaierons de traduire une de ces pièces, sans prétendre reproduire ce charme pur et mélancolique qui tient, en grande partie, à une versification mélodieuse et à un rhythme léger.

FANTAISIE DU PRINTEMS.

« L'amour est né. J'ai entendu sa voix, j'ai reconnu ses couleurs. Il est né, mais sa substance aérienne fuit dans les airs, glisse dans les vagues, circule dans le feuillage, et échappe à nos yeux mortels. Le flot du lac caresse sa rive, la brise nocturne souffle amoureusement sur les hautes herbes ; et ces doux murmures des sapins agités le soir, c'est l'amour, c'est lui qui nous parle. J'écoute ces accens légers ; et quand les bouleaux frémissans rapprochent leurs tiges balancées, quand au crépuscule tous les bocages retentissent de ces voix caressantes, mon oreille avide et charmée reconnaît l'amour dans cette universelle harmonie. Au sein des fleurs mêmes, dans ces calices pourprés, au milieu de ces nuances si douces, des sympathies secrètes vivent sous des abris charmans, sous des rideaux de gaze diaprée et de soie écarlate. Tout a un langage et un langage de tendresse ; tout, jusqu'au ruisseau qui fait bruire les cailloux de sa rive et étinceler ses flots mouvans.

» Nature ! nature ! je connais ton secret langage ; cet idiome de flamme, de fleurs et de parfums, que les hommes dédaignent

et que j'écoute avec délices. Libre maintenant, je sais mieux le comprendre : comme l'oiseau, long-tems captif, s'élance, remplit l'air de ses chants de joie, et, tout en répétant son hymne, monte vers le ciel, sa patrie.

» Belles fleurs, qui vivez si peu, je viens rêver au milieu de vous; filles innocentes de la terre, pures comme des anges, vous êtes passagères comme les hommes! Mais je me trompe : vous ne mourez pas. Quand l'hiver vient, quand la mort livre la guerre à la nature, vous fuyez devant les orages; vous vous endormez sur le sein de votre mère; vos yeux se ferment, votre tige se penche, vous semblez à jamais évanouies. Bientôt la vie et le printems renaissent; et Dieu vous réveille; et vous vous relevez sur vos verdoyantes tiges : et vous saluez ce beau soleil et ces vastes cieux qui retentissent de chants de joie. Alors se déroulent vos langes de verdure; alors vous souriez au monde dans toute votre beauté. — Et moi, comme vous, je ne mourrai pas : j'attends mon réveil, ma patrie, le séjour de mon père. Il demeure là-bas, aux limites de l'horizon, là où le ciel et la terre se confondent dans une si douce union. Là s'épanouira bientôt mon ame fatiguée; là je vivrai enfin, après l'hiver de ma vie! »

Pauvre Vitalis! ses vœux ne tardèrent pas à s'accomplir. Ces régions inconnues et immenses se sont ouvertes pour lui avant l'heure. Il laisse après lui sur la terre quelques traces d'un talent remarquable, une gloire ébauchée et un nouvel exemple des misères attachées à la supériorité de l'esprit.

(*Foreign Review.*)

Économie Rurale.

DES PLANTATIONS D'ARBRES FORESTIERS (1).

On a souvent comparé l'éducation des hommes à celle des végétaux. Les figures, les métaphores dont on fait usage en parlant de la première sont même en partie empruntées à la seconde. Il y a aussi entre les deux ce point d'analogie que, pour l'une comme pour l'autre, on a recommandé les systèmes les plus divers et même les plus contradictoires. Plusieurs de ces systèmes, loin d'être utiles, étaient au contraire fort pernicieux. On s'est égaré également dans le choix des moyens dont on s'est servi pour faire éclore la jeune idée et pour développer la jeune plante. Heureusement la toute-puissance de la nature était là pour réparer les fautes du forestier et celles de l'instituteur.

Toutefois il ne faut pas trop compter sur elle, et le planteur doit en aider l'action, en soumettant sa pratique à une judicieuse théorie. Il existe certains principes sans lesquels on n'obtiendra jamais de grands succès, même dans les situations les plus avantageuses, tandis que dans beaucoup de cas ils compenseront les imperfections du climat et du sol. Mais ces règles ont un

(1) Note du Tr. Cet article est sorti de la plume de Walter Scott, comme les divers articles d'économie rurale, insérés dans nos numéros 28, 46 et 48. Il est facile de reconnaître dans cet article, comme dans les précédens, les touches gracieuses et pittoresques du romancier.

caractère général, et lorsqu'on les applique, il convient de les modifier avec les circonstances. L'observation servile de pratiques de détail serait plus funeste que profitable. Par malheur il arrive fréquemment que ceux qui établissent des systèmes insistent surtout sur ces observances minutieuses; ce qui conduit à ces doctrines empiriques de toute espèce qui prévalent davantage dans cette branche de l'économie rurale que dans aucune des autres. De là ces prépossessions violentes et exclusives en faveur de certaines espèces d'arbres; de là aussi ces théories absolues et contradictoires sur la manière de préparer le sol, sur les époques auxquelles on doit planter, etc. Certains planteurs soutiennent ces opinions opposées avec le même entêtement et la même confiance que si Dieu lui-même les eût révélées au premier des hommes et des forestiers, et que s'ils les avaient reçues de celui-ci par une tradition directe.

Notre intention n'est pas d'examiner en détail ces opinions diverses, et de décider entre elles, mais seulement de rendre compte des résultats de l'expérience que nous avons acquise, en surveillant pendant seize années consécutives des plantations que nous avions faites sur une assez grande échelle, dans un terrain dont la plus forte partie était en friche. Toutefois nous joindrons à nos propres observations les plus remarquables de celles que nous avons recueillies dans le bel ouvrage que M. Monteath a publié sur cet important sujet (1). Aucun autre ne présente assurément un plus haut intérêt pour nous. Il y a déjà long-tems que le patriotisme de lord Melville a sonné l'alarme sur la destruction violente ou le dépé-

(1) *The Forester's Guide and profitable Planter.* By Robert Monteath. Seconde édition.

rissement graduel de nos grandes forêts, et sur l'apathie avec laquelle l'administration en laissait consommer la ruine.

« On calcule, écrivait cet homme d'état en 1810, que, sans comprendre les forêts royales, il existe plus de quatre-vingts millions d'acres dont aucune partie n'est encore à un très-haut point de culture, et dont il n'existe pas moins de vingt millions tout-à-fait en friche. Ce serait assurément une politique bien peu prévoyante que de continuer à charger le commerce extérieur de fournir à nos chantiers le bois dont ils ont besoin, tandis qu'en plantant une portion de ces terrains, et sans réduire la masse de nos denrées alimentaires, il serait si facile de nous passer de tout secours étranger, et d'assurer à jamais l'approvisionnement d'un article sur lequel reposent notre force, notre gloire et même notre indépendance nationale. »

Ces vérités une fois reconnues, il est évident que c'est surtout pendant la paix que nous devons songer à accroître les forces de la nation, et la préparer, en la fortifiant, à soutenir avec honneur des guerres à venir. Un patriotisme désintéressé trouverait sans doute la récompense de ses efforts dans l'espoir d'assurer à notre marine de nouveaux triomphes, et dans la satisfaction d'orner le sol de la patrie, en couvrant des terres en friche des plus magnifiques productions de la nature, et de préparer, avec lenteur il est vrai, mais avec sûreté, des changemens qu'il serait impossible d'effectuer d'une autre manière. Cependant nous ne pouvons pas nous dissimuler que ces considérations seraient insuffisantes aux yeux de beaucoup de propriétaires, et qu'il faut aussi leur parler d'écus et de profits. Nous prouverons donc à ces derniers qu'au moyen d'une légère somme dépensée

sur chaque acre, ils augmenteront leur revenu au lieu de le réduire. En nous bornant à les entretenir de l'accroissement des forces de la patrie ou de l'embellissement de ses paysages, nous nous exposerions fort à ce qu'ils nous répondissent, comme Harpagon à Frosine, quand elle lui parle des attraits de sa maîtresse : « Oui, tout cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'a rien de réel, et il faut bien que je touche quelque chose. »

Notre sujet se divise naturellement en deux branches principales : les plantations utiles et celles d'agrément. Toutefois cette division n'est pas absolument exacte, car il est bien difficile de considérer ce sujet sur un de ces points de vue, sans toucher fréquemment à l'autre. On ne peut guère faire une grande plantation, sans embellir l'aspect du pays; et, d'un autre côté, l'ébranchement des plantations de pur agrément indemnise le propriétaire de ses avances : mais ces deux espèces de plantations n'en doivent pas moins être considérées comme deux parties distinctes du même art. Nous avons déjà consacré un article à l'une d'elles (1); nous allons aujourd'hui nous occuper de l'autre, dont l'importance est, à tous égards, bien supérieure.

Le genre de plantations le plus utile, celles qui avec le moins de frais procurent en définitive le plus de profit, sont les plantations que l'on fait sur de vastes portions de terres incultes. On crée ainsi de grands bois sans faire perdre au sol la valeur d'un seul épi, et même sans diminuer essentiellement les produits de l'éducation des bestiaux; car il est incontestable que chaque fois que l'on pourra créer une belle et imposante forêt, en faisant paître ceux de la ferme dans un pâturage plus res-

(1) Voyez l'article sur les jardins pittoresques et les plantations d'agrément, inséré dans notre 46e numéro.

serré, mais plus fécond, il en résultera un grand avantage pour le propriétaire, sans qu'il y ait pour cela un préjudice notable pour le tenancier et bien moins encore pour les animaux qui se procureront sans peine et avec moins de danger une nourriture abondante.

Rien n'est plus facile que l'exécution du plan que nous allons proposer, si on la tente sur une grande échelle. Elle sera utile aux pauvres comme aux riches : aux pauvres, en leur procurant des occupations saines et prolongées; aux riches, en créant des valeurs dans des lieux qui n'en avaient presque aucune. Mais ce n'est pas seulement le propriétaire foncier et ses dépendans qui en tireront avantage; ce plan sera utile à toutes les classes de la société et surtout aux classes industrielles et mercantiles, en diminuant le prix excessif des bois de construction, et par suite en réduisant dans une proportion très-forte les frais de bâtisse de nos navires.

Les hauteurs du pays de Galles, celles des comtés de Derby, de Cumberland, de Northumberland, etc., ainsi que les grandes friches et les régions montagneuses qui composent la plus grande partie de l'Écosse, ont le même caractère et présentent le même aspect. Partout vous apercevez de longues séries de rocs nus et de bruyères qui se gonflent en collines et en montagnes, et que coupent de grands lacs et des rivières dont plusieurs sont navigables. Tout annonce, dans ces lieux, que la nature les avait choisis pour les couvrir de forêts; et, en effet, jadis, sans être secondée par l'homme, elle les en avait entièrement revêtus. C'est ce qu'attestent l'histoire, la tradition, ces buissons, ces souches de vieux arbres qui s'y trouvent encore, et ces bois souterrains enfouis dans les marécages. Ces forêts n'occupaient pas sans doute les points les plus élevés des montagnes et les plus exposés à

la violence des vents : cependant c'est une chose étonnante, quand une fois les vallées et les inclinaisons de ces régions montagneuses sont boisées, avec quelle promptitude les arbres profitent des abris que leur offrent les ravins et les fondrières des montagnes pour s'établir, de degrés en degrés. à des points d'élévation où un planteur judicieux n'eût jamais tenté de les faire atteindre.

Ces bois ont, pour la plupart, cessé d'exister depuis long-tems. Des causes diverses ont contribué à en déterminer la ruine. De grandes forêts qui occupaient des surfaces assez unies ont été détruites par l'action graduelle de la nature, qu'accélérait l'extension des marécages. Le bois qu'elles produisaient ne rapportait rien au propriétaire, parce que l'état des routes ou celui du pays en général ne permettait pas de transporter des articles aussi volumineux et aussi lourds, quel qu'en fût le prix ailleurs. C'est dans cet état de choses que quelques arbres se desséchaient et périssaient. Un orage les renversait ensuite, et ils tombaient souvent dans un ruisseau près duquel ils avaient crû et fleuri, sans que personne songeât à les en retirer. La source, arrêtée dans sa marche, saturait d'eau stagnante le sol voisin, et convertissait en marécage les terrains que son cours avait autrefois desséchés. Les racines d'autres arbres venus sur ce sol s'ébranlaient à leur tour dans cette terre molle et bourbeuse qui ne tardait pas ensuite à les corrompre. Le premier coup de vent renversait sans peine ces arbres qui n'adhéraient plus que faiblement au sol, et par leur chute ils mettaient encore de nouveaux obstacles au cours de l'eau. Bientôt même leurs troncs finissaient par disparaître sous les couches de limon qui augmentaient sans cesse en profondeur comme en étendue. Dans les comtés d'Inverness et de Ross, on peut encore observer aujour-

d'hui la marche de cette transformation successive d'une forêt en marécage.

Mais ce n'est point là l'unique manière dont les forêts aient péri, et c'est souvent à la main de l'homme qu'il faut reporter la cause de leur destruction. Depuis Agricola et Sévère jusqu'à Cromwell, la hache du conquérant a renversé à plusieurs reprises ces moyens naturels de défense qui arrêtaient ses progrès. C'est ainsi qu'ont disparu de grandes forêts placées sur les versans de hautes montagnes ou sur le bord de ruisseaux rapides, qui n'étaient pas susceptibles de se convertir en marécages.

La nature cependant, avec son élasticité ordinaire, aurait promptement réparé les pertes causées par la violence de l'homme, et de nouvelles crues d'arbres auraient remplacé ceux que la hache avait abattus, si une insouciance coupable n'eût pas paralysé ses efforts. La forêt d'Ettricke, par exemple, vaste étendue de pays qui contient deux cent soixante-dix milles carrés, considérée comme une chasse royale jusqu'au règne de Charles Ier, était entièrement boisée, excepté dans les endroits trop élevés pour que les arbres pussent y croître. Vers 1700, une grande partie de cette forêt naturelle restait encore ; cependant aujourd'hui, à l'exception des tailliers d'Harehead et d'Elibank, et de quelques bouquets d'arbres sur les bords de l'Yarrow, elle a entièrement disparu. Nous avons vu nous-même le compte d'une vente d'arbres faite dans ce district, qui ne s'élevait pas à moins de 6,000 l. st., (150,000 fr.), somme qui paraîtra très-considérable si on considère qu'à cette époque le pays était couvert de bois, que la demande était bien moins élevée, et que les transports ne s'effectuaient qu'à grande peine et avec beaucoup de frais. Il fallait que l'on eût abattu un bien grand nombre d'arbres pour produire alors une aussi

grosse somme. A la même époque les tuteurs du noble propriétaire donnèrent des ordres pour enclore cette forêt naturelle, afin d'en assurer la conservation ; mais leurs intentions à cet égard furent si mal remplies, que soixante-dix ou quatre-vingts ans après, à peine existait-il dans toute la propriété de quoi faire un bâton de marche. On s'expliquera une destruction aussi épouvantable, quand on saura qu'après la grande coupe dont nous venons de parler, on avait placé dans la forêt un troupeau de chèvres, l'espèce de bétail la plus dangereuse pour la conservation du bois.

Au fait l'agriculture, comme le dit l'oncle Tobie, *de la noble science de la défense*, a ses points faibles. Ceux qui s'occupent d'une des branches de l'art sont naturellement disposés à avoir des préventions contre d'autres branches qui cependant ne sont pas moins utiles. Le laboureur, par exemple, trouve du plaisir à faire disparaître le gazon partout où il en rencontre, quoique les plus simples réflexions devraient l'engager à le réserver pour la pâture des bestiaux. Le berger, au contraire, considérait jadis tous les endroits occupés par des arbres comme des usurpations faites sur son domaine ; et pour satisfaire sa malveillance contre eux, il s'appliquait activement à les détruire. C'est à ces déplorables préjugés qu'il faut surtout attribuer la ruine des grandes forêts du nord. Le peu de disposition que les propriétaires avaient, en général, à enclore ; l'introduction tolérée, si même elle n'était formellement permise, du bétail et des troupeaux, dans les bois que l'on avait coupés, ont été les causes lentes, mais efficaces, de l'état de nudité où se trouvent aujourd'hui de grands districts, que l'instinct poétique du peuple ne nommait jadis que par cette dé-

signation affectueuse de *la bonne verte forêt* (1). Au surplus le fait incontestable de l'ancienne existence de ces forêts doit suffire pour stimuler le zèle des propriétaires fonciers, et les engager à faire tous leurs efforts pour recréer ces scènes qui répandaient jadis sur tout le pays je ne sais quelle grâce sauvage que l'ignorance, l'apathie, la prévention ont si malheureusement fait évanouir.

Maintenant nous allons examiner comment ce but peut être atteint avec le moins de frais et le plus de profits possible.

La première chose à faire, dans une entreprise de ce genre, c'est de choisir un forestier habile, et de le mettre en mesure de se procurer, chaque fois qu'il en aura besoin, un nombre convenable d'ouvriers intelligens et actifs. Si la plantation doit se faire sur une grande échelle, il sera bon que ces ouvriers soient établis sur les lieux mêmes ou dans le voisinage immédiat. Leur tems pourra être utilement employé dans toutes les époques de l'année; successivement ils seront occupés à enclore, à planter, à élaguer, etc., sans qu'aucun de leurs momens soit perdu.

Il est nécessaire ensuite, toujours dans la même hypothèse, que le planteur ait une ou plusieurs pépinières le plus rapprochées possible du sol qu'il veut boiser. Nous n'avons certes aucune envie de nuire à l'industrie des pépiniéristes. Lorsqu'un propriétaire veut planter un ou deux acres, nous trouverions absurde qu'il fît lui-même la dépense et prît la peine d'élever les plants; mais lorsque l'opération se fait en grand, il est de la

(1) *The good green wood.*

plus haute importance que les jeunes arbres puissent passer une ou deux saisons dans une pépinière qui lui appartienne. M. Monteath insiste pour que cette pépinière *de seconde main*, comme il l'appelle, soit remplie de jeunes arbres, de deux ou trois ans d'âge, choisis chez les pépiniéristes de profession, en observant avec raison que, de cette manière, le planteur évite une opération difficile et dispendieuse, celle de faire éclore le jeune plant de la semence, sans perdre aucun des avantages des pépinières. Toutefois il faut veiller à ce que le lieu où l'on choisira les sujets dont on a besoin ne soit pas trop éloigné, et ne pas imiter ces propriétaires qui vont prendre à Glasgow les plants qu'ils transportent aux Hébrides.

Les avantages des pépinières de seconde main sont nombreux et divers. D'abord les plants ne sont pas transférés tout-à-coup des terres grasses et bien abritées où les pépiniéristes les élèvent, dans un sol stérile et exposé à la violence des vents, et ils s'accoutument peu à peu au climat et au terroir du lieu où ils doivent être définitivement déposés. En second lieu, les interruptions si nuisibles aux travaux des planteurs se trouvent ainsi considérablement réduites. Rien, comme on sait, ne contribue davantage au succès des opérations de ce genre que la possibilité de transporter rapidement les sujets de la pépinière au lieu de la plantation. Or c'est ce qui est impraticable lorsque la pépinière n'est pas dans le voisinage. Il arrive trop souvent, quand les plants ont été pris à une certaine distance, que le tems change dans le trajet; lorsque, par exemple, les jeunes plants ont été saisis par le froid, on n'a d'autre ressource que de les enfouir dans quelque fossé, d'en couvrir les racines avec de la terre, et de les laisser, dans cette position, des jours et des

semaines entières, jusqu'au moment où la température devient plus douce.

Une chose non moins importante, c'est le choix des terrains à planter. Le bon sens indique naturellement ceux qui ne doivent pas l'être. Aucun homme raisonnable n'ira assurément mettre des arbres dans de bonnes terres labourables ou dans des champs fertiles, capables de produire du blé ou de fournir aux bestiaux une nourriture succulente. Il n'y a que le désir d'orner les approches d'une habitation champêtre qui pourrait faire excuser une détermination de ce genre; mais, même dans cette hypothèse, un propriétaire judicieux hésiterait encore à détruire un bon pâturage, tandis qu'il pourrait planter ailleurs, sans faire les mêmes sacrifices. Le terrain doit être partagé en bois et en prairies; et en général il n'est pas difficile de faire la plantation de manière à ce qu'elle soit très-utile aux bestiaux. Quand le propriétaire voudra faire son choix, le fermier, auquel tout autre mode d'exploitation serait plus agréable, ne manquera pas de lui présenter des observations, de l'entretenir d'obstacles imaginaires : mais il ne devra tenir aucun compte de ces avis timides et intéressés; car c'est avec une main hardie que le sol doit être réparti en prairies et en bois. Si le planteur ne doit pas mettre d'arbres dans ses meilleures terres, il ne faut pas non plus que par un excès opposé il exclue de sa plantation tous les sols qui ne sont pas décidément mauvais. Chaque fois que l'on a fait ces misérables économies, les résultats en ont été funestes sous tous les rapports. D'abord la dépense des enclos s'accroît beaucoup; car, pour former ces mesquines plantations, il faut établir un grand nombre de petites haies particulières et leur faire faire beaucoup de circuits, qui seraient inutiles si l'opération se faisait d'une manière

plus large et plus libérale. En second lieu, rien n'est plus choquant pour la vue, plus hideusement contraire à tout ce qui la flatte et la repose. Nous connaissons deux jolies collines qui offraient jadis à l'œil une belle ligne ondulée avec mollesse; depuis on en a couvert les extrémités supérieures d'un cercle régulier de sapins d'un ton sombre, et il semblerait qu'on a enfoncé sur leur sommet une vilaine cape noire. Quelques plantations, avec les angles durs et bizarres qu'on leur a fait faire pour les empêcher d'empiéter sur l'herbe de la prairie, offrent l'aspect de lignes de circonvallations ou des boulingrins de l'oncle Tobie. D'autres encore ont reçu des formes plus fantasques et plus grotesques; nous en avons vu qui ressemblaient à des tartes à deux sous, à des pelotes, et, faut-il le dire? à une paire de culottes suspendues à l'étalage d'un fripier. Dans ces divers cas, les arbres isolés, privés de l'appui qu'ils se seraient donné réciproquement, s'ils eussent été plantés en masse, avaient l'air grêle et chétif, et tandis qu'ils décréditaient le jugement du planteur, ils n'offraient ni plaisir pour ses yeux ni profit pour sa bourse.

Un propriétaire, dont les vues auraient plus de largeur, procéderait d'une manière bien différente. Il saurait que quoique les arbres, productions les plus imposantes du règne végétal, aient un tempérament vigoureux, et qu'ils viennent là où on ne ferait pas croître un navet, ils sont sensibles cependant aux soins qu'ils reçoivent. Aussi en choisissant les portions de terrain qu'il voudrait boiser, il étendrait ses plantations jusqu'aux points qui pourraient en être considérés comme les limites naturelles; tantôt les faisant descendre jusqu'au pied des collines, et tantôt les arrêtant jusqu'au bord supérieur des ravins; s'appliquant surtout à leur donner le carac-

tère d'une forêt naturelle, ce qui ne peut se faire que lorsqu'on en cache les limites, et en suggérant ainsi à l'imagination l'idée de l'étendue. Sans doute, en procédant ainsi, quelques acres de bonne terre seront perdus pour les troupeaux, mais cette perte sera amplement compensée par les avantages de la plantation. Ce n'est que dans les endroits bien abrités que les arbres croissent rapidement. Ceux qui s'élèvent dans les bonnes terres de l'extrémité de la plantation prêtent leur abri à la masse générale qui occupe les terrains plus pauvres. Les plants moins favorisés languissent long-tems quand ils sont livrés à leurs seules ressources : arrêtés à la fois dans leur croissance par l'âpreté des brises et la pauvreté des sucs qui les alimentent, tout ce qu'ils peuvent faire c'est de vivre, et leurs progrès sont presque insensibles; mais quand ils se trouvent dans le voisinage d'arbres plantés dans des terres fortes et généreuses, il semble que l'exemple de ceux-ci stimule leur ardeur et qu'ils s'élèvent rapidement sur leurs ailes.

En dessinant ses plantations, le propriétaire doit surtout se laisser guider par les formes particulières du terrain dont il dispose. Les ondulations d'une ligne qui s'abaisse et s'élève tour à tour en petites éminences, forment, sans contredit, le terrain le plus propre à des plantations. Mais il faut éviter l'erreur trop commune d'en tracer les limites d'après un plan géométrique et non d'après l'aspect des lieux. On ne doit pas perdre de vue que le dessin de l'arpenteur n'est qu'une surface plane, qui ne donne qu'une idée fort imparfaite du mouvement du sol.

Quand une fois les lieux auront été bien étudiés, il ne sera pas difficile de se faire quelques principes généraux sur lesquels tout le monde tombera d'accord. C'est ainsi que chacun trouvera bon que les terres cultivées

soient dans les bas-fonds et les bois sur les hauteurs; le forestier, parce que c'est sur l'inclinaison des collines que les arbres viennent le mieux; et le cultivateur, parce que, d'après la règle commune, on cultive les meilleures terres et on plante les autres, et aussi parce que les bois placés sur les éminences donnent plus d'abri aux champs cultivés que s'ils étaient au même niveau. De son côté l'homme de goût désirera que les limites de sa plantation suivent les lignes de la nature qui sont toujours ondulées et faciles, ou imposantes et hardies, mais jamais roides et formelles. De cette manière les bois à venir s'éloigneront ou s'approcheront de l'œil selon les mouvemens du sol où ils plongeront leurs racines, précisément dans les endroits du paysage où la nature les aurait elle-même plantés. Les seules personnes qui trouveront à redire à cet arrangement sont les admirateurs exclusifs de la régularité mathématique, qui estiment que la bêche et le hoyau doivent être soumis à la domination péremptoire de la règle et du compas; qui veulent que les enclos soient partout de la même forme et de la même étendue; qui se délectent dans les lignes droites et les angles aigus; et qui voudraient que leurs champs et leurs bois fussent tracés sur le terrain avec une exactitude aussi rigoureuse que sur le papier. Mylord Stair avait fait mieux encore; il avait disposé ses arbres en bataillons formant des lignes et des colonnes, afin qu'ils pussent lui servir à expliquer les mouvemens de la bataille de Dettingue. S'ils réfléchissaient un instant, les amateurs de ces chimères ne tarderaient pas à s'en dégoûter, car ils se convaincraient que l'objet qu'ils se proposent ne peut pas être atteint. Il est aussi impossible de disposer des arbres en ligne droite sur la surface inégale d'un terrain qui n'a pas été nivelé, qu'il le serait de tracer un diagramme

exact sur une feuille de papier que l'on aurait d'abord froissée dans ses doigts. Toutes les plantations faites d'après ce système, au lieu des formes régulières que l'on voulait obtenir, ne présentent qu'une succession de lignes brisées, d'angles saillans, de segmens de cercle qui ne sont pas moins en opposition avec Euclide qu'avec la nature. Il est juste de dire que cette manière de planter se décrédite de plus en plus parmi les propriétaires, et que les fermiers eux-mêmes commencent à sentir que des plantations disposées avec intelligence, en abritant leurs champs ou leurs pâturages, en augmentent les profits au lieu de les réduire. Il est à ma connaissance que des terres ont été affermées à un quart en sus du prix des baux précédens, après avoir été plantées dans quelques-unes de leurs parties.

Lorsque tous ces arrangemens préalables ont été pris, il faut ensuite s'occuper des clôtures. Le succès de la plantation dépendra en grande partie de la manière dont elles seront établies. Un fermier judicieux appréciera sans doute l'utilité des arbres plantés par le propriétaire; mais il ne faut pas espérer qu'il s'occupera beaucoup du soin de leur conservation; et, quand bien même il serait disposé à y veiller, on ne pourrait pas raisonnablement attendre des idées aussi libérales de ses bergers qui verraient avec une grande apathie les incursions de leurs troupeaux parmi les jeunes arbres où ils pourraient faire en un jour plus de dommage que plusieurs saisons ne pourraient en réparer. Ainsi donc la plantation, quelle qu'en soit l'étendue, doit être convenablement enclose. Les haies vives sont sans doute le genre de clôture le plus agréable; mais il n'est pas toujours possible de les employer, surtout dans les plantations qui se font en grand. Dans les mauvaises terres, les plantes épineuses ne réus-

sissent que lorsqu'on leur donne beaucoup de soin; il y en a même où elles ne peuvent pas venir du tout. On a recommandé les haies de genêt; mais cette espèce de clôture est précaire et exige une grande surveillance. C'est avec regret que nous le disons, mais celles qui offrent, à tout prendre, le plus d'avantage et le moins d'inconvéniens, sont les murs en pierre. Les matériaux de ce genre de clôtures abondent partout, et un grand mérite qu'elles possèdent, c'est qu'elles servent dès le jour même de leur naissance, et qu'elles durent fort longtems quand la construction en est bonne. Nous ne nierons pas que les murs en pierre ne soient très-laids et fort désagréables à l'œil; mais on diminue cet inconvénient incontestable en les établissant dans des creux, où on ne peut plus les apercevoir que lorsqu'on en est très-rapproché: en procédant ainsi, on concilie à la fois la sûreté et l'agrément de la plantation.

Une préparation non moins nécessaire que celle des enclos, c'est le desséchement de toutes les parties de la plantation projetée qui sont marécageuses. L'eau qui, lorsqu'elle est pure, est l'élément le plus utile aux végétaux, en devient une dangereuse ennemie quand elle est stagnante et putride. A un petit nombre d'exceptions près, aucun arbre ne peut venir dans un marécage. D'un autre côté, il n'existe guère de sols, quelque humides, quelque spongieux qu'ils soient, qui ne puissent porter des arbres, si on y pratique des saignées. Nous avons vu des sapins et d'autres arbres résineux atteindre une grande élévation, dans des terrains si mous et si humides, qu'à peine, dans l'origine, leurs racines pouvaient s'y fixer. Mais il est indispensable que les rigoles soient bien entretenues et nétoyées de tems à autre. Au surplus, d'année en année, ces soins exigeront moins de peine, car,

à mesure que les arbres s'élèveront, ils absorberont une quantité plus considérable de l'humidité surabondante. De même que la destruction d'une forêt naturelle crée ordinairement un marécage, un bois nouveau, quand les premiers obstacles ont disparu, tend à dessécher ceux qui existent.

Un soin qui n'est guère moins important, c'est le tracé des sentiers destinés à la circulation des piétons, des cavaliers et des chars. Quand la plantation se fera sur une grande échelle, ces chemins devront avoir de sept à huit pieds de largeur. Cette opération se liera naturellement à celle du dessèchement; car les saignées par où s'écoulera l'eau superflue dessécheront aussi les chemins, s'ils sont tracés le long des rigoles, ce qui presque toujours conviendra le mieux. Les chemins serviront également à inspecter la forêt et au transport des arbres abattus : lorsque cette dernière occasion de s'en servir se présentera, on sentira combien ces chemins sont indispensables; et si jusque-là on a différé de les construire, on se convaincra qu'on ne peut plus le faire sans une grande perte de tems, et qu'il est impossible de les tracer aussi exactement qu'avant la crue des arbres. Le tracé et la direction de ces sentiers sont l'une des occupations les plus agréables d'un propriétaire homme de goût. Convenablement préparés avec la bèche, au bout d'un an ou deux, ils se couvriront de mousses, de petites herbes délicates qui leur donneront une jolie nuance verdâtre. Mais si on ne s'en occupe pas d'abord, il faudra du moins laisser la place nécessaire pour les tracer plus tard. Ces jours remplaceront, dans les forêts, l'office des poumons dans le corps humain; en faisant circuler l'air dans les endroits les plus écartés, ils rendront la crue des arbres plus vigoureuse et plus prompte.

Il existe plusieurs moyens d'accélérer la rapidité de cette crue : le plus puissant est sans contredit de faire de profondes tranchées avec la bèche ; mais la dépense qu'occasionne ce procédé est trop grande pour qu'on puisse l'employer au-delà des limites de la *plaisance*. Quant aux procédés plus imparfaits et plus économiques, ils seraient encore trop chers, si on voulait y recourir dans des plantations d'une étendue considérable. Au surplus, ce n'est que dans les premiers tems que le jeune arbre gagne à se trouver dans une terre moins compacte et plus accessible aux impressions atmosphériques ; les fibres de ses racines s'enfoncent dans des profondeurs que la bèche ou la charrue ne sauraient plus atteindre. A cette époque, sa crue n'est guère plus rapide que celle des arbres voisins qui n'ont pas reçu les mêmes secours.

Mais un soin qui doit précéder ceux-là, c'est d'arrêter le choix des arbres destinés à la plantation. Si on veut faire une grande forêt, c'est surtout sur le chêne et le mélèse que ce choix doit être dirigé.

On ne disputera pas assurément sur la préférence que nous donnons au chêne ; c'est un produit naturel de notre île et en général de toute l'Europe occidentale ; il y vient également dans les bas-fonds et sur les hauteurs. Il acquiert une vigueur extraordinaire partout où le sol est riche ; il réussit parfaitement même dans les terres médiocres, et dans les mauvaises ; et on peut en faire des taillis très-productifs.

Notre goût pour le mélèse paraîtra sans doute plus contestable. Wordsworth l'a condamné comme présentant un aspect trop formel et trop uniforme. Nous ne nierons pas que, lorsque les arbres de cette espèce sont groupés en petits bouquets, leurs têtes, parvenues à la

même hauteur et inclinées également dans la direction du vent qui prévaut, sont d'un effet assez peu satisfaisant. Mais quand le sol est assez considérable pour faire une forêt, les cimes des mélèses, par suite de l'inégalité des surfaces qu'ils couvrent de leur feuillage, forment des lignes ondulées pleines de grandeur et de grâce. Quiconque a visité les montagnes de la Suisse, que ces arbres ombragent presque aussi haut que la végétation peut atteindre, a pu voir à quel point ils contribuent à la beauté des scènes alpines. Ils ont aussi l'avantage d'avoir au printems cette nuance délicate de vert si douce à l'œil, et qui éveille l'idée de la nature renaissante. Mais si, malgré tous ces avantages, on veut exclure le mélèse des plantations d'agrémens, les amateurs du pittoresque les plus prévenus ne peuvent en contester l'utilité dans celles qui ont le profit pour but. Le poète que nous avons déjà cité (1), et dont le bon sens égale l'imagination, a reconnu lui-même combien sa présence est séante dans les paysages un peu rudes dont nous nous occupons. Voici, à cet égard, comment il s'exprime :

« Je regrette vivement que ceux qui plantent dans des vues de lucre, et qui renversent tous les autres arbres pour faire place au mélèse, leur arbre favori, aient choisi ces charmantes vallées pour y établir leurs fabriques végétales, tandis que dans les terres en friche et dans les marais voisins ils auraient pu atteindre leur but à bien moins de frais. En couvrant ces vallons de mélèses, ils

(1) Note du Tr. Voyez sa description du pays des lacs. Il s'agit, dans cet ouvrage, des lacs du Cumberland, près desquels plusieurs poètes d'une imagination mélancolique et vaporeuse ont établi leur demeure. De là l'école de poésie nommée École des Lacs, dont Wordsworth et Southey sont considérés comme les chefs. On trouvera une notice sur ces deux poètes dans les numéros 19 et 23 de notre recueil.

étaient sans doute encouragés par l'espoir d'une crue rapide ; mais si ces arbres viennent vite dans les terres grasses, ils ont l'inconvénient d'y être d'une contexture molle, à cause de la surabondance de la sève, ce qui en diminue beaucoup la valeur ; et ils y sont aussi très-exposés aux morsures des insectes. En Écosse les propriétaires plus judicieux réservent aux frênes, aux chênes et autres arbres de la même nature, les sols généreux et bien abrités, et ils placent le mélèse dans les terres arides ; sa croissance y est plus tardive, mais il donne du bois d'une qualité bien supérieure. »

Cet arbre précieux réunit deux qualités presque inconciliables : la rapidité de la crue et la dureté de sa substance. Sous le premier rapport il surpasse tous les arbres des forêts ; et sous le second il égale le chêne lui-même.

La manière dont on l'exploite est encore fort imparfaite. Quelques personnes le font abattre dans le moment où il est rempli de sève, ce qui dispose le bois de grande dimension à se fendiller. Pour prévenir cet inconvénient d'autres enlèvent l'écorce dans la saison qui précède celle où l'arbre doit être abattu. Voici les observations pratiques que fait à cet égard M. Monteath :

« En 1815 et 1816 j'avais été chargé d'éclaircir deux plantations. Les arbres qui s'y trouvaient étaient en général d'une dimension considérable, plusieurs n'ayant pas moins de trente à quarante pieds cubes de bois. Une partie des arbres devait, dans l'un et l'autre de ces domaines, servir à la consommation des propriétaires. L'année précédente j'avais abattu un grand nombre de mélèses ; et comme immédiatement après on en avait enlevé l'écorce, et qu'on les avait ensuite exposés au soleil, ils s'étaient fendus de manière à les rendre de peu ou de nul

usage. Pour empêcher que cela ne se renouvelât, si cela était possible, j'enlevai l'écorce de tous les mélèses encore debout, et je les conservai dans cet état jusqu'à l'automne, ce qui paralysa entièrement l'action malfaisante du soleil et de la sécheresse. Quelques-uns des arbres que j'avais fait peler ainsi ne furent abattus que deux ans après cette opération ; on en fit ensuite des boiseries qui furent d'un excellent usage, et qui ne se fendirent ni ne se déjetèrent. Depuis cette époque, j'ai eu recours constamment à ce procédé, ainsi que plusieurs autres personnes, et toujours avec le même succès. En laissant le mélèse sur pied pendant une douzaine de mois, après qu'on en a enlevé l'écorce, on excite la circulation de la sève dans toutes les parties de l'arbre, et il en résulte que son bois blanc devient presque aussi dur que son bois rouge. Aussi j'ai la conviction intime que le bois d'un mélèse traité comme je viens de le dire, n'est pas moins durable que celui d'un mélèse traité suivant les procédés ordinaires et abattu à cinquante ans d'âge. »

Les amateurs du pittoresque se récrieront sans doute sur le mauvais effet que feront ces arbres infortunés ainsi mis à nu à côté de leurs heureux voisins, mais cet inconvénient n'existera que pour l'œil. Il y a au surplus d'autres moyens également avantageux de traiter le mélèse ; nous citerons entr'autres celui de le mouiller souvent, et d'entretenir ainsi l'humidité au dehors, pendant qu'il se dessèche à l'intérieur. Nous avons vu ce bois employé par des ébénistes ; et par le poli de ses surfaces et la précision de ses jointures, il n'était inférieur à aucun autre bois, même à celui de l'acajou. Il faut observer aussi qu'à mesure que le mélèse augmente de dimension, l'écorce en diminue de valeur, et que lorsqu'il peut donner du bois de charpente de forte proportion, il faut

renoncer à l'idée de le peler, et l'abattre en hiver comme les autres arbres. Lorsqu'il n'a encore que la hauteur d'une perche, on le jettera dans un fossé après l'avoir pelé, et on le couvrira de branches pour exclure les rayons solaires. De cette manière il se desséchera graduellement; et quand il sera sec il deviendra aussi dur que du bois de fer, et essentiellement propre à tous les usages auxquels des pièces de cette dimension peuvent servir. Lorsque nous ajouterons que le mélèse vient dans tous les sols modérément humides, excepté dans ceux qui reposent sur de la pierre de taille, et que sur le sommet des montagnes il s'élève plus haut qu'aucun des autres arbres résineux, et qu'il se maintient et prospère sous cette dure température, on concevra pourquoi nous avons conseillé de lui donner la préférence dans les plantations faites sur une grande échelle.

Nous avons à examiner maintenant à quelle époque il faut planter les arbres et comment ils doivent l'être. Nous commencerons par donner notre entière approbation à cet axiome populaire : « Plantez les arbres à la Saint-Martin, et commandez-leur de croître; plantez-les après la Chandeleur, et priez-les. » Si les mois de printems sont humides, les arbres plantés à la Chandeleur réussiront; mais dans le cas contraire, il est probable qu'on aura lieu de se repentir du choix de cette époque. Notre manière de voir est conforme à cet égard à l'usage général; mais il n'en est pas tout-à-fait de même sur quelques autres points que nous allons examiner.

C'est un usage général, si ce n'est universel, de planter les arbres que l'on doit successivement abattre pour éclaircir la plantation, en même tems que ceux qui occuperont définitivement le sol. Il en résulte que ces arbres destinés à servir de protection aux autres, et que l'on

choisit toujours parmi les arbres résineux, sont trop jeunes pour remplir leur office. Aussi, tant qu'ils n'ont pas dépassé l'élévation des arbres qu'ils doivent protéger de leur abri, ceux-ci souffrent tous les inconvéniens d'une exposition prématurée : les canaux par lesquels ils élèvent la sève se durcissent; l'écorce en devient grossière et mousseuse. Pendant les deux premières années, l'arbre qu'épuise la faim, parce que les organes que la nature a créés pour l'alimenter s'acquittent mal de leurs fonctions, vit, mais sans croître, et souvent même une mort prématurée vient terminer son existence languissante. Aussi, quand une plantation préparée de cette manière a trois ans d'âge, les forestiers expérimentés s'occupent d'en faire l'inspection ; et dans le cours de cette inspection ils coupent à un pouce de terre tous les arbres qui paraissent en souffrance, et dont le nombre est dans le rapport de dix à un. La nourriture recueillie par les racines va alors alimenter de nouveaux rejetons pleins de santé et de vigueur qui sortent de la souche primitive. Ces plants ainsi réduits tirent des arbres verts, parvenus à cette époque à une élévation de deux à trois pieds, l'abri dont ils ont besoin, et toute la plantation prospère. Ce procédé a sans doute des avantages réels, mais il est dispendieux, car il est clair qu'il faut une main-d'œuvre considérable pour cette amputation presque générale. Pour épargner cette main-d'œuvre, nous commençons par planter les *abriteurs*, en laissant de la place pour les autres arbres que nous ne plantons que trois ans après. Ceux-ci, trouvant dès le principe la protection dont ils ont besoin, réussissent tout d'abord. Il en résulte qu'au lieu d'être obligé d'amputer neuf arbres sur dix, on n'en ampute plus qu'un seul. Aussi, malgré la lenteur apparente de notre procédé, le pro-

priétaire, quelque pressé qu'il soit de jouir des ombrages qu'il se prépare, fera bien de lui donner la préférence, car c'est au fond le moyen le plus sûr d'atteindre promptement son but.

Plusieurs forestiers conseillent de faire au printems les trous destinés à recevoir les arbres, afin que le sol inférieur soit exposé à l'action des agens atmosphériques jusqu'à la saison où l'on plante. Notre intention n'est pas de contester les avantages de cette méthode; mais elle exige une double main-d'œuvre, et à ce titre nous la répudions comme trop dispendieuse. D'ailleurs elle a aussi des inconvéniens dans les pays où il tombe des pluies abondantes; et assurément elle en aurait de très-graves dans ces régions désolées du nord de notre île, dont nous voudrions voir l'aridité naturelle disparaître sous de grandes forêts. Si on y laissait les trous ouverts jusqu'en novembre et décembre, ils se rempliraient d'eau qui, en devenant stagnante et bourbeuse, serait très-nuisible aux jeunes plants que l'on y introduirait, et l'on perdrait davantage par cette détérioration que l'on n'aurait gagné en exposant les couches inférieures du sol à l'influence de l'atmosphère.

Voici maintenant quelle est notre manière de planter : l'ouvrier prend une motte de bruyères de neuf pouces ou d'un pied de circonférence, qu'il met à part, tandis qu'il creuse le trou avec soin au moyen de sa bêche. Son second, un enfant ou une femme, met alors le plant dans la terre, en disposant tout autour les racines, suivant leur direction naturelle, et en veillant à ce qu'aucune ne soit froissée ou contournée pendant l'opération; car si les accidens de ce genre ne détruisent pas entièrement les jeunes arbres, du moins ils en retardent beaucoup la croissance. Le planteur doit ensuite replacer la terre dans le

trou avec les mêmes précautions, et, après l'avoir foulée suivant la méthode ordinaire, il fait deux parts avec sa bêche de la motte de gazon, et il en place une de chaque côté de l'arbrisseau, de manière à ce qu'elles viennent se réunir près de la souche, en se touchant par les points où la bêche les a divisées. Il faut, en outre, veiller à ce que le côté où se trouve le gazon soit tourné contre terre. Cette manière de procéder a un double avantage : la couverture empêche la sécheresse d'affecter trop tôt le jeune plant, tandis que la direction donnée aux bruyères de la motte ne permet pas aux longues herbes ou aux racines de croître dans son voisinage.

Nous ferons observer, en passant, que rien ne peut nuire davantage à une plantation que la négligence des ouvriers chargés de la faire. Beaucoup de plantations se font à forfait, ce qui, par des raisons qu'il est facile de voir, conduit presque toujours à une précipitation funeste ; mais alors même que le propriétaire emploiera ses propres ouvriers, s'ils ne sont pas bien surveillés, ils travailleront ordinairement avec plus de hâte que de diligence. Il faudra se prémunir avec le plus grand soin contre ce danger, le premier de tous ; car un arbre bien planté pourra venir dans les sols les plus ingrats, tandis qu'au contraire ceux dont les racines ont été froissées ou laissées en partie à découvert périront dans les terres les plus généreuses et les mieux abritées.

Nous avons dit plus haut que les forêts devaient principalement être plantées avec des mélèses et des chênes, pour donner de prompts retours et en même tems créer des valeurs durables. Mais cette règle ne doit pas être entendue dans un sens trop rigoureux, et elle est susceptible de recevoir plusieurs exceptions. Nous allons en indiquer quelques-unes.

Il existe dans toutes les grandes plantations certains points exhaussés qui, lorsqu'ils sont bien couverts, rendent d'importans services par l'abri qu'ils donnent aux arbres contre les vents dominans. On fera bien, dans ces lieux élevés, d'unir le mélèse au sapin d'Écosse. Il croît plus lentement, et il lui est inférieur à beaucoup d'égards; mais comme il conserve son feuillage pendant tout l'hiver, et qu'il résiste à la violence des tempêtes, il donne un abri plus efficace que le mélèse. Il est inutile de dire que cette variété ne devra pas former, dans les bois, des compartimens distincts et tranchans par leur nuance; mais, au contraire, se mêler harmonieusement aux autres arbres. C'est ainsi que la plantation aura ce désordre savant qui caractérise les œuvres sorties des mains de la nature.

Le planteur d'un grand terrain pourra y rencontrer des portions trop humides pour le chêne et le mélèse, quoique le premier puisse supporter un degré d'humidité considérable. Dans ce cas, il y mettra des saules, des peupliers, des aulnes et d'autres arbres auxquels les terres de cette nature sont favorables. Le sapin d'argent supporte aussi une humidité très-considérable, et il est, par sa force et par sa taille, l'une des décorations les plus imposantes des forêts. Dans les terrains très-humectés et même marécageux, cet arbre acquiert des dimensions gigantesques et le bois en est excellent. Ces avantages devraient le faire cultiver sur une plus grande échelle.

Mais, avant de quitter cette partie de notre sujet, nous observerons qu'un propriétaire, qui ne sera pas dépourvu de sensibilité et de goût, découvrira sans peine dans un grand territoire des endroits dont la température sera

douce et la situation favorable, en un mot, une réunion occasionnelle de

Sheltered places, bosoms, nooks and bays (1).

Sans se départir de nos règles d'économie, il pourra les convertir à son choix en champs de blés, en pâturages, ou mieux encore y introduire d'autres variétés d'arbres que celles que nous avons indiquées. En trouvant ces oasis cachés du désert, il sera naturellement disposé à les mettre à profit pour varier le caractère de son domaine forestier d'après les inspirations qui lui seront suggérées par ces heureux accidens de vallons et de clairières. C'est sans contredit l'une des occupations qui a le plus de charmes pour ceux dont les jours s'écoulent au milieu d'une existence champêtre. Le planteur pourra épaissir les ombres des lieux les plus écartés et les plus sombres en y mettant des ifs; il pourra également, en choisissant les feuillages les plus tendres, accroître la gaîté de ses clairières. Mais ne nous laissons pas aller à cette disposition commune à tous ceux qui écrivent sur le même sujet, et dont notre ami Monteath lui-même n'est pas exempt, de ne jamais perdre l'occasion de décrire. Rappelons-nous l'avis de lord Byron à Thomas Moor : « Halte-là, Tom! vous devenez trop poétique; » et reprenons le simple langage de l'agronome.

Cependant nous pouvons dire aux planteurs aussi prosaïques que nous, que, même en dépit de leurs efforts, tandis qu'ils poursuivront leur tâche, la nature réalisera les vues de ceux qui ont un tour d'esprit plus poétique et plus pittoresque. Dans les grands territoires que nous

(1) « D'endroits abrités, de retraites, de réduits. »

avons décrits, on trouvera infailliblement des places particulières où le bois naturel, en dépit des causes combinées pour le détruire, est parvenu à maintenir son existence sous la forme modeste, il est vrai, d'arbres isolés et rabougris, de taillis embarrassés de ronces et de broussailles qui ne donnent que de faibles jets à peine perceptibles au milieu des herbes qui les environnent, et dont les bestiaux arrêtent sans cesse la croissance par leurs morsures. Dans ces différens cas, les restes du bois naturel, quand une fois ils sont protégés par des clôtures, s'élèvent rapidement, et ils rendent des services volontaires au planteur. Ces services sont tels quelquefois, qu'en soignant d'une manière convenable le vieux bois, on peut se dispenser d'y introduire de nouveaux plants. Dans d'autres cas, les petits rejetons qui étaient invisibles lorsqu'on commençait à planter, viennent ensuite en taillis, et forment des massifs de feuillage où le gibier établit ses gîtes. Il arrivera aussi que cette végétation naturelle sera à la fois un secours et un embarras, et que, si elle n'est pas traitée convenablement, elle tendra à empiéter sur la végétation artificielle. Les arbres qui sont le plus communément les produits naturels du sol sont, dans les lieux secs, le chêne, le noisetier, le frêne, les épines, etc.; et, dans les terrains humides, le saule et l'aulne. Si le forestier plante un espace de deux ou trois cents acres, il peut compter sur ce contingent volontaire. Ils servent à embellir les travaux de l'art, et leur prêtent le caractère sauvage et libre de la nature. On recommandait, dans les anciennes méthodes, de détruire les produits spontanés du sol, et quelquefois même pour favoriser la croissance de plants moins précieux qu'on y avait introduits. C'est ainsi que, dans une plantation qui nous est connue, on a, à deux reprises, tenté de déraciner un taillis de chênes,

pour protéger des sapins du Canada ; mais, en dépit de ces malheureux efforts, les chênes ont fini par l'emporter sur les intrus, et ils constituent aujourd'hui la partie principale de cette forêt.

Nous avons maintenant à examiner à quelle distance les plants doivent être placés les uns des autres, quand on les dépose dans le sol. On a émis à cet égard des opinions très-diverses. Ces opinions peuvent également être soutenues : tout dépend de la manière dont on les applique ; car il peut être avantageux ou nuisible de faire une plantation serrée ou de mettre une grande distance entre les arbres, suivant la destination qu'on se propose de lui donner.

Toutefois nous observerons qu'en général les arbres sont placés à une distance trop rapprochée les uns des autres. Une règle communément observée autorise à les mettre à six ou sept pieds d'intervalle. Cette manière de procéder ajoute beaucoup aux dépenses de la plantation, sans produire des retours équivalens. Quand ils sont aussi près, on est obligé d'en sarcler une partie, avant qu'ils aient aucune valeur vénale, et comme ils repoussent ensuite, ils peuvent compromettre de nouveau ceux que l'on n'a pas coupés, à moins que l'on ne recoure au moyen dispendieux de l'extirpation. Que si au contraire on les place à dix ou douze pieds de distance, ils pourront acquérir un diamètre d'un pied avant qu'il soit nécessaire d'en couper aucun, et le propriétaire n'aura pas la douleur d'être forcé de les sacrifier au moment où ils auront toute la vigueur et la grâce de la jeunesse. Mais cette règle, comme toutes les règles générales, doit être modifiée selon les circonstances. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'on plante près d'une habitation champêtre, il sera bon de ne placer les arbres qu'à une distance de sept à

huit pieds. Au bout de dix ou douze ans, le propriétaire verra les arbres qu'il devra conserver. Quant aux autres, il pourra les transporter dans ses gazons dont ils augmenteront l'agrément ou dans les pâturages voisins. Si, en opérant cette transplantation, on tient compte de la qualité du sol, et si on calcule convenablement les abris, nul doute que ces arbres n'y prospèrent, et l'on n'en perdra pas un sur dix. Il faudra même couper au bout d'un an ceux qui paraîtront en souffrance; il est probable que l'année suivante ils donneront de beaux rejets. Les agrémens naturels du paysage se trouveront ainsi augmentés à très-peu de frais. Mais voilà que nous nous écartons encore du sujet principal de cet article, tant l'agrément et le profit se trouvent étroitement combinés dans ces délicieuses opérations !

Quant au nombre des abriteurs, c'est une question qui doit aussi être diversement résolue, selon les circonstances. Si l'on peut espérer de tirer immédiatement parti des sarclures, nul doute que l'on ne doive suivre la vieille maxime : « Plantez serré et élaguez de bonne heure. » Dans ce cas, les abriteurs devront en général être placés à une distance de trois pieds et demi, en mettant un peu plus d'intervalle dans les terrains qui ont besoin d'être plus protégés, et un peu moins dans ceux qui sont naturellement bien abrités.

Si la plantation prospère, les abriteurs auront besoin d'être éclaircis, et le produit de cette opération en compensera la dépense. L'écorce, par exemple, se vendra de quatre à cinq livres sterling le tonneau. Les bâtons pelés d'un pouce et demi à trois pouces le diamètre, se placeront aussi très-facilement. Ils servent à divers usages et se vendent un schelling la douzaine. Les mélèses de dimensions plus fortes pourront être employés à la construc-

tion des palissades, des portes pour les enclos, etc. Cet arbre y est éminemment propre à cause de sa contexture serrée. Les profits obtenus par ce premier élagage s'augmenteront un peu du produit des sapins d'Écosse qui, à cette époque, ne pourront guère cependant servir qu'au chauffage des villages les plus voisins.

Toutefois il ne faut pas se le dissimuler, ces premiers profits destinés à couvrir une dépense ne seront obtenus que dans les lieux où se trouvent des populations abondantes et compactes; et il existe, dans les montagnes de la haute Écosse, de grandes friches qu'il serait fort désirable de voir plantées et où on ne pourrait pas espérer de les obtenir. L'absence de demandes, l'éloignement des marchés, rendraient sans valeur des articles qui en ont beaucoup dans des situations plus favorables, où tout peut se vendre jusqu'au dernier bâton et à la plus faible branche. Si donc, dans ce dernier cas, les plantations sont aussi serrées que dans le premier, il arrivera de deux choses l'une : ou l'élagage se fera sur une vaste étendue de territoire, avec des frais considérables, sans que ces frais soient couverts par les produits; ou bien la plantation ne sera pas éclaircie, au grand préjudice du bois, car les arbres ne peuvent pas venir, quand on n'en enlève pas une partie pour donner plus d'air et d'espace aux autres. Cette fâcheuse alternative sera évitée, en plaçant, dans le principe, les jeunes plants à des distances telles, qu'il ne soit nécessaire de les éclaircir que beaucoup plus tard, et lorsque ces arbres auront acquis une valeur vénale plus considérable. L'expérience a fait voir que les mélèses en particulier viendront très-bien dans des situations peu favorables, même à des distances de dix ou douze pieds, ce qui permettra de ne les éclaircir qu'au bout de dix ou douze ans. Ces

arbres auront alors de six pouces à un pied de diamètre, et dans le cas où il n'existerait pas d'autres moyens de placement pour ceux que l'on enlèvera, on pourra les employer à des clôtures intérieures dans le bois lui-même, si, comme cela est souvent utile, on juge convenable de rendre à la pâture une portion du territoire. C'est ce qu'a fait avec beaucoup de succès le duc d'Athol, qui a couvert une série de montagnes stériles de belles forêts, et qui a occupé avec de nombreux troupeaux de grands pâturages qui étaient jadis entièrement improductifs.

Le mélèse possède une qualité particulière et inappréciable, qui a été relevée pour la première fois par l'instinct patriotique du noble lord que nous venons de nommer, et qui est bien propre à calmer les craintes de ceux qui prétendent que l'étendue des plantations modernes finira par rendre le bois de construction si abondant qu'il n'indemnisera plus le propriétaire des frais qu'il aura faits pour le faire venir, en même tems qu'il empiétera sur les pâturages dans une proportion beaucoup trop forte. L'expérience a démontré que le mélèse, par la chute annuelle de ses feuilles, favorise singulièrement la venue des plus nutritives et des plus belles espèces de gazon, pendant qu'il détruit les bruyères et tous les produits plus grossiers de la végétation. Il est facile de se rendre compte de ce double effet. Les belles espèces de gazon, le trèfle par exemple, se trouve en abondance dans les plus mauvais terrains; mais il est imperceptible à l'œil, tant qu'il n'est pas encouragé par un engrais quelconque. Ce fait une fois admis, et il nous serait facile d'en constater l'exactitude, on comprendra sans peine comment les mélèses, en répandant leurs feuilles sur le sol où ils sont plantés, doivent encourager le trèfle à se substituer aux mauvaises herbes, et convertir peu à peu

en pâturages tolérables des terrains qui jadis auraient difficilement alimenté quelques coqs de bruyères. Nous pouvons affirmer qu'au moyen de cet engrais, fourni par la chute des feuilles du mélèse, des milliers d'acres qui valaient à peine un ou deux schellings, en valent aujourd'hui huit ou dix.

Si l'on veut profiter de cette précieuse propriété du mélèse, on réduira beaucoup les frais des plantations; car, dans ce cas, il sera inutile d'y mettre des chênes. Terme moyen, dans les districts que nous avons étudiés personnellement, elles ne coûteront guère plus de vingt schellings (25 fr.) par acre. A cela il faut ajouter la rente de la terre pendant dix ans, qui, évaluée à un schelling par acre, donnera dix schellings. Ainsi donc la dépense s'élèvera pour chaque acre à trente schellings. Il faudra en outre ajouter à cette somme la perte de l'intérêt et les frais des clôtures. Mais là s'arrêtera la dépense pendant les dix premières années; car, attendu la distance où les arbres auront été placés dans l'origine, il ne sera pas nécessaire de les éclaircir avant l'expiration de ce terme. Au printems de la onzième année, on fera une inspection générale de la forêt, et probablement on enlèvera un tiers des arbres. Il faudrait que les circonstances fussent bien défavorables pour que le bois et l'écorce de quatre cents arbres ne compensassent pas les frais de cette opération, ceux des clôtures, ainsi que l'intérêt composé de la rente. Mais ce n'est pas tout; au bout de ces dix années on pourra introduire des bestiaux dans la plantation, car ils s'attaquent peu aux mélèses; et, deux ans plus tard, le propriétaire aura sur chaque acre une récolte de huit cents pieds d'arbres qui, évalués à trois pence (six sous) le pied, vaudront deux cents liv. sterling (5,000 fr.); que si on en diffère la coupe, ces mêmes

arbres vaudront avec le tems des centaines et même des milliers de livres. Loin de nuire aux bestiaux, ils leur seront au contraire très-utiles par l'ombrage qu'ils leur donneront en été, la chaleur qu'ils leur procureront en hiver, et, dans toutes les saisons, en les abritant contre les orages. On voit qu'il serait difficile de faire une opération plus avantageuse sous tous les rapports.

Cependant, quelque considérables que soient les avantages de la méthode d'Athol, nous ne voudrions pas qu'elle fît exclure entièrement les chênes, le plus bel arbre de nos contrées ; et nous ne croyons pas au reste qu'ils soient exclus même des domaines du noble duc. Mais il est évident qu'on obtiendra les plus grands avantages possibles en combinant ces deux systèmes, et en ayant à la fois des plantations exclusivement destinées au bois, et qui seront mélangées de chênes et de mélèses, et d'autres où il n'y aura que des mélèses et où l'on introduira des bestiaux au bout de la dix ou douzième année. L'agrément aussi bien que le produit du terrain s'augmenteront encore si on combine ce double système de plantations avec celui des taillis sur lequel il nous reste quelques observations à faire.

La manière de cultiver la *sylva cædua*, ou taillis destiné à tomber sous la hache, a été extrêmement améliorée par une découverte de M. Monteath, ou du moins par une pratique qu'il a recommandée le premier ; mais nous ne pourrions pas l'indiquer sans sortir des limites dans lesquelles nous sommes forcés de nous restreindre. Nous nous bornerons donc sur ce point à engager le lecteur à consulter son ouvrage.

La culture des taillis est de la plus haute importance, soit qu'on les forme en plantant ou avec des semis. Quand le bois y est convenablement traité, c'est un des produits

les plus sûrs des grands domaines. Les taillis de chêne viendront dans les plus mauvais terrains, quelque encombrés qu'ils soient par des pierres et des rochers. Nous en avons vu dans des sols tellement dépourvus de terre végétale, que leurs racines semblaient ne pouvoir s'alimenter qu'au moyen de l'eau des pluies qui filtrait dans les crevasses des roches. Quant à l'exposition, M. Monteath nous apprend qu'en Écosse, l'on trouve des taillis sur des montagnes élevées de cinq cents à mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que la qualité du bois qu'ils produisent n'est pas inférieure à celle du bois de la plaine, quoiqu'ils soient exposés à l'action de tous les vents qui soufflent.

Afin de donner une idée des bénéfices que peuvent produire les plantations de ce genre, nous allons citer le calcul qu'a fait dernièrement un propriétaire qui a hérité de vastes terrains dans les contrées montagneuses de notre île. Dans ce calcul, il supposait qu'il choisirait tous les ans, pour les planter en taillis, une centaine d'acres de terres en friche, et partant de peu ou point de produit. On voit que, dans cette hypothèse, la rente sacrifiée serait nulle ou bien peu de chose. Les frais de la plantation et des clôtures, quand bien même on y mettrait de la profusion, ne pourraient jamais dépasser quatre cents liv. st. (10,000 fr.). Pour balancer la dépense de la révision, on aurait le produit des éclaircis qui, si les *abriteurs* étaient des mélèses, seraient plus que suffisans. On suppose qu'un pareil espace de terrain serait planté chaque année, pendant vingt ans. Au bout de ce terme, les premiers cent acres que l'on aurait plantés seraient susceptibles d'être abattus; ils fourniraient au moins quatre tonneaux d'écorce par acre; et en évaluant le tonneau à dix liv. st. (250 fr.), ce qui certes n'a rien d'exagéré, on

aurait quatre mille liv. st. (100,000 fr.) pour quatre cents liv. st. (10,000 fr.), dépensés vingt ans auparavant. Les autres taillis seraient ensuite coupés successivement une première fois, puis coupés de nouveau, de même que le premier, par une rotation régulière. Ainsi donc, dans l'espace de vingt années, une somme de 8,000 liv. st. (200,000 fr.) aurait produit un revenu annuel de 4,000 liv. st. (100,000 fr.) ou 100 p. °/₀. Nous ajouterons qu'il n'est pas nécessaire que cette opération soit faite sur une aussi grande échelle pour donner des résultats analogues.

Quoique le taillis ne puisse pas prétendre à la dignité des grandes forêts, il possède cependant beaucoup d'avantages. Un grand bois peut être abattu dans un petit nombre d'heures, mais il faut des siècles entiers pour lui rendre sa majesté première; souvent même elle est détruite pour toujours. Le propriétaire éprouve une espèce de honte de remplacer par des buissons les géans végétaux tombés sous sa hache, et il renonce à commencer une entreprise dont il lui serait impossible de voir la fin. Le taillis au contraire jouit d'une sorte d'immortalité, obtenue, il est vrai, à peu près comme celle de Nourjahad, dans les *Nuits Arabes*. Son bail d'existence est, en quelque sorte, acheté par des rentes et des redevances, puisqu'on en coupe une partie chaque année. Sans doute la vue est blessée par la chute annuelle de la portion destinée au marché, mais la nature s'empresse de réparer le dommage. Au bout de trois ans, cette portion a repris son aspect verdoyant et touffu, et, deux ou trois ans plus tard, il est plus beau, plus frais, plus vert que jamais.

Mais la *sylva cædua* possède encore des avantages plus importans. Il existe, dans les montagnes, des en-

droits très-favorables à l'arboriculture, où il serait peu judicieux de faire venir du bois de haute-futaie, à cause des difficultés ou même de l'impossibilité de le conduire sur le marché. L'écorce au contraire, qui est une substance légère et facilement transportable, peut être amenée des points les plus lointains et de l'accès le plus difficile, sans que les frais du transport réduisent beaucoup les profits du planteur. Le bois pelé est aussi d'une bonne défaite dans les districts où le combustible est rare. Enfin, dans beaucoup de lieux, il existe une demande considérable pour les petites branches de chêne avec lesquelles on fait de l'acide pyroligneux, aujourd'hui si généralement substitué au vinaigre.

Ce n'est pas tout; les taillis ont aussi un autre mérite et qui n'a pas moins d'importance, c'est de donner un produit modéré, mais régulier. C'est l'esprit de prévoyance qui fait planter les bois de haute-futaie qu'entretient et conserve le respect de plusieurs propriétaires successifs; mais ils finissent souvent par tomber sous la hache d'un prodigue, la honte et la ruine de sa famille, qui dévore dans quelques instans ce trésor que lui avait légué la sagesse de ses pères. Si au contraire il eût hérité d'un taillis, il n'aurait pu qu'en consommer le revenu; et le fonds garanti par les lois qui régissent la plupart de nos domaines serait passé à sa postérité.

Ainsi donc chacune de ces différentes manières de planter offre des avantages particuliers, et loin d'avoir une prépossession pour l'une d'elles à l'exclusion des autres, le propriétaire, avant de commencer ses travaux, doit examiner mûrement s'il lui convient mieux, dans sa position donnée, de faire venir un bois de haute-futaie, d'améliorer ses pâturages par l'emploi exclusif des mélèses, ou bien, en plantant un taillis, de se créer

un revenu régulier et invariable. Lorsque les plantations sont d'une étendue bornée, la question doit être résolue d'après les circonstances locales; mais un grand plant comporte ces différens modes, et ne peut pas être considéré comme parfait quand il ne réunit pas à la majesté sombre des grands bois, les beautés plus douces de la clairière et de verts pâturages abrités par des mélèses. L'union de ces divers systèmes mettra en valeur les qualités différentes du sol; et l'on produira dans l'aspect de la nature les plus grands changemens que l'art humain puisse concevoir et exécuter.

Nous n'aurions pas rempli entièrement la tâche que nous nous sommes imposée, si nous ne disions rien des deux grandes opérations de l'élagage et des éclaircis, sans lesquelles une plantation ne peut avoir une crue rapide et fournir du bon bois. Ces deux opérations sont aujourd'hui mieux comprises qu'elles ne l'étaient, il y a vingt ans, lorsqu'on était dans l'usage d'abattre toutes les branches inférieures de l'arbre, sans considérer qu'on le privait ainsi de tous les moyens d'élever la sève, et, par conséquent, de croître en hauteur, tandis qu'avec la même maladresse, on laissait les branches supérieures former au sommet une touffe ronde et épaisse, soumise à l'action de tous les orages. Tout le monde sait aujourd'hui que le sommet d'un jeune plant doit être élagué, pour favoriser le développement de la tige principale, et que l'on ne doit abattre les branches de côté que lorsqu'elles sont disposées à rivaliser avec cette tige, et à lui enlever trop de nourriture. Les branches de côté sont au jeune plant ce qu'un balancier est au funambule. Si un arbre se courbe un instant sous la tempête, grâces à ces branches, il reprend bientôt son équilibre. Il est inutile d'ajouter que cette opération doit être faite entièrement

avec la main, et par conséquent dans l'enfance de l'arbre. Le forestier ne peut pas commettre une plus grande faute que d'ajourner cette opération, jusqu'au moment où il faut employer la hache, car alors dix hommes ne pourront pas faire l'ouvrage qu'un seul eût exécuté auparavant, et les blessures qu'on eût faites au jeune plant, sans lui porter préjudice, le défigureront à jamais, quand on les lui fera dans un âge moins tendre.

C'est dans les mois d'été que l'élagage doit se faire, lorsque la sève, après s'être élevée, est stationnaire dans l'arbre, et avant qu'elle commence à descendre. Tous les auteurs reconnaissent également le danger d'élaguer, quand la sève circule, soit qu'elle s'élève, soit qu'elle descende; mais il y en a quelques-uns qui soutiennent encore que l'hiver est aussi favorable à cette opération que l'été, et même qu'il l'est davantage. L'expérience aurait dû cependant les corriger de leur erreur. Pendant l'été la plaie exude toujours un petit fluide gommeux, qui au bout de quelques jours s'y fige et la recouvre entièrement. Nous n'avons jamais observé que le plant eût aucune tendance à renouveler les branches abattues à cette époque. Mais il n'en est pas de même si l'élagage a eu lieu en hiver : lorsque le printems sera venu, le forestier verra plusieurs bourgeons s'élever sur les cicatrices qu'il aura faites en émondant. Quant à la nécessité d'élaguer en général, elle deviendra évidente si on compare les tiges écourtées et les têtes épaisses de la plupart des chênes qui croissent dans les forêts naturelles, aux tiges élancées de ceux dont un forestier habile a de bonne heure éclairci le branchage. Chez les premiers, la partie de l'arbre dont on peut tirer du bois de charpente n'a guère que trois pieds; tandis que, chez les seconds, elle en a quatorze. Ces faits sont décisifs; et qu'on ne

cherche pas à les contredire en faisant un appel à la nature ! La nature est également favorable à toutes ses productions ; peu lui importe que le chêne produise du bois de charpente ou du fagot, ou que le champ soit couvert de froment ou d'ivraie. C'est à l'art à profiter de son énergie et de ses ressources pour la diriger de la manière la plus utile aux besoins de l'espèce humaine. Quand nous verrons la nature faire croître d'elle-même un champ de blé, nous pourrons espérer aussi qu'elle fera croître une forêt de bois de charpente toute composée d'arbres bien droits et bien lisses. Jusque-là il faudra bien, bon gré, mal gré, employer la charrue dans le premier cas, et la serpe dans l'autre.

La manière d'éclaircir a été fort améliorée dans ces derniers tems. Ce système étroit et sordide, qui faisait différer cette opération jusqu'au moment où ses produits pouvaient être de quelque valeur, est maintenant abandonné. Traiter une plantation afin de bénéficier des éclaircis, c'est agir comme un charpentier qui couperait son bois dans le seul but d'obtenir des copeaux. Sans doute il ne faut pas les perdre, si on peut en tirer quelque parti, mais ce ne doit pas être l'objet principal. Aujourd'hui nous ne voyons plus que bien rarement ces misérables restes de forêts, qui jadis étaient pleines d'espérances, mais qui ont été étouffées par les abriteurs plantés pour leur protection, et où l'ancienne existence des frênes, des ormes, des chênes, n'est attestée que par quelques buissons rabougris qui, placés près des limites de la plantation, ont pu, en contournant leurs rameaux, obtenir assez d'air pour végéter, tandis que dans l'intérieur du bois on ne voit que de misérables pins d'Écosse à tige grêle, semblables à une horde de sauvages qui, après avoir dévasté une riche province, se détruisent les

uns les autres. Des éclaircis opportuns, renouvelés chaque fois que cela sera nécessaire, préviendront cette destruction des arbres et des espérances du planteur.

C'est un système très-vicieux et qui malheureusement n'est pas encore abandonné par tous les planteurs, que d'éclaircir uniformément les diverses parties de la plantation. Il faudrait au contraire faire disparaître en totalité les abriteurs des creux, des gorges, des enfoncemens, et les conserver au moins en grande partie sur les limites du bois, ou sur les hauteurs plus exposées à l'action des phénomènes atmosphériques. Avec le tems, toutefois, ces hauteurs, ces limites devront être éclaircies à leur tour, car la chaleur ne peut pas plus pour les arbres que pour l'espèce humaine compenser l'absence d'air vital. Il faut toute l'attention du forestier pour déterminer où et dans quelles proportions l'air doit être introduit, dans une plantation, du côté exposé au vent. Si les abriteurs sont trop promptement retirés, des brises impétueuses ou glacées portent le désordre dans les vaisseaux qui servent à la circulation de la sève; l'écorce se couvre de nœuds et de mousse; elle devient dure et raboteuse. Au bout de deux ou trois saisons, l'arbre n'a plus l'air que d'un avorton informe, et quand il ne meurt pas, il traîne une existence languissante et inutile à celui qui l'a planté. Que si, par un excès opposé, on interdit l'accès à l'air, le plant desséché périra, parce qu'il ne pourra pas respirer. Pour échapper à ce double danger, imitez l'art avec lequel les arbres s'approprient eux-mêmes à la diversité de leurs situations. Au bord des plantations, ou bien lorsqu'ils sont isolés ou en petits groupes, ils ont de fortes têtes, des tiges courtes et une écorce raboteuse : c'est, en effet, dans cette situation donnée, ce qui leur convient le mieux ; les tiges raccourcies offrant plus de résistance

aux tempêtes; leurs grandes branches leur donnant le moyen de rétablir plus promptement leur équilibre, quand ils sont courbés par les brises; et l'épaisseur de leur enveloppe protégeant les vaisseaux de la sève contre l'âpreté du froid. Par des raisons contraires, les arbres placés dans des bois fourrés ont une écorce lisse et légère, une tige haute, et une tête petite, mais élancée; en un mot, tous les attributs d'un sujet accoutumé à une température plus douce. Mais si l'abri devient trop épais, l'arbre, comme un valétudinaire dans une chambre trop chaude, souffre des moyens mêmes employés pour le conserver. D'un autre côté, si un médecin voulait introduire ce malade dans une atmosphère plus fraîche, il lui laisserait assurément le loisir de prendre des vêtemens plus chauds. Pour traiter les arbres de la même manière, dans l'intérieur d'une plantation, il faut en éclaircir les abords, mais les éclaircir peu à peu. Certains forestiers commettent également ces deux fautes, en négligeant d'éclaircir, pendant plusieurs années, et en attaquant ensuite le bois avec une main imprudente et impitoyable. L'expérience apprendra à tenir un terme moyen; mais en thèse générale nous croyons devoir insister sur la vérité de ce vieil adage, « que celui qui épargne la hache hait le bois. »

L'accomplissement d'un devoir aussi rigoureux exige sans doute quelque chose de stoïque. La paix, la solitude, le silence de votre plantation sont troublés par la présence de vos bûcherons qui l'ont envahie; vous tournez des regards douloureux sur ces beaux arbres remplis d'espérance, dont vous allez prononcer l'arrêt, et comme un despote d'Asie condamné à faire périr une partie des siens pour la sécurité des autres, vous frémissez avant de porter vos coups au milieu de cette famille que vous avez fait naître

et que vous avez élevée. Quand le ravage a été commis, l'aspect que présente le bois n'a rien qui vous console. Quelle différence lorsque, quatre années auparavant, votre occupation se bornait à surveiller la croissance de ces jeunes plants aujourd'hui étendus à vos pieds, et qui encombrent de leurs troncs et de leurs rameaux flétris, ces sentiers solitaires dans lesquels vous vous promeniez avez tant de délices ! Parmi les arbres restés debout, il en est plusieurs qui ont souffert de la chute de leurs voisins, malgré les soins pris par les bûcherons, et

The broken boughs
Droop with their withered leaves, ungracious sign
Of devastation (1).

La scène n'est point embellie par ces mélèses mutilés qui, destinés à tomber sous la hache à la première occasion, ont été, en attendant, dépouillés d'une partie de leurs branches, comme ces grands criminels dont on abat les membres avant de leur donner la mort. En un mot, tout a autour de vous un air de désolation : les arbres sont muets, car les oiseaux qui en ont déserté les ombrages, à l'arrivée des bûcherons, ont cessé de s'y faire entendre ; et, de tous côtés, vous apercevez le ciel à travers les vides qu'a faits la hache du bûcheron.

Mais une visite au mois de juin suivant compensera la peine qu'a dû causer l'exécution de ce devoir rigoureux ; les traces des atteintes portées précédemment à la forêt ont disparu sous des masses d'ombre et de verdure : vous voyez que ces mutilations utiles ont donné une énergie nouvelle à la végétation ; tout offre un aspect plus vert,

(1) « Les branches rompues laissent pendre leurs feuilles fanées, triste signe de dévastation. »

plus riant, plus ombré que jamais; et vous vous félicitez de ce que votre courage n'a pas failli devant un acte nécessaire.

Nous n'avons rien dit encore, dans ces observations rapides, des bois que l'on plante avec des semis. Cette pratique est recommandée par des autorités imposantes qui assurent que la nature livrée à elle-même fera mieux que notre art; que les arbres les plus vigoureux lutteront contre les autres; et qu'ils nous épargneront la peine d'élaguer et d'éclaircir, en détruisant les plants inférieurs. Conformément à ces idées, nous avions planté des glands, et les jeunes chênes se présentèrent d'abord sous un aspect favorable; mais l'espoir qu'ils nous donnèrent fut de courte durée. Apparemment qu'en se combattant les uns les autres, ils s'étaient tous détruits; car c'est tout au plus si quelques douzaines étaient sorties en vie de cette terrible mêlée. Les souris avaient sans doute eu part à la catastrophe, et les lièvres encore davantage. Le triste succès de cette tentative, dans laquelle nous avons perdu cinq ou six boisseaux de glands, nous déterminèrent à y renoncer. Postérieurement, un de nos amis planta un grand nombre de marrons d'Espagne, et ses premiers succès nous engagèrent à écrire en Portugal pour faire venir des marrons, dans le but de suivre son exemple. Notre correspondant s'imagina que ces marrons étaient destinés à notre table, et, en conséquence, il nous les envoya soigneusement pelés. Ce fut d'abord un grand désappointement pour nous; mais nous nous consolâmes ensuite en voyant la plantation de notre voisin. Tout y avait changé d'aspect; et l'on n'y apercevait plus qu'une série de petits jets rabougris, sans vitalité et sans force. En résumé, planter une friche avec des semis est une expérience fort hasardeuse; et le moyen

le plus sûr d'avoir une plantation florissante, c'est de l'approvisionner de plants choisis dans une bonne pépinière placée à peu de distance du lieu où l'on veut introduire des arbres.

Nous avons dit plus haut que puisque c'était dans des friches improductives que nous conseillions de planter, il ne pourrait en résulter aucun dommage pour l'agriculture. Il nous serait même très-facile de faire voir que, loin de perdre par l'exécution de ces entreprises, elle pourra au contraire en retirer un très-grand profit. Là où il n'y avait qu'une stérile et monotone étendue de territoire qui nourrissait à peine quelques bestiaux mal protégés contre les intempéries des saisons, la contrée, soumise à un système judicieux, offrira bientôt une scène délicieuse à l'œil et même à l'ame; un heureux mélange de bois et de prairies, où Cérès trouvera aussi sa place, sans rien usurper sur le domaine des autres divinités champêtres; car la charrue ne restera pas inactive dans ce vaste plan d'amélioration. Dans beaucoup de lieux nous apercevons avec surprise la trace d'anciens sillons sur le versant de hauteurs stériles, ou dans des plaines bourbeuses. Nous ne pouvons pas raisonnablement supposer que, dans l'enfance de l'agriculture, nos ancêtres sussent faire produire du blé à des lieux où nous ne voyons plus que des bruyères. Mais jadis, lorsque les collines étaient encore ombragées par des bois, ces bois entretenaient dans les terres situées à leur pied une fertilité qu'elles ont perdue. Rendez-leur l'abri qu'elles avaient autrefois, et vous leur rendrez leur ancienne fécondité. Elles alimenteront les petits hameaux habités par vos forestiers, et grâces à votre heureuse industrie, l'homme pourra se nourrir, ainsi que ses bestiaux, avec les produits des terres où il se livrera à ses travaux journaliers.

C'est ainsi que se formera dans ces solitudes une population saine et morale que la pioche et la hache feront vivre. Elle sera naturellement attachée au sol où elle trouvera des moyens convenables d'existence, et le propriétaire entreprenant qui les lui aura procurés aura part à cette affection, à moins que lui-même ne s'en rende indigne. Ainsi donc, cette race champêtre que d'imprudentes dévastations avaient bannie des lieux où elle s'était élevée, y sera rendue pour toujours. Cette considération mériterait à elle seule d'attirer l'attention des diverses classes de propriétaires, de l'économiste qui cherche avec anxiété le moyen de procurer du travail et de faire vivre une population surabondante, et du jeune aristocrate qui ne songe qu'à multiplier son gibier et à accroître la splendeur de son entourage, en augmentant le nombre de ses gardes-chasse.

On nous accusera peut-être d'avoir mis trop de tems à prouver ce que personne ne conteste ; mais ce sujet est d'une si haute importance, et l'attention que lui donnent en général les propriétaires est si faible, comparée à cette importance, que c'est un devoir de ne négliger aucune occasion de l'exciter.

Le prétexte le plus ordinaire que l'on mette en avant pour ne pas planter, c'est la considération tout égoïste de la lenteur des produits et des retours. Ce serait sans doute perdre son tems que de parler de la prospérité à venir du pays, du bénéfice immédiat des plus pauvres habitans, ou de l'honneur légitime attaché à la mémoire de celui qui améliore par ses travaux la situation de tout un district, quand on s'adresse à des hommes qui sont insensibles au bien-être de leur propre famille. Au reste, il nous serait facile, même sur leur terrain, de confondre ces calculateurs intéressés, et de leur démontrer que les

avantages du propriétaire qui a planté une centaine d'acres commencent dès l'origine même de l'entreprise, et qu'il dépend de lui de les réaliser lorsque cela lui convient. Si, par exemple, il veut vendre une plantation de cinq ans d'âge, il lui sera tenu compte dans le prix d'acquisition de la somme que la plantation lui aura coûtée, ainsi que de l'intérêt de cette somme et de la valeur de la terre. Après cette époque, la valeur croît à intérêt composé. Il est vrai que, s'il est bien avisé, il aura peu d'empressement à réaliser les profits de sa plantation, attendu qu'ils s'augmentent d'année en année. Mais cette valeur n'en existe pas moins, comme celle des joyaux contenus dans l'écrin de sa femme, ou de la vaisselle plate que renferment ses buffets, et de plus elle s'accroît dans une marche rapidement progressive, tandis que la valeur de ses écrins et de ses buffets reste stationnaire.

Au reste, ce qui nuit encore davantage à l'extension des forêts que ces considérations personnelles et mesquines, ce goût de lucre et de profits actuels, c'est cette force d'inertie, cette indolence qui engage les maîtres du sol à se contenter de la rente acquise de leurs domaines sans chercher à les améliorer, en prenant un peu de peine et en faisant un peu de dépense. Pour les rassurer à cet égard, nous leur ferons observer que les plantations sont le procédé le moins dispendieux, le plus facile et le plus sûr d'accroître leur fortune, et nous leur rappellerons l'avis du vieux Laird mourant à son fils : « Plante un arbre, Jacques; il croîtra pendant ton sommeil (1). »

(*Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. En reproduisant cet article dans la *Revue*, nous nous sommes abstenus avec soin de toute phraséologie technique. Notre

but était de le rendre intelligible pour toutes les classes de propriétaires, et de stimuler l'ardeur de ceux qui sont étrangers à ce genre d'opération dont la France n'aurait pas moins à profiter que la Grande-Bretagne. Il serait à désirer qu'on imitât plus généralement l'exemple des propriétaires d'une partie de la Champagne. Les personnes qui se sont rendues, il y a quelques années, dans les départemens de l'est par la route de Strasbourg, se rappellent sans doute ces grands terrains incultes entièrement dépouillés de végétation. Aujourd'hui des plantations de sapins, qui ont déjà de cinq à six pieds de haut, s'étendent à perte de vue sur une partie de ces terrains, et ne tarderont pas sans doute à s'étendre sur les autres; tandis que, du côté opposé, des peupliers, favorisés par l'humidité que la Marne entretient sur ses rives, y forment de nombreux bouquets et même des espèces de bois. Dans dix ans d'ici le pays aura entièrement changé d'aspect. Le voyageur s'avancera au milieu d'un double rang de bois; les uns d'une majesté sombre, et les autres d'une verdure plus douce, et dont les lignes combinées avec celles de la Marne et de riantes prairies varieront à chaque instant l'aspect du paysage.

Voyages.

DES PREMIERS VOYAGEURS EUROPÉENS

EN ASIE.

L'homme n'est parvenu qu'après bien des siècles et des efforts sans nombre à connaître le globe qu'il habite, et qui le porte. Les sciences morales semblent dater de l'origine même du monde : les arts usuels, nécessaires à la vie sauvage, atteignent, dès le commencement de la civilisation, une sorte de perfection comparative; enfin les beaux-arts et la poésie ont laissé de brillantes traces pour s'éteindre ensuite dans les régions de l'orient et du septentrion : sous les zones les plus différentes, vous trouvez des intervalles de lumière et des époques ténébreuses, pendant lesquels le flambeau de la science renaît tour à tour et expire. Mais la connaissance du globe, fruit des expériences les plus lentes et les plus souvent réitérées, a suivi une marche constamment progressive, dont les degrés ne peuvent se calculer que par siècles. On sait combien la géographie des Romains était peu avancée : pendant le moyen-âge la confusion et le chaos des peuples de proie, mêlés aux nations envahies, jetèrent une faible clarté sur les régions lointaines d'où ces barbares descendaient ; le commerce et la civilisation moderne firent le reste. L'Amérique apparut. Une cinquième partie du monde fut révélée à Cook : de nos jours l'inté-

rieur de ce grand pays reste encore inconnu. Une partie de l'Asie (celle qui sépare l'Inde de la Chine) et la presque totalité de l'Afrique ne sont pas explorées : enfin, dans ce vieux monde que nous habitons depuis si long-tems, il y a aussi des terres australes.

Sans nous occuper de ces régions toutes modernes que l'ancienne Europe ne connaissait pas, et qui, couvertes de forêts séculaires, semblent dater d'hier et nous paraissent jeunes, parce que nous les avons découvertes il y a peu de tems, voyons par quelle route obscure et lente nous avons enfin réussi à dresser la carte à peu près complète des continens et des îles d'Asie. Mille années ont été nécessaires à ce travail qui n'est pas terminé dans tous ses détails. Civilisation, arts, mythologie; les fables et l'idiome hellénique; la métaphysique et les sciences, tout nous est venu de ces régions du soleil. Alexandre y a imprimé ses pas victorieux; Pythagore a été lui demander les secrets de sa vieille sagesse théosophique; l'Europe a communiqué avec elle par l'entremise de la Grèce, brillant anneau entre le monde asiatique et nos contrées occidentales. Cependant à peine au commencement du dix-septième siècle la topographie asiatique a-t-elle commencé à prendre une forme correcte, résultat de tant d'observations, d'entreprises aventureuses, de périls affrontés et d'efforts successifs.

L'histoire des premiers voyageurs modernes en Asie, depuis le sixième jusqu'au dixième siècle, ne nous fournirait qu'un catalogue de noms propres. C'étaient de bons pélerins, qui faisaient six ou sept cents lieues comme nous allons au sermon de notre paroisse : observer les hommes et les lieux n'entrait ni dans leurs vues, ni dans leurs attributions. Qu'il nous suffise de dire qu'*Arculfe* accomplit ce grand voyage en 705, *Willibald* en 786 et

Bernard en 786. Hakluyt donne une liste de ces voyageurs dévots, qui monte à plus de cinq cents; et certes la liste n'est pas complète.

Les croisades succédèrent à cette période de pélerinages continuels; elles-mêmes ne furent qu'un pélerinage de l'Europe armée. Les portes de l'Asie s'ouvrirent à nos découvertes; mais l'ignorance de ces tems dominés par une pensée unique, grande, poétique et sublime dans sa folie; cette ignorance jointe à l'imperfection des arts, à la rareté des écrivains et des copistes, s'opposa à ce que la science recueillît de cette migration gigantesque les avantages qu'elle semblait lui promettre. L'imprimerie n'était pas inventée. La Terre-Sainte, unique objet de tous les voyages entrepris, absorbait à elle seule l'attention des pélerins; l'itinéraire de Paris, de Rome ou de Londres à Jérusalem, était aussi familier aux gens de cette époque, que celui de Calais à Londres ou de Douvres à Paris l'est à nos fashionables du 19e siècle. Mais le reste de l'Asie était toujours enseveli dans les ténèbres; et les relations qui nous restent de cette époque nous entretiennent de combats et de miracles, sans nous parler des mœurs des peuples et de la situation des lieux.

Le premier écrivain qui nous ait laissé un récit détaillé de son voyage au saint sépulcre, est Guillaume de Bouldesell, qui vivait vers l'an 1331. Les prodiges et les exagérations admises par sa crédulité, comme des faits incontestables, laissent à peine une place imperceptible à quelques vérités éparses. Il a vu à Damas *quarante mille jardins* en fleurs; et au pied du mont Sinaï, les moines de Sainte-Catherine lui firent cadeau de quelques gouttes de sang, qu'ils firent sortir, dit Bouldesell, des ossemens de la sainte. Il observe avec ingénuité que ce sang ressemblait beaucoup à de l'huile.

« Cependant, ajoute-t-il aussitôt, c'est le plus grand miracle que j'aie vu dans le monde. »

En 1432, Berteaudon de la Brocquerie, Français, visita Jérusalem et Damas. Il évalue à cent mille ames la population de cette ville, et rapporte une circonstance curieuse qui a trait à l'histoire de l'islamisme dans sa première ardeur. Pendant son séjour dans la capitale de la Syrie, il y vit arriver une caravane de trois mille chameaux venant de la Mecque. La procession dura deux jours et deux nuits. Le koran, enveloppé dans la soie et l'or, porté par un chameau richement enharnaché, ouvrait la marche. Le gouverneur et tous les habitans sortirent de la ville, allèrent au-devant du livre sacré, se prosternèrent devant lui et l'accompagnèrent jusqu'à la mosquée; des instrumens de musique militaire et religieuse faisaient retentir les airs. Brocquerie, ébloui par ce spectacle, est devenu presque musulman dans l'expression de son admiration.

A mesure que nous nous rapprochons des tems modernes, les voyageurs à la Terre-Sainte se montrent plus instruits et moins crédules; leurs descriptions, moins surchargées de mensonges, renferment plus de détails curieux. Baumgarten, en 1507, passa par Bethléem, Damas, Jérusalem et l'Égypte : il offre quelques tableaux de mœurs assez bien tracés. Il poussa la science et l'observation jusqu'à daigner jeter un coup d'œil sur les pyramides, pendant son séjour au Caire : « Ce sont, dit-il, d'étonnantes constructions, surtout dans un pays de sable. » C'est là toute sa description des pyramides. Il réserve son attention et son intérêt pour des sujets plus merveilleux; par exemple, il retrouva empreintes, sur les bords de la Mer Rouge, les traces visibles que les

roues du char de Pharaon y laissèrent, quand les enfans d'Israël fuyaient devant lui.

Je ne citerai que le nom de LAURENT ALDERSEY, Anglais, qui partit de Londres en 1581, et nous a donné un aride itinéraire de son voyage à Jérusalem. JEAN LOK et GEORGES SANDYS, ÉDOUARD WEBBE et HENRI TIMBERLAKE accomplirent le même pélerinage vers la même époque, et éclaircirent la géographie jusqu'alors obscure de la Terre-Sainte et de la Syrie. Le petit volume d'Édouard Webbe (1), *né natif d'Angleterre*, comme il s'appelle, est aujourd'hui fort rare et renferme quelques circonstances fort curieuses dont je ne me rappelle pas qu'un seul voyageur ait tenu compte.

Webbe était un infatigable voyageur. Il alla deux fois en Russie, fut fait prisonnier par les Tartares, qui le

(1) Ce volume, qui tient sa place parmi les curiosités bibliographiques les plus estimées, grâce à leur rareté, a pour titre : *The rare and most wonderfull things which Edward Webbe, an englishman borne, hath seene and passed in his troublesome travailes, in the cities of Jerusalem, Damasks, Bethlem and Galely; and in the lands of Jewrie, Egypt, Grecia, Russia and Prester John. Wherein is set forth his extream slaverie sustained many years together in the gallies and warres of the great Turk, against the lands of Persia, Tartaria, Spain and Portugale, with the manner of his releesement and coming into England in may last.* « Les rares et très-merveilleuses choses qu'Édouard Webbe, *né natif d'Angleterre*, a vues et souffertes dans ses périlleux voyages, aux cités de Jérusalem, Damas, Bethléem et Galilée ; et dans les terres de Juiverie, Egypte, Grèce, Russie et Prêtre-Jean. Où est mise en lumière son extrême servitude, pendant maintes années, dans les galères et guerres du Turc contre la Perse, la Tartarie, l'Espagne et le Portugal, avec la manière de sa libération et de son retour en Angleterre en mai dernier. — L'épître au lecteur est datée « de mon logement à Blackwall, ce 19 mai 1590, votre compatriote et ami Ed. Webbe. » — Il y a de plus une épître dédicatoire à la reine Élisabeth, et le portrait du voyageur, avec sa râpière, son bâton et son fusil à rouet.

menèrent à Kasta, puis par les Turcs qu'il suivit en Perse. Il visita Constantinople, Jérusalem et le Caire. Près de cette dernière ville, il vit, dit-il, sept grandes montagnes « bâties par Pharaon, pour serrer ses grains pendant l'hiver. » Étrange manière de désigner les pyramides. Sans parler des sillons tracés par les roues du char égyptien, qu'il a observés comme Baumgarten, la plus grande merveille dont il fasse mention c'est le Jardin de Prêtre-Jean, en Éthiopie : « J'ai vu dans un parc attenant à sa cour, nous apprend-il, trois cent soixante-dix licornes et éléphans tous en vie, et si bien apprivoisés, que j'ai joué avec eux comme avec des moutons. » Il donne à son lecteur une gravure représentant la licorne, animal au pied fourchu, à la crinière de lion, et portant au milieu du front une espèce de lance naturelle, de proportions colossales.

Plusieurs siècles avant les croisades, la nation arabe, aventureuse et entreprenante à toutes les époques, avait porté dans l'Asie orientale son langage, ses arts, et pénétré jusqu'en Sibérie. Au douzième siècle, le juif Benjamin de Tudèla visita Samarcande, où il prétend avoir trouvé cinquante mille individus de sa caste. Trois cents ans auparavant, deux voyageurs mahométans, dont nous possédons le curieux ouvrage, allèrent dans l'Inde et en Chine, dont ils dépeignent les mœurs immuables, absolument comme un voyageur moderne les décrirait.

Les premières notions positives que l'Europe ait pu se procurer sur l'état de l'Asie lui vinrent, non de ces entreprises saintes qui eurent un résultat si déplorable, ni du besoin de connaître, ni de l'amour de la science, ni des desseins et des entreprises de la politique, mais de la peur. Au commencement du treizième siècle, un torrent de Tartares descendit de toutes les hauteurs de l'A-

sie supérieure, rapide comme la tempête, terrible comme la foudre, masse immense sous laquelle les royaumes pliaient écrasés, et qui ne laissait que des déserts après elle. La violence de son passage ne donnait pas même la possibilité de fuir. Déjà la Perse, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Silésie, étaient dévastées par ces redoutables enfans de Gengis. « Forte nation, dit le chroniqueur Mathieu Pâris (1), peuple inhumain et barbare, dont la loi est sans loi, dont la colère est furieuse, comme un fléau dans la main de Dieu; inondant et dévastant des espaces de terrain infinis, et cruellement réduisant en cendres tout ce qu'ils trouvent sur leur route. Ce sont gens forts et robustes, la poitrine large, maigres et pâles de visage, mal bâtis et les épaules hautes, le nez plat et court, le menton long et pointu, la mâchoire inférieure rentrée, les dents longues et aiguës, les sourcils joints, les yeux noirs et étincelans, les os forts et massifs, les cuisses épaisses, les jambes courtes, et toute la physionomie hideuse et épouvantable. Ils tuent et égorgent hommes, femmes et enfans, et se nourrissent de leurs carcasses (*karkeises*), ne laissant aux vautours et oiseaux de proie que les os décharnés de leurs victimes. »

L'Europe, épouvantée à l'approche de ces nouveaux Huns, eut recours à ses armes favorites, et c'est ici que se manifeste d'une manière piquante l'esprit de cette époque éloignée. Innocent IV, souverain spirituel de la chrétienté, ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer aux chefs tartares deux saints prédicateurs et quatre moines franciscains, chargés à la fois de détourner un fléau si terrible et de convertir les infidèles.

Ascelin, frère de l'ordre de Saint-François, partit donc

(1) Ad an. 1241.

avec ses trois compagnons, en l'an 1246, et prit la route de la Syrie. JEAN DE PLANO CARPINI et BENOÎT, frères prêcheurs, se dirigèrent dans le même but vers la frontière orientale de l'Europe. On est tenté de sourire, en pensant à cette étrange ambassade. Six pauvres moines, qui n'ont vu que les murs et les images de leur couvent, sans connaissance du monde, sans lumières, sans fortune, sans armes, sans autre savoir que leur bréviaire, et sans autre puissance que leur foi, vont défendre l'Europe chrétienne auprès des barbares, et se trouver face à face avec ces loups sous formes humaines. Mais telle est la force d'un sentiment intime et d'une croyance profonde, que la bizarre inutilité de leur ambassade cesse d'exciter une pitié dérisoire, quand on les voit braver la faim, le froid, la mort même pour l'accomplir. On les admire alors, et la relation qu'ils ont laissée de leur voyage, relation presque entièrement dépouillée de ces contes merveilleux à la mode de leur tems, ajoute encore à la surprise et à la vénération qu'ils méritent.

Après maintes mésaventures, les quatre Franciscains arrivèrent aux confins de la Perse. L'armée tartare y était campée. Quand les chefs mongols les virent s'avancer vers leurs tentes, d'un pas ferme et intrépide, ils allèrent au-devant d'eux, et leur demandèrent qui ils étaient, et ce qu'ils voulaient.

« Je suis, répondit Ascelin, auquel un paysan persan servait d'interprète, l'ambassadeur du pape, chef du monde chrétien.

— Si le pape est un si grand personnage, reprit le Tartare, il doit avoir appris que le khan, le fils de Dieu, a reçu de lui la souveraineté de la terre; qu'il a pour représentans Bathy dans le nord, et Baiothnoi dans les

régions où nous sommes; et que Bathy et Baiothnoi sont adorés comme fils du fils de Dieu. »

Notre bon moine, dans son zèle maladroit, repartit avec vivacité : « Le pape, mon maître, ne connaît ni le khan, ni Bathy, ni Baiothnoi. Il a appris qu'une race barbare, qui s'appelle du nom de Tartares, désole tous les pays, tue et viole les hommes et les femmes, et surtout les chrétiens. Par conséquent, Sa Sainteté nous a députés, nous, ses serviteurs, pour vous inviter à vous repentir de votre mauvaise conduite passée, et à ne plus tourmenter le peuple de Dieu. »

On peut imaginer l'effet que produisit cette éloquente et insinuante allocution. Cependant (ce qui semble réhabiliter un peu les Tartares) on conduisit nos ambassadeurs à la tente de Baiothnoi, au lieu de les tuer sur la place, comme les Ottomans modernes agiraient sans doute, si quelque Européen leur tenait un discours semblable. Alors recommença l'intéressant dialogue dont nous avons déjà donné des fragmens.

« Quels présens apportez-vous ?

— Le pape a coutume de recevoir des présens, et non d'en faire, encore moins à des étrangers et à des infidèles. »

Il disait vrai; les Tartares prirent patience, et continuèrent avec une douceur qui mérite des éloges : « Vous serez admis en présence du khan, sous condition que vous vous agenouillerez trois fois devant son trône, comme c'est l'usage.

— Non, jamais, jamais, à moins que le khan et sa cour ne deviennent chrétiens ! »

Alors les mots *chiens de chrétiens ! insolent ! insensé !* retentirent autour des pauvres pères, qui eurent la dou-

leur de s'entendre dire que « leur pape lui-même n'était qu'un *chien.* » Puis on les enchaîna, et l'on tint conseil pour savoir ce que l'on ferait de ces étranges et concilians ambassadeurs.

Les avis étaient partagés. Les uns voulaient qu'on les écorchât tout vifs, et que leur peau fût envoyée au pape, proprement empaillée; d'autres demandaient qu'on leur conservât la vie jusqu'à la première bataille contre les chrétiens, et qu'on les exposât aux premiers coups de leurs propres frères. Il y en eut qui opinèrent pour le fouet jusqu'à la mort, pour le pal, pour le bûcher. Baiothnoi, plus clément que les autres, condamna les ambassadeurs à mort, sous le plus bref délai et sans autre supplice préparatoire. C'en était fait d'Ascelin et de ses confrères, si l'humanité d'une femme n'avait parlé pour eux: circonstance qui se représente souvent dans l'histoire des voyages et des empires. Mungo-Park, dans ses voyages en Afrique, fut trois fois sauvé par des femmes, et cette généreuse pitié, inhérente au sexe faible, semble son plus beau titre et son apanage ineffaçable. La principale femme de Baiothnoi alla trouver son mari, le supplia de pardonner aux étrangers, lui représenta que le grand khan avait témoigné son mécontentement de ce que, dans une circonstance antérieure, Baiothnoi avait fait arracher le cœur à un ambassadeur russe, et attaché ce trophée sanglant à la queue de son cheval. Enfin elle réussit à obtenir la grâce des quatre évangélistes.

Ils voulaient quitter le camp à l'instant même, mais on les retint prisonniers. En vain, observaient-ils que leur mission était accomplie, et que le pape ne les avait chargés que de s'adresser aux premiers soldats qu'ils rencontreraient. On leur répondit que, puisqu'ils avaient eu

si grande envie de voir un camp tartare, il fallait qu'ils attendissent que l'armée fût au grand complet : « Sur quoi, je protestai solennellement, dit Ascelin, que je ne me souciais pas de voir un seul homme et une seule lance de plus. » Malgré leurs supplications, nos captifs, nourris de lait aigri et de pain noir, leur seul aliment, battus, maltraités, mais toujours courageux comme des apôtres, passèrent six mois au milieu de ces infidèles. On les fit assister aux cérémonies militaires ; mais on ne les invita point à une grande fête barbare, qui dura sept jours, et où l'armée entière s'enivra en poussant de grands cris. Enfin on leur remit la lettre suivante, adressée par Baiothnoi au pape, et on les congédia. Voici ce spécimen curieux de la diplomatie tartare, au treizième siècle.[1]

« Apprends, pape, que tes ambassadeurs sont venus vers nous, et nous ont tenu les plus singuliers discours qu'on ait jamais entendus. Nous ne savons pas si tu leur as donné mission de parler comme ils ont fait ; mais nous, nous t'envoyons la ferme et certaine ordonnance de Dieu, qui est : Que, si tu veux demeurer dans ton pays et sur ton trône, tu aies à venir en personne rendre hommage à celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice. Si tu n'obéis pas à ce commandement absolu, donné par Dieu, et par celui qui étend sur la terre le sceptre de sa justice, Dieu seul sait ce qui peut arriver ! »

Les bons frères, porteurs de ce *protocole*, s'empressèrent de partir, remercièrent Dieu de leur avoir conservé la vie, et regagnèrent leur couvent, d'où, sans doute, ils ne sortirent plus.

Jean de Plano Carpini, ambassadeur plus adroit que le pauvre Ascelin, fut aussi plus heureux. Il pressentit que les barbares lui demanderaient des cadeaux, et quoi-

qu'il eût emporté avec lui peu d'argent, il eut soin d'acheter quelques pelleteries, offrandes destinées au chef de ces hordes. Après avoir traversé la Pologne, il rencontra une première division de l'armée qu'il cherchait; celle-ci le renvoya à une seconde; cette dernière à une autre, et ainsi de suite jusqu'au camp de Bathy, situé au-delà du Volga. Bathy leur apprit qu'il fallait qu'ils se laissassent conduire au palais même du grand Cuyne, *Cuyne-Khan*, au centre de la Tartarie. Les deux envoyés, montés sur des chevaux tartares, *qui couraient avec une furieuse rapidité*, vivant de millet et d'eau de neige, parcoururent d'immenses déserts, puis une contrée montagneuse et boisée, et arrivèrent le 22 juillet, exténués de fatigue, à la cour de Cuyne.

Rien de plus curieux que la description que fait Carpini de la pompe barbare qui régnait dans cette cour. On s'y occupait des préparatifs du couronnement du nouveau chef, Cuyne; Bagdad, la Perse, la Russie, la Nubie et la Chine lui avaient député leurs ambassadeurs. Qu'on se figure une tente couverte de toile blanche et assez spacieuse pour contenir deux mille personnes. Porté par ses soldats, le khan fit son entrée solennelle, et tout le monde tomba à genoux. Il fut ensuite installé dans un grand fauteuil doré, d'où il descendit pour aller se placer sur un siége couvert de chaume. Telle était la coutume depuis le règne de Gengis. On lui adressa ensuite ce discours qui ne manque pas de grandeur ni de philosophie : « Lève les yeux, tu verras Dieu. Abaisse-les, tu verras le chaume qui te sert de siége. Gouverne bien et sagement, tu régneras avec bonheur et magnificence, comme l'élu du maître du ciel. Gouverne mal, tu perdras ta puissance et ton bonheur, tu seras méprisé comme le chaume vil sur lequel tu reposes. » Les ambassadeurs

s'approchèrent du nouveau monarque « tous avec des présens extrêmement riches, qui consistaient en cinq cents chariots remplis de vêtemens de soie, de métaux précieux et de bijoux. » Ainsi les ancêtres de ces pauvres Tartares en haillons qui servent aujourd'hui dans les armées russes, sans autre paie que leur butin, recevaient à la fois l'hommage du mandarin chinois, de l'Arabe, du Persan, du nègre et du Moscovite. Quand on demanda à Jean de Plano ce qu'il avait à offrir, il répondit humblement qu'il n'avait rien de digne d'être présenté à un si grand souverain. Cuyne-Khan reçut gracieusement cette excuse, fit loger et nourrir les deux envoyés avec soin et courtoisie, puis leur donna congé, en leur disant qu'il avait résolu de lever l'étendard contre le pape et tous les rois de l'occident, et qu'il leur enjoignait de se rendre à sa discrétion, sous peine de voir leurs royaumes saccagés, leurs peuples réduits en servitude, et leurs trônes détruits. Nos missionnaires, touchés et flattés de l'excellent accueil que Cuyne leur faisait, avaient cru, dans la naïveté de leur ame, que Dieu, par sa grâce, commençait à changer son cœur : déjà ils s'apprêtaient à baptiser tous les barbares, quand l'ordre du départ leur fut donné.

Carpini est le premier voyageur qui ait fourni des renseignemens exacts sur cet étrange peuple : « Ils sont souvent ivres, dit-il, mais leur ivresse est innocente, et ils ne se querellent pas. » Il les dépeint comme une race de soldats, ennemis du monde entier, mais loyaux dans leurs engagemens mutuels, probes, sévères, capables de souffrir la soif, la faim, la fatigue, le froid, plus que tout autre peuple du monde ; armés de toute espèce d'armes, et entre autres de machines à feu (sans doute le *feu grégeois*) au moyen desquelles ils brûlaient hommes et che-

vaux. « Leurs femmes sont très-modestes, dit le missionnaire, et leurs manières sont plus polies que celles des Européens eux-mêmes. »

A ces envoyés du souverain pontife, succéda Guillaume de Rubruquis, gentilhomme d'extraction, frère mineur, et que Saint-Louis, lorsqu'il prépara sa croisade en Syrie, députa vers un chef tartare, nommé Sartach, qui habitait alors les bords de la mer Noire, et qui avait, disait-on, embrassé le christianisme. Après avoir traversé Constantinople, la Crimée et les plaines de Commani, où le passage récent des barbares avait laissé un désert et la famine, Rubruquis « rencontra, dit-il, une ville mouvante de maisons tartares, posées sur des chariots énormes, dont chacun était traîné par vingt-deux bœufs, onze de front, et onze autres derrière : les moyeux de chaque charrette étaient plus gros que les mâts d'un vaisseau. » Cette ville nomade fit bientôt place à celle d'un autre chef, nommé Sacatoi. « Je croyais voir, dit Rubruquis, la ville de Paris qui venait au-devant de moi. » C'était assurément un spectacle curieux que ces conquérans du monde faisant sans cesse voyager leurs habitations au milieu de leur immense empire.

Il lia connaissance avec cette tribu, qui ne se servait que de cuivre, et ignorait l'usage de l'or : le chef, auquel Rubruquis donna une pièce d'or, la porta à ses narines, cherchant à reconnaître si ce n'était pas une espèce particulière de cuivre. Mais l'attention du chrétien se porta spécialement sur les proportions extraordinaires et vraiment tartares qui distinguaient le nez de la princesse. Il revient souvent sur ce sujet, qui paraît lui avoir causé un étonnement mêlé d'effroi : « Elle semblait, dit-il, avoir coupé son nez entre ses deux yeux; car on n'y

voyait qu'une masse de chair toute plate, ce qui faisait un effet très-désagréable.» Les nomades, qui n'estimaient point l'or de Rubruquis, le nourrirent par charité avec du lait aigri et de l'eau. Il passa le Don et le Volga, trouva le prince Sartach, qui, au lieu d'être chrétien lui-même, « semblait, dit le voyageur, se gausser des chrétiens, » et le suivit chez Baatu, son père, dont le palais ou la tente était situé à quelques lieues de là. En présence du grand Baatu, on le força de se mettre à genoux. Alors le pieux frère mineur, oubliant peut-être son ambassade et les Tartares pour ne se rappeler que les vêpres du monastère, commença une prière en latin, dans laquelle il demandait à Dieu la conversion de l'infidèle. Cette scène, touchante par sa simplicité, est comique dans ses détails. Le trucheman, intimidé, ne savait comment traduire l'antienne du moine; toute la cour tartare se livrait à une gaîté bruyante, et Rubruquis, jetant un regard de mécontentement sur son interprète, se releva sans mot dire.

Le bon plaisir de Sartach fut que le moine français se rendît à la cour de *Mangu Khan*, alors chef suprême de toutes les tribus. Malgré sa résistance, Rubruquis, contraint d'obéir, fut placé sur un petit cheval tartare, qui traversa avec la rapidité du vent des déserts sans routes et sans limites, au grand déplaisir du frère mineur, corpulent et asthmatique. Cette fatigante manière de voyager dura quarante jours, « ou plutôt, dit-il, une éternité; car la faim, la soif, le froid, l'épuisement, me faisaient penser que j'étais en enfer. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'orient, puis vers le sud, où nous trouvâmes enfin des plaines fertiles, de grandes montagnes, et, sur les bords d'un lac, une ville nommée Coilaes.» Là résidaient des idolâtres nommés Jagurs, dont le costume, presque

catholique, sembla au bon moine une profanation épouvantable :« Ils portent, dit-il, des espèces d'aubes et des jaquettes jaunes boutonnées du haut en bas, à la française. J'en ai vu qui ressemblaient à des chanoines. »

D'immenses rochers, une neige abondante, une route qui, selon leurs guides, était peuplée de démons, vinrent ajouter aux périls et aux douleurs de Rubruquis. Ces démons avaient coutume, disaient les Tartares, de s'élancer d'une caverne, et d'arracher le cœur et les entrailles au voyageur, dont le cadavre restait solidement assis sur la selle. L'ambassadeur et ses acolytes chrétiens, pour exorciser ces puissances infernales, commencèrent à chanter le *Credo*, ce qui les préserva de toute espèce de danger; les Tartares étonnés crurent devoir les traiter avec un peu plus de considération et d'estime. Enfin on arriva. Mangu, étendu sur un lit et revêtu d'une peau de léopard, les reçut avec affabilité. C'était un homme de taille moyenne, au nez épaté; il pouvait avoir quarante-cinq ans. La chambre était pleine de tasses, de cruches et d'outres remplies de vin. On invita Rubruquis à boire : « Nous ne trouverons pas de plaisir à boire, répondit le pieux cénobite. » Mais l'interprète pensait autrement, et Mangu lui-même était de l'avis de l'interprète ; roi et sujets, bientôt tout le monde fut ivre. Le trucheman se trouvait hors d'état de transmettre à Mangu les paroles de l'envoyé, Mangu de les entendre, et Rubruquis fut obligé d'attendre un moment plus lucide pour exécuter sa mission.

Autour de ce redoutable monarque et de ce buveur intrépide se pressaient une multitude de convertisseurs appartenant à toutes les sectes : nestoriens, arméniens, mahométans, persans, idolâtres de toutes les espèces. Quant au roi, fidèle au lhamanisme ou bouddhisme dans

lequel il avait été élevé, il les laissait prêcher et convertir, et la tolérance qu'il professait mérite d'occuper une place dans la liste de ses vertus de sauvage.

La reine manifesta le désir d'être baptisée et de devenir chrétienne. Rubruquis lui conféra le sacrement en grande pompe dans une salle d'où l'on avait banni tous les ministres de cultes idolâtres. Après la cérémonie, la princesse fit rappeler les prêtres, se mit à genoux, demanda du vin, les pria tous de lui donner leur bénédiction, et voulut que Rubruquis et les chrétiens se missent à chanter les Psaumes, ce dont ils s'acquittèrent. Mais, quand ils eurent fini, la reine néophyte était ivre-morte ; elle ne pouvait plus se soutenir, les ministres de tous les cultes roulaient par terre, et la plupart des assistans furent emportés dans cet état, au grand scandale des chrétiens.

A Karrakorum, capitale des Tartares, Rubruquis trouva plus de douze sectes idolâtres qui avaient chacune leur culte, leur église et leurs prosélytes, sans compter une petite communauté chrétienne, qui pria Rubruquis de venir officier dans sa chapelle. Le frère mineur y consentit, mais préalablement il crut bon d'interroger ces fidèles sur les dix commandemens de Dieu. Jusqu'au huitième, l'examen eut lieu sans encombre. Mais quand ils arrivèrent à ce commandement, ils répondirent d'une voix unanime qu'il n'en fallait pas parler, et que leurs maîtres « ne leur donnant pour gages que ce qu'ils *volaient,* » force leur était bien de transgresser cet article de la loi divine. Rubruquis revint en Europe par l'Arménie, et donna aux Européens une telle idée de la barbare splendeur des régions visitées par lui, fit un tel récit de leur pouvoir, de leurs richesses, de leurs étranges coutumes, qu'il éveilla enfin l'esprit d'entreprise et d'aventure, auquel nos contrées occidentales

doivent une si grande partie de leur puissance et de leur opulence. Les Vénitiens, qui tenaient alors une brillante place parmi les peuples européens, furent les premiers à suivre la trace de Rubruquis; et les frères Marc Paul et Nicolas Paul, tous deux enfans de Saint-Marc, devenus célèbres dans l'histoire des voyages, allèrent visiter, en 1260, le petit-fils de Gengis, maître de la Chine; ils résidèrent à Pékin et à Bokhara, et après quatorze ans d'absence revinrent sains et saufs dans leur patrie, l'an 1269.

Marc Paul, fils de Nicolas, éclipsa la renommée de son père et de son oncle. Observateur intelligent; référendaire exact de toutes les traditions asiatiques; doué d'un esprit lucide et d'une imagination assez vive pour s'associer aux fables merveilleuses de l'Orient, et reproduire avec d'ardentes couleurs ces fictions caractéristiques, Marc Paul passa vingt-quatre ans en Asie; il traversa l'Arménie, la Perse, l'Irak, le Khorasan, le grand désert de Gobi, etc., etc., et entra en Chine. Les Tartares, conquérans de l'empire du milieu, avaient échangé leurs tentes nomades contre des palais étincelans d'or, et leur férocité guerrière s'était enfin adoucie. Le jeune Vénitien devint le favori de Kublay-Khan, empereur de la Chine, qui le prit sous sa protection spéciale, le nomma gouverneur de Yang-Chenfoû, l'employa dans différentes ambassades et le combla de présens. Marc Paul revint par Ormus, Trébisonde, Constantinople, et passa les jours de sa vieillesse à Venise, où il rédigea l'histoire de ses voyages : ouvrages précieux et remarquables, auxquels on a follement reproché leur nuance orientale; comme si cette teinte merveilleuse, qui colore les objets sans jamais les défigurer, n'était pas le cachet de la véracité de l'auteur, la preuve authen-

tique de ce long séjour et de cette attentive observation qui avaient fini par l'assimiler avec les peuples qu'il a décrits.

L'Asie commençait à se dessiner d'une manière un peu plus nette aux regards de l'Europe, et, par une singularité née du hasard, c'étaient les contrées les plus barbares ou les plus lointaines de cette partie du monde que les voyageurs avaient explorées. On n'avait pas mis le pied dans les régions centrales de l'Hindostan. Un frère mineur, que l'église romaine a canonisé, frère Oderic du Frioul, partit pour l'Inde quelques années après le retour de Marc Paul : son zèle ardent espérait, avec l'aide de Dieu, convertir ce grand pays où la superstition la plus complexe est si profondément enracinée : espérance illusoire, comme on peut le croire, mais à laquelle nous devons un voyage curieux par la naïveté de ses détails. Le premier, il décrivit exactement les cérémonies de la religion indienne, le temple de Iagnart et son char gigantesque, le culte de la vache, les sacrifices humains, la coutume des *sutties* (1), « et toutes les autres vilenies, abominations et cruautés que ces païens pratiquent communément. » Il passa ensuite à Sumatra, visita l'île de Java, dont il donne une bonne description, et revint en Europe.

Dès que l'on eut quelque notion de tous ces prodiges dont les voyageurs exagéraient encore la nouveauté, l'imagination broda sur ce canevas; les voyages eurent leur roman comme l'histoire. Les plus hardis créateurs de ces

(1) On nomme ainsi les veuves qui se brûlent elles-mêmes sur le bûcher où le cadavre de leur mari est déposé. Voyez l'article sur les veuves hindoues, dans le numéro 29, et, dans le numéro 38, l'extrait de l'ouvrage si curieux de M. Heber, évêque de Calcutta, sur les mœurs de l'Inde, dont MM. Dondey-Dupré vont publier la traduction.

fictions, d'un genre inconnu jusqu'alors, furent le chevalier Mandeville et Fernan Mendez Pinto. Jamais mensonges n'ont été débités avec une solennité plus scientifique que les récits du baronet anglais. Il a toujours près de lui son astrolabe et sa boussole pour confirmer ses assertions et attester la vérité de ses contes. Il a vu « des tortues blanches hautes de douze pieds, et où six hommes peuvent se loger, des hommes de trente pieds six pouces, des pygmées de trente pouces six lignes, des acéphales, des cynocéphales, des dicéphales, des géans qui n'ont qu'un œil, » tous les monstres et toutes les anomalies que le cauchemar d'un fiévreux peut inventer. Il a rencontré un océan de sable, océan réel et sans métaphores, roulant d'énormes vagues, « au milieu desquelles vivaient des espèces particulières de poissons dont le goût est excellent et la saveur semblable à celle de la morue sèche : » il en a goûté. Un torrent de rochers mobiles occupait le centre de cette mer, et « trois fois par semaine, il se précipitait avec un fracas semblable à celui du tonnerre. » Enfin, en remontant à la source de ce torrent de pierres, on trouvera, dit-il, « des arbres dont la tige s'élève le matin, se développe par degrés, porte des fleurs à dix heures, des fruits à midi et disparaît avec le soleil couchant! » Quant au Portugais Pinto, échappé des galères qu'il méritait bien, sa réputation est faite, et son *eldorado* est singulièrement déchu.

Cependant le pouvoir et la valeur des Tartares conquérans s'étaient progressivement affaiblis, depuis que leur vie nomade et farouche avait fait place aux délices et au luxe de la vie civilisée. Ils s'absorbèrent et se confondirent peu à peu dans la masse de la nation chinoise : singulier exemple d'une race vaincue, qui domine et efface ses maîtres en se les assimilant! Alors apparut un

nouveau fléau de la terre, Timour-Beg ou Tamerlan, suivi de ces hordes encore sauvages que la civilisation n'avait pas amollies, et dont les nombreux troupeaux occupaient les fertiles pâturages des rives de l'Oxus et de l'Iaxarthe. L'Inde et la Perse furent inondées par les troupes de Tamerlan. Depuis l'Irtysch et le Volga jusqu'au golfe Persique, et depuis le Gange jusqu'à l'Archipel, l'Asie appartient à Timour. Ses armées étaient invincibles, son ambition sans limites; Bajazet tomba sous ses coups, et le monde chrétien frémissait déjà devant lui.

Henri III, roi de Castille, prince habile et politique, entretint des relations amicales avec ce chef tartare, et Ruy Gonzales de Clavijo, l'un de ses envoyés, nous a laissé la relation de l'ambassade dont il a fait partie en 1403 (1). C'est un ouvrage rare, qui n'est traduit dans aucune langue et qui offre un vif intérêt. Crédule et superstitieux, mais bon peintre, Clavijo n'est peu digne de foi que lorsqu'un miracle chrétien l'arrache à son habitude de bon sens, et le fait ressembler à un chroniqueur du moyen-âge. Il a vu à Constantinople l'épée dont le flanc de Jésus-Christ fut percé, et il ajoute que le sang ruisselait encore sur la lame; il a touché l'éponge imprégnée de vinaigre que lui présentaient les bourreaux; dix pages sont consacrées à ses exclamations et à la description de ces reliques. Parmi les présens que le sultan de Babylone envoyait à Timour se trouvait une autre merveille plus vraisemblable : c'était un animal de couleur jaune, d'une taille élancée, tacheté de noir, aux jambes disproportionnées et au long cou. On le nommait *Ior-*

(1) *Historia del gran Tamerlan*, *itinerario y relacion de la Embajada*, etc. Séville, 1582.

nusa : c'était bien certainement la giraffe, que Marc Paul appelle *zirnasa*. Après l'arrivée de Clavijo et de sa suite à Samarcande, on le fit attendre huit jours, en lui disant que plus Timour voulait faire honneur aux envoyés qu'on lui députait, plus il tardait à les admettre en sa présence. Enfin le grand roi, dans toute sa splendeur, assis sur un trône étincelant d'or, reçut Clavijo avec courtoisie. Il l'invita ensuite à un festin dont le lait de jument et la chair de cheval faisaient tous les frais : « Chose étonnante, dit-il, si l'on compare ce repas modeste à la richesse et à la puissance du monarque. »

Samarcande que nous connaissons à peine aujourd'hui, et que depuis un siècle pas un seul voyageur n'a visitée, est décrite en détail par Clavijo; suivant lui, cette ville ressemble à un grand jardin semé de palais splendides. Plus de cent cinquante mille ames de toutes les nations d'Asie habitaient cette capitale, où se trouvaient, en même tems que notre ambassadeur, les envoyés du czar moscovite, « semblables à des forgerons, dit-il, portant des peaux de bêtes et des chapeaux si petits qu'à peine leur tête y pouvait entrer. »

Nicolo Conti rédigea en 1449, par ordre du pape Eugène IV, le récit de ses voyages en Asie. Dans un moment de péril il avait renié la foi chrétienne; le pontife auquel il demanda son absolution le condamna à donner à Poggio (le Pogge), son secrétaire, cette relation, que nous possédons encore traduite en portugais, sur la traduction latine du Pogge. Conti avait vécu longtems dans l'Inde, dont il fait une description exacte. A ce voyageur succédèrent les ambassadeurs vénitiens, Contarini, Barbara, Alexandri; Hieronyme de Santo, Génois, qui visita Calicut, Ceylan, la côte de Coromandel et le Pégu, royaume alors puissant; César Frédéric, Vé-

nitien, qui passa dix-huit ans en Asie, et séjourna aussi à Pégu, dont il dépeint vivement la magnificence ; Gaspard Balby, autre Vénitien, auquel le roi de Pégu demanda comment se portait le roi son maître. « Nous n'avons pas de maître, répondit Balby ; Venise est une république. » A ces mots le monarque partit d'un éclat de rire si violent, que pendant quelques minutes toute la salle en retentit. Ce souverain si gai, soupçonnant quelques-uns de ses nobles d'entretenir des intelligences avec le roi d'Ava, les réunit tous avec leurs femmes et leurs enfans au nombre de quatre mille sur le même échafaud, et les fit brûler.

A mesure que nous nous sommes rapprochés des tems modernes, notre route s'est éclairée. Il resta peu de progrès à faire dès que l'on sut que l'Atlantique communiquait avec l'Asie ; que des voyageurs audacieux avaient pénétré en Perse par la Russie. On devina et bientôt on fixa la forme réelle du continent et des îles asiatiques. Depuis le commencement du dix-septième siècle, chaque période de vingt années contribua à rectifier de graves erreurs. L'Occident et sa civilisation puissante entamèrent les vieilles superstitions orientales. Le séjour des missionnaires en Chine, les colonies européennes dans l'Orient, augmentèrent la masse des lumières. Nous ne nous occuperons pas de suivre dans leurs progrès et dans leurs découvertes les voyageurs modernes, plus utiles sans doute, mais dont les ouvrages sont plus connus et moins naïfs que ceux dont nous avons tracé la route.

(*Quarterly Review.*)

TERRE DE VAN-DIEMEN

DANS L'AUSTRALIE.

Il est inutile de rappeler à nos lecteurs que les établissemens anglais de l'Australie sont répartis dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans la Terre de Van-Diemen, grande île située non loin des côtes de la Nouvelle-Hollande (1). C'est seulement en 1804 que ce dernier établissement a été fondé. Sa population actuelle s'élève à plus de 16,000 ames, dont 4,000 vivent à Hobart-Town, qui en est le chef-lieu. Il existe déjà des antipathies violentes, des haines, des conflits d'amour-propre entre les colons de la Nouvelle-Galles et ceux de la Terre de Van-Diemen. Et pourquoi? Ils ont également des terres immenses à défricher, entreprise qui, à cause de son étendue, ne pourra être consommée que par une postérité très-reculée; c'est même tout au plus si les colons actuels connaissent et ont exploré la vingtième partie des grands territoires sur lesquels ils vivent. Mais, comme l'observe un moraliste, s'il ne restait plus que deux hommes sur le globe, ils trouveraient encore le moyen de se quereller, quand ce ne serait que pour les limites. Nous avons extrait la description que l'on va lire de la terre de Van-Diemen d'une lettre de Hobart-Town, en date du 26 mars 1829. L'auteur de cette lettre s'était rendu dans cette ville, après avoir éprouvé beaucoup

(1) On peut voir, à cet égard, le *Tableau statistique de l'Australie*, dans notre 28e numéro, et les divers articles insérés dans les numéros 6, 15 et 31.

de malheurs en Angleterre; il paraît que sa situation s'y est promptement améliorée. Voici en quels termes il parle de cette belle colonie :

« La terre de Van-Diemen est assurément un pays enchanteur. Prenez le climat de l'Italie, les montagnes pittoresques du pays de Galles, la fertilité de l'Angleterre; combinez ensemble tous ces avantages, et vous aurez une idée de la contrée que j'habite aujourd'hui. Les fruits, les légumes et toutes les autres productions de la terre, viennent mieux dans cette île superbe, et ont plus de saveur qu'en Europe; ils se succèdent sans interruption pendant tout le cours de l'année, car il n'y a point ici d'hiver, à moins que l'on ne donne ce nom aux mois de juin et de juillet, pendant lesquels il y a du vent et de la pluie. Les animaux apportés par les premiers planteurs se sont répandus dans tout le pays. Les sommités des montagnes, et une partie de leurs versans, sont couverts de pins, de chênes, de cèdres, de gommiers, de bois de rose et de beaucoup d'autres arbres. Ce serait vraiment une jouissance délicieuse que de se promener dans ces forêts, si elle n'était pas troublée par la crainte d'être percé par la lance d'un indigène, ou de voir un serpent s'enlacer dans vos jambes. Je fus un jour assailli par deux énormes taureaux sauvages, et ce fut à grand' peine que je pus me soustraire à leur attaque, en m'élançant sur le tronc d'un gommier qui était tombé à travers l'abîme. Parmi les quadrupèdes indigènes, il n'y en a aucun qui soit dangereux ; j'y ai rencontré une petite espèce de pantère, mais elle est fort timide et d'un caractère inoffensif. Il n'en est pas de même des reptiles et des insectes; ils n'attaquent point heureusement les fruits et les légumes, mais on ne peut se faire d'idée de la rapidité avec laquelle ils détruisent les arbres. Le corps

de la tarentule australienne est aussi gros qu'une noix : j'ai eu occasion d'en détruire un grand nombre dans l'intérieur des appartemens ; cette tarentule, ainsi que l'horrible centipède, y sont très-vénéneux. L'extension des cultures fera disparaître sans doute une partie de ces inconvéniens et d'une vermine dégoûtante, qui s'attache à vos habits, les ronge et les dévore dans le moment même où vous les avez sur les épaules. Près de la ville, dans une petite île de la baie de Ralph, se trouve un grand nombre d'ânes sauvages, qui marchent en troupe, et qui, dès qu'ils vous aperçoivent, se mettent à braire, secouent leurs oreilles et leurs queues, et s'enfuient avec une si grande rapidité que je défierais au chasseur anglais le plus intrépide de les atteindre. Les bêtes à cornes se sont tellement propagées dans l'île, que le prix en est très-inférieur à celui des marchés de Londres. Quant aux kangarous, que les promeneurs du Jardin Zoologique (1) doivent tous connaître maintenant, il n'en coûte, pour se les procurer, que la peine de les tirer ; leur saveur n'est point au-dessous de celle de notre meilleure venaison. Dans cinq minutes vous pouvez, quand vous le voulez, vous procurer un boisseau d'huîtres et de muscles. En général le poisson de mer, qui y est excellent, se vend au plus bas prix à cause de son extrême abondance ; il n'y en a presque aucun qu'on ne trouve dans les mers qui baignent nos côtes depuis la petite petonde jusqu'à l'énorme baleine. La viande de boucherie est d'une qualité très-supérieure à celle de l'Angleterre ; ce qui vient sans doute des herbes odoriférantes dont les pâturages sont remplis. Les céréales et les pommes de

(1) Jardin d'histoire naturelle établi à Londres par souscription. Voyez sa description et ses statuts dans notre 2e numéro.

terre se vendent à des prix beaucoup moins élevés que dans les contrées les plus fertiles de l'Europe. Des pêches excellentes y coûtent un sou la douzaine; quant aux pommes, elles y sont en si grande abondance, que le propriétaire prend rarement la peine de les détacher des arbres, où les promeneurs les cueillent dans leurs excursions sans que personne s'en inquiète. Je voudrais que vous vissiez, à New-Town, le jardin de notre ami B. : les branches y fléchissent à la lettre sous le poids des fruits; il n'y a pas la moitié des bras qu'il faudrait pour les cueillir, ni des bouches nécessaires pour les manger. Il n'existe point ici de réglemens odieux et absurdes sur la chasse; quiconque a un fusil peut se livrer tant que cela lui convient à cet exercice. Nous possédons presque toutes les variétés d'oiseaux. Les canards sauvages y sont si abondans, que j'ai vu un chasseur en abattre vingt-quatre d'un seul coup. La volaille y est excellente; le plumage des pigeons et des coqs d'Inde s'est prodigieusement amélioré dans cette partie de l'Australie; et il est impossible de ne pas être surpris de la richesse et de la variété des teintes qui les colorent. Dans les bois, les perroquets ont l'humeur fort sociable et sont presque apprivoisés; j'en ai vu quelquefois une cinquantaine qui volaient autour de moi et qui brillaient aux rayons du jour comme des pierres précieuses.

» Quant à cette race d'animaux que vous et moi nous connaissons le mieux, je veux parler de la race humaine, elle se divise ici en deux espèces : l'une blanche et l'autre d'un noir de jais. La première est à peu près la même qu'en Angleterre, un peu moins sociable cependant, et tout aussi malfaisante quand elle est irritée. Cette espèce se subdivise en deux classes : celle des planteurs libres qui émigrent, comme je l'ai fait, par néces-

sité, et parce qu'ils ne peuvent plus trouver l'aisance qui leur est nécessaire dans la mère-patrie; la seconde se compose des déportés auxquels une loi plus impérieuse encore interdit la terre natale. Les déportés sont tous bien nourris, bien vêtus, très-paresseux et très-misérables, mentant, fraudant, jurant, buvant; en un mot tout le contraire de ce qu'il leur serait si facile de devenir dans cette terre privilégiée, c'est-à-dire heureux et vertueux. Il n'y a pas dans la colonie de nécessiteux, et il ne peut pas y en avoir. Vous n'y verrez pas de ces visages pâles et rongés de soucis, que vous rencontrez à chaque coin de rue, dans les grandes capitales de l'Europe. Il n'y a d'autre misère que celle qui résulte de l'oisiveté et de la débauche. Quant à la population noire, elle est peu nombreuse et méconnaît entièrement les bienfaits de la civilisation. Elle est tellement stupide que, dans un pays où la douceur de la température rend les vêtemens inutiles, elle ne peut se résoudre à emprisonner ses membres dans les tissus de laine qu'on lui offre en échange de sa liberté, et qu'elle préfère une vie d'aise et d'indépendance à une vie de servitude et de labeur. Les blancs, justement révoltés d'une folie aussi brutale, expriment leur différence d'opinion en ajustant sur les noirs le canon de leurs fusils; et ceux-ci répondent à cet appel si logique fait à leur raison, en perçant les blancs de leurs lances, chaque fois que l'occasion s'en présente: cette controverse ne se terminera sans doute que lorsque l'une des couleurs aura exterminé l'autre. Les noirs ont une grande vigueur musculaire, mais leurs traits sont hideux, du moins d'après les idées que nous nous sommes faites de la beauté. Ils marchent en troupes, mais ils ne paraissent pas avoir de chefs, ni aucune idée quelconque de gouvernement. On a élevé plusieurs de leurs enfans

dans les écoles de la ville ; quand une fois ils étaient parvenus à l'âge de puberté, un instinct irrésistible les rappelait dans leurs solitudes. N'ajoutez aucune foi à ce que l'on vous dit en Angleterre de la réforme qui s'opère dans les habitudes et les mœurs des déportés : ils sont aussi dérangés et aussi paresseux que peuvent l'être les filous et les vagabonds du Royaume-Uni. Seulement la tentation au crime est diminuée par l'absence comparative du besoin ; et il leur est plus difficile de le commettre parce qu'ils sont soumis à une police plus sévère. Voilà les uniques raisons pour lesquelles les vols et les autres délits sont moins nombreux qu'en Angleterre. En résumé, ceux qui n'ont pas besoin pour vivre agréablement de beaucoup de société, ou qui ne sont pas très-délicats sur le choix de leurs liaisons, ne sauraient mieux faire que de se transporter ici. C'est une terre promise pour les agriculteurs et les bons artisans, et même sans avoir une industrie spéciale, quiconque voudra travailler ne peut pas manquer d'y trouver des moyens d'existence. »

(*Asiatic Journal.*)

—

DOCUMENS

STATISTIQUES SUR LA GRANDE-BRETAGNE,

OFFRANT,

D'APRÈS DES DOCUMENS OFFICIELS ET DEPUIS 1798 JUSQUES ET Y COMPRIS 1828 :

1° La valeur officielle et la valeur déclarée des exportations de la Grande-Bretagne ;
2° Le prix moyen annuel du froment ;
3° Le prix moyen des salaires pour le tissage de chaque douzaine d'yards de batiste tissés ;
4° Le montant annuel des taxes perçues par le gouvernement ;
5° Le montant annuel de la taxe des pauvres dans l'Angleterre et le pays de Galles ;
6° Le nombre d'individus écroués annuellement pour crimes et délits.

Voici un document curieux qui fera partie de la grande statistique encore inédite que prépare M. Marshal. L'examen de ces différentes colonnes ne manquera pas sans doute de suggérer à la sagacité du lecteur des rapprochemens d'un haut intérêt. Il remarquera surtout l'effrayante progression des crimes et des délits sur laquelle, dans notre 38e Numéro, nous avons déjà publié un Tableau spécial, et l'abaissement du taux des salaires. Il est probable cependant que cette diminution n'est pas aussi grande qu'elle le paraît ; car comme le taux des salaires est calculé dans cette colonne d'après un nombre donné d'yards tissés, le perfectionnement des machines a dû introduire des méthodes abrégées de travail qui ménagent le tems de l'ouvrier. Pour bien se rendre compte des deux colonnes relatives aux exportations, l'administration des douanes de la Grande-Bretagne a attribué, en 1697, une valeur invariable et indépendante des cours à tous les genres de produits anglais. Ce qu'on appelle la valeur déclarée est celle que les exportateurs donnent aux marchandises qu'ils expédient ; l'exactitude de ces déclarations est garantie par les pénalités les plus sévères. On conçoit, d'après cette explication, pourquoi les valeurs dites officielles et les valeurs déclarées sont en général si peu d'accord.

ANNÉES.	VALEUR ANNUELLE DES EXPORTATIONS DES PRODUITS DU SOL ET DES MANUFACTURES DE LA GRANDE-BRETAGNE.		PRIX moyen annuel du froment.	TAUX DES SALAIRES pour chaque douzaine d'yards de batiste.	MONTANT annuel des TAXES PERÇUES dans la Grande-Bretagne.	MONTANT annuel de la TAXE DES PAUVRES perçue en Angleterre et dans le pays de Galles.	NOMBRE annuel DES PERSONNES écrouées pour crimes et délits.	OBSERVATIONS.
	OFFICIELLE.	DÉCLARÉE.						
	Livres.	Livres.	L. D.	L. D.	Livres.	Livres.		
1798	19,672,503	33,148,682	50/3	15/0	30,492,995	(1)	(2)	(1) On n'a pas de documens officiels annuels sur cette taxe avant l'année 1812. En 1803, la taxe monta à 5,348,204 liv. sterling. La somme moyenne perçue dans les trois années de 1783 à 1785 fut de 2,167,748. En 1776, elle ne fut que de 1,720,316, et la moyenne des trois années de 1748 à 1750 ne s'éleva qu'à 730,135 livres sterling.
9	24,084,213	38,942,498	67/6	14/0	35,311,018			
1800	24,304,284	39,471,203	110/5	14/0	34,069,457			
1	25,719,980	41,770,354	115/11	14/0	35,516,351			
2	27,012,108	48,500,683	67/9	16/0	37,111,620			
3	22,252,102	40,100,870	57/1	11/0	38,203,937			
4	23,934,292	40,349,642	60/5	11/0	45,515,152			(2) On n'a pas de renseignemens authentiques sur le nombre des individus écroués avant 1805.
5	25,003,308	41,068,942	87/1	9/0	50,555,190		4,605	
6	27,403,653	43,242,176	76/9	8/0	54,071,908		4,346	
7	25,190,762	40,479,865	73/1	7/0	59,496,731		4,446	
8	26,662,288	40,881,671	78/11	6/6	62,147,601		4,735	
9	35,107,439	50,242,761	94/5	9/0	63,879,882		5,350	
1810	34,940,550	49,975,634	103/3	10/0	67,825,597		5,146	
11	24,109,931	34,917,281	92/5	6/0	65,309,100		5,337	
12	31,243,362	43,657,864	122/8	8/0	64,752,125	8,640,842	6,576	
13	32,000,000	43,000,000	106/6	7/0	68,302,860	8,388,974	7,164	
14	33,200,580	43,447,372	72/1	13/0	70,240,313	7,457,676	6,390	
15	41,712,002	49,653,245	68/8	6/6	71,153,142	6,937,425	7,898	
16	34,774,520	40,328,940	76/2	4/0	62,635,711	8,128,418	9,091	
17	39,235,397	40,337,118	94/0	4/0	52,372,403	9,320,440	13,932	
18	41,963,527	45,188,250	83/8	5/6	53,959,218	8,932,185	13,567	
19	32,923,575	34,248,495	72/3	4/0	53,291,508	8,719,655	14,254	
1820	37,818,036	35,568,670	65/10	4/6	55,063,693	8,411,893	13,710	
1	40,194,893	35,826,082	54/5	5/0	55,520,073	7,761,441	13,115	
2	43,558,490	36,176,897	43/3	4/0	55,255,620	6,898,153	12,241	
3	43,144,466	34,691,124	51/9	3/9	52,948,542	6,833,630	12,263	
4	48,030,037	37,573,918	62/0	4/0	53,270,028	6,972,323	13,698	
5	46,468,282	38,083,773	66/6	3/6	52,919,280	6,966,156	14,437	
6	40,332,104	30,847,638	56/11	2/9	50,526,152	7,784,351	16,164	
7	51,276,448	36,396,339	55/0	2/6	50,356,110	7,715,055	17,921	
8	52,029,151	36,152,799	60/5	2/3	52,418,055		16,564	

Sciences Médicales.

DES LIEUX LES PLUS FAVORABLES AU RÉTABLISSEMENT DES MALADES DONT LA POITRINE EST AFFECTÉE.

La passion des voyages est si générale parmi les Anglais, qu'ils doivent attacher beaucoup d'importance à connaître les parties du continent où l'air est le plus sain, soit qu'ils jouissent d'un bonne santé, soit, à bien plus forte raison, qu'ils soient attaqués de cette maladie lente appelée consomption, qui est plus commune en Angleterre que partout ailleurs. Le remède le plus ordinaire, quoique souvent le moins efficace, de cette cruelle maladie étant le changement de climat, le docteur Clark vient d'offrir au public le résultat de ses observations et de son expérience pendant le long séjour qu'il a fait sur le continent, afin de prévenir les funestes effets de l'inconséquence des malades et souvent de leurs médecins dans le choix d'une résidence, soit dans le midi de la France, soit en Italie et en Suisse. C'est après un séjour de neuf ans dans ces diverses contrées, que le docteur Clark s'est occupé d'établir des points de comparaison entre elles et les parties de la vieille Angleterre les plus renommées par leur salubrité et la douceur de leur température. Ces recherches intéressent à un si haut degré la santé publique, que nous croyons rendre un véritable

service à nos lecteurs, en leur en faisant connaître les résultats.

Son ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, il examine quel est le degré de température le plus favorable à la santé qu'on puisse trouver soit en Angleterre, soit dans l'Europe continentale ; dans la deuxième, il s'occupe des principales maladies sur lesquelles la douceur du climat a une influence salutaire. La consomption y est étudiée avec un soin tout particulier, et l'on apprendra sans doute avec surprise, que le midi de la France, qui est depuis si long-tems en faveur auprès des malades attaqués de ce mal cruel, est entièrement proscrit par l'auteur.

« *Sud-est de la France.* Les observations que j'ai faites, après une expérience de plusieurs années, m'ont clairement démontré combien il était absurde d'envoyer les pulmoniques passer l'hiver dans le midi de la France, car dans toutes les saisons la température de ce pays est absolument contraire aux maladies de poitrine. Comment ose-t-on choisir pour la résidence des personnes dont la poitrine est délicate, une contrée où le terrible *circius* souffle avec tant de violence ? Une semblable erreur prouve la légèreté avec laquelle on adopte les opinions médicales les moins rationnelles.

» La sécheresse est un des caractères les plus remarquables de la Provence; on a calculé qu'il ne tombe annuellement que dix-neuf pouces d'eau à Marseille et à Toulon ; ce qui fait six pouces de moins qu'à Londres, et moitié moins qu'à l'extrémité sud-ouest du comté de Cornouailles. Le nombre des jours de pluie est de 67 par an dans la Provence, et de 178 à Londres ; la quantité d'eau qui s'évapore à Toulon, dans le cours de l'année,

est de quarante pouces, de trente-deux pouces à Paris, de vingt-cinq à Gosport (1) et seulement de vingt-quatre à Londres. Il est facile de voir par ce simple aperçu que la Provence est le pays le plus sec de l'Europe; son aspect est loin de démentir la vérité de ces calculs. Ce serait un des pays les plus tristes de l'Europe, si son ciel pur et la beauté des mers qui baignent ses côtes, n'en compensaient l'aridité.

» La température du sud-est de la France est en général si sèche et si brûlante qu'elle oppresse et irrite la poitrine. Quoique beaucoup plus chaude que l'Angleterre, la Bretagne, la Guienne, elle est cependant plus variable dans la proportion d'un à trois durant toute l'année, et de deux à un, d'un jour à l'autre; l'hiver y est aussi très-rigoureux, lorsque le vent du nord-est, nommé mistral par les habitans du pays, souffle avec continuité. Il est difficile, quand on n'en a pas ressenti l'impression, de se faire une idée de la violence de ces brises glaciales. Le mistral fait un bruit épouvantable; il renverse sur les routes les voyageurs à pied, et plus d'une fois il a entraîné à la mer ceux qui se promenaient sur ses bords. Un Français qui avait fait la campagne de Russie m'a dit qu'en revenant de Marseille, dans le cabriolet de la malle-poste, il n'avait pas moins souffert du froid que pendant la retraite de Moscou. Ce vent cruel ne cesse guère de se faire sentir qu'à la hauteur de Montélimart, dans le Dauphiné. Une chose inconcevable, c'est que ce sont les médecins français qui connaissent le moins les dangers de Marseille et en général de la Provence, pour les pul-

(1) Gosport est une ville d'Angleterre située sur le bord occidental de la rade de Portsmouth, à une petite distance de cette ville. Elle est citée pour sa salubrité.

moniques; la plupart d'entre eux ne manquent guère d'y envoyer ceux que leur art n'a pas pu guérir. Ce funeste expédient ne sert presque toujours qu'à hâter la fin de ceux pour qui on l'emploie. On m'assure cependant que cette prévention funeste en faveur du climat de la Provence commence un peu à s'affaiblir parmi les médecins du continent. Il faut espérer que l'expérience finira par en faire entièrement justice.

» Le climat de la Provence ne convient pas aux personnes malades de consomption ou d'une irritation dans les membranes muqueuses des organes digestifs et pulmonaires, et principalement dans les irritations de l'estomac, du larynx et de la trachée-artère; mais il est salutaire pour les individus d'un tempérament mou, qui sont disposés à des affections mélancoliques et dont une atmosphère humide augmente l'état de souffrance. L'air sec de la Provence et son ciel étincelant de lumière produisent alors des effets merveilleux. On en peut encore tirer parti pour guérir les fièvres intermittentes et chroniques. »

Après avoir scrupuleusement examiné les inconvéniens et les avantages de la température du midi de la France, l'auteur s'occupe du climat des principales villes de l'Italie, considéré sous le même rapport.

« Il n'y a peut-être pas de contrée qui réunisse une plus grande diversité de température que l'Italie; mais je bornerai mes observations au pays qui s'étend depuis le littoral de la Méditerranée jusqu'au pied des Apennins. On y remarque beaucoup de rapports avec le midi de la France; cependant la température est plus chaude, moins humide et plus variable qu'au sud-ouest de ce royaume; plus douce, moins sèche, moins irritante qu'en Provence, et moins exposée au souffle brûlant des

vents du sud, ainsi qu'aux vents froids et desséchans du nord.

» Les principales circonstances qui modifient les caractères généraux du climat de cette région dépendent dans plusieurs villes du plus ou moins de proximité de la mer ou des Apennins. Gênes et Naples sont toutes deux entourées de montagnes et placées sur le bord de la mer; Pise n'en est qu'à quelques milles et touche à l'une des branches du bas Apennin. Rome est à douze milles de la côte et à vingt-quatre des montagnes; Florence, éloignée de la mer et placée au cœur des Apennins, n'appartient plus, pour ainsi dire, au climat de l'Italie.

» Quant à Gênes, enfermée entre des montagnes escarpées et la mer, elle n'offre aux malades que de rares espaces pour se promener : son climat ne peut leur convenir; l'été y est plus chaud, et l'hiver plus froid qu'à Nice : l'air y passe sans cesse du froid au chaud; cependant, quoiqu'il soit très-vif, il cause moins d'irritation qu'en Provence. Somme toute, le climat de Gênes est très-salubre, mais il est trop sec pour les poitrines délicates.

» Florence est, à n'en pas douter, l'un des plus agréables séjours de toute l'Italie, mais il ne conviendrait nullement à un malade, surtout à celui qui serait dans un état de consomption. Située au milieu des montagnes du bas Apennin, dont les sommités sont couvertes de neiges pendant l'hver, et exposée au courant d'air de la vallée de l'Arno, cette ville est sujette à des transitions subites de température et à des vents très-froids pendant l'hiver et le printems. Les brouillards y sont beaucoup plus communs que dans les parties méridionales de l'Italie. A tout prendre, le climat de Florence n'est pas plus variable que celui de Rome; il l'est un peu moins que celui

de Naples. Il y tombe annuellement 31° six pouces d'eau; les jours de pluie y sont au nombre de 103 : l'air y est froid et humide en hiver. Je ne connais aucune espèce de maladie à qui le séjour de cette ville puisse être avantageux. Cela est d'autant plus fâcheux, que les mœurs douces de ses habitans et la beauté de ses environs déterminent facilement les malades à y rester.

» Le climat de Pise est reconnu depuis long-tems pour être très-salutaire aux pulmoniques; aussi cette ville est-elle le rendez-vous non-seulement de nos malades, mais encore de ceux de la Toscâne, des états de Lucques et même de la Lombardie, qui viennent y passer l'hiver. Cette ville n'est qu'à cinq milles de la mer; elle est traversée par l'Arno qui forme une espèce de croissant du côté du nord. Les maisons bâties autour de cet arc faisant face au midi, mettent un espace de terrain considérable à l'abri des vents du nord. Le séjour de Pise peut être recommandé aux malades les plus délicats.

» Le climat de Naples ressemble plus en général à celui de Nice qu'à tout autre; l'automne et l'hiver y sont également très-doux, et le printems sujet à des vents d'un froid âpre d'autant plus contraire aux malades qu'à cette époque les rayons du soleil sont brûlans. L'hiver y est quelquefois encore plus doux qu'à Nice, mais il est plus variable et plus humide; le sirocco y souffle avec violence, tandis qu'on le ressent à peine à Nice.

» L'air qu'on respire à Rome est très-doux, mais il est en même tems d'une pesanteur débilitante. La température y est plus constamment uniforme que dans toutes les autres villes de la péninsule : on préfère en général le climat de Rome à celui de Naples, de Pise, de la Provence, mais non à celui de Nice. La chaleur y a deux fois plus d'intensité qu'à Londres, à Gosport et à

Madère. Si la température y est inférieure, sous le rapport de l'égalité, à celle de Madère, de Nice, de Pise, de Livourne et du sud-ouest du Cornouailles, elle est bien plus constamment la même qu'à Naples et à Pau. Le climat de Rome paraîtrait humide comparé à celui de Nice et de la Provence, car il y tombe annuellement, pendant 117 jours de pluie, une quantité d'eau plus considérable d'un tiers que dans ces contrées; mais il est cependant beaucoup plus sec que celui de Pise et du sud-ouest de la France. »

Le docteur Clark considère le séjour de la Suisse comme très-dangereux pour les malades.

« Je n'ai point hésité, dit-il, à conseiller aux malades, surtout à ceux qui sont attaqués de pulmonies, de sortir de l'Italie pendant l'été; mais je suis plus embarrassé pour leur désigner une résidence qui leur soit avantageuse. La Suisse, qui se présente naturellement, nous offre beaucoup de choses très-séduisantes, mais il faut s'en méfier, car le climat de ce pays est sujet à des transitions subites du chaud au froid qui le rendent extrêmement dangereux. La grande fraîcheur des nuits et la vivacité de l'air ne peuvent qu'être très-nuisibles aux personnes maladives.

» Cependant les malades qui se trouvent dans un état de consomption pourraient essayer de passer l'été en Suisse, en s'y conduisant avec beaucoup de prudence. Les environs de Genève et les bords du lac me paraissent les lieux les plus convenables sous ce rapport. Il fait trop chaud à Vevey durant les mois de juillet et d'août pour s'y fixer. Les hauteurs qui environnent Lausanne sont trop exposées aux vents du nord, et à une bise piquante qui souffle ordinairement après le coucher du soleil dans les jours les plus chauds de l'été.

La partie basse entre Lausanne et le lac est plus abritée et plus chaude.

» Un voyage sur mer, entrepris durant le cours de l'été, peut avoir des résultats très-avantageux, si l'on navigue sur l'Atlantique dont la température est bien préférable à celle de la Méditerranée. »

Le docteur Clark, qui jusqu'ici était assez avare de louanges, fait un panégyrique complet du séjour de Madère.

« Cette île, si justement renommée par la douceur et l'égalité de sa température, peut être comparée avec avantage aux climats les plus favorisés de l'Europe.

» La température moyenne de Funchal, capitale de l'île, n'est pas beaucoup plus chaude que la température moyenne de l'Italie et de la Provence; mais elle est bien plus uniforme, et c'est le point qui importe le plus à la santé des malades.

» Durant le cours de l'année, mais seulement dans l'espace de 73 jours, il tombe à peu près autant de pluie qu'à Rome et à Florence, tandis qu'il pleut à Naples 97 jours par an, à Rome 117 jours et 178 à Londres. C'est principalement en automne qu'il pleut à Madère, mais durant le reste de l'année l'atmosphère est d'une pureté admirable.

» D'après l'aperçu comparatif du climat de Madère avec celui des autres contrées de l'Europe les plus favorablement situées, on comprendra facilement combien le séjour de cette île est préférable pour la guérison des maladies sur lesquelles l'influence du climat a le plus d'action. On voit que la différence des saisons est à peine sentie dans cette île fortunée; les vents y sont rarement froids, et le tems presque toujours serein.

» On peut conclure de tous ces avantages que le cli-

mat de Madère est le plus beau de notre hémisphère septentrional ; il est exempt, par son extrême salubrité, des maladies endémiques, qu'enfante d'ordinaire l'extrême douceur de la température ; il offre donc toutes les chances possibles de guérison aux malades qui ont besoin pour se rétablir d'un climat tempéré et uniforme.

» Je ne connais aucun lieu sur le continent où les pulmoniques puissent résider toute l'année avec autant d'avantage qu'à Madère. Le docteur Heincken, qui a long-tems demeuré dans cette île pour se guérir d'une maladie de poitrine, a observé que les pas rétrogrades qu'il faisait en hiver étaient plus que compensés par les progrès rapides de sa guérison pendant la belle saison, et que, si cette saison avait pu se prolonger, il aurait entièrement recouvré sa santé. Il conseille en conséquence aux malades d'aller passer l'hiver en Amérique et de revenir l'été à Madère.

» Cependant, le grand nombre de malades qui abandonnent leur patrie pour chercher un hiver plus doux sur le continent, et qui ensuite sont forcés de fuir en été ses contrées méridionales, pourraient s'épargner de longs et dispendieux voyages en prenant leurs quartiers d'hiver à Funchal, et en choisissant un site plus élevé aux environs de cette ville pour y passer l'été. Je me félicite beaucoup de voir les avantages de ce beau pays de plus en plus appréciés par nos compatriotes. Depuis quelque tems, il s'y est formé, en quelque sorte, une petite colonie anglaise, composée en grande partie de valétudinaires. Nos communications avec cette île sont maintenant si promptes et si multipliées qu'il est tout aussi facile de s'y rendre qu'aux eaux thermales des bords du Rhin ou des Pyrénées. »

L'intéressant ouvrage du docteur Clark doit être mis

entre les mains de toutes les personnes qui voyagent, et notamment de celles qui sont attaquées de cette fatale pulmonie, si funeste en Angleterre à la jeunesse et à la beauté. Il contient un grand nombre de documens curieux faits pour intéresser les lecteurs qui cherchent également dans un livre l'instruction et l'agrément.

(*Lit. Gaz.*)

TÉRENCE LE TAILLEUR.

The deil cam fiddlin' through the town,
And danced awa wi' th' exciseman (1).
BURNS.

MAINTENANT si vous voulez tenir votre langue pendant quelques minutes, je vous dirai toute l'histoire de Térence O'Flaherty, le petit tailleur à cheveux roux, qui demeurait à Dublin, tout près de la porte de Dermot Reilly, en tournant à gauche, quand vous allez à la maison commune. Vous apprendrez comment il prit du tabac, but une bouteille et causa avec le diable; comment il lui fit une paire de culottes; comment il réussit à se débarrasser de sa femme Judith qui l'avait tant tourmenté de son humeur acariâtre; et comment il fut ensuite heureux jusqu'à sa mort, si toutefois il est mort, car c'est, le concernant, la seule chose que je ne sache pas bien.

Or donc vous saurez qu'un jour d'hiver, vers onze heures du soir, Judith était allée se coucher, et que Térence, resté sur son établi, raccommodait les chausses de l'abbé O'Phelim, le vicaire de la paroisse. Avant de se mettre au lit, Judith s'était disputée avec son mari, et elle lui avait jeté à la tête une grosse pomme de terre au-dessus du sourcil droit. Les yeux du pauvre tailleur pleuraient, mais je ne vous dirai pas si c'était le coup qui les faisait pleurer, ou un grand verre d'eau-de-vie qu'il venait de boire pour se remettre. « Ah! dit-il en retour-

(1) « Le diable courut la ville en jouant du violon, et il emporta en dansant le commis de l'excise. »

nant les chausses de l'abbé O'Phelim, ma situation est vraiment bien triste; d'autant plus que je ne sais que diable faire pour m'en tirer.

— Bien triste en effet! » reprit quelqu'un tout près de lui; et en levant les yeux de dessus son ouvrage, Térence vit un monsieur de bonne mine, habillé de noir, au teint brun, avec des lunettes sur le nez, qui était assis en face, les coudes appuyés sur l'établi, son menton dans ses mains, et qui le regardait fixement.

« Oui certes, dit Térence un peu surpris, ma situation est bien triste; et ce qu'il y a de pire, c'est que je n'ai aucun moyen d'en sortir!

— C'est ce que nous verrons plus tard, reprit l'étranger. Ce qu'il y a de certain, c'est que nul homme au monde n'est aussi tourmenté en Irlande. Votre femme...

— Piche!... n'en dites rien, car elle est couchée dans l'autre chambre; et elle entendrait tout ce que vous diriez.

— En vérité, Térence, reprit l'étranger, vous devriez être honteux de vous-même. Vous avez un mot sur les lèvres que vous n'osez pas prononcer. Trève à votre faiblesse et redevenez un homme. Eh bien, ne pouvez-vous pas parler? » Mais le tailleur était muet comme un poisson; au lieu de répondre il se mit à frémir et à soupirer comme un quackre; et son air était si mélancolique qu'on eût dit un curé faisant l'office des morts.

« Avez-vous entendu ce que je vous ai dit? continua le vieux gentilhomme.

— Oui, mais ma femme...

— Eh bien, votre femme, envoyez-la au diable!

— Je voudrais du meilleur de mon cœur qu'elle y fût déjà. »

Vous auriez été ravi de voir l'air du vieillard quand

il entendit ces paroles. Il prit Térence par la main, et le secoua si fortement, qu'il fit sortir des larmes du bout de ses doigts, tellement que le pauvre tailleur se crut un instant au purgatoire, et même en pire lieu.

« Bien, Térence O'Flaherty, je suis enchanté de vous entendre parler ainsi. Mille enfers! je ne suis ici que pour vous délivrer de Judith. » Ainsi dit l'étranger, et le tailleur, pénétré de reconnaissance, le prit dans ses bras, et le serra sur son cœur aussi tendrement que s'il eût été son père. « Oh ! s'écria-t-il, si effectivement c'est pour cela que vous êtes venu, vous êtes le plus digne gentilhomme de tout Dublin. Je vous suivrai au bout du monde; et je boirai à votre santé, chaque jour de l'année et à chaque heure du jour. »

Or, que croyez-vous maintenant que fit le vieux gentilhomme? Il tira de sa poche de côté un petit carnet de papier blanc, une plume et une fiole d'encre rouge. Il trempa la plume dans l'encre, la donna au tailleur et lui dit d'écrire son nom dans un endroit particulier du livre qu'il lui indiqua du doigt.

Comme Térence se disposait à faire ce qu'on lui prescrivait, il se rappela qu'il ne savait pas tracer une seule lettre; mais l'étranger lui dit que peu importait, et que sa marque pouvait suffire. Là-dessus Térence traça sa marque; et quand cela fut terminé, il demanda à l'inconnu s'il avait encore quelque chose à faire.

« Rien, si ce n'est de finir mes culottes le plus tôt possible.

— Quelles culottes? reprit le tailleur fort étonné.

— Il faut, mon cher Térence, que vous ayez perdu l'esprit, que de ne pas savoir à quel engagement vous avez mis votre marque. Ne voyez-vous pas que vous vous êtes obligé à me faire une paire de culottes de peau, et

que, si vous ne tenez pas votre promesse, votre ame sera à moi pour toujours.

— Ah! vous êtes un rusé! reprit Térence, en secouant la tête, et en souriant au vieillard d'un air de bonne humeur. N'importe ; je vous ferai une si belle paire de culottes, que le conseiller O'Connell lui-même serait tout fier d'y passer ses jambes. Mais rappelez-vous aussi ce que vous m'avez promis pour Judith ; car si vous ne m'en débarrassez pas, vous n'aurez ni mes culottes ni mon ame.

— Soyez tranquille, Térence O'Flaherty ; aussi vrai que je suis un chrétien, vous pouvez compter sur moi.

— Plût au ciel que tous les chrétiens fussent comme vous, car ce monde serait alors le meilleur de tous ; mais, par Jésus...

— Voulez-vous bien tenir votre langue! dit le vieux gentilhomme en colère, quand Térence prononça ces derniers mots. Je vous déclare, O'Flaherty, que, si vous vous avisez encore de jurer en ma présence par les puissances du ciel, je vous abandonne pour toujours ; et, tant que vous vivrez, Judith pendra à votre cou comme une meule de moulin. M'entendez-vous? que diable! ne pouvez-vous donc pas parler sans renoncer à cette habitude maudite de répéter sans cesse des sermens profanes. » Térence, épouvanté de l'idée de voir pour toujours Judith suspendue à son cou, tomba aux genoux de l'étranger et lui demanda son pardon. Toutefois il ne pouvait s'empêcher de penser intérieurement que le vieux gentilhomme n'avait pas tant d'aversion à jurer lui-même qu'à entendre jurer les autres.

Alors, sans dire un seul mot, il fut à son armoire, et il en tira deux ou trois pièces de peau qu'il avait achetées quinze jours auparavant chez M. Murphy O'Leary, le

marchand qui loge sur le port. Il prit la mesure de sa nouvelle pratique, et il se mit aussitôt à l'ouvrage. Tandis qu'il travaillait, l'étranger, qui était toujours assis en face de lui, tour à tour discourait sur des sujets divers, ou chantait entre ses dents des bouts de chanson dans une langue inconnue. La tête du pauvre Térence n'était pas très-forte, et il n'était pas dans l'usage de réfléchir beaucoup. Aussi pendant un certain tems son attention fut entièrement absorbée par son ouvrage. Cependant il ne put s'empêcher de penser un peu aux circonstances singulières où il se trouvait, et à se demander comment le vieux gentilhomme avait pu s'introduire dans la maison, sans qu'il eût vu ouvrir ou refermer la porte.

Une autre chose l'étonnait aussi quelque peu; c'est qu'au bout d'une heure les culottes étaient presque finies. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que son fil était aussi grand que lorsqu'il avait commencé. Il restait toujours le même, et il semblait que ce fil pût coudre toutes les culottes de l'Irlande. Toutefois quoique ces choses l'étonnassent, elles ne lui donnaient aucun trouble; le tout lui paraissait miraculeux; et il avait vu vingt fois le père O'Phelim faire des miracles.

Tandis qu'il réfléchissait de cette manière, le vieux gentilhomme lui offrit une prise de tabac, et il lui demanda comment il le trouvait. «Excellent! dit Térence, mais, sur mon honneur, je trouve qu'il sent un peu le soufre.» Et les politesses de l'étranger ne s'arrêtèrent pas là; car tirant de sa poche de côté une bouteille et un verre, il les plaça sur l'établi, et il engagea Térence à en boire une rasade avec lui. Le tailleur n'était pas homme à refuser semblable proposition; il avala d'un seul trait un verre entier de la liqueur qui, à sa grande satisfaction, se trouva être de l'excellente eau-de-vie.

« Maintenant, remettez-vous à votre ouvrage, dit l'étranger. — De tout mon cœur, » reprit Térence; et il se mit à coudre avec une si furieuse activité, qu'on n'avait rien vu de semblable dans tout Érin, depuis les tems d'O'Brien ou du grand Phineas, premier roi de Munster. Les mouvemens de son aiguille étaient si rapides que lui-même ne pouvait plus la distinguer. Il semblait moins obéir à sa propre volonté qu'aux impulsions d'une frénésie diabolique.

J'ignore si c'est l'eau-de-vie qui avait troublé sa tête; ce qu'il y a de certain c'est que, lorsqu'il regarda son obligeant ami, il vit quelque chose qui le surprit beaucoup. Ses yeux, ceux du vieillard je veux dire, qui étaient naturellement d'un brun sombre, paraissaient briller comme des charbons ardens. « Qu'est-ce? s'écria Térence, assurément j'ai perdu la cervelle, ou il y a quelque chose d'extraordinaire dans les yeux de votre honneur.

— Vous êtes un sot, O'Flaherty; occupez-vous de votre ouvrage et finissez-en. » Le tailleur intimidé reprit sa besogne, et dans trois minutes tout fut fini.

« Maintenant, Térence, il faut que vous mettiez ces culottes, et puis nous boirons ensemble un bon verre d'eau-de-vie.

— Quant à l'eau-de-vie, j'y consens de tout mon cœur; mais battez-moi si je porte jamais ces culottes.

— Il le faut cependant; j'insiste pour que vous les mettiez.

— Je suis sûr que je ne sortirai jamais du purgatoire si je les mets.

— Eh bien, dit l'inconnu, d'un air très-mécontent, tout peut s'arranger entre nous. Je vous laisserai votre femme, et elle vous tourmentera dans ce monde comme

dans l'autre. Maintenant, adieu, Térence O'Flaherty, et prenez soin de votre salut. » Cette menace eut l'effet désiré. Le tailleur mit les culottes, et il aida son étrange ami à vider la bouteille.

Ce ne fut pas long. Les verres disparaissaient les uns après les autres comme par magie; les têtes des deux buveurs s'enflammèrent, et ils se mirent à chanter et à parler si haut, ils firent un tel vacarme, qu'il est incroyable que Judith qui ronflait dans la pièce voisine ne se soit pas réveillée. Plût au ciel pour sa pauvre ame qu'elle y dormît encore, comme la fin de notre histoire va nous le montrer! Au fond, Térence avait, en quelque sorte, oublié qu'elle existât, ce qui ne lui était pas arrivé depuis que l'abbé O'Phelim avait béni son union dans l'église de sa paroisse. Il avait bien parbleu d'autres choses en tête, car il pensait à la bonne eau-de-vie qu'il avait devant lui, et il faisait des vœux pour qu'elle pût durer toujours.

Mais tout préoccupé qu'il fût de ses réflexions, il ne pouvait s'empêcher de trouver quelque chose de diabolique dans le vieux gentilhomme. Ces yeux lumineux, qui avaient déjà arrêté son attention, le devenaient toujours davantage. Ils ressemblaient à des yeux de chat ou de hibou, dans l'épaisseur des ténèbres, et quand ils se dirigeaient sur lui, les jets éblouissans qui en sortaient lui faisaient fermer les siens. Ce n'est pas tout; chaque fois que l'étranger paraissait satisfait de ce que disait Térence, on entendait quelque chose qui allait et revenait en frottant le plancher, comme si on eût balayé sous la table.

« Mais dites-moi donc, s'écria Térence, qu'est-ce qui fait ce bruit-là à vos pieds?

—Piche... c'est ma queue qui a pris la mauvaise habitude de s'agiter elle-même quand je suis content.

— Votre queue? reprit Térence, en riant de tout son cœur. Ah! je sais enfin qui vous êtes. Puisque vous avez une queue, je parie que vous avez aussi le pied fourchu.

— Sans doute! dit le vieux gentilhomme tout aussi gaîment; tenez, regardez plutôt; » et il leva ses deux pieds et les fit voir au tailleur : ils étaient aussi fourchus que ceux d'une vache ou d'un mouton.

Vous allez croire que le tailleur fut effrayé de tout cela; mais point : le tour lui paraissait plaisant; et portant le doigt à son nez, souriant et secouant la tête d'un air facétieux, il fit entendre au vieux gentilhomme qu'il savait bien qui il était. Vous-même, vous n'auriez pu conserver votre sérieux, si vous aviez vu Térence et l'étranger se regarder l'un l'autre, en se tenant les côtes et en pouffant de rire.

« Ah! ah! vous êtes un rusé! s'écria alors le tailleur. C'est ce que j'ai dit d'abord, et vous voyez que je vous ai deviné. Maintenant que je vous tiens, vous ne sortirez pas d'ici avant que vous ne m'ayez joué un petit air sur votre violon, car je suis sûr que vous en avez un.

— De tout mon cœur; mais je crois qu'un peu de danse ne gâterait rien : si nous faisions lever Judith, vous danseriez un cotillon avec elle, pendant que je ferais la musique.

— Gardez-vous-en bien! mais si vous voulez d'abord me laisser danser tout seul, vous pourrez ensuite vous en aller, en valsant, au purgatoire avec Judith, si cela convient à votre honneur.

— Bien, Térence! dit l'étranger; je vous prends au mot; et je suis sûr que vous me bénirez tant que vous vivrez. » Il tira alors son violon de sa poche et se mit à jouer un cotillon; et le tailleur dansa sur son établi, sautant comme un frénétique, jusqu'à ce qu'enfin, en tou-

chant le plafond de sa tête, il ébranla la chambre comme un tonnerre, tandis que le vieux gentilhomme jouait avec ardeur, battant vivement la mesure de son pied fourchu, et agitant dans tous les sens les longues spirales de sa queue. Ce n'est pas tout, car Térence n'eut pas plus tôt commencé à danser, que ses ciseaux, ses aiguilles, sa cire, firent de même. Leur exemple fut suivi par la pelle à feu et les pincettes, si bien qu'il n'y avait pas un meuble dans la pièce qui ne fût ébranlé. Tout était en danse, les vivans et les morts; et plus ils dansaient, plus leurs mouvemens étaient violens et désordonnés.

Mais, quelle pitié! voilà que la fête fut tout-à-coup interrompue par Judith, qui avait ouvert sa chambre et qui présentait à la porte sa figure alongée et revêche. La musique s'arrêta; Térence effrayé retomba accroupi sur l'établi; et les ciseaux, les pelles, les pincettes, se laissèrent choir sur le plancher. Tout, dans la chambre, paraissait abattu et consterné, à l'exception du vieillard qui conservait sa présence d'esprit, et qui ne témoignait ni crainte ni colère.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en voyant ce qui se passait, Judith fut tout hors d'elle-même. Les bras croisés et la mine ébahie, elle considéra d'abord sans mot dire cette scène étrange. Mais elle comprit bientôt que c'était le moment d'agir, et, saisissant les pincettes, elle avança vers Térence, dans l'intention sans doute d'éteindre dans ses yeux la lumière du jour. Térence, en homme avisé, fut se mettre derrière le vieux gentilhomme, et l'interposition de celui-ci sauva la peau du pauvre tailleur des caresses qui lui étaient destinées. Mais Judith, dans l'impuissance de satisfaire sa vindicte sur l'un, voulut du moins la satisfaire sur l'autre; et, en conséquence, elle asséna un épouvantable coup sur un

des côtés du péricrane de l'étranger ; mais celui-ci ne fit qu'en rire, et ainsi fit Térence quand il vit saillir une grande corne noire de l'endroit où l'étranger avait reçu le coup. Un nouveau coup qu'elle lui porta de l'autre côté en fit sortir une autre corne précisément de la même dimension et de la même couleur que la première. Dans sa rage, elle frappa ensuite de toutes ses forces sur toutes les parties du corps du vieux gentilhomme ; mais c'était peine perdue, il n'en éprouvait aucune douleur et riait de tout son cœur comme si on l'eût chatouillé avec une plume.

Judith comprit enfin qu'elle avait affaire à forte partie, et elle pensa qu'elle pouvait sans honte aviser au moyen de faire une prompte retraite. Pauvre femme! elle était toute tremblante ; car, non-seulement son antagoniste avait maintenant une paire de cornes, mais ses yeux ressemblaient, à travers ses lunettes, à des fers rouges ; et d'ailleurs elle venait de voir qu'il avait une longue queue et le pied fourchu. « Saint Pierre, venez à mon aide ! s'écria-t-elle ; car aussi vrai que je m'appelle Judith O'Flaherty, vous êtes le diable en personne. Le plus tôt que je serai loin de vous sera le mieux. » En disant ces mots, elle se précipita vers sa chambre, dans l'espoir de s'y enfermer, et de se soustraire ainsi à son mari et à son étrange compagnon. Mais celui-ci, plus prompt qu'elle, était adossé contre la porte quand elle voulut l'ouvrir. Il recommença à jouer du violon : Judith, en dépit d'elle-même, s'élança au milieu de la chambre et se mit à danser dans toutes les directions, comme si elle eût été ensorcelée. Et elle n'eut pas commencé à danser que Térence en fit autant ; et les pincettes, la pelle à feu et tout le mobilier, se mirent de nouveau à sauter avec plus de vivacité que jamais. En vain Judith pleurait, criait,

s'arrachait les cheveux ; bon gré mal gré il fallait qu'elle dansât ; nul moyen de s'en défendre, tandis que le vieux gentilhomme, Dieu le bénisse ! jouait du violon.

« Maintenant, Térence, dit ce dernier, après une petite pause, vous allez ouvrir la porte ; et Judith et moi nous danserons en plein air. Mais, mon enfant, ayez bien soin de garder la chambre et n'allez pas nous suivre. »

Lorsque Judith entendit cela, elle fut plus alarmée que jamais, et pria Térence, s'il avait quelque soin du salut de l'ame de sa pauvre femme, de ne pas faire ce qu'on lui demandait. Mais le tailleur, apparemment peu soucieux de ce qui adviendrait de l'ame de Judith, ouvrit la porte en clignant de l'œil. L'étranger y passa le premier en jouant du violon, et Judith tout effarée le suivit en dansant et en poussant des cris d'effroi et de désespoir. Dès qu'ils furent partis, Térence se mit à la porte pour voir où ils allaient. Il faisait clair de lune, et il les vit d'abord danser dans le petit jardin qui était derrière sa maison, puis dans la ruelle sur laquelle donnait le jardin ; mais où ils furent ensuite, c'est ce qu'il ne put dire, car ce couple ne tarda pas à se perdre dans l'obscurité de la nuit. Bientôt même les sons du violon et les cris de Judith cessèrent de se faire entendre. Térence pouvait encore les distinguer, lorsque, se rappelant les culottes de peau, il demanda à l'étranger s'il ne les emportait pas avec lui. « Non, non ! s'écria de loin celui-ci ; gardez-les pour vous et portez-les en souvenir de moi, et ma bénédiction sera avec vous. » Telle fut la réponse de ce digne homme qui s'en allait en dansant avec la femme de Térence O'Flaherty.

Quand Térence ne put plus les voir ni les entendre, il se mit à rire de toutes ses forces, et il se plongea dans ses draps tout habillé et le cœur tout joyeux.

Il dormit d'un sommeil profond jusqu'au moment où le soleil, pénétrant à travers sa fenêtre, vint frapper ses yeux. La première chose qu'il fit en se levant, fut de voir si par hasard il n'avait pas pris fantaisie à Judith de revenir; grâces au ciel, il ne la trouva ni morte ni vivante. Il regarda ensuite si les culottes qu'il avait faites pour le vieux gentilhomme étaient encore sur l'établi; elles avaient disparu; mais, à sa grande surprise, les chausses de l'abbé O'Phelim étaient finies, comme s'il y eût travaillé toute la nuit. Près d'elles se trouvaient une bouteille et un verre vides. Comment tout cela arriva-t-il, c'est ce que je ne pourrais vous dire, ni moi ni nul autre à Dublin; mais ce n'en est pas moins la vérité, car c'est Térence qui me l'a raconté lui-même de sa propre bouche. Il pensait que cela s'était fait par un miracle, et telle est aussi mon opinion.

Cependant je ne dois pas taire que, dans le voisinage, on prétendait que trois mois après on avait vu Judith avec un caporal des flanqueurs de Connaught, qui avait rôdé autour de la maison, le jour où elle s'en était allée en dansant avec le vieux gentilhomme. Mais je n'en crois pas un mot; et au fond comment pourrais-je le croire? puisque j'ai entendu Térence jurer sur sa Bible qu'il l'avait vue partir comme je vous ai dit. Si effectivement elle a dansé de cette manière, il est peu probable qu'elle revienne jamais à Dublin, et, dans l'intérêt de ce pauvre Térence, c'est assurément ce que je désire de tout mon cœur.

(*Forget me not.*)



Mélanges.

LE DANDY ESPAGNOL.

Le génie des anciens Celtibères est encore vivant de nos jours; les vertus sauvages et les vices atroces qui le composaient étonnent au dix-huitième siècle l'Europe civilisée. C'est toujours cette grandeur mêlée de barbarie, ce dédain du sang humain, ce besoin de vengeance, cette force de caractère, cette ignorance, ce culte voué à l'habitude, cette prépondérance du sacerdoce, ce patriotisme joint à la servitude; ce sont tous les caractères de la vieille Ibérie. Entrez dans une galerie de tableaux espagnols, vous y trouvez des saints que les bourreaux torturent : partout des chairs palpitantes, des lambeaux sanglans, des entrailles mises à nu, des tenailles, des bûchers, des chevalets, des massues toutes rouges du massacre commencé. Auprès de ces affreux spectacles, sont des sujets mystiques, des vierges en extase, des apôtres dont la physionomie a de l'éloquence, dont le regard est sublime. Le même mélange vous frappe, si vous ouvrez les comédies de Caldéron : les cadavres peuplent la scène; les élégies succèdent aux duels, et vous rencontrez dans la même pièce autant de sonnets amoureux que de combats à outrance. Les toréadors sont toujours en faveur; la vie des hommes est de peu d'importance. Dans les veines de l'Ibérien moderne, le sang africain n'a pas cessé de couler.

C'est ce que la dernière guerre de l'Espagne contre Na-

poléon a prouvé avec force : c'est ce que le déplorable état de ce pays atteste également. Une violente lutte s'est établie entre la civilisation européenne et la barbarie grandiose de ce pays immobile : le tems décidera la question, mais non sans catastrophes. De part et d'autre, la puissance d'impulsion ou de résistance est également gigantesque. L'Espagne est pressée par l'Europe, mais elle lui oppose une force d'obstination invincible, une masse solide et cohérente, que rien ne peut entamer, et qui, si elle est forcée de céder jamais, couvrira le sol de ses débris.

Rien de plus curieux que le *Voyage en Espagne*, publié récemment à Gœttingue par un jeune Allemand (1). On sait que, depuis l'époque du Tugendbund, la Germanie paisible s'est laissé entraîner vers une admiration plus passionnée que raisonnable, plus métaphysique qu'active des vertus sauvages et de l'héroïsme barbare. Cet enthousiasme règne surtout dans les universités (2), et le volume publié à Gœttingue sous le titre d'*Esquisses espagnoles* n'a pas eu d'autre inspiration. C'est un panégyrique complet de l'Espagne. Tout ce qui révolterait un autre voyageur, M. V. A. Huber l'exalte. Il ne voit que le côté pittoresque de ces mœurs : de beaux crimes lui plaisent ; il a toujours une admiration toute prête pour chaque indice de barbarie romantique. Grandes routes et sentiers de traverse, capitales et hameaux, il n'oublie rien ; et, depuis la défense de Sarragosse jusqu'au coup de stylet du bandit, tout ce qui est espagnol trouve en lui un ardent apologiste. Par cette partialité même, son ou-

(1) *Skizzen aus Spanien*, von V. A. Huber. Gœttingen. *Esquisses espagnoles*, par V. A. Huber.

(2) Voyez un article sur les universités allemandes, dans le 40e numéro.

vrage est curieux; il nous fait observer ce que d'autres n'auraient pas aperçu. Sa prédilection le conduit au sein des familles, dans l'intimité des mœurs domestiques. Il y recueille beaucoup de faits ignorés. Ses jugemens sont faux, mais ses observations sont utiles. S'il maltraite un peu la civilisation, on le lui pardonne; sa gratitude pour la franche hospitalité qu'il a trouvée en Espagne excuse ou justifie ses erreurs. Presque tous les voyageurs avaient calomnié cette nation, en essayant de la peindre; l'ouvrage de M. Huber est un portrait flatté, mais ressemblant.

Il faudrait opposer à cette tournée panégyrique quelque voyage accompli en chaise de poste par un voyageur anglais bien dédaigneux, bien strictement renfermé dans ses préjugés nationaux; le contraste serait digne d'observation. M. Huber fait l'éloge même des auberges (et l'on sait ce que sont les auberges d'Espagne); près de lui, notre Touriste, lançant, contre un pays sans beefsteak et sans plumpoudding, toutes les malédictions britanniques, servirait à notre amusement. Le mécontentement splénétique de ce dernier serait le pendant curieux de l'enthousiasme perpétuel qui nous fatigue quelquefois chez l'autre. Si jamais commis-voyageur de la cité de Londres s'avise de traverser l'Andalousie, et de donner au monde ses remarques sur l'Espagne, je ne manquerai pas de faire relier son livre dans le même volume que les *Esquisses* de M. Huber, antidotes qui réagiront l'un sur l'autre, et corrigeront leurs vices mutuels.

M. Huber a jeté ses observations dans un moule fort original. Histoire, fiction, voyage, peinture de mœurs, narration épisodique, ce n'est rien de tout cela, et cependant son livre porte à la fois ces différens caractères. Après tout, il faut lui pardonner plus d'un défaut. Il

amuse et il instruit. Témoin des événemens qui préparèrent la chute de la constitution espagnole et la mort de Riégo, il donne une relation fort détaillée de ces circonstances si intéressantes en elles-mêmes; mais il s'arrête souvent dans ce récit, et l'on voit que son but n'est pas tant d'éclaircir l'histoire politique de la Péninsule, que de nous faire connaître ses mœurs privées. La vie de Riégo et sa fin déplorable ne sont que des prétextes pour dérouler à nos yeux le panorama mobile des coutumes, des préjugés, des traditions, des superstitions ibériques. L'auteur, qui ne prétend ni à la profondeur ni à la sublimité des vues, donne son ouvrage pour une ébauche, et, comme tel, il en est peu d'aussi éminemment remarquables.

« Ce ne sont ici que des esquisses, dit-il; elles sont légères, et s'attachent spécialement à peindre de couleurs vives et vraies la surface et les nuances variées des objets. S'il s'agissait d'un peuple métaphysicien chez qui la vie *objective* dominât (1), cette méthode ne serait point sans désavantages : elle pourrait aboutir à de faux résultats, et cette légèreté superficielle courrait risque d'être souvent mensongère. Mais, dans la plupart des régions méridionales, l'existence est toute *subjective,* on vit en dehors : les coutumes extérieures, la pompe des cérémonies, la singularité des habitudes traditionnelles ne sont que des manifestations du caractère réel et national. Jusqu'au costume, tout a un sens; et quiconque reproduit avec exactitude l'extérieur, la partie visible des mœurs de ces peuples, explique leur génie spécial, donne la clef réelle de leur caractère. »

(1) On connaît la grande division des métaphysiciens allemands entre l'*objectif* et le *subjectif;* la vie intime et la vie sensitive, etc.

Quelques citations mettront le lecteur à même d'apprécier le talent de M. Huber et l'espèce de dévouement chevaleresque avec lequel il s'est lancé dans la carrière du panégyrique, couvrant d'un brillant vernis tous les défauts de son peuple de prédilection, changeant ses vices en vertus, prouvant que ce qui lui manque est encore une richesse, et que la supériorité des autres nations européennes n'est qu'un malheur et un danger. Comme tous les sophistes, M. Huber mêle des vérités à l'alliage de ses théories; nous ne nous donnerons pas la peine de les passer au creuset, nous laisserons au lecteur le soin et la peine d'accomplir cette opération nécessaire.

« L'Espagnol est ignorant, dit-on. Sans doute, il apprend moins que nous; mais aussi oublie-t-il moins. Les livres ne sont pas sa constante étude. Son intelligence demeure saine, fraîche, vigoureuse. La vie réelle forme de meilleure heure son jugement et son caractère. Il sait bien ce qu'il sait. Il estime le savoir. Homme fait, il ne se livre pas à ce chaos de lectures confuses qui trouble plus d'une tête européenne; mais, en revanche, ce qu'il a appris il ne l'oubliera jamais. Son intelligence n'est pas flexible, mais forte; à une imagination ardente il joint un bon sens pratique : ce sont ces qualités intellectuelles qui ont aidé Cortez et les autres conquérans du Nouveau-Monde dans leurs travaux gigantesques, et accompli les plus grandes entreprises dont l'héroïsme moderne ait à se vanter.

» Sans doute les études ne reçoivent pas en Espagne une direction savante, uniforme, réglée, féconde. Cependant il se mêle à l'érudition espagnole quelque chose de si patriotique et de si national, que, malgré son imperfection, elle trahit encore les nobles sentimens de ce peuple et cette profonde nationalité qui le distingue. Il

n'y a peut-être pas un seul village un peu considérable, dans toute la Péninsule, où vous ne trouviez quelques personnes occupées de recueillir les antiquités, les souvenirs, les traditions, jusqu'au dialecte de chaque localité, jusqu'à ses particularités les moins remarquables. Ils mettent un vif intérêt dans ce travail; leur investigation fait la gloire de la petite communauté qui les environne, et qui leur applaudit. Chaque province, chaque ville encourage ces efforts, et leurs résultats valent bien ce déluge de mauvais romans et de vers avortés que nos régions plus civilisées voient naître et mourir.

» Les qualités dont je viens de parler ne se déploient nulle part avec plus d'énergie et de grâce que dans les *tertullas*, ou réunions espagnoles. Un étranger n'y est jamais invité. Mais dès qu'il a été introduit dans la famille, il a le droit de venir s'asseoir à la table commune, de partager les plaisirs domestiques et d'assister aux *tertullas* de la soirée. S'il se présente pendant les heures consacrées à la sieste, on ne lui répond pas; personne alors n'est à la maison, il faut qu'il revienne. Le soir, à la *tertulla*, on le reçoit sans cérémonie, avec une bienveillante et franche cordialité. C'est là qu'il peut trouver des jouissances réelles, si les salons du continent, l'habitude des épigrammes et des discussions politiques ne l'ont pas rendu incapable de goûter des plaisirs aussi vifs et plus purs. Le cercle de la conversation espagnole n'est pas très-étendu, mais ceux qui la soutiennent y prennent un intérêt actif; et ce zèle sérieux, cette bonne foi consciencieuse et presque religieuse, se joignent à une promptitude remarquable de perception, à une gaîté de bon aloi, à un bon sens natif, à une vigueur de pensée bien rares dans nos sociétés modernes. Ami de la décence, du décorum, de la dignité dans les manières et dans le lan-

gage, le trivial, le faux, le burlesque et le vulgaire répugnent à l'Espagnol. Ce qui est beau, noble, grand, énergique, hardi, frappe toujours avec force son intelligence : et s'il ne possède ni la versatile facilité du Français, ni la subtile et philosophique dialectique du Germain, ni la grâce molle et spirituelle de l'Italien, ni la concentration logique de l'Anglais et son habileté rare dans la discussion des affaires politiques, il y a dans la conversation de l'Ibérien une familiarité grandiose et une simplicité mâle, qui s'accordent merveilleusement avec l'énergie de son caractère et la beauté du plus brillant idiome auquel la langue latine ait donné naissance.

» En général les amusemens des Espagnols sont simples comme leurs mœurs. Ils placent au premier rang de ces distractions leur promenade du matin, qui a lieu de dix à onze heures. Chaque ville possède son *alameda*, espèce de Prado en miniature où l'on s'entretient des affaires courantes, où l'on stipule ses intérêts respectifs, où circulent toutes les nouvelles de la plus haute comme de la plus mince importance. Se promener une demi-heure et boire un verre d'eau pendant la promenade, est une des nécessités les plus urgentes, une des jouissances majeures de l'Espagnol, dont la journée ne serait pas complète s'il avait manqué à ce devoir. Ces alamedas sont curieuses à observer. Des groupes variés et plus ou moins nombreux se meuvent sous l'ombrage des chênes et des ormes. On y discute toute espèce de sujets avec une liberté étonnante, une chaleur mêlée de gravité, souvent avec une rare éloquence. Cette scène de chaque jour, où l'on pourrait trouver quelques traces de démocratie, a pour les Espagnols un charme si puissant, que j'ai entendu des hommes de la plus haute distinction, après avoir passé des années à Paris, à Londres,

à Rome ou à Vienne, affirmer que tous les plaisirs de ces capitales célèbres n'avaient jamais valu pour eux leur demi-heure de promenade, à Madrid, à la *Puerta del Sol.* »

Ainsi, par un phénomène bizarre, et que M. Huber a très-bien observé, un fonds d'indépendance, une noblesse innée, un goût vif pour les discussions libres, surtout un patriotisme ineffaçable, se sont conservés chez ce malheureux peuple, écrasé sous le poids d'un si long servage. En vain le sceptre de feu de Saint-Dominique et le sceptre de fer de Philippe II l'ont courbé sous un double avilissement; ses mœurs restent plus grandes que ses lois; et tout déformé qu'il puisse être, il offre à l'observateur de nobles traces, d'énergiques contours : comme ces marbres antiques en proie aux outrages de tous les barbares, mutilés tour à tour par les Goths et les Vandales, mais où le génie créateur de l'artiste respire encore et se laisse deviner au milieu d'une dégradation presque totale.

Notre voyageur allemand a su reproduire avec beaucoup de talent les parties les plus délicates et les plus fugitives de ces mœurs curieuses; quelques-uns de ses portraits sont dignes de Walter Scott. Comme ce célèbre conteur, M. Huber s'éprend d'amour pour les tableaux qu'il nous donne; tout ce qui est piquant, coloré, pittoresque, original, est moral ou du moins justifiable aux yeux du créateur d'Abbotsford et du voyageur de Gœttingue. M. Huber ne se donne pas la peine de réfléchir que des personnages semblables à celui dont nous allons donner le portrait, d'après lui-même, appartiennent nécessairement à un détestable état social, à une civilisation imparfaite, où les habitudes sont grossières et les mœurs sanguinaires.

« Le *majo* est un petit-maître populaire; je n'ai rien

vu dans aucun pays qui ressemblât à ce personnage. On connaît le dandy anglais, aristocrate empesé ; le *beau* français, joli garçon bien étourdi ; le fashionable allemand, raconteur de sornettes sentimentales. Quant au *majo* espagnol, il est, avant tout, jeune, vigoureux et bien découplé ; son costume andaloux le distingue du vulgaire ; avec sa veste rouge et ses aiguillettes de toutes couleurs, c'est lui qu'on aperçoit le premier au spectacle, dans les rues, dans les cafés, dans les combats de taureaux. Une combinaison singulière de facultés physiques et intellectuelles concourt à la perfection du *majo*. Excellent cavalier, habile à tirer le pistolet, adroit dans tous les exercices, il doit connaître la théorie et la pratique des divers genres de stylets, de la *navaja* et du *pugnal*, tenir sa place dans le cirque où les *toreros* (1) font admirer leurs prouesses ; danser avec élégance et avec vigueur le matraco, le fandango, frotter la guitare, fredonner les airs à la mode ; et même, quand les dames l'exigent, improviser la seguidille en s'accompagnant sur son instrument. Son art, sa profession est la galanterie ; il doit se montrer aussi aimable pour les dames que brave vis-à-vis des hommes. Dans ses rapports avec son propre sexe, c'est une sorte de dignité négligente qui lui convient surtout : quant à cette fatuité sentimentale, efféminée, prétentieuse, dédaigneuse, qui caractérise ses rivaux du continent, il n'y doit pas même penser ; cela le rendrait ridicule. Généreux jusqu'à la folie pour plaire à sa maîtresse, prêt à tout sacrifier au moindre caprice de la divinité qu'il a choisie, sobre, réservé dans ses manières, il ne lui est permis de commettre d'excès qu'en fait d'amour, de courage et de luxe. L'avarice, que les

(1) Gens qui font métier de combattre les taureaux.

Espagnols, comme les Anglais, appellent *misère* (miserea), déshonorerait à jamais un majo. L'ivrognerie lui imprimerait un stigmate également infamant. Le nombre de ses duels au contraire et même de ses assassinats est pour lui une gloire ; plus il a tué d'hommes en combat singulier, plus il est considéré. Redresseur des torts, vengeur des offenses, il n'est pas toujours d'accord avec les tribunaux : et plus d'un *majo* a vu de près les galères de Ceuta, sans rien perdre de l'estime publique. Singulier héros, à l'air spirituel, à la démarche nonchalante ; Figaro duelliste ; d'une activité remarquable ; dangereux ennemi ; amant passionné, mais volage ; ami dévoué. La *maja* tient, dans l'autre sexe, le même rang, et occupe la même place ; elle aussi, elle manie fort adroitement le *pugnal;* et plus d'un *majo* infidèle est tombé victime de la *maja* qu'il avait offensée. »

Voici une scène où le majo joue un rôle très-brillant. Elle est caractéristique : jamais romancier ne l'eût inventée. On jugera, quand on l'aura lue, ce que peuvent valoir les éloges prodigués à la civilisation espagnole par notre auteur. Nous citons *ex abrupto*, certains que ce morceau dramatique n'a besoin d'aucune explication.

... « Le marquis se tut pendant quelques minutes ; puis il s'écria, l'œil étincelant, le poing fermé, la tête baissée, le sourcil froncé, l'air menaçant :

« Personne, en ma présence, n'aura l'audace d'insul-
» ter la constitution, ni Riégo, son défenseur !

— A bas la constitution ! interrompit une voix sourde
» et creuse. Que Riégo descende au septième cercle de
» l'enfer ! »

Alors l'homme qui avait prononcé ces paroles s'avança

enveloppé de son manteau, le chapeau enfoncé sur les yeux. Le marquis contemplait avec surprise cet inconnu qui lui lançait un défi si insultant et si imprévu. Il tira son sabre.

« Qui es-tu, lui demanda-t-il, que veux-tu? Au nom du roi et de la constitution, rends-toi ! »

La jeune Dolores, au moment où l'inconnu s'était avancé, avait reconnu Cristoval, le *majo*, son amant. Elle s'était écriée : « *Jesus Maria*, c'est... ! » Son frère et Paquita l'avaient retenue et l'avaient forcée de se taire. Le majo jeta son chapeau par terre, entortilla son bras gauche dans son manteau replié plusieurs fois, et resta un moment dans cette position, le poignard levé, prêt au combat. Il remarqua l'émotion de Dolores, et s'écria :

« Au nom de Dieu, Estevan, faites reculer la jeune fille! Et vous, mesdames (1), ajouta-t-il en parcourant l'assemblée d'un regard coquet, n'ayez pas peur. J'ai une affaire à régler avec ce jeune seigneur ! »

Il se retourna ensuite vers son adversaire :

« Me reconnaissez-vous? lui demanda-t-il. Moi, je vous reconnais. Vous m'avez outragé : souvenez-vous de la Venta de Gualdiero. Vous êtes l'assassin du brave Pedro Gomez. Son sang ruisselle encore sur votre sabre, et le sang veut du sang! »

Il dit, et s'élança sur le marquis. Ce dernier voyait tout le danger de sa position. A la lueur des torches et des *braseros* (2), il ne découvrait que des figures hostiles, curieuses ou indifférentes. Quelques *embozados* (3)

(1) *Cavalleras*. Chevalières.

(2) Brasiers d'airain, contenant des charbons ardens.

(3) Hommes enveloppés dans leurs manteaux.

laissaient échapper des replis de leurs manteaux des regards, ou plutôt des éclairs de vengeance et de fureur. Les basses classes détestaient le marquis comme libéral; les *serviles* ne le haïssaient pas moins comme indépendant et comme ayant poursuivi violemment les voleurs, les bandits, les contrebandiers. Un moment il sembla hésiter, et se demander à lui-même s'il accepterait le duel, ou s'il conduirait devant le juge l'imprudent et brave *majo*. Enfin son courage naturel l'emporta sur les conseils de la prudence; personne ne se rangeait de son parti, et cet isolement même l'excitait au combat. Quelques spectateurs prononcèrent d'une voix faible des paroles de paix, qui furent étouffées par la majorité.

« Laissez-les! s'écriait-on de toutes parts. — Allons, majo, faites de votre mieux!—Montrez-nous ce que vous savez faire, jeune homme! »

Estevan s'avança, forma un cercle en faisant reculer les spectateurs, et dit :

« Quiconque les dérangera aura affaire à moi. Qu'ils vident leur querelle comme des braves. Cristoval, à vous, sur vos gardes ! »

Cependant Dolores voyait le sabre recourbé du marquis prêt à tomber sur son amant. Paquita cherchait à la consoler :

« Mon ange, ma chère Dolores, ne craignez rien; je sais comment tout ceci finira. Ne pleurez pas. Cristoval n'aura pas le moindre mal. Avec ce petit poignard, le majo ne craint pas dix sabres comme celui du marquis. Le jeune officier peut dire son dernier *Ave Maria*, s'il le sait seulement, l'impie, le mécréant, le franc-maçon! Cependant c'est une pitié, car il est très-bien : c'est un joli homme. »

Ce singulier duel avait commencé. Le marquis, qui

connaissait l'adresse du majo, et l'usage que cet adversaire redoutable savait faire de sa petite dague, se tenait sur la défensive, la main droite en arrière, et attendant que le majo portât les premiers coups. Il savait qu'il était perdu sans ressource, si sa première atteinte portait à faux, aussi il suivait avec attention tous les mouvemens de Cristoval. Ce dernier, courbé en deux, le poignard à la main, tournant autour de l'officier immobile, attachait sur lui un regard ardent et fixe, et, rétrécissant de moment en moment le cercle qu'il traçait, continuait lentement sa manœuvre. La patience du marquis n'y tint pas, et, entraîné par son courage, il voulut essayer de terminer un combat dont le calme le fatiguait.

« Il est perdu, » dit tranquillement un vieux torero, qui observait les deux combattans, et les examinait d'un air de connaisseur.

Le manteau de Cristoval glisse; en cherchant à le ramasser, il s'expose un moment au coup de son ennemi. Le marquis saisit l'instant qu'il croit favorable, laisse tomber son arme pesante sur le majo, qui l'évite. Au même instant, un cri aigu se fait entendre, et le marquis roule par terre : le stylet aigu l'a traversé de part en part. La chute du manteau n'était qu'un stratagème, et le poignard du majo était tout prêt.

Le marquis était frappé à mort. « Dieu veuille avoir son ame! » dit Cristoval. Les assistans regardaient en silence la plaie profonde faite par le stylet, sous la dernière côte gauche du malheureux jeune homme.

« Bien frappé, dit Estevan, en donnant la main au majo; mais maintenant fuyez : voici la garde. Mon cheval est là; un baiser à Dolores, et partez! »

Il saisit la fiancée de sa main sanglante, s'élança sur le cheval et disparut. » *(Monthly Review.)*

SOUVENIRS D'ENFANCE.

De retour depuis quelques semaines dans mon pays natal, j'éprouvais un vif désir d'en parcourir les environs; mais une neige abondante et un froid très-vif avaient fait échouer toutes mes tentatives; l'hiver me paraissait devoir être éternel. Le vent tourna enfin au sud-ouest, le dégel s'établit et un beau soleil de la fin de février, brillant de tout son éclat, opéra bientôt dans la campagne une métamorphose prodigieuse. Je me hâtai d'en profiter pour revoir des lieux dont le souvenir m'avait suivi dans toutes les vicissitudes de ma vie errante. Le sommet des collines était encore couvert de neige; mais elle avait entièrement disparu de la plaine; les prairies commençaient à se parer d'une verdure nouvelle, et l'œil suivait au loin la ligne noire du sentier que les villageois parcouraient à la hâte pour se rendre à leurs travaux trop long-tems abandonnés. Les ruisseaux, redevenus libres et gonflés par la fonte des neiges, semblaient, par la rapidité de leur course, vouloir se dédommager de l'esclavage où les avaient enchaînés l'hiver et ses frimas.

Je respirais avec délices cette joie printannière dont parle Milton, et, ainsi que moi, tous les êtres animés ressentaient cette surabondance de vie qui se développe si rapidement à l'instant où la nature sort du long sommeil qui la retenait engourdie. L'alouette et le linot me répétaient à l'envi, dans leurs joyeux concerts, que l'hiver avait fui sans retour, et sur le fond de la riante perspective qui se peignait à mon imagination je voyais

l'été avec ses longs jours, ses nuits embaumées et sa riche variété de fleurs et de fruits.

Il existe, entre cette jeunesse de l'année et le tems heureux de notre enfance, une sorte de rapport mystérieux qui rend plus vif et plus présent le souvenir de nos premières sensations. Au moment où la terre rajeunie nous offre tous les objets qui frappèrent nos jeunes regards, sous la même forme brillante qui nous charmait alors, le réveil de la nature semble, par un contraste cruel, reporter avec plus d'énergie nos pensées sur des joies évanouies dès long-tems et que jamais nous ne verrons renaître.

Les impressions que je viens de retracer s'emparèrent avec force de mon esprit à l'instant où, me trouvant par hasard devant l'école du village, je vis la porte s'ouvrir pour recevoir un jeune enfant dont la démarche incertaine montrait assez avec quel regret il abandonnait la scène riante vers laquelle il tournait encore ses regards avant d'aller partager les études de ses compagnons plus diligens.

Pendant son hésitation mon oreille fut frappée d'un bruit soudain que je pourrais appeler une discordance harmonieuse; un mélange de sons confus parcourut en un instant tous les tons de la voix humaine. Ils retentirent dans mon cœur et y touchèrent une corde qui vibra avec force. Les jours de l'enfance, les souvenirs de l'école se pressèrent en foule dans mon active imagination et me rendirent un moment tant de plaisirs perdus, tant d'espérances trompées, et cette amitié surtout, cette amitié qui devait être immortelle et dont la mort inexorable avait rompu les liens sans retour.

Une école publique est, en quelque sorte, un petit monde à part, un cercle tracé dans un autre cercle, une

esquisse microscopique de la grande scène au milieu de laquelle il se trouve placé, et qui a, comme elle, ses vices, ses vertus, ses joies, ses douleurs, ses brillantes espérances et ses cruels mécomptes.

Très-souvent nous entendons les hommes d'un âge mûr regretter les délices de l'enfance. Il ne faut cependant pas, d'après leurs discours, se représenter le collége comme un Élysée sans mélange de chagrins et d'inquiétudes; ceux qui le peignent ainsi semblent avoir oublié cette vérité constante, que les petites choses sont grandes pour les petits hommes; peut-être même l'esprit au printems de la vie est-il plus actif dans ses conceptions, plus sensible aux impressions de peine et de plaisir qu'à toute autre époque de notre existence.

L'enfance n'a point de faibles sensations; la cloche qui interrompt ses jeux et l'appelle à l'étude fait refluer tout le sang du jeune écolier vers son cœur, et cette contrainte même, qui à chaque instant vient mettre obstacle à ses plaisirs, double encore le charme qu'il y trouve.

Quelle satisfaction peut se comparer dans tout le reste de la vie à cette ivresse de bonheur que fait éprouver la première couronne, récompense d'un travail assidu? Quelle fête brillante nous donna jamais cet élan de plaisir avec lequel nous nous précipitions vers la porte à l'heure de la récréation, et quel mot peindrait avec vérité la vivacité de nos jeux, le bruyant éclat de nos cris de joie? Combien d'amusemens divers se succédaient l'un à l'autre dans le cours de l'année? Chaque saison avait les siens, et nous connaissions à point nommé le jour où notre cerf-volant s'élèverait dans les airs, et celui où la toupie bruyante succéderait au ballon pour être remplacée à son tour par le palet léger.

Quelle plus vive attente que celle d'un jour de congé? un long jour de liberté et de bonheur! En perspective, ce jour semblait ne devoir jamais finir; on fixait d'avance les jeux qui le rempliraient depuis le moment où poindrait le premier rayon du soleil jusqu'à celui qui le verrait disparaître. Nul instant ne devait en être perdu, tout était consacré au plaisir. Ne nous plaignons pas de la brièveté du tems, c'est l'homme qui ignore le moyen d'en faire usage. Que de choses un écolier projette et exécute dans cet espace d'un jour qui nous paraît si limité!

Tandis que ces pensées se succédaient dans mon esprit, je poursuivais ma rêveuse promenade, et bientôt je me trouvai au bord de la rivière, rendez-vous habituel de nos jeux enfantins. Ce lieu, que je n'avais pas revu depuis tant d'années, fit sur mon cœur une impression profonde; je m'arrêtai, et, regardant tout ce qui m'entourait, je me sentis vivement ému de ce sentiment mélancolique qu'Ossian a si bien nommé les *joies de la tristesse*. Les arbres que je voyais étaient les mêmes où j'avais grimpé dans mon enfance; comme moi ils avaient vieilli, mais là s'arrêtait la similitude; ils n'étaient point flétris par la main glacée du tems. Je reconnaissais aussi les épais buissons qui nous servaient de refuge quand nous jouïons à cligne-musette, ce divertissement favori du jeune âge; je retrouvais sur le vieux hêtre les branches auxquelles nous suspendions notre escarpolette. Le théâtre était le même; mais, hélas! quel changement, quel ravage le tems, la mort, les événemens, avaient faits parmi les acteurs! Combien les sentimens, les espérances, les projets, les désirs, qui les animaient alors, avaient changé depuis cette époque; et sur beaucoup d'entre eux sans doute cette différence avait eu de funestes résultats!

Les vers de Charles Lamb, si beaux dans leur simplicité, me parurent avoir une telle analogie avec les sensations qui remplissaient mon ame, que je ne pus résister au besoin de les répéter à haute voix. Il me semblait que tout ce qui m'entourait devait être sensible à l'harmonie de ces mots touchans :

I have had playmates, I have had companions
In my days of childhood, in my joyful school days;
All, all, are gone the old familiar faces.
Some they have died, and some they have lest me,
And some are taken from me, all are departed;
All, all, are gone the old familiar faces (1).

A mesure que j'avançais dans ma promenade chaque objet qui frappait ma vue me rappelait quelque délicieux souvenir. Le tapis de verdure où nous récoltions la nourriture de nos lapins privés ornait toujours les bords du courant, et j'aperçus bientôt les restes du banc de sapin où nous nous réunissions, pendant les belles soirées d'automne, pour conter tour à tour de longues et intéressantes histoires; combien d'aventures de sorciers, combien de merveilleuses traditions, avaient été répétées dans ce lieu charmant! Que de récits d'entreprises héroïques et chevaleresques mises à fin avant que les guerriers géans ne fussent descendus à la taille de pygmées où ils sont réduits aujourd'hui ! Le tems et les frimas avaient imprimé leurs pas destructeurs sur les planches brisées de notre banc chéri, et la mousse dont elles étaient couvertes se montrait là comme un signe de désolation,

(1) « J'ai eu des compagnons dans les jours heureux de mon enfance ; mais toutes ces figures si familières autrefois se sont éloignées sans retour. La mort m'en a enlevé une partie, d'autres m'ont quitté volontairement, les circonstances m'ont privé du reste, et autour de moi je ne vois plus une seule de ces figures si bien connues. »

un signe frappant de l'instabilité des choses terrestres. En m'approchant davantage je pus encore distinguer çà et là des traces de lettres gravées sur le tronc des plus vieux arbres, et je parvins avec un peu de peine à déchiffrer les initiales de quelques noms bien connus. Mais, hélas ! *Cold were the hands that carved them there* (1). Quand nous nous étonnons de la masse de souvenirs que peut conserver l'esprit humain, nous semblons trop perdre de vue que, pour quelques circonstances qui sont restées fidèlement gravées dans notre mémoire, un bien plus grand nombre s'est perdu dans la mer immense de l'oubli.

Le passé s'offre à nous tel qu'une grande carte dont les lignes se croisent en mille sens divers : quelques-unes sont tracées fortement ; d'autres s'effacent et disparaissent chaque jour, et le reste ressemble à un labyrinthe confus et inextricable. Combien de sentimens qui jadis nous causèrent de violentes émotions sont aujourd'hui entièrement oubliés! Que de joies, de douleurs, d'espérances, de craintes, sont passées sans laisser la moindre trace! Ces plans qui nous coûtèrent tant de peine à former, tant d'anxiété pour leur réussite, se sont évanouis sans retour comme le nuage qui hier attirait nos regards.

La plupart des compagnons de notre jeunesse sont pour nous comme si jamais ils n'avaient existé, à moins que quelque circonstance fortuite, quelques mots dans la conversation, une ressemblance qui nous frappe, ne les retracent tout-à-coup à notre souvenir. Alors un éclair jaillit de l'obscurité et nous rappelle que déjà nous avons entendu le son de cette voix ; que cette figure ne nous est point inconnue ; que le héros enfin de l'événement

(1) « La main qui les traça maintenant est glacée. »

que l'on raconte fut, il y a bien des années, l'émule de nos travaux, le camarade de nos plaisirs.

Parmi ceux-là même qui étaient nos amis les plus chers, avec lesquels nous désirions passer notre vie entière, les associés de nos joies et de nos douleurs enfantines, ces frères enfin de notre choix pour lesquels notre cœur n'avait aucun secret, combien y en a-t-il dont nous ignorons entièrement la destinée? Peut-être, à force de recherches, quelques pages nécrologiques, ou une pierre funéraire, nous apprendraient-elles en quel tems mourut celui qu'en vain nous demandons à la terre; peut-être aussi en trouverions-nous quelques-uns qui, élevés au faîte des honneurs, repousseraient avec dédain le souvenir de cette affection à laquelle ils avaient juré une fidélité éternelle. D'autres, perdus dans le tourbillon des affaires, ont tout oublié, excepté le désir de faire fortune et les moyens d'y parvenir.

Ah! si nous voulons qu'une main amie réponde à la vive pression de la nôtre, cherchons ce camarade qui, tombé dans l'infortune, a vu se dérouler devant lui toutes les misères, et à l'approche duquel se sont fermées sans pitié les portes dorées de la prospérité.

Telles sont, hélas! les vicissitudes des conditions humaines; toutes aboutissent à la tombe! Triste et frappante vérité, si bien peinte dans ces paroles sublimes de Job:

« L'homme meurt et perd toute sa force; il expire, et » ensuite où est-il? Comme les eaux s'écoulent dans la » mer, comme une rivière se dessèche et tarit, ainsi » l'homme est couché par terre et ne se relève point, » et jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cieux, il ne se réveil» lera point et ne sera point réveillé de son sommeil. »

(*Friendship's Offering.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Ornithologie américaine, par M. Audubon (1). — Les deux mondes se sont réunis pour enrichir les sciences de cet ouvrage extraordinaire. L'auteur est né en France, mais aujourd'hui il est citoyen des États-Unis. L'Amérique lui a fourni les objets de ses observations : c'est en Amérique, et souvent au milieu des vastes forêts de ce continent qu'il a fait ses nombreux et admirables dessins; mais on est redevable aux presses de Londres de la publicité que ces chefs-d'œuvre vont avoir dans tout le monde savant. La première livraison ayant été mise sous les yeux du Lycée d'histoire naturelle de New-York, cette société a nommé des commissaires pour l'examiner; voici comment le rapporteur a exprimé le résultat de cet examen :

« Cette livraison représente quarante-neuf espèces d'oiseaux. Elle est, sans contredit, ce que la gravure et la presse ont fait jusqu'à présent de plus magnifique pour l'histoire naturelle. Chaque espèce est représentée dans

(1) Note du Tr. Nous avons emprunté à ce grand observateur les articles sur les crocodiles américains, les pigeons des États-Unis, les serpens à sonnettes et les scènes d'hiver sur les rives du Mississipi, insérés dans nos numéros 22, 24, 25 et 42.

sa grandeur réelle, sans en excepter le dindon sauvage et les plus grandes espèces d'aigles; ces géans des habitans de l'air ont réglé les dimensions des planches dont tout l'ouvrage sera composé. Pour les oiseaux d'une petite taille, l'espace est rempli d'une manière aussi intéressante qu'instructive; on y voit le jeune oiseau, le mâle, la femelle, les plantes qui lui fournissent son aliment favori, les insectes auxquels il fait la guerre, etc. Ainsi, par exemple, la planche qui représente le loriot de Baltimore offre en même tems un beau dessin du tulipier, l'orgueil des forêts américaines; ailleurs, ce sont des lianes élégantes, et sur leurs fleurs des colibris et des oiseaux-mouches formant des groupes disposés avec autant de goût que de succès pour multiplier les moyens d'instruction; car tel a été, jusque dans les moindres détails, le but de M. Audubon. Des quadrupèdes comme le lièvre d'Amérique, des serpens de notre continent, des poissons même répandent encore plus de variété dans ces tableaux, d'autant plus que chaque objet est représenté dans l'attitude de l'une des actions qui le caractérisent le mieux. On voit tous ces oiseaux cherchant ou saisissant leur proie, prenant leur nourriture, ou la distribuant à leurs petits, etc.

» Nous n'avons pas pu juger par nous-mêmes de la fidélité de toutes les représentations, parce que plusieurs des espèces mises sous nos yeux dans cette livraison étaient nouvelles pour nous; mais le dessinateur a si parfaitement réussi, lorsqu'il a tracé les objets qui nous sont connus, que nous ne craignons point d'affirmer qu'une scrupuleuse exactitude est le premier mérite de ce travail, non moins précieux pour la botanique que pour l'ornithologie. L'auteur n'y a pas épargné les contrastes lorsqu'ils offrent quelque instruction; le luxe de végé-

tation que déploient le midi et l'ouest de notre territoire, leurs magnoliers, leurs ketmies sont rapprochés des humbles plantes des montagnes plus voisines des régions boréales.

» On estime que la publication de cet immense ouvrage ne sera terminée qu'au bout de quatorze ans ; mais le sujet sera épuisé, rien n'aura été négligé ni omis. Le texte formera trois volumes in-4°, deux pour les oiseaux de terre, et l'autre pour les oiseaux aquatiques (1). »

La plante aérienne. — On trouve dans la Cochinchine, et même dans quelques parties de la Chine, une plante qui ne se nourrit que d'air. Son calice est petit, ovale et ne contient qu'une seule fleur ; la corolle est composée de cinq pétales de même dimension ; deux d'entre eux, couchés horizontalement, renferment le nectaire ; celui du dessous est oblong, charnu, un peu concave et a la forme d'un bateau : une partie du second se recourbe en forme de tube, et l'autre s'étend sur le pétale inférieur. Les étamines sont deux petits filamens flexibles, attachés au fond du calice à l'extrémité du pétale qui contient le nectaire ; les enthères sont plats et simples ; le pistil consiste en une tige presque

(1) NOTE DU TR. Les rapports académiques sur cette étonnante production de la presse ne font point connaître les conditions de la souscription. Il semble que les corps savans regardent l'ouvrage de M. Audubon comme un monument scientifique dont ils peuvent seuls être dépositaires. Cependant, il y a certainement des particuliers assez riches et assez amis des sciences et des arts, pour ambitionner de se mettre aussi sur la liste des souscripteurs et procurer à leur bibliothèque ce magnifique ornement. Les exemplaires déposés dans des bibliothèques privées ne seront pas perdus pour l'instruction ; leurs propriétaires s'empresseront de les montrer, surtout aux naturalistes, à tous ceux qui seront le plus en état de les consulter avec fruit.

triangulaire légèrement inclinée. La fleur est jaune, plus large que celle du jasmin, et répand une odeur agréable. Les racines sont composées de bulbes noueuses. On trouve cette plante dans les bois, suspendue aux branches des arbres. Si, après l'avoir coupée, on la suspend à une corde ou de toute autre manière, elle continue à végéter, quoique plus lentement, et à fleurir tous les automnes. Elle se multiplie comme les fraisiers, par des filamens qui poussent encore des racines, même lorsqu'ils sont séparés de la plante mère, et continuent à végéter et à fleurir.

Des feux follets. — Il y a certains phénomènes qui se manifestent plus souvent et plus en grand dans le nouveau monde que dans aucune partie de l'ancien continent; entre autres, ceux qui tiennent à l'existence de vastes marais où des matières animales et végétales forment des couches épaisses, dans différens degrés de décomposition. C'est aussi dans les mêmes lieux qu'on voit le plus souvent ces lueurs perfides, source de superstitions populaires, cause de déception et de péril pour les voyageurs égarés pendant la nuit dans des contrées marécageuses. L'Amérique du Sud se livrera quelque jour à l'étude spéciale des miasmes pestilentiels, des gaz délétères, des vapeurs qui rendent presque inutile la prodigieuse fertilité du sol dans les vallées de ses grands fleuves : elle assainira toute son étendue par des procédés que ses habitans auront découverts, excités par l'amour de la patrie, guidés par le flambeau des sciences, armés de toute la puissance des arts perfectionnés. L'Amérique du Nord sent aussi le besoin de se livrer à ces recherches, quoique ses marais soient moins redoutables que ceux de l'Orenoque et de l'immense bassin du fleuve

des Amazones : c'est aux dépens de la salubrité de l'air que le sol y conserve encore presque partout sa fertilité primitive. Il paraît que les bords du Connecticut même ne sont pas encore suffisamment desséchés, quoique la culture y soit établie depuis plus d'un siècle, et que la population y soit assez considérable. La vallée de ce fleuve est fréquemment un des lieux où les feux follets semblent prendre leurs ébats, exécuter leurs danses, etc. Empruntons à un citoyen du Connecticut la description de ce phénomène lumineux :

« J'étais fort bien placé pour observer cette lumière vagabonde que nos compatriotes nomment *will-o'the wisp* et *jack-a-lantern*, et à laquelle les physiciens ont appliqué la dénomination aussi peu convenable de *feu follet* (ignis fatuus). L'habitation de mon père, construite sur un tertre assez élevé, domine de vastes prairies qui s'étendent jusqu'au bord du fleuve et de l'un de ses affluens : au printems, elles sont inondées en grande partie, et elles contiennent long-tems beaucoup d'humidité. Rien n'y intercepte la vue, de manière qu'une lueur assez faible peut être aperçue, pendant la nuit, sur ce tapis très-uni et d'une verdure uniforme : j'y ai donc vu tout à l'aise les feux follets sous les formes diverses qu'ils affectent, assisté à leur apparition, suivi les progrès de leur formation ; j'ai pu vérifier ce que disent nos pêcheurs des évolutions de ces feux, de leurs sauts, de leurs danses. Mais avant de rapporter mes observations, je vais en citer une qui m'a été communiquée par un de mes amis ; elle est très-propre à donner une idée exacte de l'origine et de la nature des feux dont il s'agit, et de leurs apparences les plus ordinaires.

» Cet ami, sorti fort tard de chez moi, fut surpris par

la nuit près d'un marais traversé par une chaussée dont il suivit un bord, chemin ordinaire des piétons. Bientôt après, il vit une lumière sur le bord opposé; imaginant que c'était un compagnon de voyage muni d'une lanterne, il doubla le pas pour le joindre, ce qui ne tarda point, car la lumière était immobile, et beaucoup plus près de l'observateur qu'il ne l'avait cru. Il fit une assez longue station pour examiner ce phénomène : il vit que la flamme était alimentée par un gaz sortant par un petit trou du milieu d'une vase assez tenace. Un sifflement ou une décrépitation se faisait quelquefois entendre, et alors la flamme devenait plus volumineuse pendant quelques instans; elle décroissait, s'éteignait, se rallumait, sans changer de place : il ne se forma point de nouvelle ouverture dans la vase, apparemment parce que cette matière n'était pas assez molle. Toutes ces circonstances caractérisent un dégagement de gaz phosphoré, arrivant par bulles plus ou moins grosses à l'issue par laquelle il s'échappe, et dont la production ne peut être ni continuelle ni également abondante aux différentes époques de sa durée.

» Presque tous les feux follets sont immobiles, comme celui dont je viens de parler; cependant on leur attribue l'instinct capricieux d'éviter ceux qui les poursuivent, et de courir après ceux qu'ils ont fait fuir : ces mouvemens ne sont le plus souvent qu'une illusion. Si le spectateur ignore que le volume et l'éclat de ces feux sont sujets à varier, il croira les voir s'approcher lorsqu'ils lui paraîtront plus grands et plus brillans, et dans le cas contraire, il imaginera que ces objets se sont éloignés. Si le feu s'éteint, le follet s'est caché; si l'inflammation se renouvelle, c'est qu'il lui a plu de se remon-

trer. Il est difficile de se tenir constamment en garde contre ces déceptions, même lorsqu'on est sans préjugés et suffisamment averti.

» On croit généralement qu'il est impossible d'atteindre les feux follets ; on l'a même affirmé dans l'*Encyclopédie d'Édinbourg*, et pourtant c'est une erreur. Un de mes voisins m'en donna dernièrement une preuve irrécusable : « J'en tiens un, me dit-il ; le captif est dans » mon chapeau. » En effet, une vive lumière éclairait l'intérieur de ce chapeau ; une flamme courte, sortant d'un très-petit morceau d'une sorte de gelée, s'était maintenue durant quelques minutes, mais elle allait finir : je n'eus que le tems de la voir, elle s'éteignit. Deux autres de mes voisins furent moins habiles que celui-ci ; c'étaient un jeune homme et une dame auxquels un feu follet causa de vives alarmes. Ils se promenaient pendant une belle nuit, à quelque distance de leur habitation ; apercevant une lumière, ils imaginent que c'est un hôte qui leur arrive, et courent au-devant de lui : quel désappointement ! Ils ne voient qu'une lumière, et personne ne la porte. Saisis d'épouvante, ils fuient de ce lieu de prodiges, se jettent dans la première maison qu'ils rencontrent, et y répandent une terreur qui dura jusqu'au lendemain. Il fallut plus d'une explication pour faire comprendre à ces gens effrayés que ce qu'ils avaient vu était très-naturel et très-ordinaire.

» Un reproche plus fondé que l'on peut faire aux feux follets, c'est qu'ils semblent égarer de préférence ceux qui se mettent en campagne au milieu de la nuit, après de copieuses libations à Bacchus : j'ai vu aussi, dans mon voisinage, un exemple de cette haine des follets pour l'ivrognerie. Après avoir soupé chez un voisin qui

n'épargnait pas l'eau-de-vie, et se piquait de bien traiter ses hôtes, un riche planteur voulut retourner à son habitation, distante d'un quart de lieue. L'obscurité était profonde; l'imprudent voyageur s'égara bientôt, et se dirigea vers un marais. Il y vit une lumière qu'il prit pour celle d'une lampe allumée dans sa chambre pour lui servir de fanal; il marche donc avec confiance, et bientôt il s'embourbe au point qu'il ne peut plus ni avancer ni revenir sur ses pas. Au point du jour, sa famille se mit à le chercher, et le retira du lieu maudit où il avait passé la nuit; je doute pourtant que cette leçon un peu sévère lui ait suffisamment appris à se défier des feux follets, ou à ne plus se mettre en route, par une nuit sombre, après avoir soupé chez son voisin.»

Apparition singulière de poissons dans des lieux sans communication apparente avec des rivières ou des lacs. — Les observations suivantes sont dues à M. Joseph Muse, habitant de Cambridge, dans l'état de Maryland: il les a rédigées après avoir lu, dans des journaux anglais, la relation d'une pluie de harengs dont le major Mackensie fut spectateur dans l'une de ses propriétés sur les côtes du Yorkshire.

« Dans le cours de l'été de 1828, dit M. Muse, je commençai à faire creuser un large fossé dans un terrain sensiblement horizontal, élevé d'environ dix pieds au-dessus du niveau d'une rivière dont il est éloigné d'un mille au moins, point où il s'en rapproche le plus. Des pluies qui survinrent pendant une douzaine de jours forcèrent à suspendre le travail, et remplirent d'eau tout ce que l'on avait creusé jusqu'à ce moment. Lorsqu'il fut possible d'y remettre les ouvriers, j'examinai l'état des lieux, et je trouvai, non sans une grande surprise, que

les deux espèces de perches que l'on trouve dans nos rivières avaient déjà pris possession de ces eaux amassées dans un fossé de quelques toises de longueur. La première espèce atteint jusqu'à douze pouces, et la seconde jusqu'à quinze : celles de mon fossé n'étaient pas de cette taille, mais de quatre pouces au moins, et plusieurs allaient jusqu'à sept pouces. A coup sûr, elles étaient âgées de plusieurs mois : comment se trouvaient-elles dans cette flaque isolée, et dont le sol était parfaitement sec douze jours auparavant? Quelle puissance les enleva de leurs eaux natales pour les exiler, et par centaines, dans un lieu si peu fait pour elles, où une mort inévitable terminerait leur existence, après quelques jours de sécheresse? On ne dira point que des oiseaux aquatiques y ont transporté des œufs de ces poissons; que ces œufs ont eu le tems d'éclore, et la nouvelle génération le tems de parvenir jusqu'à la moitié de sa grandeur ordinaire. D'un autre côté, l'inspection la plus attentive des lieux éloigne toute idée de communication souterraine avec quelques-unes des demeures habituelles de ces poissons. Attribuerons-nous à une trombe cette singulière migration? Mais tout s'est passé près de la demeure de mon fermier; une trombe ne s'en serait point approchée en silence et sans laisser quelque trace de sa présence. Je l'avoue, il ne se présente pour expliquer ce phénomène aucune hypothèse qui me satisfasse.

» Je ne crois point aux générations spontanées, et je ne m'accommode guère mieux des systèmes de Descartes, de Trembley, de Spallanzani, sur la reproduction des animaux; je n'admettrai jamais que des atomes inanimés puissent former des combinaisons capables de manifester la série de phénomènes qui constitue la vie.

» Le fait que je viens de raconter n'est pas le premier

de cette nature que l'on ait vu ici, dans l'enceinte de ma ferme. Un autre fossé creusé dans des terres basses, mais sans communication avec la rivière ni aucune eau peuplée de poissons, s'est aussi trouvé rempli de perches, et mes enfans y ont eu souvent le plaisir d'y faire des pèches abondantes. En consultant mes notices journalières, j'y lis qu'au bout d'une quinzaine de jours après que ce fossé fut plein d'eau, on y prit des perches d'un pied de long. Certes, elles n'avaient pas eu le tems de croître jusqu'à cette dimension depuis le tems qu'elles habitaient mon domaine. Reconnaissons que beaucoup de faits très-réels sont encore inexplicables pour nous, et que notre incrédulité ne les repousse point. On a nié long-tems l'existence des aérolithes; enfin, il a fallu que l'orgueil philosophique se soumît, la vérité s'est fait connaître, aucun doute ne l'obscurcit aujourd'hui : le tems viendra, probablement, où nous saurons avec autant de certitude par quels moyens les poissons parviennent à franchir les limites que la nature semble leur avoir assignées.

» Voici un autre fait moins inconcevable, mais qui, à d'autres égards, mérite aussi une sérieuse attention. Je le tiens d'un médecin bon observateur et très-véridique. On y verra un nouvel exemple de ces prétendus écarts de la nature, de ces dérogations aux lois qui semblent la régler dans le plus grand nombre des cas que nous nommons *ordinaires*, et qu'elle n'observe plus dans quelques circonstances plus rares, moins bien connues et que nous regardons comme *extraordinaires*. Si notre amour-propre nous laissait le tems de réfléchir et d'examiner, nous parviendrions sans doute à découvrir que ce que nous avions regardé comme une *loi générale* ne convient point à tous les cas, et ne mérite nullement le titre dont

nous l'avons gratifié. Voici ce que m'a rapporté le médecin dont je viens de parler :

» Une de ses malades, fille d'une vingtaine d'années, qui avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'époque où il fut appelé pour lui donner ses soins, sentait quelques douleurs d'estomac qui augmentaient de jour en jour. Il lui semblait que des animaux vivans s'agitaient dans son estomac, et la pauvre fille, simple servante, était en butte aux railleries de ses maîtres et des voisins. Cependant, saisie un jour par une douleur plus forte qu'à l'ordinaire, elle vomit deux lézards. Ramenée à la maison, les douleurs continuèrent ainsi que les vomissemens; deux autres lézards furent expulsés dans cette nouvelle crise plus forte que la première, et ce fut alors que le médecin fut appelé. L'un des animaux, dont la malade s'était débarrassée était encore plein de vie et courait dans la chambre; on le conserva dans l'alcool, en sorte que j'ai pu le voir. Le médecin avait cru d'abord que c'était un gecko, espèce terrestre qui fréquente les maisons, et se plaît dans les lieux chauds et abrités; mais je vis sur-le-champ que c'était une salamandre, animal que la fable et la superstition ont rendu si célèbre. J'admirai que plusieurs individus de cette espèce, destinés à vivre au sein des eaux, à une température constamment au-dessous de celle du corps humain, eussent pu naître et se développer dans l'estomac, sans être troublés, à ce qu'il paraît, par aucune des fonctions de cet organe. La servante allait travailler fréquemment, pendant l'été, dans des lieux marécageux où elle ne trouvait, pour se désaltérer, que de l'eau bourbeuse peuplée de reptiles, de grenouilles, de salamandres, etc., qui y déposent leurs œufs. Il y a tout lieu de croire que quelques-uns de ces germes, introduits dans l'estomac de la pauvre fille dont il s'agit,

s'y sont développés, et qu'un certain nombre d'individus ainsi procréés ont parcouru dans cette demeure, qui ne fut pas faite pour les salamandres ou autres animaux de cette famille, les diverses périodes de leur enfance et de leur jeunesse. On entrevoit une explication satisfaisante de ces anomalies si étranges au premier coup d'œil, et cependant on admire encore : peu à peu, des observations plus nombreuses et plus attentives soulèveront un coin du voile ; le génie fera le reste : ne désespérons point de l'intelligence humaine, aussi long-tems qu'on lui permettra d'user de ses ressources. »

Acide sulfurique natif en Amérique. — Le professeur Eaton a découvert de l'acide sulfurique naturel, en grande quantité, soit dans l'état de concentration, soit mêlé d'eau. Il se trouve en Amérique, près de la ville de Byron, comté de Genessée, neuf milles (trois lieues) au sud du canal d'Erié. Cet endroit était connu, depuis plus de dix-sept ans, sous le nom de *Sources Acides*. Là se trouve une élévation de terre de deux cent trente pieds de long, de cent de large et de cinq de haut, au-dessus de la plaine environnante ; elle s'étend du nord au sud. C'est une terre d'alluvion de couleur de cendres, contenant une immense quantité de petits grains de pyrites ferrugineuses ; elle est recouverte d'une enveloppe de matière végétale, de quatre ou cinq pouces d'épaisseur et noire comme du charbon. Cette même substance s'étend de tous côtés, depuis la base de l'élévation du terrain sur la plaine ; son état charbonné résulte de l'acide sulfurique. On a creusé plusieurs trous dans ce monticule ; ils contenaient de l'acide sulfurique étendu d'eau : la force de cet acide augmente avec la sécheresse de la saison. Quand le professeur Eaton l'examina, il avait beaucoup

plu; l'acide était fort étendu d'eau dans quelques endroits; dans d'autres, il était très-fort : il paraissait tout-à-fait concentré et presque sec dans l'enveloppe végétale charbonnée. Dans cet état, il était répandu dans tout le terrain qui présentait l'apparence charbonneuse, à la profondeur de douze ou quinze pouces, et, dans quelques endroits, à celle de trois ou quatre pieds. Mais l'acide était partout plus fort à la surface.

Au printems, lorsque la saison est humide, quelques plantes, telles que la vioulte (*erithronium denscanis*), fleurissent sur cette élévation de terre plus promptement qu'ailleurs; mais, aussitôt que les pluies du printems diminuent, ces végétaux sèchent et paraissent brûlés.

Deux milles à l'est de cet endroit, il y a une autr source acidulée par l'acide sulfurique; là, la quantité d'eau est suffisante pour faire tourner un petit moulin, et cependant cette eau contient assez d'acide pour rougir le sirop de violette et pour coaguler le lait. On assure qu'il existe dans le voisinage plusieurs autres sources minérales acides. On suppose que l'acide sulfurique est produit par la décomposition des pyrites.

Sciences Médicales.

Efficacité du gaz oxigène pour rappeler les noyés à la vie. — Le fait suivant est arrivé chez M. Muse, habitant de Cambridge, dans l'état de Maryland. Un jeune basset, qu'il aimait beaucoup, tomba dans une cave pleine d'eau, peu éloignée de la maison de son maître : on entendit assez long-tems les cris du pauvre animal; mais comme on ne soupçonnait nullement qu'il fût sorti, on n'alla point à son secours, et il fut noyé. Il y avait plus d'une heure que ses gémissemens avaient cessé,

lorsqu'un domestique noir le tira de dessous l'eau où il l'avait trouvé par hasard ; le corps était froid, roide, comparable, dit M. Muse, à un bloc dans lequel on aurait planté quatre chevilles.

Heureusement, M. Muse est médecin ; et comme il s'occupait alors d'expériences sur l'asphyxie, il avait une provision d'oxigène très-pur. Il essaya d'en faire une insufflation dans les poumons de l'animal, la plus copieuse qu'il lui fut possible ; à sa grande surprise, le noyé fit entendre un glapissement court et convulsif, mais enfin c'était la voix de son chien. L'action de l'oxigène fut continuée jusqu'à ce que la provision fût épuisée : on réchauffa l'animal en le plaçant près du feu et en l'enveloppant de couvertures bien chaudes ; on fit des frictions continuelles, et on parvint à faire arriver dans l'estomac une assez forte dose de dissolution ammoniacale. La roideur des membres avait disparu ; la respiration était courte, accélérée ; des mouvemens convulsifs indiquaient l'état de souffrance du ressuscité. Les secours lui furent administrés avec persévérance pendant dix heures consécutives ; on le vit enfin se mettre sur les quatre pattes, faire quelques pas en chancelant. Un peu plus tard, il s'achemina seul à la cuisine, et fit une visite à son chenil ; mais il ne prenait point encore d'alimens, et restait extrêmement faible. Son maître lui administra une médecine qui fit un bon effet ; le quatrième jour, il mangea un peu, et au bout de six jours, M. Muse eut la satisfaction de voir que sa tentative avait eu le succès le plus complet. Il ne fallut pas plus de dix jours pour que son chien reprît son appétit, son embonpoint et toute sa vivacité. Sa voix avait éprouvé une singulière altération ; de grêle et aiguë qu'elle était, elle avait pris une force extraordinaire, et baissé de plusieurs octaves.

Action de l'ammoniaque sur les piqûres des guêpes et des abeilles, et contre le poison des serpens. — Pour que ce remède opère avec célérité et produise tout l'effet dont il est capable, il est essentiel que l'ammoniaque soit très-caustique. On a vu fréquemment que des enfans piqués par des guêpes et auxquels la douleur arrachait des cris de désespoir ont été apaisés sur-le-champ par une application d'ammoniaque. Un jeune garçon qui avait renversé une ruche, et dont la tête, les bras, la poitrine et les jambes enflaient à vue d'œil par l'effet des piqûres de ces insectes, fut guéri comme par enchantement ; il était évanoui, lorsqu'on l'apporta dans la boutique de l'apothicaire, qui lava ses plaies avec une dissolution d'ammoniaque : quelques momens après cette opération, le blessé ne souffrait plus, et raconta son aventure. Le *Journal des sciences médicales et chirurgicales,* publié à Philadelphie, rapporte plusieurs exemples de l'heureux emploi de cette même dissolution pour guérir les personnes mordues par des serpens venimeux, et surtout les nombreuses observations du docteur Moore, dans l'état d'Alabama, où ces accidens sont regardés aujourd'hui comme très-légers, depuis que l'on a sous la main un moyen sûr d'en écarter non-seulement le danger, mais la douleur et les incommodités d'un traitement ou d'un régime. Quelques lavages avec l'ammoniaque font disparaître toutes les traces de la blessure, et ne laissent aucune crainte pour les suites (1).

(1) N. DU TR. A l'occasion de cet article, nous rappellerons les belles expériences faites récemment pour neutraliser, au moyen du chlore, les virus rabique et syphilitique, et le venin des serpens et des vipères; on en trouvera l'exposé dans notre 47e Numéro.

Psychologie.

Aptitude remarquable d'un enfant pour le calcul. — Un enfant à peine âgé de onze ans fait dans ce moment l'étonnement de toute la Sicile, par sa prodigieuse facilité pour le calcul : il se nomme Vicente Zuccano, et appartient à de pauvres parens qui n'ont pas eu le moyen de lui donner la moindre éducation. Les facultés extraordinaires de cet enfant avaient attiré l'attention de toute la ville de Palerme, long-tems avant qu'un examen public les eût montrées dans tout leur éclat. Cet examen eut lieu dans la grande salle de l'académie *del buon gusto*, en présence de quatre cents témoins choisis parmi les personnes les plus instruites et les plus distinguées de la capitale de la Sicile. Afin de prévenir toute espèce de fraude, personne n'eut la liberté d'approcher de l'enfant pendant toute la séance, à l'exception des deux professeurs de mathématiques qui étaient chargés de lui faire des questions et de prendre note de ses réponses.

Vicente Zuccano résolut tous les problêmes qui lui furent proposés avec tant de promptitude et de présence d'esprit, qu'il frappa d'étonnement tout son auditoire. Parmi ces problêmes nous en citerons deux dont l'énoncé était le moins compliqué.

Premier problême. Deux vaisseaux partent à midi de Naples et de Palerme pour venir à la rencontre l'un de l'autre : le premier fait dix milles à l'heure et le second sept milles. A quelle heure les deux vaisseaux se rencontreront-ils, et combien de chemin chacun d'eux aura-t-il parcouru, la différence de Naples à Palerme étant supposée de cent quatre-vingts milles ?

L'enfant répondit, presque sans hésiter, qu'au moment de leur rencontre le premier navire aurait fait cent cinq milles 15/17 et le second soixante et quatorze 2/17. Comme on observait que la première partie de la question restait encore à résoudre, il répondit avec une extrême simplicité qu'il croyait inutile de mentionner cette première partie, puisqu'elle était la conséquence nécessaire de la solution qu'il venait de donner. Cependant comme on insista, il répliqua que les deux bâtimens se rencontreraient à dix heures 10/17 ou dix heures trente-cinq minutes dix-sept secondes, et 11/17 de secondes.

Deuxième problême. Un bataillon exécute trois attaques successives; dans la première il perd le quart de son monde, le cinquième dans la seconde, et le sixième dans la troisième. Après ces trois attaques le bataillon a encore cent trente-huit hommes sous les armes. Quelle était sa force avant le premier combat?

« Elle était de trois cent soixante hommes, répondit l'enfant. — Comment avez-vous pu trouver ce nombre? lui dit-on. — Si les assaillans avaient été en nombre de soixante, répliqua-t-il aussitôt, il en serait resté vingt-trois après les trois attaques : or vingt-trois étant le sixième de cent trente-huit, le nombre des combattans a dû être six fois soixante ou trois cent soixante. — Mais pourquoi supposez-vous soixante plutôt que cinquante ou soixante-dix? — Parce que ces deux derniers nombres ne sont divisibles ni par quatre ni par six. »

On voit que le jeune Vicente Zuccano ne fait aucun usage des méthodes adoptées par les mathématiciens. Le marquis Schis fut le premier qui découvrit les facultés prodigieuses de cet enfant; il seconda de tout son pouvoir les démarches des personnes les plus distinguées de Palerme, pour obtenir que le gouvernement se chargeât

de développer dans cet enfant extraordinaire les germes miraculeux de la nature.

Instruction Publique.

Persécutions dirigées sur le continent contre l'instruction publique et les sciences. — C'est à un citoyen des États-Unis, venu en Suisse pour y observer les établissemens d'éducation, que nous empruntons des particularités sur ce qui se passe dans deux états voisins. La lettre du voyageur est datée d'Hofyl.

« Vous savez, sans doute, que le baron de Zach a subi à Paris une opération dangereuse, qu'il se porte maintenant assez bien. Il a passé presque tout l'été en Suisse; mais quoique j'aie fait tous mes efforts pour le voir, je n'ai pu le rencontrer nulle part. Un de ses amis m'a raconté que l'ambassadeur de Prusse ayant demandé pourquoi le gouvernement sarde avait prohibé dans ses états la *Correspondance astronomique* de M. de Zach, et banni le célèbre rédacteur (1), on lui répondit que le journal tendait évidemment à rendre vulgaire la doctrine impie du mouvement de la terre autour du soleil. On ne s'attendait point à voir renouveler de nos jours, même en Italie, l'aventure de Galilée, à l'inquisition près. On ne connaît point, on ne peut concevoir dans notre pays le mélange d'un haut savoir concentré dans

(1) N. du Tr. Quoique M. de Zach se soit déclaré l'ennemi, le détracteur obstiné de la France et surtout des astronomes français, nous n'en partageons pas moins l'indignation universelle contre ses persécuteurs. Ce n'est pas seulement à un savant, mais aux sciences, à la raison humaine que le gouvernement sarde a fait un outrage que l'histoire vengera.

quelques hommes et de la stupide ignorance dans laquelle on retient la multitude. Ce spectacle m'afflige même en Suisse, dans ce pays qui est, pour l'Europe moderne, la terre classique de la liberté. Plusieurs cantons ont environné la presse de difficultés si rebutantes, que l'on n'y imprime presque plus. On y surveille l'enseignement, de peur qu'il n'aille trop loin, et que le peuple n'acquière une instruction qu'il serait difficile de lui faire perdre. Les jésuites chassés de France se sont répandus dans les cantons catholiques, et partout où ils s'établissent, les ténèbres deviennent plus épaisses. Dans la réalité, l'opinion publique, dont on vante la puissance, n'a remporté jusqu'à présent, en Europe, aucune victoire profitable ; les promesses et les institutions qu'elle a pu arracher à quelques monarques ne sont en général que des leurres, des voiles jetés sur des projets qui n'ont certes rien de libéral, et dont le bien de l'humanité n'est pas le but.

» Cependant, de simples particuliers, et même quelques états, poursuivent avec persévérance de généreuses entreprises, qui rendront un jour les plus grands services à l'éducation des peuples, lorsque les gouvernemens n'y mettront plus d'obstacles. Avec l'aide de la Providence, j'aurai la satisfaction de rassembler, au profit de notre patrie, de précieux matériaux qui nous manquent encore, et dont je puis faire provision dans le pays où je suis. L'été dernier, ma mauvaise santé ne m'a pas permis de consacrer assez de tems à cette recherche ; je veux la pousser jusqu'au bout. Puissé-je être, entre les mains de la divinité, un instrument pour élever chez nous l'édifice de la véritable éducation, de cette action si puissante sur la jeunesse, qui agrandit l'ame, inspire la générosité civique, le dévouement à la

patrie, à l'humanité! Jusqu'à présent, nos écoles ne sont rien de ce qu'il faut qu'elles deviennent; les connaissances que l'on y acquiert sont presque inutiles pour le bien, et servent beaucoup mieux pour le mal. Je passerai donc l'hiver ici, où j'ai sous les yeux le plus intéressant objet d'étude que l'Europe pût m'offrir. »

Littérature.

État de la littérature périodique en Espagne.—Un changement vient malheureusement d'avoir lieu dans la direction de la *Gazette de Madrid*, qui avait été jusqu'ici confiée à D. Félix Reinon, écrivain et philosophe distingué, qui jouit d'une haute réputation à l'université de Séville. Les derniers événemens qui se sont succédé en Portugal ont engagé l'éditeur à donner un aperçu sage, mesuré, mais authentique de ce qui s'était passé, et l'exactitude et l'impartialité de son récit ont constitué, aux yeux des apostoliques, un crime assez grand pour que l'on ait mis à la place de don Félix un moine et un curé, gens obscurs et méprisables sans doute sous le rapport littéraire, et qui se montreront, on doit s'y attendre, ennemis de la lumière, aussi bien que leurs dignes patrons. *El Diario de Avisos* continue à indiquer le jour et l'église où l'on annoncera la sortie récente d'une ame du purgatoire, puisque c'est dans ce seul but qu'il a été créé, tandis que le nouveau recueil intitulé *El Diario literario politico y mercantil*, qui paraît trois fois par semaine, et doit traiter des belles-lettres et des sciences naturelles, pourra bien s'éteindre faute de matériaux; car, sans le secours d'une philosophie indépendante, un journal se soutiendra-t-il jamais? Pour le *Mercure de l'Es-*

pagne, qui se publie mensuellement, il n'éprouve point d'interruption; il sait tirer bon nombre de nouvelles de Constantinople et d'autres pays, dont les transactions politiques et sociales sont plus analogues au goût et aux vœux du divan de Madrid. La liste des écrits périodiques de la capitale vient de s'augmenter aussi du *Duende satirico del Dia.* C'est la création d'un zélé capitaine de volontaires royalistes; mais le nom de l'auteur, celui de l'imprimeur lui-même, sont presque inconnus.

Le seul journal des provinces est celui de Cadix, qui chasse de race avec la *Gazette de Madrid,* quoique l'éditeur soit un homme de talent. Parmi les recueils scientifiques, nous citerons les *Decadas de Medicina* et *di Cirurgio practicas.* Elles paraissent trois fois par semaine, à Madrid, et sont rédigées par le Dr Hurtado, l'un des plus zélés sectateurs de la nouvelle doctrine de M. Broussais. Un journal de médecine avait aussi été établi à Barcelonne, mais le nombre des abonnés n'a pas suffi, et il n'a pas été continué.

Statistique.

Entreprises agricoles faites à la Nouvelle-Hollande. — On sait qu'il s'est formé, à Londres, une grande association connue sous le nom de *Société agricole australienne*, pour l'exploitation d'une quantité considérable de terrains dans la Nouvelle-Galle du Sud. Il paraît que cette société, qui est destinée à un plus heureux avenir que toutes ces entreprises par actions formées en 1824 et 1825, et qui ont été, pour la Grande-Bretagne, la source de si grandes pertes, a publié, au commencement de cette année, son cinquième rapport

annuel. Malgré les difficultés qui se sont élevées à l'égard de l'un des employés supérieurs, qu'il a fallu renvoyer, les affaires de la compagnie sont en général dans un état croissant de prospérité. Les haras et les troupeaux ont été mieux classés; l'établissement d'une laiterie et la culture des céréales sur une grande échelle, ont bien réussi. Le dernier recensement des troupeaux, fait au 31 janvier 1828, donne 12,290 têtes de brebis, béliers ou agneaux, et l'on suppose que ce nombre s'est accru depuis. Il y avait alors 195 chevaux, y compris 100 jumens poulinières. On espère que ce sera bientôt un article de vente dans la colonie, et d'exportation dans l'Inde. Le nombre des têtes bovines était de 2,000, avec espoir d'un grand accroissement. Les propriétés étaient occupées par un nombre d'ouvriers et de surveillans, qui donne tous les moyens possibles pour la culture et les améliorations projetées. Trois vaisseaux chargés de moutons mérinos et de chevaux étaient arrivés au port Saint-Stéphens, et sur les 928 moutons, 35 seulement étaient morts pendant la traversée.

Les limites des possessions de la compagnie ont été posées, de concert avec les agens du gouvernement colonial. L'étendue totale est de 1,048,960 acres, dont 35,840 de côtes improductives; ce qui forme sur la carte un district d'environ cinquante milles de long et trente de large. Cette vaste propriété est située sous le 32e degré de latitude australe, c'est-à-dire environ un degré au nord de Port-Jackson; elle est bornée au midi par le Port-Stéphens, rade spacieuse, qui offrira sans doute de grands avantages commerciaux.

Un vaisseau chargé de laines produites sur les terres de la compagnie est arrivé, et leur vente annonce des résultats heureux. Il est prouvé que ces laines se tra-

vaillent bien, et leurs premières qualités ont été déclarées par les fabricans supérieures, sous quelques rapports, à toutes les autres employées dans le commerce. Un autre chargement est attendu ce printems ou l'automne prochain. Toutes les productions agricoles sont singulièrement favorisées à la Nouvelle-Galles, par la douceur des hivers. M. Martin raconte qu'à Paramatta il lui est arrivé de détacher, dans cette saison, des citrons et des oranges des arbres où ils étaient suspendus.

A l'égard des mines de charbon de terre, pour lesquelles le rapport précédent portait que l'on était en négociations, les directeurs annoncent qu'il a été conclu avec le gouvernement un bail pour 3,000 acres de terrain ; que l'état renonce à l'exploitation de la houille, et qu'en conséquence des ordres ont été donnés pour que les agens de la Compagnie commencent avec activité ce travail, qui promet des profits considérables et de grands avantages pour la colonie.

En résumé, il paraît que la Société Australienne doit accélérer encore les étonnans progrès des établissemens de l'Angleterre dans cette partie du monde, destinée à la fois à donner un asile à sa population surabondante, à fournir à son industrie de nouveaux produits bruts, et à offrir un vaste débouché à ses produits fabriqués. Ne doutons pas que la Nouvelle-Galles, grâce à toutes les circonstances heureuses où elle se trouve, ne joue un jour dans le monde austral un rôle équivalent à celui des États-Unis dans le Nouveau-Monde. Comme ceux-ci elle possède l'immense avantage d'appartenir à cette souche anglaise si naturellement disposée à tous les arts de la civilisation.

Nouveaux états de l'Amérique du Sud. — Dans le

moment où une nouvelle tentative de l'Espagne, pour faire rentrer sous sa domination ses anciennes possessions de l'Amérique du Sud, fixe de nouveau l'attention sur les états qui s'y sont constitués, nous croyons devoir donner, sur leurs divisions politiques et administratives, des renseignemens plus exacts et plus complets que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour.

DIVISIONS POLITIQUES.

1° La république des provinces unies de Rio de la Plata	600,000
2° La république du Chili	1,200,000
3° La république du Pérou	1,736,923
4° La dictature du Paraguay	500,000
5° La république de Bolivia	1,200,000
6° La république de Colombie	2,711,296
7° La république du Mexique	8,000,000
8° La république de l'Amérique centrale	1,700,000
9° L'empire du Brésil	4,000,000
	21,648,219

DIVISIONS PROVINCIALES.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

OU

PROVINCES UNIES DE RIO DE LA PLATA.

Provinces.	Provinces.
Buénos-Ayres.	Missions.
Cordoue.	Monte-Video ou Banda oriental.
Corrientes.	Rioja.
Catamarca.	Salta.
Mendosa ou Cuyo.	

SUITE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

Provinces.	Provinces.
Santiago de Estero.	San Luis.
Santa-Fé.	Tucuman.
San Juan.	Tarija.

Capitale : BUÉNOS-AYRES.
Habitans : 100,000.

CHILI.

Provinces.	Provinces.
Coquimbo.	Maule.
Aconcagua.	Concepcion.
Santiago.	Valdivia.
Colchagua.	Chiloe.

Capitale : SANTIAGO.
Habitans : 40,000.

Arauco, la plus belle partie du Chili, occupée par des Indiens indépendans, n'est pas comprise dans cette nomenclature.

PÉROU.

Provinces.	Provinces.
Cercado.	Maynas.
Canta.	Potas.
Cannette.	Piura.
Chancay.	Huanuco.
Ica.	Huaylas.
Santa.	Xauxa.
Huarochiri.	Pasco.
Yauyos.	Huamalies.
Cajamarca.	Conchucos.
Chachapoyas.	Huari.
Chota.	Cajatambo.
Huamachuco.	Tarma.
Jaen.	Lampa.
Lambayeque.	Azangaro.

SUITE DU PÉROU.

Provinces.	Provinces.
Caravaya.	Lucanas.
Chucuito.	Tuyacaja.
Guancani.	Castrovireyna.
Cercado.	Parinacochas.
Moquegua.	Cercado.
Arica.	Abancay.
Tarapaca.	Aymaraes.
Condesuyos.	Calca.
Caylloma.	Chumbivilias.
Camana.	Cotabambas.
Anco.	Paruro.
Andaguailas.	Paucartambo.
Cangallo.	Quispicanchi.
Guamanga.	Tinta.
Huancavelica.	Urubamba.
Guanta.	

POPULATION.

Blancs.	240,819
Indiens	998,846
Métis	383,782
Mulâtres libres.	69,848
Esclaves.	43,628
Total.	1,736,923

Capitale : LIMA.
Habitans : 70,000.

HAUT PÉROU ou BOLIVIA.

Provinces.	Provinces.
Zinti.	Paria.
Yamparaes.	Oruro.
Tomina.	Carangas.

SUITE DU HAUT PÉROU.

Provinces.	Provinces.
Atacama.	Sacaba.
Lipes.	Tapacari.
Porco.	Arque.
Chayanta.	Palca.
Chichas.	Clissa.
Pacajes.	Mizque.
Sica-Sica.	Mojos.
Chulumani.	Chiquitos.
Omasuyos.	Valle Grande.
Larecaja.	Pampas.
Apolobamba.	Baures.

Capitale : CHUQUISACA.
Habitans : 18,000.

PARAGUAY.

Capitale : ASSOMPTION.

COLOMBIE.

Provinces.	Provinces.
Cumana.	Mérida.
Barcelona.	Trujillo.
Marguerita.	Tunja.
Guyana.	Pamplona.
Caracas.	Socorro.
Carabobo.	Casanare.
Varinas.	Bogota.
Apure.	Antioquia.
Maracaïbo.	Maraquita.
Coro.	Neiva.

SUITE DE LA COLOMBIE.

Provinces.

Cartagena.
Santa Marta.
Rio de la Hacha.
Panama.
Veragua.
Popayan.
Choco.
Pasto.
Buena Ventura.

Provinces.

Pinchincha.
Imbubura.
Chimboraso.
Cuença.
Loja.
Jaen.
Maynas.
Guayaquil.
Manali.

Capitale : Bogota.
Habitans : 60,000.

MEXIQUE.

États fédérés.

Chiapa.
Chihuahua.
Coahuila et Téjas.
Durango.
Guanajuato.
Mexico.
Michoacan ou Valladolid.
Nueva Leon.
Oajaca.
Puebla de los Angeles.
Queretaro.
San Luis de Potosi.
Sonora et Sinaloa.

États fédérés.

Tabasco.
Tamaulipas.
Vera-Cruz.
Xalisco, autrefois Guadalajara.
Yucatan.
Zacatécas.
Territoires de la haute et basse Californie.
Tlascala.
Colima.
Santa-Fé du nouveau Mexique.

Capitale : Mexico.
Habitans : 170,000.

AMÉRIQUE CENTRALE.

États fédérés.
Guatimala.
San Salvador.
Honduras.

États fédérés.
Nicaragua.
Costa Rica.

Capitale : GUATIMALA.
Habitans : 36 à 40,000.

BRÉSIL.

Provinces.
San Pedro.
Santa Catalina.
San Pablo.
Rio-Janeiro.
Espiritu Santo.
Bahia.
Sergype.
Alagoas.
Fernambuco.

Provinces.
Minas Geraes.
Goyaz.
Mata-Grosso.
Paraiba.
Rio Grande.
Ceara.
Riaühy.
Maranham.
Para.

Capitale : RIO-JANEIRO.
Habitans : 200,000.

Il est triste que les différens états de l'Amérique espagnole, malgré l'uniformité de leurs intérêts et la communauté de leur origine, aient déjà des inimitiés violentes les uns contre les autres, quand leur commun ennemi ne renonce pas encore à les ramener sous son joug. C'est ainsi que le Pérou est en guerre avec la Colombie ; que les chefs de Buénos-Ayres ont toujours vu avec ombrage l'ascendant de Bolivar ; que Guatimala a pris les armes à plusieurs reprises contre le Mexique ; et que le tyran du Paraguay refuse de communiquer avec

aucūn de ces gouvernemens. Toutes ces inimitiés auront cessé sans doute à la nouvelle des armemens que l'Espagne préparait dans les rades de Cuba.

Commerce.

Situation de la place de Londres.— S'il faut en croire les plaintes des principaux négocians de la Cité, le commerce, après avoir fondé la prospérité de la Grande-Bretagne, tendrait à s'en éloigner. Les demandes de l'étranger pour les produits anglais sont toujours fort peu multipliées, surtout quand on les compare à la masse de ces produits. Les affaires avec l'Amérique du Sud ont en particulier éprouvé, dans ces derniers tems, une si grande diminution que plusieurs maisons de Londres qui, il y a quelques années, employaient un grand nombre de commis, par suite de leurs opérations avec cette partie du monde, n'en ont plus aujourd'hui que deux ou trois. Il ne faut pas espérer que cet état de choses puisse changer avant la cessation de l'anarchie et des guerres intestines qui désolent les nouvelles républiques et qui y paralysent la production. D'ailleurs leurs marchés seront encore encombrés pour long-tems de marchandises européennes : la Grande-Bretagne et la France y ont envoyé bien plus de produits qu'elle ne pouvait en consommer ; et les négocians qui ont vendu à terme au commerce de ces différens états, n'ont guère fait de meilleures affaires que les capitalistes qui se sont fiés au crédit de leurs gouvernemens.

Notre commerce avec les États-Unis est dans une si-

tuation plus prospère. Dans ces derniers mois, ils nous ont fait beaucoup de demandes. Si ces demandes n'ont pas été très-remarquées, cela vient seulement de la facilité et de la promptitude avec lesquelles nos fabriques ont pu y satisfaire, à cause de leurs méthodes abrégées et de leur nombre.

En général nous ne croyons pas que l'état de choses qui existe aujourd'hui, tant en Angleterre que sur le continent, puisse s'améliorer au moins d'ici à bien longtems. Cet état de choses n'a pas été déterminé par des circonstances extraordinaires et qui doivent avoir une fin prochaine. Il résulte d'une prodigieuse concurrence qui tend nécessairement à l'avilissement de tous les prix. Le commerce et l'industrie doivent donc se soumettre à des circonstances qu'il n'est pas en leur pouvoir de modifier. Les négocians ou les fabricans qui voudront maintenir un état de maison dispendieux dans l'espoir chimérique de bénéfices à venir, et dans l'idée que ce qui se passe maintenant est une crise et non pas une situation permanente, courront à une ruine inévitable. Il n'y a que la modération des désirs et des dépenses personnelles qui puisse sauver ceux qui se sont engagés dans ces périlleuses carrières.

De ces considérations générales, nous allons passer à l'examen de quelques branches particulières de commerce.

Les demandes de produits coloniaux ont été considérables, et les prix se sont en général bien maintenus; mais cela résulte surtout des approvisionnemens faits dans le mois dernier par la marine, qui a acquis une quantité considérable de sucre et de rum. Cependant on a fait aussi des exportations très-considérables de sucre raffiné, et les demandes de cet article ont même été si

fortes qu'il s'était fait beaucoup de demandes à terme, attendu que ce que l'on avait sous la main était insuffisant.

Il ne s'est rien passé d'important relativement aux cotonnades; les prix sont toujours peu élevés; cependant les tissus nommés *cotton-twist* ont trouvé dans ces derniers tems un débouché considérable en Chine et dans les contrées voisines. Ce n'est que depuis deux ans que l'utilité de cet article a été appréciée dans cette partie du monde, et la consommation s'en accroît rapidement. Les quantités que l'on y a exportées se sont trouvées au-dessous de la demande. Quelques acheteurs siamois se sont transportés dans notre établissement de Singapore pour acheter des *cotton-twist*, et les prix de vente ont été très-élevés.

Les dernières faillites dans la fabrication et le commerce de la laine ont eu une influence moins funeste qu'on ne le craignait. Dans notre opinion, cette branche d'industrie ne deviendra plus profitable à ceux qui l'exercent que lorsque d'autres faillites qui menacent encore seront consommées. Il faut que toutes les maisons qui ne se soutiennent que par des moyens artificiels et factices s'écroulent pour que les autres puissent trouver dans leurs prix de vente une juste indemnité de leurs frais, de leurs peines et de leurs chances.

Il y a eu très-peu d'oscillations dans le marché des fonds publics qui continuent à se maintenir à un très-haut prix. Les événemens de la guerre de Russie n'ont pu même ébranler ces prix. Le remboursement projeté des trois et demi et des quatre pour cent va tendre encore à élever ce cours. Cette hausse sera en outre favorisée par le remboursement du cinq en France, qui sera, dit-on, converti en quatre pour cent ou trois et demi. C'est à

tort que l'on suppose que cette dernière opération sera hasardeuse. L'impossibilité de placer leurs fonds ailleurs forcera les capitalistes français d'accepter les propositions du gouvernement. Comme c'est surtout à Paris que se trouvent les propriétaires de rentes, il en résultera une diminution considérable dans le revenu des habitans de cette capitale.

Quant aux fonds étrangers, ceux de la Grèce se sont améliorés depuis les récens événemens de la Turquie. Il n'en est pas de même de ceux de l'Amérique du Sud ; ils sont toujours dans le plus grand avilissement. On peut avoir un contrat de rentes de six pour cent dans les fonds de Buénos-Ayres, pour dix-huit livres, et pour seize dans ceux de Colombie.

REVUE

BRITANNIQUE.

DES MAISONS DE JEU

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE (1).

Dans tous les codes de morale et dans le dialecte ordinaire du peuple, la passion du jeu est classée parmi les vices. Mais comme on ne se rend guère compte ni de ses propres impressions, ni du sens réel des mots qu'on

(1) Note du Tr. *Le plus grand bien du plus grand nombre*; telle est la base des doctrines de Bentham et de son école, qui a pour organe le *Westminster Review*. Nous avons cru devoir, en empruntant à la Revue benthamiste cet article sévère et remarquable, lui conserver ce caractère de puritanisme philosophique, de déductions algébriques et de dialectique plus sévère qu'élégante, marques distinctives d'une école austère, abstraite et réformatrice, qui fait chaque jour des progrès en Angleterre. Déjà elle a dépassé le libéralisme de la *Revue d'Edinburgh*, la philanthropie de Burdett, les sarcasmes de lady Morgan, et les réformes hardies de M. Brougham, qu'elle n'avoue plus pour auxiliaire, mais seulement pour précurseur, et qu'elle signale comme un homme utile, mais arriéré, comme un légiste instruit, mais timide. Voyez, sur cette secte politique, l'article intitulé : *Du radicalisme philosophique en Angleterre*, dans notre 48e numéro. Voyez aussi les divers articles que nous avons empruntés à la *Revue de Westminster*, dans les numéros 8, 10, 11, 12, 14, 16, 27, 37, etc.

emploie, aucun législateur de morale n'a clairement indiqué pourquoi *jouer* est un vice. Hasarder l'argent qui m'appartient, le dilapider même, ce peut être folie; mais crime! Pourquoi le mal que je me fais à moi-même, la blessure que je me porte, la faute que je dois seul me reprocher; pourquoi en faire un délit spécial contre la société?

La réponse est facile. Le jeu, la passion du jeu, tendent à diminuer la somme de notre bonheur, à augmenter la somme de nos maux individuels et publics. C'est là le grand *criterium* de la moralité des actions. Rangez parmi les bonnes œuvres tout ce qui contribue au bien-être de l'humanité; parmi les mauvaises, tout ce qui l'entrave, le corrompt ou l'altère. Si vous appliquez cette infaillible pierre de touche au penchant dont il est question, vous reconnaîtrez bientôt dans laquelle de ces deux classes la philosophie et le bon sens ont dû nécessairement le placer.

Sur cent joueurs, il y a soixante-dix perdans. Perdre de l'argent, ce représentant universel des jouissances de la vie, c'est perdre une somme équivalente de bien-être. Argument palpable et sans réplique. Cependant ne semble-t-il pas suffisant? Nous ajouterons que le joueur qui perd, ainsi que celui qui gagne, se dépouillent tous deux de propriétés plus précieuses que l'or dont ils sont avides: ils perdent, en s'asseyant à la table de jeu, leur tems d'abord, puis leurs habitudes d'ordre, d'industrie, d'attention, d'économie et de travail. Une passion insatiable dévore leurs momens, absorbe leurs idées, détruit tous leurs autres penchans. Ces qualités acquises ou naturelles, qui pourraient aider un joueur à regagner l'argent que son malheureux plaisir engloutit, s'effacent et disparaissent. Il cesse de produire et de travailler; citoyen

autrefois industrieux et actif, il devient non-seulement un malheureux, mais un malhonnête homme. Le coup dont il se frappe rejaillit sur la société tout entière qu'il écrase du fardeau de sa paresse et corrompt par l'exemple de son vice.

Si l'on révoque en doute l'assertion avancée plus haut, « que la majorité des joueurs perd au lieu de gagner ; » si l'on prétend que le seul effet du jeu est de déplacer l'argent, d'accélérer sa rapide circulation, et de faire tomber entre les mains de Pierre la somme que Jacques possédait auparavant, nous ne pourrons réfuter cette erreur que par des formules, dont un mathématicien célèbre avait fait usage avant nous.

Une somme perdue par tel individu est gagnée par tel autre : la fortune de l'un s'accroît, dans l'opinion du vulgaire, de tout ce que celle de l'autre perd. Mais, par une règle dont l'explication se trouve dans tous les élémens d'algèbre, la proportion entre la somme perdue et la fortune du perdant est invariablement plus grande que ne l'est la proportion entre la somme gagnée et la fortune du gagnant ; ou, pour nous exprimer d'autre manière, le premier perd une plus grande masse de bonheur que l'autre n'en gagne. Supposez deux joueurs disposant l'un et l'autre d'un capital de mille livres sterling : l'un des deux en perd cinq cents que l'autre gagne. Le premier n'a plus que cinq cents livres sterling, et par conséquent sa fortune éprouve une diminution de cent pour cent ou de moitié ; tandis que l'autre, maintenant possesseur de quinze cents livres, n'a ajouté à son avoir que 50 pour cent : il suit de là que les chances de gain sont toujours moindres que les chances de perte. Démonstration mathématique, irrécusable, qui prouve que, dans ce passage du capital en question des mains d'un joueur

dans celles d'un autre, il se fait toujours une perte considérable d'argent, c'est-à-dire de bien-être ou de bonheur matériel.

Ces chiffres, plus éloquens que toutes les déclamations possibles, nous dispenseront de développer longuement nos idées sur le jeu et sur les suites fatales qu'il entraîne. Nous n'aurons pas besoin de montrer à nos lecteurs des familles entières plongées dans la misère, des cadavres de joueurs suicidés, une longue série de forfaits et de fléaux émanant de ces repaires qu'on nomme *maisons de jeu.* Aucun de ces tableaux ne corrigerait un joueur. Ce qu'il veut, c'est de l'or, c'est-à-dire de la puissance, des jouissances, du bien-être. Sous ce rapport, il ressemble à tous les hommes; mais il se trompe dans le choix des moyens; et l'on ne peut espérer de le ramener à la raison qu'en lui démontrant mathématiquement, comme nous l'avons fait, la déception dont il est victime, en lui prouvant qu'au lieu de courir une chance de bonheur fortuit, il se soumet non à une chance, mais à une certitude de malheur et d'infortune.

Il est plus important encore de considérer la passion du jeu, les établissemens fondés pour l'entretenir et l'exploiter, et les gens adonnés à ce penchant désastreux, de les considérer, dis-je, dans leurs rapports avec le gouvernement et l'administration.

1° Le gouvernement doit-il permettre l'établissement des maisons de jeu, sans les prohiber ni les sanctionner ?

2° Doit-il les prohiber entièrement et sans restriction, comme en Angleterre ? et cette prohibition une fois portée, peut-il en modérer ou en pallier les effets ?

3° Doit-il leur accorder une sanction conditionnelle et restreinte, comme en France, par certaines dispositions de police ? Doit-il prélever une taxe sur les bénéfices de

ces établissemens et les prendre ainsi sous sa protection et son patronage indirect ?

Ces questions sont d'une importance et d'une complication extrême. Soumettons-les à une enquête raisonnée, moins solennelle sans doute que les enquêtes parlementaires (1), mais qui du moins ira droit au fait, et dédaignant toutes les circonlocutions et tous les ménagemens, examinera la matière en elle-même, la retournera sous toutes ses faces et ne négligera aucun des détails qui peuvent éclairer ce sujet. Deux ouvrages récemment publiés, l'un sur les salons parisiens, où la fureur du jeu règne depuis la révolution, et sur les maisons de jeu sanctionnées par le gouvernement français (2), l'autre sur les établissemens de même genre (3) qui subsistent à Londres, et défient insolemment toutes les attaques et toutes les prohibitions de la loi, nous fourniront des renseignemens curieux sur l'organisation intérieure, les habitans et les mœurs spéciales de ces repaires. Nous entrerons d'abord dans les maisons de jeu que la police parisienne surveille et protège, et nous verrons quels effets produit cette manière de procéder ; de là nous passerons aux *enfers* (4)

(1) *Parliamentary informations, inquests and reports.* Des commissions sont nommées d'office pour faire ces enquêtes, qui souvent remplissent des volumes entiers.

(2) *Ecarté, or the Salons of Paris.* — *L'Écarté ou les Salons de Paris.* Londres, 1829, 2 vol.

(3) *Life in the West, or the Curtain drawn, a Novel.* Dedicated with permission to the R. Hon. Rob. Peel, M. P., etc., by a Flat enlightened. — *La Vie de l'Occident* (le quartier de Londres à la mode) ou *le Rideau levé ;* Nouvelle dédiée avec permission au très-honorable Robert Peel ; contenant des esquisses, scènes, conversations, anecdotes de la plus haute importance pour les familles du grand monde ; *par une dupe convertie.* Londres, 2 vol.

(4) *Hells :* c'est le nom générique et reçu des maisons de jeu anglaises.

de la capitale britannique, sanctuaires mystérieux et sanglans où les initiés seuls sont admis : nos déductions rigoureuses et la comparaison de ces deux modes administratifs nous conduiront naturellement aux conclusions que nous voulons atteindre.

On ne doit pas attendre de nous un tableau complet des maisons de jeu parisiennes : mais du moins nos observations seront exactes. Il y en a de tous les degrés et pour tous les rangs. Depuis le pauvre ouvrier, qui entre le samedi soir dans l'un des temples de Mammon établis au Palais-Royal, jusqu'à l'ambassadeur et l'altesse, toutes les classes de la société peuvent satisfaire à Paris, sous la protection et la sanction de la loi, cette passion malfaisante. Nous ne nous occuperons pas ici du *Salon des Étrangers*, sanctuaire privilégié dont les desservans appartiennent à cette classe que nulle critique n'effraie, que nulle mesure pénale ne peut atteindre, que rien ne déshonore, qui a le moyen d'avoir des vices et la puissance de les faire respecter (1). La fleur de l'aristocratie européenne y déploie toute sa splendeur, et les napoléons qu'on y recueille ou qu'on y perd sortent de poches privilégiées : toute remontrance serait vaine, tout conseil inutile, toute réforme impossible : fermez le *Salon des Étrangers*; on jouera dans le salon des sérénissimes.

(1) Note du Tr. Ce dédain démocratique de l'écrivain de la *Revue de Westminster* contre les classes privilégiées est digne de remarque; le trait d'humeur misanthropique qu'il lance contre elles, comme indignes de sa censure, rappelle vivement les boutades du même genre que Rousseau se permettait souvent. Mais c'est à peu près là le seul point de rapport qui existe entre le philosophe genevois et l'école de Bentham et de Mill, école pratique tout-à-fait étrangère au spiritualisme sentimental de Rousseau.

Descendons un degré plus bas ; nous trouverons vers l'extrémité de la rue de Richelieu, qui donne sur les boulevards, tout à côté du *salon* que je viens de désigner sans vouloir le peindre, un palais, dont l'apparence extérieure n'est pas moins aristocratique que celle du palais voisin. C'est *Frascati*. L'intérieur des appartemens répond à la magnificence du portique. De vastes galeries de plain-pied, une élégance de décorations, une richesse d'ornemens qui rivalisent avec les plus brillantes résidences des princes et même des rois ; des repas splendides ; un luxe éblouissant ; la réunion de tout ce que la volupté a de plus recherché, de tout ce que la sensualité la plus raffinée peut désirer ou inventer, suffiraient pour attirer dans ce lieu de délices une multitude enivrée, quand bien même l'amour du gain ne joindrait pas à ces prestiges sa séduction toute puissante. Des colonnades et des statues ; des appartemens où le marbre et l'or confondent leur éclat ; des portes battantes qui conduisent à une vaste terrasse, d'où l'on descend dans un beau jardin, rappellent les magnifiques palais d'Italie. Un peuple de femmes brillantes, Armides de la table de jeu, courtisanes aristocrates, cachant sous leur élégance la honte de leur profession, complétait naguère cet enchantement. De plus, afin d'attirer les jeunes gens à *Frascati*, tous les quinze jours on y donnait des bals, dont les danseuses étaient choisies parmi les plus séduisantes bayadères de l'Opéra. Un repas, où l'on buvait des vins capiteux, et où on se trouvait placé près de ces beautés faciles, coupait l'uniformité de la soirée. De cette manière tous nos penchans vicieux étaient excités à la fois sous la surveillance et avec l'appui des magistrats chargés de les réprimer. Si nos renseignemens ne nous abusent pas, un exil récent vient de frapper cette élé-

gante prostitution. Les bals où elle s'exerçait ont été défendus; et le dernier bail de trois années, accordé à la ferme des jeux, a stipulé l'exclusion des femmes, et réduit le nombre des maisons de jeu. Cet antécédent semble offrir quelque espérance de réforme.

Frascati prétend, comme le *Salon des Étrangers,* aux honneurs d'une société élégante et choisie. Mais dans le fait, et comme le prouve assez l'admission des dames que j'ai nommées tout à l'heure, il suffit de s'y présenter sous les livrées de l'opulence, pour pénétrer dans son enceinte. Un habit élégant et de beau linge équivalent à un billet d'entrée : vous serez accueilli pour peu que vous paraissiez en état d'apporter votre offrande sur l'autel du dieu qu'on y adore. Vers la nuit, les portes s'ouvrent aussi régulièrement que celles des spectacles et des bureaux ; les croupiers disposent le sacrifice, arrangent les cartes et empilent l'argent. Les appartemens se remplissent, et la matinée est fort avancée quand les sacrificateurs et les victimes se séparent.

On y joue plusieurs espèces de jeux. *Rouge et noir* et *la roulette* y sont surtout en faveur. On ne peut mettre sur table moins de cinq francs, ni plus de douze mille francs. C'est une ingénieuse prévoyance des propriétaires, qui, par une combinaison savante, résultat d'un calcul très-exact, veillent à la fois à leurs intérêts et à la sécurité de l'établissement. Leur vaste filet est préparé de manière à ne pas laisser échapper la plus petite proie, et à rejeter celle qui, par ses dimensions gigantesques, pourrait compromettre la solidité du réseau. L'aventurier peu riche, qui hasarde une pièce de *cent sous* (aussi nécessaire pour lui, proportionnellement à sa fortune, qu'un billet de mille francs l'est pour un autre), cet aventurier se félicite de pouvoir tenter la fortune avec un aussi faible

enjeu. Quant aux *douze mille francs*, dernier terme des enjeux, cette somme est fixée de manière à garantir l'établissement contre les dangers où pourrait l'entraîner une perte trop considérable, et surtout le redoublement des martingales; c'est ce que nous allons expliquer.

Supposez qu'un homme commence par mettre cinq francs sur table, et que, jouant toujours sur la même couleur, il aille en doublant son enjeu jusqu'à ce qu'il gagne enfin. La progression géométrique qu'il suit lui assurerait une chance de gain considérable, si la prévoyance des entrepreneurs ne l'avait pas arrêtée au douzième coup, dont l'enjeu est de 10,240 francs. Rien de plus commun que de voir la même couleur reparaître treize, quatorze ou quinze fois de suite : ainsi la ferme des jeux ne court aucun risque qui puisse alarmer ceux qui la régissent.

Telles sont les utiles transactions dont *Frascati* est le théâtre. Si vous passez en revue la population de cette maison de jeu comme il faut, vous y remarquerez des décorations, des croix, des rubans, beaucoup de Français des classes moyennes, quelques gros négocians, mais surtout des étrangers et spécialement des Anglais. La plupart des sujets britanniques que renferme la capitale de la France viennent régulièrement apporter sur les tables de *Frascati* leurs contributions volontaires. Vous trouvez là le riche propriétaire anglais, qui, ne sachant que faire, mange en une séance quelques centaines d'acres de son patrimoine, et le pauvre étudiant en médecine, qui espère doubler ou tripler la petite pension que sa famille lui envoie, et parvient à la réduire des trois quarts. Cette dernière classe mérite bien par son malheur et son imprudence d'attirer l'attention et la commisération de ses concitoyens. La supériorité des

cours de médecine et de chirurgie en France ; la facilité de trouver à Paris d'excellens maîtres à bon marché ; l'espoir d'y vivre et d'y étudier économiquement, attirent à Paris une multitude de jeunes Anglais. Entourés de toutes les séductions du luxe et d'une foule de jouissances, dont l'aspect leur fait subir le supplice de Tantale, ils n'ont ni le moyen de se procurer ces plaisirs dispendieux, ni la force de s'en priver. La table de jeu est leur ressource. Au lieu de se livrer aux études de leur profession, ils passent la plus grande partie de leur tems dans ces horribles angoisses que les joueurs seuls connaissent ; avides de gain, tourmentés par le souvenir de leurs pertes ; jurant de ne plus remettre le pied dans la caverne, et y rentrant dès qu'ils ont touché leur pension ; poursuivis par la meute des huissiers et des créanciers ; malades, épuisés par le chagrin et la détresse ; manquant de tout ; et incapables non-seulement d'étudier avec fruit, mais de pourvoir à leurs besoins les plus urgens. Les plus *sages* (si l'on peut employer ce mot, pour indiquer un moindre degré de folie) mettent de côté un quart ou un cinquième de leur revenu, le consacrent à leurs nécessités premières et jouent tout le reste. J'ai connu un de ces jeunes gens qui s'était endetté envers le propriétaire de l'hôtel où il logeait, et qui, pour échapper à ses poursuites, avait consenti à remplir les humbles fonctions de portier de l'hôtel. La passion du jeu absorbait la totalité des cinq mille francs qu'il recevait de sa famille.

Quant aux nombreuses maisons de jeu du Palais-Royal, des boulevards, etc., elles se modèlent absolument sur *Frascati*. On y joue les mêmes jeux ; les mêmes règles y sont adoptées ; quelquefois un gendarme stationne à la porte ; et presque toujours des brigades d'espions se mê-

ient aux joueurs. C'est là que le commis, chargé du sac d'écus de son maître, va les hasarder dans l'espoir de les doubler, les perd et se brûle la cervelle; c'est là que vont se démoraliser les ouvriers et les marchands du second ordre; c'est de là que sortent la plupart des suicides : ce sont les antichambres de la Morgue.

On voit se révéler ici dans toute leur évidence le danger et l'immoralité de cette sanction que le gouvernement français accorde aux maisons de jeu. Si la loi frappait d'anathème ces lieux de désespoir et de délire, ils subsisteraient peut-être encore; mais leurs portes, au lieu de s'ouvrir à tout venant, au lieu d'admettre l'ouvrier et le petit rentier, ne donneraient accès qu'aux classes supérieures assez riches pour se ruiner sans honte, assez éclairées pour qu'on les blâme sans les plaindre, assez oisives pour que ce mauvais emploi de leur tems ne cause pas à la société une perte importante. Trop de précautions, d'obstacles, de mystère, entourent les maisons de jeu, dans les pays où la loi les prohibe, pour qu'un homme du peuple, un industriel y mettent jamais le pied. Mais en France, tout le monde connaît le n° 113 du Palais-Royal. Le menuisier, le chapelier, le jeune étudiant n'ont qu'à s'asseoir à la table de jeu. Ils gagnent une première fois, perdent ensuite, gagnent encore; la frénésie de jouer et l'espoir de la fortune s'emparent d'eux; leurs chances de gain s'épuisent; ils perdent coup sur coup, et vont se jeter dans la Seine ou demander au premier passant la bourse ou la vie. C'est cette classe d'hommes qui peuple de cadavres les marbres noirs de la Morgue. Le gouvernement prend soin de ces restes livides, les expose, les ensevelit; tout cela se fait avec une régularité admirable et un soin tout paternel. J'aimerais encore mieux, je l'avoue, qu'une prévoyance

plus humaine, en fermant les portes des maisons de jeu, sauvât ces misérables, et conservât à leurs familles et à la société le produit de leurs utiles travaux.

Ce qu'il y a de plus bizarre dans tout ceci, c'est que la loi française fulmine contre ces établissemens et les anéantit sans miséricorde. Lisez l'article 410 du Code pénal; il condamne « à une amende de cent francs à six mille francs, tous les propriétaires de ces maisons, leurs associés, leurs préposés, leurs agens; confisque à son profit le mobilier des mêmes maisons, et va jusqu'à laisser aux juges la faculté de prononcer contre les coupables une interdiction de cinq années. » Et malgré cette sévérité du Code, le gouvernement devient le partenaire des criminels que la loi poursuit! Il ratifie leurs gains, par une ordonnance, sous la condition expresse qu'il aura sa part de ces gains! Il les proscrit d'une manière abstraite, et les encourage par son autorisation réelle! il avoue que ces lieux sont infâmes, et les produits de cette infamie vont grossir le trésor de l'état : c'est le comble de l'immoralité.

On peut encore considérer sous un autre point de vue les établissemens dont il s'agit. Ce sont des instrumens de politique financière : c'est par leur moyen que le gouvernement fait sortir des poches de ses sujets une certaine quantité d'argent, aux dépens de leur moralité et de leur industrie, au détriment du commerce et des ressources de l'état : c'est à l'aide de la même machine qu'il s'approprie les guinées et les piastres d'un grand nombre d'étrangers, aussi aveugles et aussi crédules que les étudians en médecine dont j'ai parlé plus haut.

« A Paris, dit l'auteur de l'*Écarté* (1), les besoins d

(1) Voyez plus haut, page 179.

cette classe d'hommes qui vivent toujours entre la dissipation et la misère sont devenus un objet de spéculation et de commerce. Les juifs et les usuriers de Londres sont de fort honnêtes gens si vous les comparez à cette tourbe de misérables que l'on rencontre à Paris à chaque pas, toujours prêts à vous avancer de l'argent à un intérêt exorbitant, pourvu que vous leur donniez des garanties ou des valeurs. Ils ne prêtent à leurs compatriotes que fort difficilement et sur de bons gages : en vertu de la loi française, cinq années d'emprisonnement équivalent à l'acquittement de la dette, et plus d'un débiteur insolvable ou malhonnête a subi ces cinq années de retraite, pour sortir des mains de ses créanciers. Aussi les usuriers parisiens ont-ils soin d'inscrire sur leurs livres les noms de ceux qui les ont payés, qui ne les ont pas payés, ou qui leur ont fait attendre le remboursement. C'est à ce grand-livre de l'usure qu'ils ont recours, c'est lui qu'ils consultent pour savoir s'ils doivent avancer leurs fonds ou les refuser.

» Quand ils ont affaire à des étrangers, ils se montrent beaucoup plus faciles. Ils savent que l'étranger ne peut quitter Paris sans prendre un passeport; qu'il est, par sa position même, sous la surveillance immédiate de la police, que par conséquent le débiteur ne peut leur échapper. S'ils apprennent que ce dernier est sur le point de partir, ils vont, leurs lettres de change ou leurs billets à la main, chez le juge de paix du quartier, se procurent le mandat d'arrêt, lancent sur le fugitif le premier huissier royal et sa horde de recors; en moins de vingt-quatre heures l'étranger se trouve à Sainte-Pélagie.

» Ces usuriers, peste sociale, sont les véritables soutiens des maisons de jeu; c'est à eux que s'adresse le joueur malheureux, certain (surtout s'il est Anglais)

d'en obtenir la somme qu'il demande, à cinquante pour cent d'intérêt. Les femmes qui fréquentent les mêmes établissemens sont des auxiliaires plus brillans et plus utiles encore. Quelques-unes de ces sirènes ont de la fortune et se classent parmi les femmes entretenues de haute volée; d'autres n'ont pour ressources que le jeu et le produit de leurs charmes. D'accord avec les usuriers, et liées avec les jeunes gens qui fréquentent ces maisons, elles servent d'agens intermédiaires entre le prêteur et l'emprunteur. Quand la table d'écarté, les dépenses du tilbury et de la loge aux Bouffes ont épuisé la bourse du premier, sa maîtresse lui suggère la possibilité de relever sa fortune délabrée en ayant recours à l'usurier qu'elle connaît : elle-même se charge complaisamment de la négociation, l'accomplit, fait signer au jeune homme des lettres de change d'une valeur beaucoup plus forte que la somme prêtée, et reçoit ordinairement du prêteur, à titre d'épingles, un schall de cachemire ou un billet de mille francs : l'amant ne peut s'empêcher de lui faire à son tour un *cadeau;* le tems s'écoule, Sainte-Pélagie s'ouvre et se referme, et l'Armide consolée vole à de nouvelles conquêtes du même genre que suivent les mêmes résultats.

» Tous les genres de bassesse semblent se concentrer dans ces lieux de réprobation : souvent les dupes de ces femmes attachées aux maisons de jeu appartiennent aux meilleures familles de France et vivent dans la plus haute société. J'en ai vu qui, devenus étrangers à tout sentiment d'honneur, s'avilissaient jusqu'à protéger les amours de leurs propres maîtresses et des riches Anglais qu'ils dépouillaient à frais communs. Réduits à une indigence extrême par leur passion insensée, et forcés par cette indigence même de renoncer aux plaisirs du jeu; quand

une pile de napoléons, placée devant eux, leur permettait de se livrer de nouveau à cette volupté sans égale, ils trouvaient que rien n'était plus commode qu'un Anglais amoureux, serraient autant qu'il était en leur pouvoir les nœuds de cette honorable liaison, et se réjouissaient avec leurs belles du succès de leurs manœuvres. L'exagération n'entre pour rien dans ce hideux tableau, dont une connaissance intime des faits, une fidélité scrupuleuse, ont tracé tous les détails.

» Ce doit être pour la France un grave sujet de réflexions. Si elle n'arrête dans son cours contagieux la dégradation de ses enfans, elle verra se flétrir encore ses lis, autrefois éclatans de fraîcheur et de majesté. C'est d'elle-même que naissent les vices, la faiblesse, les maux sans nombre qui la dévorent; c'est la passion du jeu qui entretient à la fois dans tous les rangs un esprit de désordre et de dépendance, de turbulence et de servage. Nourrie, encouragée par le gouvernement, non-seulement cette passion est la source de crimes odieux, mais de cette habitude du vice plus dangereuse que le crime même. Mieux vaudrait encore remplir des sueurs et des larmes du pauvre, de l'agriculteur, de la veuve et de l'orphelin, les caisses du trésor public; mieux vaudrait faire subir à la France toutes ces exactions dont les pachas turcs écrasent leurs esclaves, que d'établir et de protéger, au centre de la capitale, des serres-chaudes de vice, des réservoirs publics et privilégiés de fraude, de misère et de paresse; de puiser à ces sources immondes, et de ramasser l'or dans la fange. »

La conclusion de tout ce qui précède est facile à déduire. Le système que nous venons d'analyser dans ses principes et dans ses effets repose sur des bases fausses et produit des résultats dangereux. Le législateur ne doit

jamais permettre ce qu'il avoue être condamnable ; en accordant sa protection et sa sanction au vice qu'il stigmatise, il lui confère une légalité d'autant plus immorale qu'elle est en contradiction avec ses principes. Le vulgaire n'est que trop porté à croire que *tout ce qui porte l'empreinte administrative est juste et irréprochable*. Il est imprudent, pour ne pas dire plus, d'imprimer le sceau de la loi au vice ; condamnable de prélever un impôt sur lui, déshonorant de partager ses gains. Par conséquent un tel mode de législation, par rapport aux maisons de jeu, ne peut être trop sévèrement rejeté. Passons maintenant au système des maisons de jeu en Angleterre.

La scène va changer. Au lieu de trouver dans les maisons de jeu de Londres des individus de toutes les classes (comme il arrive en France), et, pour ainsi dire, un épitomé de la population entière, nous n'y rencontrerons que deux espèces d'hommes : ceux qui ont le malheur d'être au-dessus, et ceux qui sont au-dessous du mépris. Au lieu d'y voir l'avidité des banquiers et de leurs pratiques, la fraude des uns, la duperie des autres, modérées et soumises à une sorte de règle par des ordonnances de police et une surveillance assidue, nous y verrons le vice, dans toute son audace, bravant la loi ou l'éludant ; la supercherie, le vol, la cupidité, la sottise, célébrant leurs orgies secrètes, et commettant une foule d'actes dont l'iniquité gigantesque n'est point réprimée, parce que la loi ne peut accorder aucune protection aux victimes qu'elle flétrit comme coupables. Si les maisons de jeu en France exposent le joueur à tous les maux que j'ai signalés, celles de Londres sont bien plus dangereuses encore ; on y est dupe non-seulement de sa propre folie,

mais de l'improbité la plus flagrante : et ce n'est pas sans raison que le surnom de *hells*, enfers, leur est assigné par la voix publique : c'est bien là le lieu de damnation et de désespoir ; c'est, comme dit Milton,

Le séjour dévorant de l'éternelle angoisse.

A côté de la résidence du roi d'Angleterre s'élèvent plusieurs palais splendides, dont le plus magnifique occupe le centre de la rue Saint-James. Il se nomme *Club de Crockford :* c'est le plus grand des *enfers* de Londres. Un autre est établi dans la *Place du Parc*, et porte le nom de *Club de Milton-Mowbray*. Un troisième est situé *Place de Waterloo* (1), et s'appelle *Club de la chasse au Renard.* Ces brillans asiles de pillage, de désespoir et d'agonie rivalisent insolemment avec les demeures aristocratiques qui les environnent, et, en dépit de la loi et de ses agens, déploient leur magnificence insultante dans les rues les plus populeuses et les plus riches de la capitale. Les entrepreneurs de cette spoliation publique établissent leur banque sur le seuil même du palais où réside la majesté royale : jour et nuit leur antre est ouvert ; plus coupables mille fois que s'ils avaient dérobé dans quelque allée obscure le mouchoir d'un pauvre aveugle, ils récoltent impunément les fruits de leur industrie criminelle, et au lieu d'aller mourir à Newgate (2) comme ils l'ont mérité, ils se retirent millionnaires.

Pourquoi ces *clubs* prétendus, dont la véritable destination est connue, échappent-ils à la sévérité de la loi? Anacharsis l'a dit, il y a vingt siècles : « Le réseau de la

(1) Nouvelle place, construite sur les dessins de Nash, architecte célèbre de l'époque actuelle.

(2) Prison et lieu d'exécution.

justice prend les mouches au passage; les gros animaux brisent sa toile et continuent leur route. »

Plus d'une précaution est prise d'ailleurs pour soustraire ces établissemens à la vindicte des tribunaux. Aucun d'eux ne se donne pour maison de jeu. Ce sont des clubs. Voici le prospectus d'une de ces maisons, forcée, par un assassinat (1) dont elle a été récemment le théâtre, de suspendre ses opérations. Le style élégant et pompeux de l'annonce indique assez clairement à quelle classe de la société elle est adressée :

« Une réunion de personnes appartenant à la haute société a conçu le projet de former un *club choisi*, où elle admettra tous ceux que leur naissance et leur position mettent en état de se livrer sans réserve, mais avec décence, aux amusemens que la mode et le bon ton sanctionnent. Cette réunion croit devoir soumettre son projet aux personnes de cette classe, et inviter celles qui l'approuveront à concourir et à coopérer le plus tôt possible à la mise à exécution de leur plan. Qu'il nous suffise de dire ici que, pour rendre cet établissement digne des suffrages que l'on désire obtenir, les sociétaires ont combiné la sécurité, la libéralité, l'élégance, la solidité, et que les membres de l'association y trouveront des avantages que ne leur offre aucune institution du même genre. Pour obtenir des renseignemens plus détaillés, on n'a qu'à se présenter, entre midi et deux heures, Pall-Mall, n° 55. »

Dieu merci ! Les auteurs de cette annonce restreignent dans le cercle des gens comme il faut leur société de *roulette* et d'*écarté*. Ils bannissent la roture et l'industrie de

(1) Weare, banquier de cette maison, fut tué d'un coup de pistolet par Thurtell.

leur sanctuaire! C'est l'utile résultat des prohibitions légales, alors même qu'elles sont déjouées par la corruption et la ruse.

Entrons dans cette maison ornée de colonnes : c'est la plus belle de toute la rue; cette porte de bronze, au marteau de cuivre poli, c'est la porte de notre *enfer*. Une manière de frapper spéciale et convenue vous annonce, et l'on vous introduit dans le vestibule. Quand vous l'avez parcouru, et que l'on sait qui vous êtes, vous vous trouvez devant une seconde porte également de bronze, et hermétiquement fermée comme l'était la première. Vers le centre de la porte, à hauteur d'homme, est pratiquée une espèce de petite lunette, au moyen de laquelle les gardiens de l'intérieur prennent votre signalement avant d'ouvrir. La lourde barrière vous donne accès et retombe ensuite; vous êtes sur le grand escalier que le gaz éclaire, et dont de beaux tapis de Turquie recouvrent les degrés. Au sommet de cet escalier, une troisième porte vous arrête encore; et ce n'est qu'après avoir franchi un quatrième obstacle, placé immédiatement à l'entrée du salon de jeu, que vous parvenez à ce mystérieux et splendide sanctuaire. C'est l'appartement consacré à *la rouge et la noire*; plus loin se trouve le salon de *la roulette*. Tous deux sont de vastes parallélogrammes, dont les tentures de damas rouge, les lustres et les girandoles, le plafond revêtu par une main habile des teintes du soleil couchant, les glaces nombreuses, et les meubles d'acajou et de bois des Indes, feraient honneur au plus riche et au plus somptueux des pairs qui siégent à la chambre haute. Partout le cristal taillé à facettes, les métaux précieux, les tableaux de prix frappent vos regards éblouis. Incliné sur ces ottomanes couvertes d'étoffes précieuses, vous reconnaissez des hommes et quelquefois des femmes du premier

rang, des orateurs du parlement, des gens à la mode, des membres de la Compagnie des Indes, même des auteurs et des moralistes célèbres. La politesse affectée de quelques habitans de ce lieu signale à votre attention les grands-prêtres du logis; gens de bas étage, qui affectent et imitent avec assez d'aisance les manières de l'homme comme il faut, mais dont le mauvais ton involontaire et le jargon bizarre trahissent l'origine et le métier. Mélange hétérogène de vieux joueurs ruinés, de jockeys congédiés, de valets de chambre fripons, de contrebandiers, de filous repris de justice, de banqueroutiers frauduleux, de maquignons dans tous les genres, d'agioteurs ruinés à la bourse; tout cela est revêtu d'habits magnifiques. La plupart ont leur maison de campagne, leur maîtresse en titre, leur calèche et leurs grooms. Non-seulement ils s'enrichissent des dépouilles de la table de jeu, mais leur mobilier, leurs vêtemens, leurs bijoux, trophées de leur profession, leur ont été cédés à bas prix, par quelque joueur malheureux, qui, dans un moment de détresse, a fait ressource de tout. Qu'on blâme ensuite le *guerillero* des Asturies et le brigand des Calabres! Auprès de ces misérables, le bandit espagnol ou italien est un héros de vertu : il a du courage; il brave les lois, mais ouvertement; il expose sa vie, souvent il attaque un ennemi plus fort que lui, plus nombreux ou mieux armé. Mais dans quelle profondeur de bassesse faut-il avoir trempé son ame, pour exercer ce lâche pillage, cette déprédation sans danger, ce brigandage impuni qui ne s'attaque qu'à la faiblesse aveugle!

L'autel, ou, si l'on veut, la table de jeu, est placé au centre, et un énorme amas de pièces d'or tente la cupidité des assistans. Un des confédérés fait les cartes et s'assied auprès de la *banque*. Un autre, armé d'un rateau,

recueille les gains de l'établissement; d'autres encore sont chargés de répartir les sommes gagnées par les joueurs. Des jetons rouges et noirs sont symétriquement placés sur le tapis vert, six paquets de cartes sont placés devant le *tailleur*, et le jeu commence.

Je n'entrerai pas dans les détails techniques de *la rouge et la noire ;* je me contenterai de dire que toutes les chances sont en faveur des maîtres de l'établissement. Sans parler de l'habitude des croupiers, et de la parfaite connaissance qu'ils ont acquise de toutes les combinaisons du jeu ; la rapidité avec laquelle les parties se succèdent, l'état de demi-ivresse où se trouvent la plupart des assistans, excepté les chefs de la maison, favorisent le brigandage. Le croupier est toujours un adepte dans l'art de retourner les cartes et de faire paraître telle couleur qu'il veut. Il y a deux ans, quelques jeunes lords avaient perdu aux dés plus de cinquante mille livres sterling. L'un d'eux emporta les dés et les mit dans sa poche ; ils étaient faux. Le jeu de *la roulette* est le plus meurtrier de tous les jeux, parce qu'il est plus expéditif. Cette urne, placée au milieu de la table, est un vrai gouffre où des milliers de livres sterling s'engloutissent en cinq minutes. Veut-on savoir quels énormes gains recueillent les maîtres de ces enfers? on n'a qu'à juger de leurs bénéfices par leurs dépenses. Le club de *Fishmonger's-Hall* paie, pour la dépense courante, mille liv. st. (25,000 fr.) par mois. Il a coûté originairement quarante mille livres sterling (1,000,000 fr.) d'établissement. En trois mois il est entré plus de cent cinquante mille livres sterling (3,750,000 fr.) dans sa caisse. Le chef des cuisines a reçu, pour le jour de l'an, cinq cents livres sterling (12,500 fr.) d'étrennes ; et mille livres sterling (25,000 fr.) ont été distribuées aux domestiques.

Les inspecteurs reçoivent huit livres sterling par semaine; les croupiers six livres sterling; les garçons de salle, deux; les concierges, deux. Il faut payer les *gardes de nuit* (1), pour s'assurer de leur protection et de leur bienveillance; les agens de police, pour échapper aux recherches. Une somme considérable, mais dont nous ne pouvons fixer le taux, est versée dans la caisse de certains personnages assez bien instruits pour avertir d'avance les maîtres de l'*enfer* du danger qu'ils courent, lorsque les magistrats vont faire une descente dans leurs domaines. L'acte récemment porté par le parlement, acte qui condamne à la pénitence du moulin (2), non-seulement les propriétaires, mais les habitués des maisons de jeu, a rendu ce dernier déboursé plus nécessaire que jamais, et fait augmenter la somme convenue. Grâces à tant de précautions, banquiers et joueurs continuent paisiblement leur métier. Si le constable frappe à la première porte de l'*enfer*, personne ne lui répond; les habitans du lieu fuient par une porte secrète : les lampes et les bougies s'éteignent tout à coup; le matériel de la maison de jeu disparaît par enchantement; et les magistrats, une fois parvenus à ouvrir ou à briser ces barrières multipliées, ne trouvent que le silence, l'obscurité et une mystification complète.

Hélas! s'il s'agissait de punir quelques pauvres ouvriers, qui le dimanche au soir se rassemblent dans une taverne pour jouer au piquet ou au boston, deux ou trois *farthings* (3) la fiche, la justice s'armerait de son tonnerre; elle écraserait ces petits coupables; elle saurait

(1) *Watchmen.*

(2) *Tread-mill;* espèce de plancher circulaire, mobile, placé sur un plan oblique, divisé en compartimens égaux. Les condamnés le font mouvoir en marchant (*by their tread*).

(3) Liard.

bien priver l'aubergiste de sa patente, et mettre en prison les délinquans! Mais nous n'avons pas encore vu, malgré toutes les menaces des tribunaux, un seul *gentleman* envoyé au moulin-pénitentiaire, pour avoir perdu ou gagné son patrimoine à *Fishmonger's-Hall.*

En France, le vice du mode administratif employé par rapport aux maisons de jeu est dans la loi elle-même; en Angleterre, les dispositions législatives sont raisonnables : les hommes seuls sont coupables. Tout en assimilant ces établissemens aux maisons de prostitution et de débauche, nos législateurs ne craignent pas de les fréquenter. Le propriétaire du *Club de Crockford* se vantait l'autre jour de compter au nombre de ses habitués la majorité des membres du parlement : faire des lois et les violer, c'est une double et singulière existence. Quelque jugement que l'on porte sur ce contraste bizarre, il n'en reste pas moins vrai que nos Lycurgues, en frappant de condamnations sévères le jeu dont ils se réservent le privilége, bannissent des rangs du peuple le vice dont ils s'assurent le monopole : conduite assez peu conséquente, si l'on veut, mais bienfaisante dans ses suites.

La plupart des clubs ou tripots de Londres ont des espions et des ambassadeurs chargés d'amener dans leurs filets la proie opulente qui leur promet de riches dépouilles. Des invitations à dîner sont envoyées à domicile. Des repas splendides, où tous les vins les plus exquis sont prodigués aux convives, commencent le drame et préparent les victimes à se laisser spolier sans remords. La table de jeu est voisine de la salle à manger; l'homme riche, dont on connaît d'avance les ressources, joue et gagne : puis il perd; on lui prête; il signe des billets de dix, vingt, trente mille liv. st.; et le lendemain matin,

il s'étonne de s'être appauvri en une soirée, sans que la plus légère réflexion ait traversé son esprit, offusqué par les vapeurs du vin de Champagne et de Xerez.

Si vous entrez à minuit dans un de ces enfers, tout vous semble calme et de bonne compagnie : la marque de réprobation ne s'est pas encore montrée sur ces fronts pâles; mais ayez la patience d'y rester jusqu'au matin; à mesure que les fumées du vin se dissipent, et que le roulis de l'urne mobile engouffre des trésors au profit des maîtres du lieu, la scène devient de plus en plus hideuse. Le rateau fait son office, et les guinées résonnent sur la table. Ici un jeune homme, destiné à siéger parmi les soutiens de la couronne et les chefs de la législature, pleure comme un faible enfant; un autre, plus âgé, les bras croisés, la tête penchée, l'œil fixé sur le vide, semble pétrifié par son désespoir : il y en a de furieux et de maniaques qui se livrent à tout ce que le délire et la folie ont de terrible et de repoussant. Les auteurs des deux ouvrages que nous avons cités plus haut donnent une épouvantable liste de meurtres, d'assassinats, de suicides, de tentatives pour faire sauter la banque au moyen de pétards et de bombes incendiaires; de forfaits de tous les genres émanés de ces repaires, soit en Angleterre, soit en France. Pour nous, qui ne voulons qu'examiner philosophiquement les institutions législatives qui se rapportent aux maisons de jeu, nous ne copierons pas ces détails épouvantables, et nous contenterons de résumer les observations précédentes, et d'en tirer les déductions nécessaires.

Dans l'état de la civilisation moderne il est impossible qu'une masse considérable d'individus n'ait pas beaucoup de tems et beaucoup d'argent à perdre. L'*ennui*, ce démon redoutable, les persécute, les harcèle, les préci-

pite dans les tripots, rend nécessaire à leur existence blasée l'excitation de la table de jeu. Ils jouent, non pour devenir riches, car ils le sont déjà, mais pour se désennuyer, pour avoir quelque chose à espérer et à craindre, pour se sentir vivre. Sans doute il vaudrait mieux que, remplissant une place utile dans la communauté, ils produisissent, ne fût-ce qu'un soulier ou un sabot, que d'employer ainsi leur tems : sans doute ils courent risque de perdre leur fortune, de se faire friponner par les croupiers et brûler la cervelle par quelque joueur au désespoir. Mais quel remède employer contre un mal qui se trouve enraciné dans les entrailles mêmes de la société moderne ? Puisque l'aristocratie est faite pour mener ce genre de vie, puisque son blason se compose de cartes, de jeux de dés et de limiers de chasse, ne troublons point ses occupations et ses plaisirs. Une fois avertie qu'elle enfreint les lois, qu'elle se déshonore, qu'elle se suicide, laissons-la se plonger dans le gouffre, les yeux ouverts. Laissons ces messieurs, comme dit le satirique (1),

> Acheter à prix d'or l'amour et le plaisir,
> Dîner, boire, voter, jouer; puis enrichir
> Du cadavre d'un lord le caveau des ancêtres.

Quant à l'autre population industrieuse, dont les travaux sont le patrimoine permanent de la société, dont l'activité et le tems sont les trésors, on ne peut employer de restrictions trop puissantes, de lois prohibitives trop sévères, pour l'empêcher de se mêler à des plaisirs immoraux et corrupteurs, qui, détruisant sa puissance et son bien-être, priveraient ses concitoyens du produit de

(1) Pope, sat. 2.

son industrie et de l'exemple de sa laborieuse persévérance.

La manière dont l'administration française agit envers les maisons de jeu est donc pernicieuse au dernier degré; l'espèce de régularité que sa police introduit dans ces établissemens offre un encouragement et une prime au vice. En Angleterre, l'homme qui met le pied dans un tripot sait qu'il se rend coupable d'un délit, que la loi l'assimile aux voleurs de nuit et aux filles publiques. Il sait à quoi il s'expose. S'il lui arrive malheur, on ne peut en conscience le plaindre. Les atrocités dont ces lieux sont souvent le théâtre, l'infâme combinaison de tout ce qu'il y a de plus hideux et de plus méprisable au monde, en un mot le caractère réprouvé, l'atmosphère de crime qui environne ces antres, sont encore des garanties. Nul homme qui a sa réputation à conserver, nul homme honnête et industrieux, personne (excepté ces hauts et suzerains seigneurs placés au-dessus de l'estime et du blâme) n'osera s'aventurer dans ces lieux de ténèbres, où il n'y a ni justice ni protection à espérer contre la fraude, dans ces régions maudites, où la loi n'existe plus. En France au contraire la passion du jeu est encouragée par le gouvernement qui prélève les plus clairs des bénéfices qu'elle produit; on peut passer toutes les nuits à *Frascati,* sans s'exposer à d'autres périls qu'à une ruine prompte et complète; et le besoin de jouer est descendu, peste dévorante, jusque dans les dernières classes de la société française.

Les questions que nous avons posées plus haut se résolvent d'elles-mêmes; et il est facile de conclure de tout ce qui précède :

1° Que nul gouvernement ne doit permettre l'établissement des maisons de jeu.

2° Que nul gouvernement ne doit accorder à ces maisons une sanction même partielle et momentanée : encore moins prélever une taxe sur leurs produits, et leur concéder sa protection à ce prix.

3° Que tout gouvernement doit les prohiber sous les peines les plus sévères; et que cette prohibition sera toujours bienfaisante, quand même, comme en Angleterre, la connivence de quelques hommes puissans avec les joueurs, les escrocs et les banquiers, en ferait des lieux privilégiés, où les classes supérieures et les classes infimes auraient seules le droit et l'audace de pénétrer.

(*Westminster Review.*)

Sciences Politiques.

INFLUENCE DES LIMITES NATURELLES DES EMPIRES SUR LEUR STABILITÉ ET LEURS DESTINÉES.

En politique, l'expression *limites naturelles* peut être comprise diversement : commençons donc par fixer le sens que nous y attacherons.

La raison et la nature sont toujours d'accord ; ce qui est conforme à l'une ne peut être opposé à l'autre. Lorsqu'il s'agit de l'homme, on ne craint point de dire que si les institutions qu'il a établies ne le rendent pas heureux, elles choquent à la fois la nature et la raison. Les hautes facultés dont le Créateur a doué l'espèce humaine sont des moyens de félicité dont elle doit faire l'emploi le plus profitable ; telle est sa destination sur la terre : mais ces facultés ne peuvent être complètement exercées, et ne prennent tout le développement dont elles sont susceptibles que dans une société bien organisée, sous un bon gouvernement. Il s'agirait donc de connaître les conditions auxquelles un état doit satisfaire pour qu'il soit bien gouverné. S'il était vrai, comme le croyait J.-J. Rousseau, qu'il y a des inconvéniens très-graves qu'un grand état ne saurait éviter, on aurait à faire des recherches sur l'étendue territoriale et le nombre d'habitans qu'aucun état ne devrait dépasser, pour qu'il puisse remplir constamment ses devoirs envers la nation qui l'a constitué. Le travail entrepris pour résoudre ces difficiles

questions serait bien digne des plus grands efforts de l'intelligence humaine; il tendrait à fixer aux divisions politiques de la terre des limites tracées par la raison, et que l'on serait autorisé à regarder comme *naturelles*.

Mais nous sommes encore loin de l'époque où cette entreprise ne sera plus au-dessus de nos forces : nous ne saurions pas même poser exactement les questions à résoudre; presque point de connaissances acquises, de faits instructifs, et quant aux théories, elles n'inspireraient pas assez de confiance pour que l'on s'aventurât à la suite de pareils guides. J.-J. Rousseau fut moins prudent : né dans une petite république, et vivant dans un grand royaume dont le gouvernement ne pouvait être cité comme un modèle, il ne fut pas exempt de préjugés en faveur des petits états; il écouta moins la voix de la raison que celle d'une ingrate patrie; il écrivait en citoyen de Genève, quoiqu'il eût renoncé à ce titre. Il n'avait pas vu l'Amérique; le grand spectacle de l'affranchissement du Nouveau-Monde n'avait point frappé, exalté son génie; dans aucun de ses écrits, il ne suppose que l'art de gouverner puisse faire des découvertes et se perfectionner, comme les autres inventions de l'homme. Lorsqu'on voudra méditer avec fruit sur l'étendue la plus convenable qu'il faudrait assigner à un état, loin de consulter le *Contrat Social*, on fera bien de fermer le livre, de peur de se laisser entraîner par la magie du style hors des voies du raisonnement.

Presque tous les peuples ont conservé dans leurs annales le souvenir de leurs déplacemens, de leurs mouvemens plus ou moins rapides, selon leurs forces, pour entreprendre une invasion, ou pour s'y opposer. Entre ces masses mobiles qui se heurtent ou se suivent, on re-

marque des lieux où nulle agitation ne se fait sentir, que le torrent des migrations a toujours contournés, sans pouvoir y pénétrer, et encore moins les couvrir et y laisser quelques débris. Ces lieux privilégiés en apparence ont aussi des *limites naturelles :* ce n'est point à des institutions, à des lois, ni même à la puissance des mœurs qu'ils sont redevables du long repos dont ils ont joui; des montagnes, des rochers, des fleuves bordés de marais ou la rigueur du climat, les ont seuls protégés contre tout envahissement : les habitans de ces contrées ont pu recevoir parmi eux des hôtes et les conserver, mais ils n'ont jamais subi le joug d'une domination étrangère. Le Caucase dans l'ancien continent, et quelques parties des hautes Andes en Amérique offrent des exemples remarquables de ces populations stationnaires, environnées de nations dont les mouvemens s'arrêtent à leurs limites.

D'autres peuples en bien plus grand nombre ont quitté le sol natal, envahi de nouveaux territoires, poussé leurs conquêtes jusqu'aux lieux où des obstacles naturels leur ont opposé trop de résistance. Voilà une troisième sorte de *limites naturelles*, et c'est de celles-ci que nous nous occuperons spécialement. En contemplant, dans l'histoire, l'immense tableau des oscillations des empires, de leur élévation et de leur chute, on entrevoit au moins quelques-unes des causes qui limitèrent leur accroissement, ce qui met sur la voie pour assigner avec quelque certitude les agens de destruction qui préparèrent leur décadence, et finirent par consommer leur ruine. La plupart de ces états, dont il ne reste plus que la mémoire et quelques monumens, ne purent s'environner que de frontières ouvertes, accessibles sur tous les points, et qui n'étaient indiquées au voyageur que par des poteaux, sans

aucun changement du sol, des mœurs et du langage : la nature n'avait rien fait pour les séparer de leurs voisins avec lesquels ils devaient se confondre tôt ou tard, soit en les absorbant, soit en se laissant entamer, morceler, incorporer successivement jusqu'à leur entière disparition.

Il y a donc réellement des limites conservatrices des empires, des divisions politiques de la surface du globe propres à maintenir la paix entre les nations, à leur garantir la plus longue durée, et tous les biens que l'on peut attendre d'une société que rien ne trouble dans sa marche vers la perfection. La nature a tracé ces limites avec la grandeur qu'elle manifeste dans ses œuvres ; elle les a mises hors des atteintes du tems et des travaux de l'homme. L'ambition qui cherche à les atteindre est digne d'éloges, et peut être décorée du nom de patriotisme : l'orgueil qui voudrait les franchir mériterait l'éclatante punition infligée par l'Europe au plus illustre des conquérans modernes. Les hommes d'état doivent s'attacher à les connaître, à ne point les perdre de vue non-seulement dans l'organisation générale du gouvernement et la direction de sa politique, mais dans ce qui est relatif aux subdivisions du territoire : on y remarque aussi les bons effets d'une démarcation de limites conforme à la nature des lieux. C'est ainsi que, depuis l'occupation de la Sicile par les Romains jusqu'à nos jours, les divisions de cette île n'ont point changé, sous quelque domination qu'elle ait passé. Jetons donc un coup d'œil sur ces frontières naturelles, afin d'étudier leurs propriétés et leur influence que nous vérifierons dans l'histoire.

Les frontières dont il s'agit ne sont pas les lignes de contact entre les peuples, mais les obstacles qui les séparent, tels que les montagnes, les mers, les lacs, les dé-

serts. L'interposition de ces barrières naturelles suffit presque partout pour établir et conserver des différences de mœurs, de langage, de nations. Or, on ne peut douter que l'unité nationale ne soit, pour les états, une condition de rigueur, pour qu'ils soient toujours forts et capables de résister à une invasion. Dans l'origine, chaque peuple institua son gouvernement pour maintenir l'ordre et la paix dans l'intérieur, et résister plus efficacement aux attaques de ses ennemis : il ne pensait nullement alors à imposer à quelque voisin le joug de ses institutions et de ses lois. Les nations se répandaient encore librement sur un sol inoccupé, et ne s'arrêtaient que par la difficulté de continuer à s'étendre ; ainsi, presque toutes étaient arrivées jusqu'à leurs limites naturelles. Au tems de Jules César, l'Helvétie occupait à très-peu près le même espace que la Suisse moderne : « Les Helvétiens sont confinés par la nature dans le pays qu'ils habitent ; le Rhin, fleuve très-large et très-profond, les sépare des Germains ; d'un autre côté, la haute chaîne du Jura s'interpose entre eux et les Séquaniens ; enfin, le lac Léman et le Rhône forment leurs limites du côté de nos provinces. » (*Commentaires de Jules César*). En jetant les yeux sur une carte de géographie ancienne, on apercevra promptement que les principales divisions politiques n'ont presque point varié depuis plus de mille ans.

Heureusement pour la race humaine, des barrières élevées par la nature ont empêché le despotisme d'envahir toute la terre. Les souverains de l'Europe s'épouvantent au seul nom du libéralisme français, et prennent les plus grandes précautions pour que ce dangereux ennemi ne pénètre point dans leurs états : les peuples ne partagent point ces appréhensions ; ils savent que ces libéraux si redoutés ne méditent point de conquête, et

qu'ils ne séparent point les intérêts de leur patrie de ceux des autres nations, de l'humanité tout entière. On a pu craindre, pendant quelques années, que la France ne se laissât éblouir par l'éclat de la victoire, et ne devînt conquérante en dépit de ses philosophes et de leurs maximes pacifiques; cette illusion, si elle a duré quelque tems, a été cruellement dissipée, et sans être très-clairvoyant, on s'attendait à la catastrophe qui a mis fin à ses excursions guerrières.

En effet, si l'on consulte l'histoire sur les effets des conquêtes les plus fameuses, on verra qu'elles brillèrent comme des météores, et se dissipèrent avant que l'éblouissement des peuples eût cessé; comparables à cet égard à la fusée qui s'élève dans les airs avec une prodigieuse vitesse, s'éteint et tombe, laissant derrière elle l'impression de la lumière qu'elle répandit. Les armées de Sésostris ne déposèrent en aucun lieu des témoignages permanens de leur passage. « Vingt fois, dit un géographe célèbre, les tribus nomades de l'Asie centrale, abandonnant leurs immenses pâturages, fondirent sur les peuples cultivateurs, renversèrent des trônes, bouleversèrent pour quelques momens des pays civilisés, et cependant elles laissèrent subsister les divisions politiques telles qu'elles sont encore aujourd'hui. »

Sur quelque titre qu'une nation veuille fonder le pouvoir qu'elle s'attribue sur une autre, qu'elle fasse valoir des droits de conquête ou d'alliance, des traités de paix ou les événemens d'une guerre, ses prétentions sont odieuses à la nation qui en est l'objet. Ces agglomérations forcées ne peuvent durer long-tems; la nature les repousse de toute son énergie, et tend sans cesse à les détruire. Charles-le-Simple céda au brave Rollon le duché de Normandie : un descendant du chef danois fait la

conquête de l'Angleterre ; il ne fut cependant pas possible d'établir entre ces deux possessions du même maître une sincère et durable union. Le seul résultat des longues guerres que ces erreurs politiques ont suscitées entre la France et l'Angleterre, a été la renonciation définitive de la dernière puissance à toute prétention sur aucune partie du territoire de la première.

L'histoire nous montre dans Alexandre un conquérant qui étonne et subjugue la pensée, et que la raison ne condamne qu'à regret ; mais dès que son génie ne dirige plus ses vastes entreprises, que devient l'empire que la victoire lui avait soumis? Son successeur ne règne que deux ans; les peuples conquis se révoltent; et après trente ans de combats, tous ont recouvré leur indépendance. Charlemagne, conquérant moins illustre, mais plus sage qu'Alexandre, ne méconnut point l'irrésistible effet des barrières naturelles qui s'opposent à la réunion des peuples ; il n'essaya point de contraindre les Français, les Allemands et les Italiens à ne composer qu'une seule nation ; il partagea son empire entre ses fils, assignant aux états de chacun des limites que le tems n'a presque point changées. L'ambitieux Napoléon se soumit aussi à cette loi générale des limites ; il la subit comme une nécessité politique : à l'exemple de Charlemagne, il conserva les trônes, en éleva de nouveaux, y plaça sa famille et ses amis, et n'incorpora à la France qu'une très-petite partie de ses conquêtes. Lorsqu'un monarque guerrier a réuni plusieurs peuples sous sa domination, ses funérailles sont presque toujours le signal du démembrement de ses états.

Qu'on établisse des garnisons dans un pays conquis : bientôt ces soldats étrangers se confondront avec le peuple qu'ils devaient contenir ; le climat exercera sur eux

une influence qui les rapprochera de plus en plus des indigènes ; tout se disposera pour opérer la séparation, et la grande loi des limites sera observée aussi exactement que si elle n'avait point cessé d'être en vigueur.

On demandera peut-être si la grandeur des états, et par conséquent la position de leurs frontières, n'ont point de relations nécessaires avec la forme du gouvernement? Cette question mérite un examen très-attentif, et qu'il faut faire en interrogeant l'histoire. On sait que les guerres ne sont pas rares entre les républiques et les monarchies, et que la victoire paraît suivre de préférence les drapeaux républicains : si des royaumes sont conquis, si des rois pris sur leur trône ou sur le champ de bataille sont amenés dans une république, si leurs trésors sont distribués entre les vainqueurs, les mœurs républicaines s'altèrent promptement, et tôt ou tard l'état change de forme et prend celle qui convient aux nouvelles mœurs de la nation ; mais ces révolutions n'ont aucune influence sur les limites entre les peuples ; citoyens ou sujets, ils maintiennent leur unité nationale, et ne se confondent avec aucun de leurs voisins. On ne peut donc se dispenser d'attribuer aux formes de terrain qui constituent ces limites une influence permanente, conservatrice du caractère distinctif de chaque nation. Entrons dans quelques détails sur ces formes de terrain qu'il est si important de bien connaître.

Les rivières. Suivant les opinions le plus généralement admises, il est très-convenable de choisir pour limites entre deux états voisins les grandes lignes tracées par la nature, et les rivières se présentent d'abord, comme plus apparentes sur le sol et sur les cartes. On allègue en leur faveur qu'elles forment de bonnes frontières militaires, qu'on ne peut se dispenser d'en

tenir compte dans les combinaisons stratégiques, et qu'elles sont d'une grande utilité dans les guerres défensives. Qu'on leur conserve donc l'emploi qui leur est assigné depuis long-tems; mais loin de leur accorder la faculté de maintenir la séparation des peuples, on doit reconnaître qu'elles contribuent très-efficacement à les unir, à multiplier entre eux les points de contact, les relations d'amitié, les communications réciproquement utiles. Sans le secours de la navigation sur les rivières, des nations établies dans la même vallée, mais très-loin l'une de l'autre, ne se seraient connues que beaucoup plus tard, et leur première entrevue aurait eu lieu, peut-être, sur un champ de bataille. En rendant le commerce facile, plus sûr et plus étendu, la navigation sur les rivières a puissamment concouru au développement de l'industrie, et au progrès de la civilisation.

Pour qu'une rivière puisse rendre à un état, en tems de paix, tous les services dont elle est capable, il faut que son cours lui appartienne tout entier. C'est ainsi que la possession exclusive de l'Hudson fait prospérer l'état de New-York; le Connecticut procure aussi de grands avantages à l'état qui porte son nom : au contraire, l'état de New-Jersey, appuyé d'un côté sur l'Hudson et de l'autre sur la Delaware, est dans une position très-défavorable; ses habitans, toujours divisés par les intérêts commerciaux, ne s'accordent que rarement et difficilement en politique; la marche du gouvernement y est souvent embarrassée, incertaine, pénible.

Lorsque le bassin d'une rivière est assez étendu pour qu'il s'y forme plusieurs bras, le cours des eaux n'est plus une limite qui leur convienne : le partage se fit de tous tems, de manière que la rivière, traversant toutes ces divisions politiques, y entretînt des relations de paix,

et servît à des échanges profitables à tous. Si un fleuve n'est considéré que comme frontière militaire, son utilité dépendra désormais des progrès que l'art de la guerre aura faits; et il faut remarquer que ses acquisitions sont presque toujours profitables à l'attaque, beaucoup plus qu'à la défense. Ainsi, le tems approche où les rivières auront perdu cette propriété qu'on leur a reconnue jusqu'à présent, celle de contribuer à la défense des états dont elles sont la limite.

Les mers. S'il est des peuples qui redoutent les périls de la navigation, les mers sont à coup sûr la meilleure barrière que l'on puisse opposer à leurs attaques : contre un peuple navigateur, il faut chercher d'autres moyens de sûreté.

Un peuple navigateur étend sa domination avec une prodigieuse rapidité; il tombe aussi vite qu'il s'était élevé. Les Vénitiens ne sont plus. L'empire des Portugais dans l'Inde a brillé du plus vif éclat; une armée pleine de courage, d'habiles généraux, d'excellentes places fortes, des alliés fidèles, semblaient avoir établi sur une base inébranlable la puissance du Portugal dans cette partie du monde; les Hollandais y parurent, et tout fut changé (1). Les destinées de l'empire britannique dans les mêmes contrées sont le secret de l'avenir : nous le voyons maintenant à son apogée; avec dix mille soldats anglais et cent mille cypayes, quatre-vingts millions de sujets hindous sont tenus dans la soumission. Cette force serait trop insuffisante, si quelque influence morale ne suppléait point à ce qui lui manque; mais cet auxiliaire con-

(1) Voyez, sur l'état actuel des possessions des Portugais dans l'Hindostan, le *Tableau statistique de l'Asie*, dans notre 27e numéro; et, dans le 1er, la belle description de Goa dans les Esquisses de l'Inde.

servera-t-il, dans tous les tems, le pouvoir qu'il exerce aujourd'hui ? Déjà circulent des rumeurs menaçantes sur la stabilité de cet empire ; il paraît que récemment l'esprit d'insubordination s'est répandu parmi les troupes indigènes de la Compagnie. L'Hindostan sera libre un jour, on n'en doute point, soit qu'il trouve en lui-même les moyens de s'affranchir, soit qu'il profite des secours qu'il peut recevoir de quelque autre contrée asiatique, ou même de l'Europe.

Quelques publicistes prétendent qu'une position insulaire est un obstacle au perfectionnement social ; qu'une nation isolée au milieu de l'océan ne participe que plus tard et moins complètement aux bienfaits de la civilisation ; que son état de barbarie peut se prolonger plus long-tems que sur aucune partie d'un continent : Raynal dit même qu'un observateur attentif en trouverait quelques traces dans la Grande-Bretagne. Cette opinion est contredite par l'histoire ; les écrivains qui l'ont adoptée ne lui donnent pour appui que des faits isolés et des doctrines philosophiques dont elle serait une conséquence. Les plus anciens documens que l'on ait sur l'Irlande attestent que cette île n'était pas plus barbare que le nord de l'Europe à la même époque : lorsqu'on fit la découverte de Madagascar, l'état politique et social y fut trouvé plus avancé que dans l'Afrique continentale. Quant à la Méditerranée, on sait que ses îles occupent une place honorable dans l'histoire de l'esprit humain. Ainsi, les mers ne peuvent être considérées comme une barrière entre les peuples ; et quant aux sûretés qu'elles peuvent procurer contre les attaques d'un ennemi, elles protègent les peuples forts et défendent mal ceux qui auraient besoin de s'environner d'un rempart inaccessible.

Les montagnes. Cette sorte d'obstacles naturels est, pour l'économie politique, un objet de profondes études, et l'homme de guerre n'attache pas moins d'importance à bien connaître les ressources qu'ils peuvent offrir pour la défense, et les difficultés qu'ils opposent à l'attaque. Les montagnes séparent les peuples et les états ; l'esprit national s'arrête à leur sommet, aussi bien que l'autorité du gouvernement. S'il était possible d'élever de pareilles forteresses entre toutes les divisions politiques de la terre, les guerres seraient plus rares. On a vu plus souvent les armées françaises dans les Pays-Bas et sur les bords du Rhin qu'au-delà des Alpes et des Pyrénées. Les Hautes-Andes empêcheront dans tous les tems que l'est et l'ouest de l'Amérique puissent être soumis à un même gouvernement, réunis dans un seul état, et par cette raison, l'expédition de Gonzalo Pizarro fut une des plus désastreuses dont l'histoire ait conservé le souvenir.

L'habitant des plaines a quelquefois la curiosité de visiter les montagnes, mais il n'y transporte point son habitation. Parmi les nombreux cultivateurs américains qui ont chaque jour sous les yeux les sommets des montagnes Bleues, il n'y en a peut-être pas un sur mille qui en ait approché. Entre la Nouvelle-Angleterre et le Canada, une chaîne de montagnes même d'une élévation médiocre est une frontière plus propre à maintenir la séparation des deux états que ne pourrait l'être le fleuve Saint-Laurent.

Il est bien rare qu'une chaîne de hautes montagnes soit environnée d'une population dont le caractère, les mœurs, les goûts et les opinions ne présentent point des contrastes remarquables. On expliquera comme on voudra cette influence des sites, de la forme du terrain, du climat, de la lumière, etc. Le fait est la chose essen-

tielle, et les observations produisent un si grand nombre de témoignages en sa faveur, qu'il est tout-à-fait hors de doute. On en recueille des preuves jusque dans les conseils de quelques états de notre confédération. « J'ai appris d'un membre de la législature de Pensylvanie, dit M. Finch, que sur un grand nombre de questions que l'on discute, on sait d'avance comment opineront les députés envoyés de l'est ou de l'ouest des montagnes. » On a fait, en Virginie, la même observation sur les habitans des deux versans opposés des montagnes Bleues. Quelquefois même les dissidences entre *la vieille* et *la nouvelle* Virginie menacent la paix intérieure. En général, il règne dans presque tous les états de l'Union une fâcheuse rivalité entre l'est et l'ouest : et comme cette dernière partie comprend tout l'intérieur du pays, elle est à la fois la plus vaste, la plus fertile, la plus puissante en raison de ses produits et de sa population, et elle tend sans cesse à rapprocher d'elle le centre du gouvernement, au préjudice de la partie orientale. Il y a dans l'état de New-Jersey un petit canton qui manifeste très-clairement l'influence diverse des montagnes et des rivières, comme limites entre des états. Ce canton peut avoir trente milles de long sur deux à trois milles de large, entre la Delaware et les montagnes Bleues : c'est l'*ultima Thule* du New-Jersey. Quelques convenances politiques l'ont fait réunir à cet état dont il est séparé par une ligne continue de plus de mille pieds de hauteur au-dessus du niveau de leurs plaines. On l'aurait complètement oublié, si les habitans n'avaient point adressé à la législature une pétition pour obtenir qu'on leur ouvre enfin quelque voie de communication avec leurs concitoyens. Les seules relations commerciales qu'ils aient établies les éloignent de plus en plus de l'état auquel ils

appartiennent; ils transportent leurs produits au-delà de la Delaware, et les livrent à la Pensylvanie.

Quelques montagnes entassées assez près les unes des autres pour former des groupes où des vallées fertiles peuvent nourrir une population nombreuse, sont de vastes forteresses dont les habitans composent la garnison. L'art de l'ingénieur est sans pouvoir contre ces remparts élevés par la nature : les montagnards, profitant des avantages de leur position, furent de tout tems des voisins redoutables et très-incommodes. Les Suisses firent des conquêtes autour d'eux, et leurs bailliages italiens furent aussi mal administrés par ces républicains que la Suisse l'avait été par les gouverneurs autrichiens. On sait que les habitans du Caucase n'ont pas encore perdu l'habitude de faire des incursions dans les plaines, et d'y lever des contributions. Il fut un tems où les chefs des montagnards écossais exerçaient une sorte de souveraineté à vingt milles autour de leurs rochers, et prélevaient sur tous ceux qui venaient s'établir dans cet espace un impôt qui n'était jamais refusé; les taxes imposées par le souverain légitime étaient quelquefois éludées, mais on n'essayait point de se soustraire à celles que les *highlanders* exigeaient.

Les déserts. De tous les obstacles qui peuvent empêcher les nations de communiquer entre elles, quel que soit le but de ces communications, aucun n'est plus propre à cette destination que de vastes déserts. L'Égypte nous offre l'exemple le plus remarquable de cet isolement prescrit par la nature. Plus d'une fois ses rois firent la conquête de la Judée, et les chefs de la nation juive, emmenés en captivité, furent les trophées de ces victoires; mais la Palestine ne devint jamais une province égyptienne. Réduite à l'impuissance d'assujétir ses voi-

sins, l'Égypte en fut bien dédommagée par les moyens de défense qu'elle trouva dans sa position. C'est ce que prouve la longue durée de son histoire et de son indépendance, prolongée pendant tant de siècles. A la vérité elle succomba sous les Pasteurs et sous Cambyse ; mais quand Hussein, fils de Mahomet-Ali-Pacha, voulut imiter ce conquérant, ce fut son armée qui revint, et les domaines dont l'ambitieux général avait entrepris la conquête se réduisirent à l'espace occupé par son tombeau.

Des déserts séparaient les empires dont Constantinople et Persépolis étaient les capitales. L'un des successeurs de Constantin accoutuma ses soldats à faire des irruptions dans la Perse. Ses entreprises furent heureuses : les aigles romaines furent portées au-delà du Tigre, les places de l'ennemi furent prises, il semblait que tout le pays était soumis ; cependant l'armée victorieuse n'y séjourna pas plus d'un an, et n'y revint point. Les fréquentes expéditions des Persans dans l'Asie-Mineure n'eurent pas plus de suite.

Louis XIV envahit la Lorraine et la Franche-Comté : la morale condamne ces conquêtes, mais la politique les absout. L'acquisition de ces deux provinces donnait à la France une frontière plus facile à défendre, et la mettait plus en sûreté contre une guerre d'invasion.

La nature a mis le désert d'Atacama entre le Chili et le Pérou. Un désert de douze cents milles de longueur limite le territoire des États-Unis à l'ouest. Ces positions influeront nécessairement sur les destinées des peuples de ces contrées. Pense-t-on que des Américains nés sur la côte de la Mer Pacifique, attachés à leur pays par tout ce qui peut fortifier cette affection si naturelle, consentent dans tous les tems à faire traverser à leurs re-

présentans des montagnes de dix mille pieds de hauteur, des déserts de cinq cents milles d'étendue, et à leur faire faire un voyage de trois mille milles, pour aller chercher aussi loin des maximes de gouvernement, et la connaissance des relations extérieures qu'ils ont intérêt d'entretenir, soit pour la paix, soit pour la guerre?

Résumons ces observations, afin qu'on aperçoive plus facilement les conséquences qui en dérivent.

Il y a sur la terre des divisions politiques tracées par la nature. Celles de ces divisions qui ne sont pas assez étendues, et qui ont des voisins puissans, ne peuvent conserver leur indépendance. C'est ainsi que la France absorba la Lorraine et la Basse-Navarre; que le Danemarck devint maître des îles voisines de ses côtes; que l'Angleterre finit par réunir toute la Grande-Bretagne, soumit l'Irlande, etc.

La Floride est un exemple récent de ces agrégations d'état prescrites par la nature. Dans le cours des négociations relatives à la cession de cette colonie espagnole, l'ambassadeur des États-Unis tint au roi d'Espagne un langage peu flatteur : « Il est impossible, lui dit-il, que la Floride ne fasse point partie des États-Unis; conservez-la comme colonie, faites-en un état indépendant, peu importe : dans l'un et l'autre cas, sa destinée est de se joindre à nous. »

Des deux îles réunies à l'état de New-York, l'une conviendrait mieux à l'état de New-Jersey, dont elle est plus rapprochée, et l'autre, dont les habitans ne s'adonnent nullement au commerce, et mènent une vie patriarchale, pourrait former un état indépendant.

La géographie physique détermine les limites naturelles des états, non-seulement par la figure du terrain, mais aussi par sa constitution intérieure. Au premier

coup d'œil, on croirait que la nature a tout fait pour la réunion de toutes les provinces italiennes en un seul état; cependant, d'après une autorité imposante, il faudrait, pour que cette réunion fût possible et durable, que l'extrémité méridionale de la péninsule changeât de place, et fût interposée entre Gênes et Rome. Un habitant d'Otrante diffère à tant d'égards d'un habitant de Turin ou de Venise, qu'il n'étendra jamais jusqu'à ces contrées lointaines l'idée et le sentiment de la patrie.

Entre l'Atlas et la Méditerranée, depuis l'Océan jusqu'à l'Égypte, le nord de l'Afrique est destiné à former des états séparés, à moins qu'une puissance navale ne le soumette dans toute son étendue. C'est ce que les Carthaginois firent jadis : ces premiers maîtres furent remplacés par les Romains; plus tard, les Sarrasins y établirent leur domination. La manière dont ce pays est maintenant occupé et gouverné ne durerait pas longtems si la fausse politique de quelques puissances européennes ne s'obstinait point à la maintenir. Les côtes occidentales de l'Amérique du Sud peuvent être comparées à celles du nord de l'Afrique, relativement à la position des mers et des montagnes, et à leur influence sur l'état politique de ces contrées; on peut affirmer que tout le génie de Bolivar ne suffira point pour consolider une république dont le territoire comprendrait le Pérou et la Colombie.

Les grandes vallées centrales, comme celles du Danube en Europe et du Niger en Afrique, offrent quelque analogie avec les contrées renfermées entre la mer et une longue chaîne de montagnes. Quant au Niger, tout ce que l'on en peut savoir après tant d'explorations périlleuses dont il a été l'objet, c'est qu'il traverse plusieurs états indépendans entre les montagnes de Kong et le

Grand Désert. En Europe, la vallée du Danube est aussi partagée entre la Bavière, l'Autriche et la Turquie, et jamais les chances de la guerre, ni les alliances, ni les traités, ne l'ont placée tout entière sous la puissance d'un seul monarque.

Les petits états de l'Allemagne n'ont point de limites naturelles, et ne peuvent en avoir : de là leurs variations perpétuelles. On remarque cependant que les rivières y servent rarement de frontières communes, et qu'en général chaque petit souverain possède les deux rives des courans qui traversent ses domaines.

Les travaux de l'homme n'ont pas le pouvoir de changer les limites naturelles des états. Comme cette assertion est contraire à des opinions accréditées, elle a besoin d'être discutée avec plus de soin et d'étendue, et d'être étayée de preuves plus fortes et plus imposantes : voici ce qu'on peut alléguer en sa faveur.

Les ouvrages d'art qui auraient de l'influence sur les limites d'un état sont ceux qui ouvrent de nouvelles communications entre les peuples, c'est-à-dire les routes et les canaux qui traversent les frontières actuelles. Mais les cinq routes entre la France et l'Espagne n'ont point affaibli la barrière posée par la nature entre ces deux royaumes. La voie magnifique du Simplon n'eût point opéré un rapprochement sensible entre les Français et les Italiens : l'influence du sol, des sites et de l'atmosphère, est plus puissante que ne peut l'être celle d'une route et de la circulation de marchandises, des visites faites et reçues entre des nations voisines ; la première est permanente, elle agit sur tous les individus à chaque instant ; la seconde ne peut avoir qu'une action limitée, interrompue, et la masse de la nation n'y est point soumise. On multiplierait vainement les paquebots entre la

France et l'Angleterre; l'union des deux peuples n'en serait pas moins impossible.

Un homme qui savait bien comment on peut gouverner un grand état, comme il l'a prouvé lorsqu'il remplissait l'éminente fonction de président des États-Unis, M. Madison, professait ouvertement la doctrine que nous cherchons à établir, et il l'a exposée dans une lettre adressée à M. Finch, au mois de mai 1828. « En laissant de côté ce qui fut, pour nous occuper de ce qui sera, je pense que les découvertes dans les sciences politiques, et plus spécialement la combinaison du gouvernement représentatif et des unions fédérales, permettront de donner aux états libres une très-grande étendue; que les républiques ainsi constituées excéderont de beaucoup l'espace sur lequel un monarque absolu peut être assuré que ses ordres seront exécutés. Ce n'est qu'au profit des gouvernemens et des peuples libres que les arts modernes ont trouvé le moyen de franchir les montagnes, de dompter les fleuves, de maîtriser l'Océan même. Le télégraphe deviendra peut-être inutile, tant les communications entre les peuples deviendront faciles et promptes, sans qu'ils aient besoin de se déplacer! »

Lorsque de petits états ne sont pas renfermés entre des limites naturelles, un accroissement de territoire peut-il leur être utile? Cette question demeurera long-tems sans réponse. On ne peut la résoudre que dans des cas tellement spéciaux, que l'on ne peut les assimiler à aucun autre. La conduite de l'état de Massachusetts fut digne d'éloges lorsqu'il rendit à l'indépendance un territoire qu'il ne pouvait, sans injustice, retenir sous ses lois; mais un membre de la confédération américaine se repose avec confiance sur l'indissoluble faisceau de l'Union. Il lui suffit d'être assez fort pour maintenir la paix inté-

rieure, il n'a pas besoin de la puissance qu'une extension de territoire lui aurait donnée. D'ailleurs, si l'état de Massachusetts avait pris un autre parti que celui d'être juste, il se serait exposé à des reproches graves et mérités.

On a loué la république de St.-Marin qui, invitée par Napoléon à désigner le territoire qu'il lui conviendrait d'ajouter au sien, eut la sagesse de ne point sortir de ses limites; mais ce fait, embelli par les bulletins de cette époque, devrait être mieux connu avant d'être produit, comme une preuve digne de foi, dans une discussion politique.

Terminons par quelques observations sur un sujet qui n'est point de nature à faire cesser la dissidence entre la politique et la philosophie. Après avoir prouvé qu'il est avantageux pour un état d'étendre son territoire jusqu'à ses limites naturelles, on est conduit à soutenir qu'une nation ne mérite aucun blâme, si, n'ayant pas encore atteint ces frontières, elle tend à s'emparer, même par la voie des armes, de tout l'espace qui l'en sépare. Nous avons déjà exprimé cette opinion au sujet des conquêtes de Louis XIV, qui contribuèrent si puissamment à la force et à la sûreté de la France. C'est pourtant dans cette même France que l'on a essayé de faire dominer et mettre en pratique cette maxime plus généreuse que prudente : *il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre la liberté.* Napoléon ne fut pas de cet avis. L'histoire est encore, en ceci, la source où nous devons puiser notre instruction. Certes, on ne contestera point que les guerres dont le résultat fut de réunir en un seul état les petits royaumes de la Grande-Bretagne et de ses îles, d'opérer une consolidation semblable en France et en Espagne, furent au profit de l'humanité. Les guer-

res qui entraînèrent la chute de l'empire romain servaient la cause de la liberté : les peuples seront peut-être un jour dans la nécessité de s'armer de nouveau pour réduire à de justes limites des empires devenus trop étendus et trop menaçans. Mais dès qu'une nation est parvenue à s'étendre jusqu'aux frontières que la nature lui a tracées, les tems de stabilité et de repos sont arrivés pour elle, et cette époque de félicité peut être en même tems celle d'une gloire très-désirable. Qu'elle connaisse bien les avantages de sa position, ses véritables intérêts, le soin de son honneur; qu'elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat de la victoire, et qu'elle n'ambitionne point de honteuses conquêtes sur des peuples hors d'état de se défendre; surtout qu'elle respecte la liberté dans tous les lieux d'où elle n'est point bannie. Les attentats contre ce premier droit des nations mettent hors de la loi commune celles qui s'en rendent coupables, et tôt ou tard le crime est puni.

(*American Journal of science and arts.*)



L'OPTICIEN FRAUNHOFER.

Quoique trois ans se soient déjà écoulés depuis que Fraunhofer a été enlevé aux sciences et aux arts, les regrets causés par sa perte ne sont point affaiblis; et même cet intervalle a rendu plus sensible l'absence des productions que l'on devait annuellement à son génie inventif, secondé par un haut savoir. S'il eût vécu aussi long-tems qu'il pouvait être utile, il aurait mis la dernière main à des travaux qu'il n'a pu terminer; des idées, qu'il n'a pas eu le tems de développer, nous auraient été communiquées : ce qu'il a laissé imparfait vient se joindre à la connaissance de ses œuvres les plus remarquables, pour accroître et prolonger les impressions pénibles que sa mort a fait éprouver. Ses talens n'avaient peut-être pas encore atteint leur maturité, ni son génie toute sa vigueur; il commençait sa quarantième année! L'imagination qui caractérise ces intelligences puissantes destinées à hâter les progrès des sciences et des arts d'application s'annonce quelquefois plus tard, et se soutient jusque dans la vieillesse. L'histoire de l'homme remarquable qui fait le sujet de cet article mérite d'être racontée, car elle offre des particularités tout-à-fait extraordinaires.

Comme beaucoup d'autres hommes célèbres, il fut l'œuvre de lui-même, et l'éducation n'avait rien fait pour lui. Joseph Fraunhofer naquit à Straubing, en Bavière,

le 6 mars 1787. Attaché dès sa plus tendre enfance à un travail manuel, dans la boutique de son père, il fut presque entièrement privé du secours des écoles publiques. A onze ans, il perdit ses parens, et le tuteur auquel il fut confié voulut lui faire apprendre le métier de tourneur; mais l'enfant était alors si faible, et promettait si peu de devenir un ouvrier robuste, qu'aucun maître ne voulut le recevoir comme apprenti. On parvint enfin à le placer chez un lunetier de Munich, mais à condition qu'après avoir terminé son apprentissage, il travaillerait six ans chez son maître, sans aucun salaire.

Munich avait déjà des écoles du dimanche pour les ouvriers; le jeune Fraunhofer obtint de son maître la permission de les fréquenter; mais comme divers obstacles lui enlevaient encore une partie de ce tems d'étude, il faisait peu de progrès, et n'annonçait nullement ce qu'il devait être un jour. En 1801, seconde année de son apprentissage, un accident lui ouvrit la carrière qu'il a parcourue avec tant d'éclat, mais dont l'entrée fut semée d'épines qui exercèrent long-tems sa patience et son courage. La maison qu'il habitait s'écroula tout-à-coup, entraînant avec elle une des maisons contiguës; tous ceux qui s'y trouvaient furent écrasés sous les débris, à l'exception du jeune apprenti. Des ouvriers furent employés aussitôt à déblayer ces ruines; ils entendirent les cris du jeune captif, et travaillèrent avec une nouvelle ardeur, sous les yeux du roi Maximilien Joseph qui était accouru au premier bruit de cet événement. Le pauvre enfant, quoique blessé, faisait aussi tous ses efforts pour s'ouvrir une voie; cependant, il ne fallut pas moins de quatre heures pour le dégager. Le monarque ordonna que l'on en prît soin, et qu'on le lui présentât dès qu'il serait guéri de ses blessures : il voulait se faire

rendre compte, par cet unique témoin, des sensations qu'il avait éprouvées depuis le premier ébranlement qui l'entraîna, jusqu'au moment de sa délivrance. Très-satisfait des réponses de son jeune protégé, ce bon prince l'assura qu'il pouvait compter sur sa bienveillance, si elle lui était nécessaire, et, en le congédiant, il lui remit une petite somme en or.

L'aventure du jeune Fraunhofer lui avait procuré une autre protection qui ne lui fut pas moins utile que celle du roi : M. le conseiller Ützschneider aperçut dans cet enfant des facultés intellectuelles peu communes, et dont il fallait aider le développement. En sortant de l'audience royale, l'enfant, plein de joie, alla montrer son trésor à ce prudent ami, et lui communiqua ses projets d'exploitation, de fabrique de lunettes, d'industrie dont ces pièces d'or seraient la base : M. Utzschneider l'encouragea.

En conséquence, le petit entrepreneur monta son atelier, le pourvut d'outils, et se mit à faire des lunettes, le dimanche, après ses heures d'étude. Malheureusement, il n'avait aucune connaissance du calculq u'il faut appliquer à ces instrumens; ses premiers essais ne réussirent point : il sentit alors la nécessité d'apprendre les mathématiques. M. Utzschneider lui mit entre les mains les traités de Klemm et de Tonger, et lui permit de consulter les ouvrages d'optique qu'il avait dans sa bibliothèque.

Mais le jeune homme manquait encore de deux choses indispensables pour se livrer à l'étude d'une science ; il n'avait pas le loisir nécessaire pour faire usage de ces livres. Son maître exigeait impérieusement l'emploi de toutes ses heures de travail, et ne permettait aucune sorte de lecture; l'étudiant en mathématiques couchait

dans un cabinet sans fenêtres où il lui était sévèrement interdit de porter une chandelle allumée. Ces difficultés, qui paraissaient insurmontables, furent encore augmentées par des obstacles d'une autre nature : les avertissemens officieux ne manquèrent point au jeune homme ; à peine savait-il écrire, et il concevait l'espoir de s'élever jusqu'aux mathématiques ! Il allait perdre son tems, et peut-être fausser son esprit par des études qu'il ne pouvait faire avec ordre, ni pousser assez loin, etc. Mais le désir d'apprendre triompha de tout ce qui put s'opposer à son ingénieuse activité ; Fraunhofer sut enfin assez de mathématiques pour en faire l'application à ses instrumens, et dès-lors ses succès furent assurés. Comme il vivait avec une extrême économie, il lui restait encore quelques-unes des pièces d'or que le roi lui avait données ; il les sacrifia pour acheter la liberté de disposer de tout son tems, en indemnisant son maître du travail qu'il lui devait encore.

Le jeune opticien ne se bornait point à suivre les procédés connus ; dominé par l'esprit d'invention, il voulait entreprendre des expériences, mais son petit trésor avait totalement disparu. Afin de se procurer quelques fonds, il eut recours à une industrie plus lucrative que la sienne ; il se mit à graver des cartes de visite. Nouvelle calamité : les guerres de la révolution française troublèrent le repos de la Bavière, et causèrent une stagnation de commerce dont les deux entreprises de Fraunhofer se ressentirent. Il fut réduit à rentrer, comme ouvrier, chez un fabricant de lunettes ; on ne put le décider à recourir au souverain qui, disait-il, l'avait sans doute oublié, et qui devait réserver ses dons pour d'autres sujets encore plus malheureux. A cette époque, M. Utzschneider n'était plus à Munich, et n'y venait que

rarement ; mais il avait recommandé Fraunhofer à un habile et zélé professeur, M. Schiegg, qui devint bientôt l'ami de son élève.

En 1804, MM. Reichenbach, Utzschneider et Liebherr fondèrent le célèbre établissement de Benedict Bauern, près de Munich, qui a fourni de si bons instrumens à l'astronomie et aux autres applications des sciences mathématiques. Pour les divisions de ces instrumens, on avait la nouvelle machine de Reichenbach et Liebherr, mais il fallait se procurer de bonnes lentilles achromatiques, et l'on manquait des deux espèces de verre qui les composent, et d'un opticien qui sût les mettre en œuvre. L'Angleterre pouvait fournir les deux verres, mais quant à l'ouvrier, on reconnut que le meilleur parti à prendre était d'en former un dans ce nouvel établissement. Sur ces entrefaites, M. Utzschneider reçut quelques échantillons de *flint glass* de Suisse, fabriqué par M. Guinaud, à Brenetz, près de Neuchâtel : il en fut tellement satisfait, qu'il se décida sur-le-champ à faire un voyage à Brenetz, d'où il revint avec M. Guinaud. Des fourneaux furent construits sous la direction de cet habile fabricant ; on fit des essais dispendieux dont le résultat fut peu satisfaisant. Cependant, on voulut tirer parti du produit des fourneaux, et l'on en fit les premières lentilles achromatiques fabriquées à Benedict Bauern.

Ces premiers travaux se prolongèrent jusqu'en 1807, et la détresse de Fraunhofer allait toujours croissant. M. Schiegg le pressait depuis long-tems d'aller trouver M. Utzschneider, et le jeune homme ne pouvait s'y résoudre ; il alléguait que son ancien protecteur était content de l'opticien attaché à l'établissement, et qu'il serait inconvenant de se présenter pour partager un travail auquel un seul homme pouvait suffire. A force d'insister,

le professeur obtint que la visite serait faite : M. Utzschneider vit avec satisfaction que son protégé avait justifié pleinement la bonne opinion qu'il en avait conçue, et le retint auprès de lui; on avait besoin d'un calculateur aussi instruit, c'était précisément l'homme que l'on cherchait depuis long-tems; dès qu'on l'eut trouvé, les entreprises devinrent plus hardies, et on fit des lentilles de plus grandes dimensions. Les premiers ouvrages exécutés par le savant artiste sont les beaux instrumens que l'observatoire de Bude possède aujourd'hui. Peu de tems après son entrée dans les ateliers de Benedict Bauern, tout le travail relatif à l'optique fut mis sous sa direction; il suffit à ce laborieux emploi sans interrompre ses recherches de théorie et de pratique.

Il inventa une machine pour donner une forme correcte et le plus beau poli aux miroirs hyperboliques, d'un meilleur effet que ceux de figure parabolique, comme il l'avait démontré dans un mémoire qui fut suivi de plusieurs autres sur diverses questions d'optique. On lui doit encore une autre machine pour polir les lentilles, en leur conservant une forme rigoureusement sphérique, et d'un rayon déterminé. Celle-ci a la propriété remarquable de corriger les erreurs de forme que l'on aurait commises en dégrossissant les lentilles, et de rendre le résultat du travail absolument indépendant de l'adresse des ouvriers.

Un des plus importans services que Fraunhofer rendit à l'établissement de Benedict Bauern fut le perfectionnement des deux sortes de verre (*crow-glass* et *flint-glass*) qui composent les lentilles achromatiques. Le flint-glass de M. Guinaud, quoique meilleur que celui d'Angleterre, ne donnait pas d'assez grandes pièces exemptes de défauts; et de plus, les fontes étaient extrêmement iné-

gales ; on ne réussissait jamais à obtenir deux fois de suite des verres pourvus des mêmes propriétés ; et dans la même fonte, le dessus et le dessous de la masse vitreuse exerçaient sur la lumière une action très-différente. Il s'agissait donc de surmonter toutes ces difficultés, et, avant tout, de les bien connaître, de savoir à quelles limites de perfection il fallait s'arrêter, pour ne pas s'épuiser en efforts inutiles. Fraunhofer eut le courage d'entreprendre ce long travail : ses expériences furent faites en grand ; on ne fondait pas moins de quatre quintaux de verre à la fois. Il fallut ensuite se livrer à d'autres recherches ; les méthodes par lesquelles on calculait la forme et les dimensions des deux parties d'une lentille achromatique étaient si compliquées que l'on ne pouvait en faire usage qu'en négligeant quelques termes des formules ; les méditations de Fraunhofer, sur cet objet, ne furent pas infructueuses : il changea la forme de ces expressions algébriques trop compliquées, et quoiqu'il y introduisît de nouveaux élémens dont on n'avait point tenu compte jusqu'alors, il les rendit plus simples et plus commodes pour les applications. Ainsi, avec de meilleurs verres et des formes calculées avec plus d'exactitude, les lentilles de Benedict Bauern devinrent supérieures à toutes celles que l'on avait faites et que l'on faisait partout ailleurs.

Les travaux qu'exigèrent ces importantes et difficiles recherches donnèrent lieu à une multitude d'observations dignes d'être recueillies, et contribuèrent au perfectionnement de quelques instrumens de mesure. Afin de connaître exactement le pouvoir de réfraction et de dispersion de chaque nature de verre, Fraunhofer trouva les moyens de rendre plus distinctes et plus tranchées les couleurs de la lumière décomposée par le prisme ; il aperçut les lignes noires parallèles entre elles et perpendicu-

laires à la longueur du prisme que Wallaston avait déjà vues, mais qu'il n'avait pas observées avec autant d'exactitude. L'opticien bavarois put en compter jusqu'à cinq cent quatre-vingt-dix : il constata qu'elles affectent des positions déterminées dans le *spectre* lumineux, et que leur écartement donne la mesure très-précise de l'action du prisme sur chacune des lumières colorées. Le mémoire où ces observations sont consignées est inséré dans le recueil des *Mémoires de l'Académie* de Bavière, années 1814 et 1815. On le traduisit en anglais, et l'on en fit un extrait pour l'insérer dans l'*Encyclopédie d'Édinbourg*, à l'article *Optique*.

En 1817, l'académie de Bavière mit Fraunhofer au nombre de ses membres : ce corps savant ne pouvait faire un choix plus utile pour le progrès des sciences, et par conséquent plus honorable pour lui-même.

Le phénomène des lignes noires du spectre méritait un examen approfondi : Fraunhofer l'entreprit avec les excellens instrumens dont il était bien pourvu. Son micromètre pouvait donner la mesure de la quatre cent millième partie d'un pouce. Tous les faits qu'il aperçut lui parurent conformes à la théorie. Il publia, sur cet objet, un mémoire qui est inséré parmi ceux de l'académie de Munich. Suivant ses habitudes, ou les dispositions et, en quelque sorte, la forme naturelle de son génie, il commença par convertir en formule algébrique l'expression de la loi très-compliquée de la série des phénomènes que présentent les lignes noires, et la formule fut convertie en machine pour tracer ces lignes avec autant d'exactitude qu'on pourrait les déduire de la théorie.

Les diverses modifications de la lumière composaient le domaine intellectuel de Fraunhofer; les halos, les parhélies, etc., y étaient compris, et furent aussi le sujet de

quelques mémoires qu'il publia dans le journal du professeur Schumacher, intitulé *Astronomiche Abhandlungen.*

Nous venons de jeter un coup d'œil sur les occupations du savant; voyons maintenant, dans les ateliers, les travaux du constructeur d'instrumens. Le plus grand ouvrage qu'il ait eu le tems de finir est le magnifique télescope de l'observatoire de Dorpat. Il préparait, par l'ordre du roi de Bavière, un autre chef-d'œuvre encore plus étonnant, un télescope dont l'objectif est de douze pouces, tandis que celui de Dorpat n'est que de neuf. Mais il ne réservait pas pour ces constructions extraordinaires l'emploi de toute son habileté et de ses profondes connaissances; il ne donnait pas moins de soins à des ouvrages qui ne pouvaient nullement contribuer à sa réputation. En 1825, l'institution astronomique d'Édinbourg fit la demande d'un grand instrument des passages, avec un télescope de huit pieds et demi de foyer, et de six pouces d'ouverture : Fraunhofer se mit à l'œuvre sur-le-champ, et, au lieu d'une seule lentille de la grandeur qu'on lui demandait, il en fit trois, l'une pour l'observatoire d'Édinbourg, une autre pour l'héliomètre de M. Bessel, et une troisième en cas que M. Bessel ne réussît point dans l'opération qu'il devait faire subir à celle qui lui était destinée. Heureusement, le savant artiste eut le tems d'achever ces trois lentilles d'une admirable perfection.

En 1820, M. Reichenbach quitta l'établissement qu'il avait formé, et Fraunhofer devint l'associé de M. Utzschneider, et ensuite directeur général de tous les travaux. En 1817, l'établissement avait été transféré à Munich, où il trouvait beaucoup plus de ressources, et l'activité des travaux s'y accrut au point qu'ils occupent aujourd'hui cinquante ouvriers.

En 1823, le roi de Bavière, qui n'avait point perdu de vue la conduite et les succès de Fraunhofer, le nomma conservateur du cabinet de physique de l'Académie. En 1824, après l'exposition publique du télescope de Dorpat(1), le célèbre artiste reçut la décoration de l'ordre du Mérite Civil. Plusieurs sociétés savantes s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs membres, et l'université d'Erlangen lui envoya le diplôme de docteur en philosophie. Ces distinctions exaltèrent prodigieusement son ambition, et il ne méditait rien moins que la construction d'un télescope de dix-huit pouces d'ouverture, lorsque la maladie qui devait terminer sa carrière se manifesta au mois d'octobre 1825. Il n'avait jamais cessé d'éprouver quelques malaises, causés sans doute par des lésions intérieures que l'art des chirurgiens ne put guérir, et qu'avait déterminées l'écroulement de la maison sous laquelle il avait été englouti; mais ces incommodités, quelquefois très-graves, n'interrompaient point ses travaux; malade ou non, il fallait surveiller les fourneaux, diriger les ateliers, observer, écrire. Cependant il commençait à sentir la nécessité de s'arracher pendant quelque tems à ses habitudes, et il méditait un voyage en France et en Italie : quelques jours après, il n'était plus. Ce fut le 7 juin 1826 que les sciences et ses amis firent cette perte douloureuse. La décoration de l'ordre de Danebrog, que le roi de Danemarck venait de lui envoyer, ne servit qu'à l'ornement de son tombeau. Sa mort affligea toute la ville de Munich : les magistrats permirent à M. Utzschneider de choisir le lieu de sa sépulture, et il fut déposé près de la tombe de Reichen-

(1) Voyez, sur ce télescope, l'article inséré dans notre 38e numéro, sur les nouvelles découvertes de l'astronomie.

bach. Ainsi ces deux hommes également dignes de regrets, occupés pendant leur vie des mêmes objets et des mêmes travaux, unis par les doux liens de l'estime et de l'amitié, ne furent point séparés l'un de l'autre à la fin de leur utile carrière.

La Grande-Bretagne profitera-t-elle de la leçon que le roi de Bavière lui a donnée? En voyant quels honneurs furent décernés par un monarque allemand à l'opticien qui perfectionna le télescope, la nation anglaise sentira-t-elle ce qu'elle doit à la mémoire de Dollond, inventeur de cet instrument? Cette tardive justice serait peut-être le plus sûr moyen de ramener en Angleterre un art qui lui échappe, et qui paraît avoir trouvé sur le continent une terre plus hospitalière. Au moment où cet art vient de perdre ses ressources les plus nécessaires pour lui conserver la supériorité qu'il avait acquise, les circonstances invitent la société royale de Londres et le bureau des longitudes à faire quelques efforts pour ressaisir une des plus nobles conquêtes que les arts anglais aient jamais faites. Ce n'est pas à l'esprit de spéculation qu'il faut faire un appel; qu'on s'adresse aux sentimens qui élèvent les ames et font sentir au génie les impulsions qui le mettent en mouvement et développent ses forces. Si quelque ministre anglais conçoit la belle pensée d'affranchir ces arts nés des sciences, et qui sont nécessaires aux progrès qu'elles ont encore à faire; s'il leur accorde une protection spéciale, et les délivre de l'ignoble joug des patentes, il sera le Colbert de notre âge. Ce titre est plus glorieux que des succès en législation et en politique, objets de l'ambition des ministres vulgaires.

(*Edinburgh Philosophical Journal.*)

Voyages.-Statistique.

VOYAGE SUR LE MARAGNON

OU

FLEUVE DES AMAZONES.

Le voyageur qui aperçut le premier l'immense cours d'eau connu sous le nom de Fleuve des Amazones, l'une des plus imposantes curiosités de la nature, crut voir un des golfes de l'Atlantique, et ne fut détrompé qu'en s'assurant que ses eaux n'étaient point salées. *Mara non!* « ce n'est point la mer! » s'écria-t-il alors, et ce cri de surprise devint le nom espagnol du fleuve. Bien qu'on ne puisse préciser son point de départ, il y a lieu de croire qu'il prend sa source aux Cordillières des Andes, et jaillit des flancs de ces montagnes par mille canaux souterrains. Il traverse une portion du Pérou, mais il n'offre aucune voie de communication au commerce de cet empire. Il court long-tems au nord-ouest dans les gorges des Andes. A Jaen, il tourne vers l'est; il reçoit du nord les eaux du Mayu, du Morona, du Napa, et d'autres rivières moins considérables; et du sud, celles du Guallaga et de l'Ucayale. Ce n'est qu'en pénétrant dans le Brésil qu'il se déploie dans toute sa magnificence : dès sa jonction avec l'Ucayale, il est navigable pour les grosses barques; mais depuis les frontières du Brésil jusqu'à l'Océan, il porte toutes sortes de bâtimens, et reçoit des rivières qui ne le cèdent point en importance aux plus grands fleuves

de l'Europe. A son embouchure, il déroule au-delà des bornes de l'horizon ses flots azurés et sonores comme les vagues de l'Océan.

Explorer ce prodigieux instrument de commerce et de civilisation, était une entreprise digne du génie aventureux qui distingue les officiers de notre marine. Le fleuve des Amazones figure depuis long-tems sur les cartes de l'Amérique; mais il fallait en étudier le cours, constater l'étendue de sa navigabilité, en faire connaître les périls et les avantages. Tel est le but que M. Maw, lieutenant de la marine royale, s'est proposé et qu'il a glorieusement atteint à travers des obstacles et des périls surmontés avec un rare courage.

Le journal de son expédition est d'autant plus intéressant qu'il est fait sans prétention, et que l'auteur décrit et raconte en voyageur éclairé, et en marin plein de franchise.

M. Maw débarqua à Truxillo sur les côtes de la mer Pacifique, et se dirigea de cette ville vers l'intérieur du Pérou. Après six ou sept jours de marche, il aperçut à Selendin le premier cours d'eau, qu'il supposa appartenir au Maragnon. Il a soixante pieds de large, et est encaissé entre deux hautes montagnes nues. « En ce moment, dit notre voyageur, l'écharpe d'Iris décrivait un arc entre leurs cimes qu'elle nuançait de ses teintes vaporeuses. Jamais un tableau aussi imposant n'avait frappé ma vue. »

On connaît les grandes difficultés du passage des Andes du Chili (1); celui des Andes du Pérou n'est pas moins périlleux. Des sentiers, à peine tracés, sillonnent les

(1) Voyez, dans le 2e numéro, le grand article sur l'Amérique du Sud, et la traversée des Andes par l'armée de San-Martin, dans le 41e.

flancs des masses colossales jetées perpendiculairement sur l'abîme, et dont le front brumeux en dérobe la vue. Parfois le sentier est si étroit que le voyageur est forcé, sous peine de rouler au fond des précipices, de tenir ses jambes étroitement serrées au cou de sa monture. Ici, il marche dans les nuages; plus loin, il plane au-dessus d'eux, et contemple avec admiration les sources innombrables qui, sorties du sein des rochers, vont se perdre dans le Maragnon.

Les oasis de ces déserts, nommés volcans par les indigènes, révèlent au voyageur les traces d'une civilisation éteinte : parmi les débris de leur architecture, on remarque des constructions en pierre de forme ronde, semblables à ces vieilles tours qu'on rencontre partout en Irlande, et dont l'origine et la destination primitive n'ont reçu jusqu'ici aucune application satisfaisante. Ces débris que l'on rencontre maintenant dans les deux grandes divisions de l'Amérique autorisent à croire, contrairement à l'opinion ancienne, que, dans ce monde nouveau pour nous, c'est la civilisation qui y est antique et l'état sauvage moderne.

Les Indiens qui peuplent les hameaux semés dans ces régions sont paisibles, industrieux et très-hospitaliers. Ils accueillent à toute heure de la nuit et du jour l'étranger qui frappe à leur porte. Sans lui demander d'où il vient ni où il va, ils lui cèdent leur lit, leur table, tout ce qu'ils possèdent, et cela avec un air de satisfaction qui double le prix de leur hospitalité.

Aux Jalcas succède une région glacée; là nulle végétation, et partout des neiges éternelles. En descendant vers le Brésil, la scène change : d'immenses forêts couvrent le flanc des montagnes; une végétation d'une beauté et d'une vigueur incomparable les tapisse de verdure et

de fleurs. De tous côtés, on entend le murmure des ruisseaux, ou le fracas des torrens tributaires du fleuve des Amazones; le gazouillement de mille oiseaux divers complète cette sauvage harmonie. Mais ces sites romantiques offrent d'immenses difficultés au voyageur. Tel est leur escarpement, que les mules y semblent planer sur des abîmes. Outre le danger de rouler au fond des précipices, le voyageur est à chaque pas exposé à s'accrocher et à demeurer suspendu aux lianes qui traversent la route. « A une descente fort rapide, dit M. Maw, une de ces lianes m'arrêta à la hauteur de la bouche. Comme elle avait peu de consistance, je parvins à la déchirer avec les dents, et l'élan de ma mule acheva de la briser. Plus loin, on rencontre des crevasses où les mules s'enfoncent jusqu'au poitrail. Ailleurs des troncs d'arbres, jetés sur des torrens, servent de ponts et de parapets. Pour les traverser, il fallait que nos montures fussent aussi agiles que des chèvres. Quoique la mienne n'eût pas de mors, elle fit le trajet avec une légèreté et un à-plomb extraordinaire. J'avais sagement fait abnégation de mon adresse pour m'abandonner à la sienne. »

Si l'agriculture, protégée par un gouvernement ferme et régulier, étendait sa main bienfaisante sur ces contrées, on trouverait nécessairement, sur la ligne des Andes, des moyens de communication bien plus faciles que ceux qui existent aujourd'hui entre le Pérou et le Brésil, comme entre le Chili et les savanes de la Plata. Mais dans la direction du Maragnon, le voyageur rencontre à chaque pas des obstacles, que la moindre intelligence de la carte du pays lui eût épargnés. Au lieu de suivre les vallons ou les petites plaines qui courent à l'est, et de se détourner au nord vers les plateaux les moins escarpés de la chaîne des Andes, il est forcé de s'orienter dans

tous les sens; et, à chaque pas, des montagnes qu'il faut gravir viennent lui barrer le passage.

Après avoir quitté les forêts des Andes pour se diriger vers le Maragnon, on rencontre la ville de Moyobamba; de là on descend en canot sur le Cachiyaco, jusqu'à son embouchure dans le Guallaga, dont le tirant d'eau est de cinq à six pieds; à sa jonction avec le Maragnon, le lit des deux fleuves est d'un mille de diamètre. A partir de ce point, la profondeur du Maragnon est d'une à treize toises, et sa largeur de cinquante toises à un mille, jusqu'au port d'Omognas, où il reçoit l'Ucayale; sauf quelques bancs de sable que l'on rencontre dans le voisinage de ses îles, il est assez profond pour porter toute espèce de navires; sa rapidité est de quatre milles à l'heure. Vers Tabitinga, il offre un coup d'œil magnifique, et en certains endroits sa profondeur est telle, qu'on n'en peut trouver le lit.

Avant de suivre dans le Brésil le cours du fleuve, jetons un coup d'œil sur les productions et les mœurs des provinces du Pérou qui en forment le bassin supérieur.

Depuis que l'indépendance de l'Amérique du Sud a fait lever l'absurde prohibition d'y planter la vigne, elle est cultivée jusque sur les plateaux des Andes. Dans la province de Chachapoyas, sur un seul domaine de trente lieues de tour, quatorze sont plantées en vigne. On cultive sur les bords du Maragnon, mais en petit, faute de bras, du tabac et du coton. Le quinquina, la cochenille, la canne à sucre, le blé, le maïs, l'orge, la pomme de terre, les pois, les fèves, le riz, le cacao, l'encens, la cire noire, l'huile de castor, le styrax, l'alun, le bois de Brésil et diverses plantes tinctoriales, tels sont les produits principaux de cette contrée. Sa pomone est d'une richesse prodigieuse: sans énumérer tous ses trésors, qu'il

nous suffise de citer une variété infinie de plantain, la pomme, l'orange, la grenade, le coing, la pêche, le melon, l'olive, la fraise et la mûre. Le versant oriental des Andes n'est donc pas aussi aride que nous le supposons, faute de notions exactes sur sa statistique.

La province de *Mainas*, qui s'étend au pied des Andes, produit du sucre, mais en petite quantité et d'une qualité inférieure. Cette culture ferait bientôt des progrès rapides, si la population suffisait aux soins qu'elle exige. Le cacao y vient dans l'état sauvage, et il abonde surtout dans le voisinage de l'Ucayale; le fruit en est, dit-on, plus gros qu'à Guayaquil. On y cultive en grand le café et le coton; les autres productions sont le riz, l'indigo, la cascarilla, le baume de copahu, le copal, *la carana, la tapy*, l'huile jaune et le lin. On trouve auprès de Pebas le bitume dans l'état naturel, et, en certains cantons, des mines de soufre qui n'ont jamais été exploitées.

Les trésors que la nature a prodigués à ces contrées acquerraient sans doute une grande valeur si les moyens de communication entre leurs habitans et les Européens devenaient plus faciles. Mais, indépendamment des obstacles qu'il faudrait vaincre pour rendre les Andes accessibles au commerce, il en est dont il serait plus difficile de triompher : ils résultent de la férocité de quelques tribus qui infestent les affluens du Maragnon. Les missionnaires ont fait de vains efforts pour les arracher à l'état sauvage; elles sont toujours en guerre les unes avec les autres. Adonnées à la polygamie, l'enlèvement des femmes est le sujet ordinaire de leurs sanglantes querelles. Sur la rive droite de l'Ucayale, ces sauvages ne portent aucun vêtement; et, s'il faut en croire la relation d'un témoin oculaire, transcrite par M. Maw, ils

se font un devoir religieux de dévorer les cadavres de leurs parens, après les avoir fait rôtir, comme les produits de leur chasse.

D'après la même relation, la tribu la plus féroce est celle des *Cashibos*, anthropophages qui massacrent sans pitié tous les étrangers qu'ils rencontrent. Peut-être faut-il faire ici la part de l'exagération et de l'ignorance toujours passionnée pour le merveilleux. Toutefois, nous croirons difficilement aux récits de quelques pauvres missionnaires qui, dans leur zèle ardent pour les progrès de la foi, ont représenté ces peuplades comme industrieuses, hospitalières et dociles. S'ils ont dit la vérité, leur caractère aurait subi une étrange révolution. Malheureusement les semences de la religion ne sauraient prospérer sur une terre qui n'a pas été préparée pour les recevoir. L'esprit de sociabilité peut seul en féconder le germe; et le grand instrument de la sociabilité humaine, c'est le commerce. Tôt ou tard, il faut l'espérer, les grandes eaux du fleuve des Amazones, comme celles du Nil, transformeront des peuplades de chasseurs féroces en de paisibles tribus agricoles. C'est à son embouchure que la civilisation commencera ses conquêtes.

A *Tabitinga*, dernière ville du Pérou sur la frontière du Brésil, où nous avons laissé notre voyageur, le Maragnon a un mille et demi de large; il conserve les mêmes dimensions l'espace de quelques lieues. « Il s'élargit extrêmement, dit M. Maw, au-delà de San-Pablo, premier village du Brésil. Les îles dont il est semé sont si nombreuses, au-dessous de Diaz-Guerrero, que nous avions peine à voir à la fois les deux rives opposées du fleuve. Poussés vers ces îles par les rafales ou par la violence des courans, nous n'y découvrîmes aucun être vivant. Elles varient souvent en nombre et en étendue par

suite de l'effort des eaux, qui rongent ou déchirent certains îlots, et en poussent les débris vers les terres voisines. On remarque que les palmiers y sont plus nombreux que sur la terre ferme, tandis que les autres arbustes y sont plus rares. En voici la raison : le fruit du palmier, balayé par les vents et entraîné par les eaux, surnage et germe dans le limon que le fleuve dépose sur les îles, tandis que les autres arbres, ne possédant point des moyens aussi faciles de se multiplier, disparaissent dans les perturbations fréquentes occasionnées dans les îlots par le choc des courans.

» Un des phénomènes les plus remarquables qu'offre le fleuve, celui du moins qui donne la plus haute idée de son importance, c'est qu'il se divise en trois courans distincts, que nous avons observés en passant d'un bord à l'autre. Le plus rapide est celui qui fuit entre les îles. Le choc des eaux contre la rive y forme des remous dont l'effet ne se fait sentir qu'à une petite distance; il agit avec plus de violence sur les bords les plus escarpés. Nous avons vu souvent la berge s'écrouler, et des groupes d'arbres tomber à la fois dans le fleuve, tandis que les plus vigoureux, résistant aux éboulemens, livraient aux assauts de la vague leurs troncs noueux et leurs racines séculaires. Le danger d'y trouver un écueil mettait à une rude épreuve l'adresse de nos rameurs.

» La vitesse des courans est de 3 à 7 milles à l'heure, suivant l'élévation des bords qu'ils côtoient; elle dépend aussi du volume des eaux, qui varie avec les saisons.

» Le lit du Maragnon éprouve des changemens et des perturbations fréquentes. On voit souvent des attérissemens se former sur ses bords, et disparaître quelque tems après.

» De San-Pablo à Casara, la contrée offre une sur-

face plane, ou plutôt un plan légèrement incliné vers l'Atlantique. Mais la plaine n'est point marécageuse, le niveau du fleuve étant à quelques pieds au-dessous de l'arète supérieure de ses rives. Ce territoire est couvert de forêts. »

A Casara, la scène change. A partir de ce bourg on rencontre souvent des femmes en canots, armées de dards pour se défendre contre les alligators (1) et d'autres animaux non moins dangereux. Voilà sans doute l'origine de cette fable des Amazones de l'Amérique, accréditée par Orellana et ses compagnons, et qui a servi d'étymologie au nom sous lequel le Maragnon est généralement connu; cette supposition nous paraît du moins plus vraisemblable que celle de Raynal (2).

Les amis de l'humanité apprendront avec douleur que, malgré l'abolition par la législature brésilienne de la loi barbare qui permettait au commerce européen la traite

(1) Note du Tr. Voyez, sur l'alligator ou crocodile américain, l'article inséré dans notre 22e numéro. Voyez aussi, dans le 12e, le récit d'une course sur un alligator que fit M. Waterton, voyageur anglais, dans les forêts de la Guyanne.

(2) Voici ce que nous lisons à cet égard dans l'*Histoire Philosophique* de Raynal : « La source des Amazones fut découverte, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzalez Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, et en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassaient la navigation avec leurs canots, et qui, du rivage, l'accablaient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrières, et détermina l'officier qui commandait à changer le nom de Maragnon, que portait ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé. » Bernardin de Saint-Pierre, dans un roman trop peu connu, intitulé l'*Amazone*, a fait des descriptions magiques des bords de ce grand fleuve. Il ne l'avait pas vu, mais son génie semble, en quelque sorte, en avoir deviné l'aspect.

des Indiens, ce trafic infâme se perpétue dans ces parages. Il porte, il est vrai, en lui-même, le principe de sa ruine, car il force les indigènes à se réfugier dans l'intérieur des terres, et, comme toutes les usurpations de l'homme sur les droits de ses semblables, il provoque et nationalise partout la résistance.

Sans rechercher ce que serait devenue la civilisation de ces contrées si les jésuites n'en avaient été bannis, on est forcé de rendre hommage au zèle et au courage qui ont signalé leurs pacifiques expéditions, et de reconnaître que leurs travaux, bien que conçus sur un plan vicieux, ont produit de bons effets. Mais si leur système n'avait été détruit, il est douteux qu'il eût assuré aux Indiens plus de civilisation qu'il n'en fallait pour les assouplir au joug spirituel et à la domination temporelle des disciples de Loyola. Toujours est-il que leur population se serait accrue, policée, et qu'ils seraient plus heureux, plus éclairés, meilleurs. sous tous les rapports, qu'ils ne le sont sous l'affreux régime qui les traque comme des bêtes fauves pour les réduire en esclavage. Aujourd'hui que les voilà repoussés dans les forêts, traînant après eux la misère et les vices qu'ils doivent à l'oppression des blancs, il serait encore facile, non-seulement de les ramener au point de civilisation où les avaient laissés les jésuites, mais de les conduire d'un pas rapide dans la carrière de la sociabilité, avec un système de gouvernement plus éclairé, plus généreux surtout que celui des despotes du Paraguay.

De Casara, M. Maw se dirigea sur Égar; à quelques milles au-dessous de ce dernier village, le Maragnon se déploie comme une vaste mer, et sa largeur permet à peine d'en distinguer les bords; elle paraît être d'envi-

ron deux lieues. Au reste, on jugera par le passage suivant de la difficulté de l'apprécier :

« Au coucher du soleil, la direction du courant était de l'ouest, où la cime des arbres marquait encore l'horizon, au nord-est quart-nord où nous ne distinguions pas le rivage ; bientôt après nous aperçûmes la pointe inférieure d'une île : en la dépassant, nous en découvrîmes cinq ou six de front. Notre pilote nous assura en outre qu'une île considérable nous dérobait la vue de la rive droite. Plus loin, et durant trente milles (dix lieues), on n'aperçoit plus que le ciel et l'eau. »

Parmi les fleuves tributaires que le Brésil fournit au Maragnon, les plus importans sont le *Madura* et le *Rio-Negro*. L'eau du Rio-Negro a une teinte de marbre noir, qui provient sans doute du sol ferrugineux de son lit ; car, puisée en petite quantité, elle est claire et limpide. Cette rivière descend du nord vers le Maragnon, où elle s'y jette à moitié chemin de Tabitinga et de Para. Elle est navigable dans une grande partie de son cours. A son embouchure est située la ville de Barra, place plus importante par sa belle position que par sa population. Elle n'a été fondée, il est vrai, qu'en 1807. Les femmes y vivent dans la réclusion comme chez les Turcs. Les habitans possèdent, pour la plupart, des domaines où ils exploitent le café, le cacao, la salsepareille et autres denrées coloniales.

On assure que les districts baignés par le Rio-Negro et par le Rio-Branco, un de ses affluens, sont beaucoup plus peuplés que les provinces du Brésil, et qu'on y compte près de trois cent mille ames. La population se compose en majeure partie d'Indiens vivant à l'état sauvage dans les forêts, et groupés par familles de vingt à cinquante

personnes. Le Rio-Negro joint le Maragnon à l'Orénoque, et il faut un mois pour en suivre le cours de l'une à l'autre de ses embouchures. La nature a ouvert entre les deux fleuves plusieurs canaux de communication aujourd'hui bien connus, et l'on en compterait un plus grand nombre si l'on explorait tous les affluens du Maragnon. Qu'on juge d'après cela de quelle masse incalculable de richesses naturelles le gouvernement du Brésil néglige l'exploitation, et combien la facilité de la navigation intérieure pourrait contribuer à la prospérité financière de cet empire.

Dans la belle saison, on se rend en vingt-six ou vingt-sept jours de Para à l'embouchure du Rio-Negro. Des schooners remontent quelquefois jusque-là ; un brick de commerce et un schooner armé en guerre en ont fait autant ; une frégate pourrait faire le même trajet : tel est du moins le résultat des renseignemens pris à ce sujet par notre auteur.

A quelque distance de Barra, où il avait passé plusieurs jours, M. Maw rencontra un établissement récemment fondé par un de ces missionnaires qui honorent à juste titre l'église sud-américaine.

« Vers le soir, dit-il, nous nous arrêtâmes à la hauteur d'un village en construction. Le *cabo* resta dans la barque, attendant qu'on vînt lui offrir, pour quelques *tartarugas*, une calebasse de *cachaça*, liqueur spiritueuse extraite de la canne à sucre. Nous débarquâmes, M. Hinde et moi, au milieu d'une foule d'Indiens dont la physionomie exprimait la défiance. J'essayai vainement de la voix et du geste de me faire comprendre d'un vieillard, qu'aux égards qu'on lui montrait je pris pour l'un des chefs. Sans répondre à mes questions, il me donna à entendre qu'il y avait un *padre* dans le village, et m'indi-

qua de la main sa demeure. Nous nous y rendîmes précédés de deux enfans chargés de le prévenir. Ce *padre*, dont les cheveux blancs et l'air vénérable commandaient le respect, nous témoigna une surprise qui fit place à la joie dès que nous nous fîmes connaître. Il se nommait Joseph de Chague; il travaillait depuis plusieurs années à fonder des villages et à civiliser les Indiens; il s'occupait, en ce moment, par ordre du gouvernement brésilien, de rassembler la tribu de *Mura*, qui jusqu'ici avait vécu dispersée dans les forêts, sans religion et sans lois. En deux mois, il avait réuni une centaine d'Indiens, et les avait répartis dans des cabanes provisoirement dressées sur un plan régulier, et qu'il se disposait à remplacer par des constructions plus solides. L'église, monument modeste, mais assez spacieux, était fort avancée. Il attendait qu'elle fût terminée pour donner au village le nom du saint sous l'invocation duquel elle serait consacrée. En cheminant avec nous vers le village, le bon père rencontra quelques Indiens groupés sous des arbres et qui semblaient nous épier; il leur dit en riant qu'il allait s'éloigner avec nous. Cette nouvelle parut les affliger, car hommes et femmes, tous se mirent à sa poursuite; et les plus jeunes prirent les devans pour lui barrer le chemin et le ramener sur ses pas.

» Un jour le courant nous poussa vers une petite anse couronnée par une jolie habitation. La beauté du site nous détermina, M. Hinde et moi, à débarquer, afin de nous procurer des provisions. Nous aperçûmes sur le rivage un vieillard d'un aspect vénérable, privé d'un bras, qui venait à notre rencontre, accompagné d'un jeune homme et d'un autre blanc. Manuel Pedro, c'était le nom du vieillard, était le propriétaire de l'habitation où il vivait depuis trente ans. Il nous reçut

avec politesse et nous accabla de questions; il nous conduisit ensuite vers un petit pavillon couvert de tuiles, situé sur le tertre qui dominait le fleuve, et entouré, à hauteur d'appui, d'une balustrade de verdure. L'intérieur était garni de siéges, et au centre s'élevait une table chargée de quatre vases élégans. Au dehors, quelques arbres ombrageaient le pavillon sans masquer la vue du paysage. Le bon vieillard nous offrit des siéges, et il redoubla ses questions quand nous lui annonçâmes le but de notre visite. Il resta long-tems sans vouloir ou pouvoir comprendre que nous étions Anglais. Lorsqu'enfin il parut convaincu, et qu'il apprit que nous venions du Pérou: « Je me souviens, s'écria-t-il, qu'il fut un tems » où l'apparition d'un Anglais à Para eût été un phéno- » mène. Aujourd'hui beaucoup de vos compatriotes y » sont établis, et voilà que vous arrivez du Pérou. Cela » est-il possible? » Pour le convaincre qu'en effet nous venions des côtes du Pérou, il fallut lui raconter toutes nos aventures. Nous lui proposâmes alors de faire un tour de promenade, en attendant qu'on eût tué et mis à la broche les volailles que nous nous proposions d'acheter. « Seriez-vous curieux de visiter mon habitation? nous » dit-il, je vais vous y conduire; vous y trouverez un » peu de tout. » En effet, il nous montra d'abord une fabrique de poterie à deux fourneaux, où l'on pouvait placer la fois quatre cents vases. A côté, nous vîmes une enclume et une forge; plus loin nous entrâmes sous un hangar percé à jour à une certaine hauteur, et garni de fourneaux pour cuire le manioc. Nous y trouvâmes la maîtresse du logis, dont la ressemblance avec son mari nous étonna; elle dirigeait les travaux de ce gynécée, composé de ses filles et de femmes indiennes, occupées à préparer le manioc; elle était assise dans le fond, tenant

deux tamis d'où s'échappait en nuages d'une blancheur éblouissante la fleur de farine destinée à faire les gâteaux les plus délicats. Les autres femmes se tenaient auprès du four où cuisait une pâte plus grossière. La nouvelle de notre arrivée avait vivement excité leur curiosité ; aussi à notre aspect tous les travaux furent-ils suspendus, et la première question que nous fit Mme Pedro fut de savoir lequel de nous deux était le capitaine.

» Il paraît que l'espèce de manioc à la préparation duquel j'assistai n'a rien de malfaisant, à la différence de celui que j'avais vu dans l'habitation de Diaz-Guerrero (1). On emploie la fleur de sa farine à faire de petits gâteaux de luxe que l'on mange en prenant le café. De la partie la plus grossière réduite en pâte, qu'on laisse sur le feu sans la remuer, on fait des pains connus sous le nom de *cassave,* et plus indigestes que les gâteaux dont je viens de parler. Mme Pedro nous offrit de ceux-ci, et je les mangeai avec autant de plaisir que nos *muffins* (2).

» A notre retour au pavillon dont notre hôte nous avait fait les honneurs, il nous apprit qu'il avait auprès de lui un *padre*. C'était le desservant de la petite chapelle que

(1) On sait que le *manioc* est une plante originaire de Guinée, qui vient de bouture à une hauteur de cinq à six pieds. Sa tige est de la grosseur du bras, et d'un bois mou et cassant. On ne fait usage que de sa racine qui est, à sa maturité, de la grosseur d'une rave. On ratisse la première peau, on la lave, on la râpe, et on la met ensuite à la presse pour en extraire le suc, regardé comme un poison très-actif. La cuisson achève d'en dégager le principe vénéneux. Lorsque la fumée s'est évaporée, on retire du feu la racine du manioc et on la laisse refroidir. C'est sans doute après ce procédé préalable que M. Maw vit faire les gâteaux de manioc chez Manuel Pedro, ce qui explique ce qu'il dit de leur innocuité. Au reste il ne serait pas impossible qu'une meilleure culture eût produit une variété de manioc moins malfaisante.

(2) Pâtisserie anglaise qu'on mange avec le thé.

nous avions déjà remarquée. M. Pedro s'approcha de sa cellule avec précaution, et après avoir jeté un coup d'œil sur sa porte entr'ouverte : « Ne le dérangeons pas, nous » dit-il, il est en prière. » Cependant, pour éveiller sa curiosité, il lui annonça que deux Anglais, venant du Pérou et allant à Para, désiraient le voir. « Je suis à vous » dans l'instant, » répondit le *padre*, et en effet il ne tarda pas à venir nous joindre au pavillon, où nous prîmes du café. C'était un vieillard à cheveux blancs dont la figure calme et les manières aisées annonçaient plus d'usage du monde que la gaîté bruyante et la brusque cordialité du maître du logis. Il nous salua et nous regarda quelque tems d'un œil scrutateur avant de prendre une part active à la conversation. Mais notre hôte ne nous laissa pas ignorer que c'était un grand voyageur, et il nous fit la pompeuse énumération de tous les pays qu'il avait vus. Il connaissait notamment l'Angleterre, la France, les Indes orientales. Le *padre* nous dit en effet qu'il s'était trouvé à Cowes (1) en 1796, et il nous vanta la beauté de l'île de Wight : c'était la seule partie de l'Angleterre qu'il eût visitée. Nous lui demandâmes s'il y avait beaucoup de troupes à Spithead : *muito* (beaucoup), dit-il, en faisant un signe affirmatif. Après quoi, il prit deux ou trois prises de tabac qui le mirent en verve ; et depuis ce moment il fit tous les frais de la conversation. Il fut question, entre autres choses, de la navigation du fleuve qui se déployait sous nos yeux. « De quel avantage ne seraient pas » pour nous des vaisseaux à vapeur ! » s'écria-t-il avec un enthousiasme mêlé de regrets. »

De Barra à Santarem la largeur du Maragnon varie

(1) Petite ville de l'île de Wight. Elle est située à l'embouchure de la Medina, qui divise cette île en deux parties presque égales.

extrêmement. Ici elle ne paraît être que d'une demi-lieue ; plus loin, le lit du fleuve s'élargit à perte de vue. Il est probable que ces variations ne sont qu'illusoires, et que, lorsqu'on suppose que le fleuve se rétrécit, on n'aperçoit qu'un de ses bras. Obidos et Santarem, situées sur ses bords, sont des places de commerce importantes où résident quelques agens anglais et nord-américains. Dans cette dernière ville, notre auteur et son compagnon subirent une détention de quelques jours. Le chef principal de l'accusation qui pesait sur eux, était d'avoir dit qu'ils venaient de l'Océan Pacifique.... preuve évidente qu'ils étaient deux imposteurs! Heureusement leur présence d'esprit abrégea le terme de leur captivité, et leur permit de se remettre en route dans une saison favorable.

De Santarem à Gurupa le cours du Maragnon devient de plus en plus majestueux. « Au sortir de cette dernière ville, dit M. Maw, nous cessâmes d'apercevoir la rive gauche. » Le fleuve forme, à partir de ce point, une espèce de delta semé d'une foule d'ilots, et dentelé par une telle multitude de presqu'îles que les Indiens cheminant sur la plage suspendent aux arbres des lambeaux de vêtemens en guise de signaux, afin de pouvoir s'orienter à leur retour. La marée se fait sentir à un mille audessous de Gurupa; à quatre jours de distance de cette ville, elle s'élève jusqu'à cinq pieds, avec un flux et reflux régulier. Enfin le *Marajo* (Marais) divise ce fleuve immense en deux branches, dont l'une, aussi vaste qu'une mer, va déboucher, au nord, dans l'Océan; et l'autre, qui n'est en comparaison qu'un petit ruisseau, se dirige vers le sud, et, après avoir reçu la rivière des Torantins, tourne au nord jusqu'à son embouchure dans l'Atlantique. C'est sur la rive droite de cette dernière

branche qu'est située la ville importante de Para (1), trop connue par suite des relations commerciales établies entre cet entrepôt des produits du Brésil et les divers états de l'Europe, pour qu'il soit nécessaire d'entrer à cet égard dans aucun détail.

Après avoir suivi M. Maw des Andes à l'Atlantique, par le Maragnon, et découvert avec lui, sur cette route presque ignorée, les immenses trésors que la nature y a semés à pleines mains, nous pouvons affirmer que les mines du Chili et du Pérou offrent aux capitaux britanniques un emploi beaucoup moins fécond que les contrées dont les bornes de cet article ne nous ont permis que de donner une idée superficielle. « Ce pays, dit notre auteur, réunit à la richesse d'un sol susceptible de donner les produits les plus variés, les débouchés les plus commodes qu'une nation puisse désirer. Je pense, ajoute-t-il, que si la navigation par la vapeur était introduite sur le fleuve des Amazones et ses affluens, ses effets en seraient miraculeux, et, au bout de dix ans, auraient complètement changé la face du pays. »

Pour ne pas laisser le génie entreprenant de nos compatriotes s'égarer dans un champ qui paraît au premier abord si fertile, M. Maw termine son ouvrage par les réflexions que nous allons transcrire.

« Je sais que le peu de succès de l'expédition colossale que certains armateurs des États-Unis avaient étourdiment conçue, sans avoir obtenu d'avance l'agrément de l'empereur, dans le dessein impossible à réaliser, infructueux du moins, d'exploiter les mines d'argent de Cusco, a produit à Para une fâcheuse prévention contre des entreprises aussi utiles que celle des bateaux

(1) Para ou Belem, est la capitale du gouvernement du même nom.

à vapeur. Je sais aussi que plusieurs spéculations de nos compatriotes dans l'Amérique du Sud n'ont pas été plus heureuses, et j'attribue principalement leur funeste résultat à la manie, aujourd'hui trop commune, de ne spéculer qu'en grand. Je crois donc que l'établissement, sur une grande échelle, de la navigation à vapeur sur le Maragnon, tromperait l'espoir de ses entrepreneurs, et que les produits exportés du Brésil par cette voie ne paieraient pas l'intérêt du capital de l'entreprise. Néanmoins si mes observations personnelles et mes réflexions ne m'ont pas abusé, les contrées que baignent le Maragnon et ses affluens sont les plus favorables du monde aux progrès de l'industrie agricole et de la richesse publique. Ces progrès se feront sentir aussitôt que les bateaux à vapeur auront sillonné ces parages. Mais quelque opulens que soient les capitalistes qui fonderont le premier établissement de ce genre, ils devront se garder de l'asseoir sur des bases trop larges. Supposons qu'on ait obtenu l'autorisation de l'empereur du Brésil; l'épreuve doit commencer par deux petits bateaux à vapeur qui feraient le service de Para au confluent du Rio-Negro. Lorsqu'ils auront procuré des bénéfices assez importans, et contribué sensiblement aux progrès de l'industrie agricole, ce qui aura lieu en peu d'années, ils seront remplacés par des bâtimens d'un tonnage plus considérable, et employés à ouvrir de nouvelles communications en remontant le Maragnon, le Rio-Negro et d'autres rivières. Ils céderont successivement la place à des navires plus importans, jusqu'à ce que la navigation ait atteint ses dernières limites. Le gouvernement brésilien s'opposerait à tort aux communications qu'un tel système ouvrirait avec le Pérou; loin de craindre qu'elles compromissent les intérêts des deux empires, je suis con-

vaincu qu'elles leur seraient très-profitables, attendu la différence de leurs climats, la variété de leurs produits respectifs et la multiplicité des moyens d'échange que cette variété entraînerait nécessairement. Voici les principaux avantages que le commerce de Para en retirerait: d'abord deux hommes suffiraient à la conduite d'un bateau à vapeur, tandis qu'il en faut douze par la navigation ordinaire, et qu'il est encore très-difficile de les trouver dans un pays où l'on se plaint de manquer de bras; de plus le trajet d'une distance à l'autre exigerait deux fois moins de tems. En second lieu, les citoyens riches et éclairés n'hésiteraient pas, comme aujourd'hui, à s'établir dans l'intérieur du Brésil, et ne craindraient plus d'être à jamais confinés parmi les *Brancos* et les sauvages; car on ne peut révoquer en doute l'heureuse influence qu'aurait leur résidence dans ces contrées sur les mœurs des habitans et sur l'ordre légal; enfin des rapports réguliers et fréquens s'établiraient avec le chef-lieu du gouvernement, et deviendraient dans ses mains l'instrument de la prospérité publique. »

Sous ce dernier rapport, il est vrai, la navigation, par la vapeur, sur le Maragnon et ses affluens, serait un moyen de communication insuffisant, car jusqu'ici la difficulté du passage de Para à Bahia et à Rio-Janeiro équivalait à une barrière élevée entre ces provinces. Il serait donc utile, indispensable même d'établir le long des côtes un service de bateaux à vapeur.

S'il existait un service régulier de navigation sur le fleuve superbe dont nous venons de parler, beaucoup de nos compatriotes s'y rendraient sans doute rien que pour voir les magnifiques paysages qui en bordent les rives. Nulle part la nature ne se produit avec plus de pompe et de grandeur; ces forêts immenses qui déroulent à perte

de vue leurs vagues de verdure, et où la végétation est si vigoureuse, que la fougère, les herbes les plus grêles de nos champs y deviennent de grands arbres; les bruits qui en sortent quand le vent les fait frémir; ces fleuves qui ressemblent à de vastes mers; ces orages terribles qui s'y élèvent souvent et qui en troublent les flots; ces volcans qui fument au loin à l'horizon; tous ces grands mouvemens au milieu du silence et de la profondeur des solitudes offrent une suite de scènes gracieuses ou sublimes dont il serait impossible de trouver ailleurs l'équivalent ou le modèle.

(*Monthly Review.*)

SUICIDE INDIEN.

Je quittai la Nouvelle-Orléans vers la fin de mai dans l'intention de me rendre par terre à Savannah. Je ne me dissimulai pas les fatigues qui devaient accompagner ce voyage, ni les dangers que je pouvais courir; mais tout ce que j'avais lu, tout ce que j'avais entendu raconter sur le pays que j'allais voir avait tellement excité mon admiration et ma curiosité, que pour satisfaire ces deux sentimens je me serais exposé à des périls plus grands encore.

Je me transportais d'avance dans ces forêts primitives, parmi les tribus d'Indiens qui les habitent; je me représentais ces chasseurs intrépides, errans au milieu des savannes, redoutant le voisinage des blancs, et repoussant de tous leurs moyens l'approche d'une civilisation qui bientôt fera disparaître leur race du sol dont ils étaient jadis les maîtres.

Mon imagination était remplie des idées les plus étranges: je rêvais des positions périlleuses, des dangers imaginaires; les nuits passées dans ces bois devaient m'offrir des aventures romanesques; les jours me présenter une succession de scènes intéressantes. L'immensité du désert, l'ouragan qui enlève des arbres énormes et les transporte à plusieurs milles de distance; les panthères, les serpens à sonnettes, les alligators, s'offraient à mon esprit avec le caractère poétique d'un danger qui n'a point encore été éprouvé.

Il y avait pour moi quelque chose d'enchanteur dans l'idée de m'enfoncer dans ces solitudes profondes où la nature a conservé toute sa puissance; où des brises par-

ſumées embaument l'air ; où les vers luisans, semblables à des lampes aériennes, étincellent sur les arbres ; où des oiseaux d'un plumage inconnu ſont entendre une mélodie sauvage dans des lieux où l'homme n'a point encore troublé leurs concerts.

Entraîné par ces sentimens romanesques, je quittai avec joie la Nouvelle-Orléans ; j'abandonnai sans regret ses bosquets d'orangers, ses plaines fertiles et le Mississipi, ce géant des fleuves, pour les vertes savannes, la cabane d'écorce, et les Indiens avec leurs tomahawks et leurs scalpels. Mais mon intention n'étant ni de retracer toutes mes impressions ni tous les détails de mon voyage, je ne m'arrêterai que sur un seul incident.

Environ quinze jours après mon départ, j'arrivai un soir dans un vallon sauvage, connu sous le nom de Vallée du Meurtre. Un événement tragique, dont ce lieu avait été le théâtre quelques années auparavant, lui avait fait donner ce nom sinistre. Une troupe de blancs, composée de plus de trente individus, qui y avait campé pendant la nuit, fut surprise par les Indiens, et entièrement massacrée, sans excepter les femmes et les enfans.

Ma journée avait été pénible ; obligé de traverser plusieurs marais au milieu desquels mon cheval avait failli me laisser, j'étais mouillé, accablé de fatigues et incapable de me rendre plus loin ; je me résignai à passer la nuit dans ce lieu redoutable. Après avoir attaché ma monture dans le voisinage et lui avoir donné des feuilles de maïs que j'avais apportées, j'allumai mon feu et je préparai mon souper. Tandis que je le mangeais avec un appétit de voyageur, et que j'admirais en même tems l'éclat produit par des myriades de vers luisans qui brillaient dans les parties les plus sombres de la forêt, et lui communiquaient je ne sais quel éclat mystérieux et ma-

gique, mon oreille fut tout-à-coup frappée par le bruissement d'un serpent à sonnettes : je me levai aussitôt, et à la clarté de mon feu j'aperçus ce dangereux reptile se glissant à peu de distance de l'endroit où j'étais assis. J'avais à la main un fort bâton de bois de fer; d'un seul coup j'atteignis le serpent et l'étendis mort sur la place : il avait au moins sept pieds anglais de long ; sa queue, que je coupai, était composée de vingt anneaux ou sonnettes auxquels cette espèce doit son nom. J'étais si troublé de cet événement que, malgré l'éclat du feu qui me mettait à l'abri de l'approche immédiate de ces reptiles, je n'aurais pas reposé sans trouble si le serpent m'eût échappé.

Après avoir terminé mon souper et alimenté mon feu de manière à ce qu'il durât toute la nuit, j'établis ma couche sous des arbres magnifiques où j'espérais trouver bientôt un sommeil paisible. Mais il y avait, si je puis m'exprimer ainsi, dans le silence solennel qui régnait autour de moi, quelque chose d'expressif qui me tint éveillé pendant long-tems. M. de Humboldt parle de l'impression profonde que l'homme éprouve lorsqu'il se voit seul en présence des grandes scènes de la nature ; plusieurs fois j'étais tombé dans cette espèce de rêverie, connue de tous les voyageurs et qui est remplie de charme; mais dans ce moment il s'y joignait un sentiment de tristesse et presque d'effroi. Je ne pouvais éloigner de ma pensée le souvenir de l'événement qui avait fait donner à cet endroit le nom sinistre de Vallée du Meurtre : je voyais à quelques pas de moi les troncs noircis des arbres qui en indiquaient la place ; la solitude sans bornes qui m'environnait me glaçait d'épouvante ; l'air me semblait chargé de sons mystérieux destinés à me rappeler cette terrible aventure.

Peu à peu cependant mon agitation se calma et le sommeil commençait à s'emparer de mes sens, lorsque j'entendis derrière moi un léger frémissement dans le feuillage qui m'environnait de toute part ; je tournai doucement la tête et je vis un Indien assis sous ces mêmes arbres qui, peu d'instans auparavant, m'avaient inspiré de si tristes réflexions. Il était silencieux, immobile, et fixait ses regards sur moi ; mais comme je ne fis aucun mouvement, il ne put s'apercevoir de mon réveil. Je l'examinai attentivement ; il me parut grand, robuste, et son attitude avait une grâce et une dignité que l'on retrouve chez plusieurs tribus de ces enfans du désert : son vêtement élégant et pittoresque consistait en une sorte de tunique de coton rouge et bleu, bizarrement brodée et attachée autour de sa taille par une ceinture où se trouvaient un tomahawk et un scalpel. Son cou était chargé d'une profusion d'ornemens d'argent, dont quelques-uns avaient la forme d'un croissant. Il avait des mocassines (1) de peau de daim, et il portait une espèce de turban de coton blanc orné d'une plume noire ; un carquois garni de flèches, un arc et un fusil complétaient ce costume guerrier.

Je pus observer tous ces détails, car il était complètement éclairé par les rayons de la lune ; ses yeux brillans, toujours dirigés de mon côté, semblaient exercer sur moi une espèce de fascination comme ceux du serpent. Je respirais avec peine ; mes idées se troublaient, et je finis par croire que ce guerrier taciturne n'était qu'une effrayante vision de mon imagination. Je restai pendant plus d'une heure dans cet état singulier, sans qu'un geste ou le plus léger mouvement de cette figure pût me convaincre de la réalité de son existence.

(1) Chaussure que portent les Indiens du nord de l'Amérique.

La fatigue m'obligea enfin à fermer les yeux pendant un instant, et lorsque je les ouvris de nouveau l'Indien avait disparu; je fus alors bien convaincu que tout ce que j'avais cru voir n'était que le produit de mon imagination, exaltée par les idées qui m'avaient préoccupé avant de m'endormir.

Dans toute autre circonstance un événement semblable eût éloigné de moi le sommeil pour le reste de la nuit, mais les fatigues de la journée avaient été si fortes, que, malgré l'agitation fébrile que j'éprouvais, je ne tardai pas à me rendormir. Je ne saurais dire combien de tems dura mon sommeil, mais lorsque je m'éveillai mon feu était presque éteint; la lune, couverte de nuages épais, et l'aspect menaçant du ciel, annonçaient l'approche d'un violent orage. Le premier objet que j'aperçus à la clarté mourante de mon foyer, fut l'Indien assis à la même place et dans la même attitude où j'avais cru le voir auparavant. Sa vue me fit tressaillir, et je saisis sur-le-champ un de mes pistolets; s'étant aperçu de ce mouvement, il se leva et s'avança avec lenteur de mon côté: j'allai à sa rencontre et je dirigeai mon arme vers lui; mais d'un seul coup de son tomahawk, donné avec la rapidité de l'éclair, il me frappa le bras avec tant de violence que le pistolet échappa de ma main. Il s'élança sur moi, me saisit à la gorge, et de sa main droite fit voltiger autour de ma tête sa terrible massue; mes regards, mes gestes indiquaient ma soumission et imploraient sa clémence. Pendant quelques instans il parut hésiter; son œil perçant était attaché sur moi, et il gardait un silence farouche: peu à peu cependant je sentis se relâcher la main qui me serrait; il déchargea en l'air mon second pistolet, s'assura que je n'avais pas d'autres armes, puis, s'étant éloigné de moi, il sembla réfléchir. Au bout de

quelques minutes, il s'approcha du feu, y alluma sa pipe et me la présenta après avoir fumé un instant. Dès ce moment je reconnus que je n'avais plus rien à craindre pour ma sûreté; le symbole de paix m'avait été présenté; jamais un gage pareil n'a été violé par un Indien.

Jusque-là nous n'avions échangé aucune parole, car les dialectes indiens m'étaient inconnus, et je cherchais comment je pourrais découvrir les projets de cet être singulier, lorsqu'à ma grande surprise il prononça ces mots en anglais : « Un orage se prépare, dit-il en regardant le ciel, hâtons-nous de partir et suivez moi.—Vous parlez ma langue? m'écriai-je. — Oui, mais, je vous le répète, suivez moi.—Dans quel lieu? » Il fit quelques pas sans me répondre, puis s'arrêta comme pour m'engager à l'accompagner. Je montai à cheval à l'instant, et je le suivis dans un sentier étroit qui nous conduisit au plus épais de la forêt. Le tems était si sombre qu'à tout moment je perdais mon guide de vue; il s'arrêta alors, prit mon cheval par la bride, et marcha d'un pas rapide en suivant avec une sagacité merveilleuse, au milieu de mille détours, les traces à peine indiquées d'un sentier de chasseur.

Nous avions marché pendant environ deux milles, lorsque tout-à-coup l'Indien s'arrêta, et presque au même instant j'entendis un coup de fusil, qui fut aussitôt suivi d'un affreux hurlement : avant que j'eusse eu le tems d'en apprendre la cause, un bond imprévu de mon cheval me jeta sur la terre; je me relevai promptement, et les premiers rayons du jour, qui commençaient à poindre dans l'obscurité de la forêt, me laissèrent voir mon compagnon qui venait de lancer une flèche à un loup d'une taille gigantesque. Furieux de sa blessure, le monstre allait s'élancer sur son adversaire, mais un seul coup de

tomahawk le renversa sans vie à nos pieds. Tout cela s'était passé en moins d'une minute; la rapidité avec laquelle l'Indien déchargea son fusil, se servit de son arc, fit usage de son tomahawk, me paraissait aussi étonnante que le coup d'œil perçant qui lui avait fait distinguer, au milieu des ténèbres, ce loup caché dans des buissons tellement épais que je n'aurais pu l'y voir en plein jour. Je témoignai à mon intrépide compagnon mon admiration et ma surprise, mais il ne me répondit pas et rechargea tranquillement son fusil, afin d'être prêt pour une nouvelle attaque.

Après avoir marché pendant plusieurs heures, nous arrivâmes au terme de notre voyage; c'était une pauvre cabane ou vigwam indien, entourée d'un champ de maïs: j'attachai mon cheval à un arbre et je suivis mon guide dans l'intérieur de la hutte; des arcs, des flèches, des tomahawks, des scalpels suspendus le long des murs étaient les seuls ornemens de cette misérable demeure. Mais comment peindrai-je l'horreur dont je fus saisi, lorsqu'en avançant davantage j'aperçus quinze chevelures qui paraissaient avoir appartenu à des personnes de sexes et d'âges différens? Une surtout attira mon attention, par la profusion et la beauté de ses longues tresses blondes; elle avait sans doute embelli la tête d'une femme, jeune, aimable, adorée peut-être, et qui avait péri victime du sauvage sanguinaire au pouvoir duquel je me trouvais en ce moment. Mon cœur battait avec violence. Je détournai la vue de cet horrible spectacle, résolu de trahir le moins possible l'émotion qu'il m'avait causée.

L'Indien me fit signe de m'asseoir, et s'occupa silencieusement à préparer quelques alimens, qu'il ne tarda pas à me présenter. La longue course que je venais de faire me fit accepter avec plaisir ce léger repas; cepen-

dant mes réflexions devinrent bientôt si pénibles, que j'étais au moment de demander à mon hôte les motifs de son étrange conduite, lorsque lui-même m'adressa la parole en ces termes :

« Vous êtes un blanc; je vous ai trouvé endormi, et je vous ai offert le calumet de paix. Un blanc rencontra autrefois mon père sans défense; il le tua pendant son sommeil : j'étais encore dans le sein de ma mère, mais la première parole que je prononçai fut le mot de vengeance; la seule passion que je connus jamais fut la haine des blancs. La première fois que je m'agenouillai sur la tombe de mon père, je priai le grand Manitou de ne pas me rappeler à lui avant que j'eusse revêtu la robe sanglante qui devait me faire accueillir dans le monde des esprits; il entendit ma prière, moi j'ai gardé mon serment. Je devins homme, je me mariai, et je fus adopté dans la tribu de la Panthère. Ma cabane était située sur les bords du lac Ontario ; ma mère y vivait avec moi : ma femme me donna plusieurs enfans; nous formions une heureuse famille. Le jour qui mit mon premier né dans les bras de sa mère vit aussi mon premier sacrifice ; un blanc fut immolé à l'esprit de mon père : trois lunes après, je lui offris une autre victime; d'autres les suivirent bientôt : en voilà les preuves, ajouta-t-il en montrant les chevelures suspendues le long de la muraille.

» Quatre neiges se passèrent ainsi. En revenant un soir de la chasse, je trouvai ma cabane brûlée; ma famille entière avait péri. Ma mère, restée seule, était assise et pleurait au milieu des ruines. Je ne versai pas une larme. Je recueillis les restes de ma femme et de mes enfans. Je dis à ma mère : « Nous sommes les derniers de notre » race, allons dans le désert ; la solitude convient à des » êtres comme nous. »

» Je quittai pour toujours les bords du lac Ontario; je n'emportai avec moi qu'une poignée de cendres de ma demeure, mêlée avec la poussière de ma femme et de mes enfans. Avant d'arriver dans le lieu où nous sommes, je visitai le grand guerrier Tecumteh; il était sur le point de quitter les frontières du Canada pour aller chez les Crecks, afin de les engager à prendre le parti des Anglais contre les Américains. Je l'accompagnai dans ce voyage. J'étais assis près de lui dans l'assemblée du grand conseil, où, par la puissance de sa parole, il obtint la déclaration de guerre qu'il désirait. Je combattis à ses côtés. Ses ennemis étaient les Américains; les miens étaient tous les blancs. Je me baignai dans leur sang avec un transport égal à celui d'un voyageur altéré qui boit les eaux rafraîchissantes d'une source dont il ignore le nom. Mais le grand guerrier tomba à mes côtés; avec lui périt l'espérance de réunir les nations indiennes dans un pays où elles auraient pu vivre comme leurs pères avaient vécu. Après la mort de Tecumteh, je quittai mes frères, et vins bâtir ma cabane dans ces bois. Un soir, un visage pâle vint frapper à ma porte; c'était un chasseur égaré, et qui demandait l'hospitalité pour la nuit. A sa vue, ma mère parut saisie d'effroi. Elle ne me dit qu'un mot; mais il fit sur moi l'effet de l'ouragan qui brise et entraîne tout ce qui s'oppose à sa fureur. Cet étranger était le meurtrier de mon père; ma mère l'avait reconnu aussitôt. Mais suivez-moi, vous apprendrez le reste.»

L'Indien se leva, et prit un chemin qui conduisait dans la forêt; je l'accompagnai, incapable de prononcer un mot, réfléchissant sur le terrible récit que je venais d'entendre, et redoutant ce qui me restait à savoir encore. Nous quittâmes bientôt le sentier que nous avions suivi jusqu'alors, et nous nous frayâmes un chemin dans le

plus épais du bois. Des platanes, des érables, des cèdres magnifiques, et plusieurs espèces de chênes formaient au-dessus de nos têtes un dôme de verdure impénétrable à la pluie, qui commençait à tomber avec force. L'air embaumé qu'on respirait dans ces solitudes, le chant d'une multitude d'oiseaux, les bonds des jeunes écureuils qui s'élançaient d'une branche à l'autre, la vue de cette nature si majestueuse et si calme, adoucissaient malgré moi les sentimens pénibles qui m'oppressaient.

A environ un mille de la cabane, j'aperçus entre quatre beaux arbres un monticule élevé de quelques pieds, sur lequel reposait un objet qui ressemblait à une figure humaine; l'Indien me dit : « Voilà le corps de ma mère. près d'elle, dans ce petit vase de terre, sont renfermés les restes de ma femme et de mes enfans. » Après ce peu de mots il s'éloigna de ce monument funèbre sans y jeter un seul regard.

Nous continuâmes à marcher avec rapidité; le terrain s'élevait peu à peu, et bientôt j'entendis le murmure des eaux. Nous suivîmes pendant quelque tems la même direction; puis tout à coup l'Indien s'arrêta. Nous étions sur le bord d'un gouffre au fond duquel se précipitait avec violence un torrent couvert d'écume. L'obscurité profonde qui m'environnait, le mugissement des vagues, l'abîme ouvert à mes pieds, mais surtout la vue de l'homme farouche qui, debout à mes côtés, semblait être le mauvais génie de ce lieu redoutable, tout semblait m'annoncer un sort si horrible, qu'un cœur plus ferme que le mien n'aurait pu surmonter les craintes qui m'agitaient.

Mon guide se tourna vers moi, et me dit : « Voici le lieu où j'amenai le meurtrier de mon père : il craignait la mort, il voulut m'implorer; mais je repoussai sa

prière : le sang qu'il avait versé avait laissé sur lui une marque sanglante qui ne pouvait être effacée qu'au fond de ces eaux. « Viens ! lui dis-je ; allons ensemble au pays » des esprits ; j'y serai bien reçu : mon père sourira en me » voyant, car j'aurai vengé sa mort. » Il essaya de s'enfuir, mais je le serrai avec force, et je m'élançai avec lui dans le précipice ; je crois entendre encore le bruit que fit son corps en tombant dans l'abîme, tandis que moi, protégé par le Grand Esprit, je fus arrêté dans ma chute par ce jeune cèdre dont les branches me tinrent suspendu au-dessus du gouffre ; là je crus entendre une voix qui me disait : « Retourne dans ta cabane, il n'est pas » tems de mourir encore ; ton père n'est pas assez vengé. » Docile à cet ordre, et m'aidant des plus faibles rameaux, je gravis le rocher, et j'atteignis le lieu où nous sommes maintenant. »

L'Indien cessa alors de parler ; ses regards étaient menaçans ; il paraissait hors de lui, au souvenir de l'acte de vengeance qu'il avait accompli. Nous étions sur le bord du précipice ; je frissonnai en pensant au sort qui probablement m'était réservé, et qu'un geste, une parole imprudente de ma part pouvaient hâter. Après quelques instans de silence, je lui dis : « Vous avez fidèlement observé le serment de votre enfance en vengeant la mort de votre père sur la race des blancs, et en immolant son meurtrier comme une dernière offrande à sa mémoire. — Une dernière offrande ! » s'écria-t-il, et ses traits s'animèrent d'un enthousiasme sauvage. « Pourquoi donc aurais-je été sauvé miraculeusement, si le grand dessein auquel je m'étais dévoué eût été accompli ? Je peux vous montrer encore cinq chevelures d'hommes blancs que ce bras a enlevées depuis que le meurtrier a été englouti au fond de ces eaux. Mais, continua-t-il avec

une expression solennelle, j'ai assez vécu, ce jour verra mon dernier sacrifice. Depuis hier je ne vous ai pas perdu de vue; deux fois mon fusil fut dirigé vers vous, deux fois ma hache a brillé à la clarté de la lune; mais la force me manqua, mon esprit était rempli de tristesse : je m'approchai de vous pendant votre sommeil, et le souvenir même de mon père ne put me donner le courage de vous frapper. Je m'éloignai, je m'enfonçai dans la forêt, je me prosternai sur la terre, en suppliant le Grand Esprit de m'indiquer ce que je devais faire, puisqu'il m'était impossible de répandre votre sang. J'entendis de nouveau cette voix qui m'a déjà parlé; je veux lui obéir; suivez-moi, vous serez témoin de ma soumission à ses ordres. »

Nous descendîmes la colline, et, reprenant le chemin que nous avions déjà parcouru, nous arrivâmes bientôt à la cabane. L'Indien me fit signe de m'asseoir. Imitant son silence, je lui obéis sans prononcer une parole; mais j'observai tous ses mouvemens avec anxiété : il quitta les vêtemens qu'il portait, en revêtit d'autres plus bizarres, plus ornés; détacha toutes les chevelures qui décoraient sa demeure et les suspendit autour de son cou : celle dont la beauté m'avait déjà frappé fut placée sur sa poitrine; elle la couvrait entièrement de ses magnifiques tresses dorées. Ainsi paré, il prit son fusil, sa hache, son tomahawk, se tourna vers moi, et me dit : « Venez et apportez avec vous la peau de buffle sur laquelle vous êtes assis. »

Nous reprîmes le chemin de la forêt. Une marche lente et mesurée avait succédé à la course rapide de l'Indien; son attitude, ses moindres mouvemens étaient remplis de dignité : bientôt il commença un chant mélancolique dans le langage de son pays. Pour la première fois seulement, l'horrible idée qu'il voulait se détruire lui-même

se présenta à mon esprit. Grand Dieu! quel serait alors mon sort, que deviendrais-je au milieu de ces déserts? Je ne pouvais manquer d'y périr par la lente torture de la faim, ou de devenir la proie des animaux féroces et des reptiles. Les images les plus effrayantes se présentaient à mon imagination; je frissonnai, ma raison était sur le point de s'égarer.

Nous arrivâmes enfin près du monticule sur lequel était couché le cadavre de la vieille Indienne; mon guide s'arrêta, déposa ses armes, étendit la peau de buffle, et après y avoir porté le corps de sa mère, ainsi que l'espèce d'urne qui renfermait les restes de sa famille, il s'assit paisiblement lui-même au milieu de ces objets sacrés.

Je n'oublierai jamais l'expression sublime de ses regards, ni le spectacle hideux qu'offraient les chevelures suspendues autour de son cou; le jour brillant qui les éclairait me permettait de distinguer le sang coagulé dont elles étaient couvertes. Un plus long silence me devint impossible. « Est-ce donc votre mort, m'écriai-je, que vous appelez un dernier sacrifice? » Il sourit, mais ne me fit aucune réponse. « Au nom du ciel, ajoutai-je, commencez par me faire périr, car le sort qui m'attend, si je reste seul dans ces forêts, me fait horreur.—Ne craignez rien, me dit-il, faites attention aux feuilles, et marchez toujours dans la direction du vent; mais ne m'interrompez plus, et quand je serai dans le pays des esprits enveloppez mon corps dans cette peau. »

J'étais demeuré immobile, frappé de stupeur, tandis que l'Indien était aussi calme que s'il se fût disposé à se livrer au sommeil. Il commença alors son chant de mort d'une voix lugubre et avec un accent si plaintif que mes yeux se remplirent de larmes; mais bientôt s'animant lui-même par le souvenir de ses exploits, son ton devint

plus fier et plus hardi, et il finit par une espèce de hurlement que répétèrent à la fois tous les échos de la forêt.

Jusque-là il s'était exprimé dans sa langue, et je n'avais pu deviner le sens de ses paroles que par l'expression de ses traits. Après s'être arrêté quelques instans, il reprit d'une voix plus douce et plus touchante son chant funèbre, qu'il termina en anglais :

« Je suis le dernier de ma race; le sang qui coule dans » mes veines ressemble au faible ruisseau qui va se mêler » à l'océan : autrefois j'avais un père, une mère, une » femme, des enfans, ils sont allés dans le pays des es- » prits; je n'ai plus de parens, plus de famille : ma race » a disparu des bords du lac. Les blancs brûlèrent ma ca- » bane. Je me retirai dans le désert, je n'avais plus de » larmes à verser. Le sang des visages pâles ruisselle sous » ma hache. J'ai vengé la mort de mon père; le grand » Manitou me rappelle à lui. Je ne serai pas semblable à » l'arbre qui périt de vieillesse. Je suis le dernier de ma » race, aucune autre main que la mienne ne m'enverra » dans le monde des esprits. »

En finissant ces mots, il saisit son scalpel, et d'une main ferme et assurée se l'enfonça dans la poitrine. Des flots de sang jaillirent de sa blessure; incapable d'en voir davantage, je gagnai en chancelant un arbre peu éloigné. Je me précipitai sur la terre et me couvris le visage; mais j'entendais toujours cette voix de plus en plus affaiblie, qui répétait encore : « Je suis le dernier de ma race, je vais rejoindre mes pères. » Ces paroles devinrent moins distinctes; bientôt elles cessèrent entièrement : ce profond silence m'annonça que la vie et les souffrances de cet infortuné étaient terminées.

J'étais resté seul, sans secours, au milieu d'un désert sans borne, qu'aucun son ne troublait plus. Accablé, irrésolu, je m'abandonnais à mes craintes, lorsque j'entendis une légère brise agiter le feuillage; ce bruit me rappela le conseil de l'Indien, et j'accueillis avec reconnaissance le pilote invisible qui devait me diriger. Rappelant toute mon énergie, je montai sur la plate-forme et j'enveloppai le corps sanglant du guerrier dans le linceul qu'il s'était choisi.

Je m'éloignai avec lenteur de ce monument du désert qui laissait dans mon ame une impression plus profonde que n'aurait pu le faire la sépulture des monarques égyptiens, dans leurs pyramides colossales.

J'éprouvai peu de difficulté pour regagner la cabane. Elle me parut plus misérable et plus sombre encore que la première fois que j'y étais entré. L'arc et les flèches du malheureux sauvage étaient jetés sur la terre; la vue de ces objets, pour lui si précieux, augmenta ma tristesse : je me hâtai de monter à cheval et de m'éloigner de ce lieu de désolation. J'observai avec soin l'impulsion donnée par le vent aux feuilles des arbres, et je m'orientai ainsi du mieux qu'il me fut possible. Après quelques heures de marche, un écart subit de ma monture me fit apercevoir le loup qui avait été tué la veille; cette vue me donna la certitude que je ne m'étais point égaré, et dans la soirée je me retrouvai dans cette vallée du Meurtre où j'avais campé la nuit précédente. Je m'y arrêtai pour prendre un peu de repos, et je considérai avec un mélange de curiosité et de crainte la place que l'Indien avait occupée; mais une nuit paisible me fit oublier toutes mes terreurs. Je me remis en route le lendemain matin. Je ne décrirai pas la suite de mon voyage, qui ne fut interrompu par aucun incident remarquable.

J'ai appris depuis que le suicide n'était pas rare dans ces forêts. Comme si le contact des Européens ne faisait pas fondre assez rapidement leur malheureuse race, les Indiens, de plus en plus resserrés dans ces grands bois par la civilisation, hâtent souvent, par des morts volontaires, le moment où ils doivent en disparaître pour toujours (1).

(*North American Review.*)

(1) Voyez, sur les Indiens, l'article sur les indigènes de l'Amérique du Nord, dans le 25e numéro, et les Scènes d'Hiver sur les rives du Mississipi, dans le 42e.

Mélanges.

COMMENT SE FAIT UN JOURNAL.

SCÈNES QUOTIDIENNES.

(L'action se passe au fond du sanctuaire de la rédaction d'un grand journal politique, littéraire, etc.)

SCÈNE I.

L'ÉDITEUR, seul.

(Il est assis dans un grand fauteuil, devant une table chargée de papiers, etc.; les mains dans les poches, renversé et étendu, le nez en l'air, les yeux fixés sur le plafond, qu'il contemple. —Dix minutes de silence et de méditation. — Il se lève, marche du côté de la fenêtre, souffle sur le vitrage, que la vapeur de son haleine obscurcit, trace un R majuscule sur le carreau, bâille, tire sa montre et sonne : on vient.)

SCÈNE II.

LE MÊME, LE PROTE.

L'ÉDITEUR.

Combien de matière avez-vous, M. Pica?

LE PROTE, après un moment de réflexion.

Deux colonnes, pas davantage, monsieur.

L'ÉDITEUR.

Diable! Et les annonces? Il faut en ramasser bon nombre, autant que vous en pourrez trouver.

LE PROTE.

J'en ai à peu près deux colonnes et demie, y compris

les avertissemens de charlatans, poudres pour l'ophthalmie, guérisons merveilleuses et remèdes universels. Encore faudra-t-il que je mette tous les titres en grandes capitales et que j'interligne...

L'ÉDITEUR.

Et de remplissage, combien?...

LE PROTE.

Pas une ligne. J'ai tout employé hier, même la *Description du boa constricteur,* qui était sur table depuis deux mois...

L'ÉDITEUR, dans la rêverie.

Fort bien... je sonnerai quand j'aurai de la copie à vous donner.

LE PROTE.

Tous les ouvriers attendent; si vous aviez-là quelque chose qui pût servir plus tard, dans une semaine ou deux, et que vous eussiez la bonté de le leur donner, ce serait autant de fait...

L'ÉDITEUR, fouillant dans ses papiers.

Hum... tenez... *Suicide romantique!* Cela vous servira quand vous aurez besoin de remplir la dernière demi-colonne du journal...

(Le prote sort. L'éditeur reste seul un moment. Une minute après un garçon de l'imprimerie entre.)

SCÈNE III.

LE MÊME, UN GARÇON DE L'IMPRIMERIE.

LE GARÇON.

De la copie, monsieur, s'il vous plaît?

L'ÉDITEUR.

Je viens de donner à l'instant même une demi-colonne à M. Pica.

LE GARÇON.

Je vous demande pardon, monsieur, c'est que nous sommes tous les bras croisés... Je vais trouver M. Pica.

SCÈNE IV.

L'ÉDITEUR, seul.

(Il remet ses mains dans ses poches, siffle un air de Rossini, rêve et se lève.)

Comment faire?... il faut bien leur donner quelque chose... Si je sais ce que je vais écrire!!... (*Il taille sa plume, place l'encrier devant lui, dispose son papier et se rassied.*) La session est terminée, les tribunaux sont en vacances, les théâtres d'hiver (1) sont fermés. Le théâtre de Hay-Market et l'Opéra attirent la foule... Rien... rien à dire; pas un seul petit scandale! La plus grande stérilité!... Pas un constable dont je puisse dénoncer la tyrannie nocturne et l'abus d'autorité... pas un juge de paix à qui je puisse m'attaquer!... c'est désolant... Les whigs et les torys ont fini par s'embrasser comme frères; et les torts politiques, les défections de partis, sont devenus si communs, que personne n'y fait seulement attention... L'éditeur d'une feuille quotidienne est un vrai galérien!.. Quand le tems est mauvais, quand l'orage menace, on peut encore aller; c'est le calme plat qui nous tue. Alors il faut mettre tout en mouvement, forcer de rames, déployer les voiles, se donner un mal!... (*Il écrit avec*

(1) Drury-Lane, Covent-Garden et l'Opéra Italien.

précipitation ; sa plume court sur le papier.) Cela passera... c'est bon comme *premier* article (1)... on croira y voir quelque chose, et il n'y a rien. C'est ce qu'il faut... (*Il lit.*) « Des bruits vagues... mais qui chaque jour » prennent plus de consistance, semblent annoncer un » grand changement et ont occasioné les plus vives inquié- » tudes. Les faits que nous avons recueillis sur cette cir- » constance extraordinaire... ne sont pas encore assez » complètement avérés... pour que nous puissions nous » permettre une révélation curieuse... mais prématurée » peut-être... Dans peu de jours tous nos scrupules se- » ront levés... et rien ne nous empêchera de faire con- » naître... ces étranges mystères de la vie privée et pu- » blique... quelque pénible que doive être leur publicité, » pour *plus d'un noble et illustre personnage*... » Ces mots soulignés en italique... « Nous ajouterons seulement » que le duc de Wellington est parti hier pour Windsor, » dans sa voiture de voyage, attelée de quatre chevaux, » et qu'après une entrevue de trois heures avec... » Ici un tiret... — « Il a convoqué pour le lendemain une as- » semblée secrète du conseil des ministres. Nous ne per- » drons pas de vue cette affaire importante. » (*Il sonne.*)

SCÈNE V.

LE MÊME, LE PROTE.

L'ÉDITEUR.

Voici le *Premier-Londres* (2). Interlignez tant que vous voudrez.

(1) *First-leader*, paragraphe qui marche le premier, *article de tête.*

(2) Cela s'appelle, en France, *Premier-Paris*. C'est l'article placé immédiatement après les mots *Paris*, *Londres*, etc.

LE PROTE.

Très-bien, monsieur. Nous venons de recevoir deux nouvelles : il s'agit de la fille d'un lord arrêtée en flagrant délit de vol, dans une boutique de Bond-Street (1); et de l'explosion d'un gazomètre, qui a tué onze hommes, trois enfans et une vieille femme.

L'ÉDITEUR.

Bon. Servez-vous des deux nouvelles. Pour titre de la première, en majuscules italiques : ACCUSATION MYSTÉRIEUSE DE VOL; pour la seconde : EXPLOSION ÉPOUVANTABLE! ! avec deux ! ! exclamations; QUINZE PERSONNES TUÉES.

LE PROTE.

Les avertissemens fourniront plus que je ne l'espérais. L'huissier priseur vient de nous envoyer sa liste de ventes ; et Murray (2) m'envoie à l'instant même une douzaine d'annonces excellentes et d'une bonne longueur. Je crois que nous pourrions nous passer des marchands d'orviétan et de leurs annonces.

L'ÉDITEUR.

A la bonne heure. Je les ai en horreur. J'ai la plus mauvaise idée d'un journal quand j'y vois : *Remède contre la goutte* ; — *Cosmétique admirable* ; — *Teinture brésilienne* ; —*Poudre pour faire croître les cheveux* ;... à côté de *Maison superbe à vendre pour cause de départ*...

(Le prote sort en riant.)

(1) Grande rue où la noblesse et la mode se promènent dans la belle saison.

(2) Célèbre libraire qui a fait une fortune énorme ; il est propriétaire et éditeur du *Quarterly Review*.

SCÈNE VI.

L'ÉDITEUR, *seul.*

Après tout, il n'y a encore qu'un premier article... il faut en trouver d'autres... Les journaux de Paris ne disent rien. Rien de nouveau en Hollande, en Flandre, à Buénos-Ayres, aux États-Unis... Ma foi, je vais dire à mon lecteur qu'il n'y a rien à lui apprendre : ce sera toujours lui apprendre quelque chose... (*Il écrit.*) « Jamais » époque ne fut plus stérile en nouvelles de tous les » genres. Le continent ne nous laisse pas deviner un seul » de ses secrets... » Bon ! belle phrase ! « Un repos si » extraordinaire ou plutôt une stagnation si peu naturelle » annonceraient-ils une tempête prochaine ? Je l'ignore. » Toutefois, si l'on se rappelle la nature des derniers et » menaçans avis que l'Orient nous a donnés et l'aspect » sombre que les affaires ont pris dans le monde trans- » atlantique, on sera forcé de convenir que rien n'est » moins rassurant pour l'observateur impartial que notre » situation présente, et que peu de jours se passeront » avant que cette paix prolongée ne soit interrompue par » une commotion subite et violente... Nos lecteurs se » rappellent l'opinion que nous avons exprimée dans » notre feuille de mardi, et la *Revue de l'Europe* que » nous avons insérée dans celle de mercredi. Nous le ré- » pétons, nous sommes placés sur le bord d'un cratère, » dont l'explosion nous surprendra dans peu d'instans. » L'attitude de la Russie est douteuse ; les intentions de » la France sont équivoques. L'Autriche n'a pas encore » laissé tomber le masque... et la Péninsule est chaque » jour plus embarrassante pour les grandes puissances » européennes. Tournons nos regards vers les États-

» Unis d'Amérique. Qu'y voyons-nous? Ah! cette
» question n'a pas besoin de réponse. Et si nous jetons
» ensuite les yeux sur les nouvelles républiques de l'A-
» mérique du Sud, la même scène ne se présente-t-elle
» pas?... Mais nous craignons de nous appesantir sur un
» sujet si douloureux. Il est probable que dans quel-
» ques jours... » (*On frappe à la porte.*) Entrez!

SCÈNE VII.

LE MÊME, LE DOCTEUR BUBBLE.

L'ÉDITEUR.

Eh! bon jour, Bubble. Comment va la santé?

BUBBLE.

Très-bien, tout à votre service.

L'ÉDITEUR.

Quoi? Est-ce votre médecine ou votre santé que vous m'offrez si obligeamment?

BUBBLE.

L'une et l'autre.

L'ÉDITEUR.

Ma foi, je vous invite à garder l'une pour vous-même et l'autre pour vos ennemis. J'aime la vie.

BUBBLE.

Toujours caustique et plaisant. — Ah! çà, qu'y a-t-il de nouveau de par le monde?

L'ÉDITEUR.

Absolument rien. Et vous, savez-vous quelque chose?

BUBBLE, prenant un air grave et important.

Le roi est très-malade...

L'ÉDITEUR.

Vraiment ?

BUBBLE.

Eh ! oui ; rien n'est plus sûr... ; je l'ai appris de la manière la plus étrange, la plus incroyable. Mais ce qui est plus incroyable encore, c'est la situation de Sa Majesté...

L'ÉDITEUR.

Que voulez-vous dire?... (*Bubble appuie le bout de l'index sur son front, et le ferme pour indiquer quelqu'un qui a la tête dérangée...*) Bah ! Je n'en crois pas un mot... c'est un conte... Qui vous a dit cela ?.. (*Bubble regarde autour de lui et se penche à l'oreille de l'éditeur.*) Votre autorité serait bonne... mais...

BUBBLE.

C'est un fait... et vous en entendrez parler avant qu'il soit peu. Je viens de rencontrer M. Peel, dans la rue de Downing : il avait l'air fort agité et marchait d'un pas extrêmement rapide, malgré la chaleur qu'il fait aujourd'hui... Mais vos heures sont précieuses. Je ne vous arrêterai pas plus long-tems... Au revoir, mon cher... Dites-moi, le billet pour le théâtre de Hay-Market est-il libre ? Pourriez-vous me prêter samedi prochain le billet de Vauxhall ?... Quand vous n'en ferez pas d'autre usage, me réserverez-vous la carte d'admission pour les théâtres secondaires (1)?... Ma femme a une envie de voir Mathews !

L'ÉDITEUR.

Le billet de Hay-Market est en main. Mais j'ai là celui de l'Opéra Anglais. Voulez-vous le prendre ?

BUBBLE.

Avec plaisir... Vous me garderez le billet de Vauxhall

(1) Adelphi, Cobourg, Surrey, Astley.

pour vendredi prochain... Quant à Mathews, je vous le recommande, au nom de Mme Bubble, n'est-ce pas?...

L'ÉDITEUR.

Très-bien.

BUBBLE.

Vous êtes charmant... Adieu...

SCÈNE VIII.

L'ÉDITEUR, seul.

Au diable ces billets!.. Il faudrait que je tinsse compte ouvert avec tout le monde; et ma besogne de chaque jour la plus ennuyeuse est de me rappeler à qui je les ai promis... (*Il écrit.*) « Il s'est répandu ce matin, dans le plus » grand monde, une rumeur affligeante qui touche de » trop près aux intérêts les plus élevés pour que nous » puissions nous expliquer à ce sujet d'une manière ex- » plicite. Nous espérons que l'exagération a grossi le dan- » ger qui nous menace : mais les *sources particulières* » où nous avons puisé nous forcent d'attacher une très- » haute importance à cette funeste nouvelle. Si nous » recevons quelque renseignement précis sur cette ma- » tière, nous ne manquerons pas de communiquer ces » documens à nos lecteurs dans une seconde édition. » (*Il sonne.*)

SCÈNE IX.

LE MÊME, LE PROTE.

L'ÉDITEUR.

Voici deux nouveaux articles, que vous mettrez immédiatement après le *Premier-Londres*. Eh! bien, où en êtes-vous?

LE PROTE.

Quand vous avez sonné, je mesurais ce que nous avons de composition toute prête. Il restait encore une colonne et un quart à remplir. Ceci fera un tiers de colonne.

L'ÉDITEUR.

Un peu plus, je crois.

LE PROTE.

Non, monsieur, pas une ligne de plus. C'est la querelle permanente des imprimeurs et des éditeurs de journaux. Ceux-ci croient toujours donner plus de copie qu'ils n'en donnent réellement.

L'ÉDITEUR.

Cela est possible; mais aussi, vous autres, vous exagérez en sens contraire.

SCÈNE X.

(L'éditeur corrige un paragraphe communiqué par un directeur de théâtre, irrité contre la critique. Puis il tombe dans une méditation profonde, que des yeux vulgaires pourraient prendre pour un assoupissement. On lui apporte la carte d'un personnage, qui attend dans l'antichambre et désire parler à M. l'éditeur. L'éditeur dit au garçon de faire entrer.)

SCÈNE XI.

LE MÊME, LE DOCTEUR HAYLEY.

LE DOCTEUR.

Vous êtes, monsieur, l'éditeur du.....

L'ÉDITEUR.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Je viens vous apprendre, monsieur, que mon oncle, dont votre journal annonçait hier la mort, est toujours

plein de vie et de santé, et vous demander la rétractation formelle de cette nouvelle aussi fausse qu'elle est malveillante.

L'ÉDITEUR.

La malveillance n'entre pour rien, je vous assure, dans l'erreur dont vous vous plaignez. Je la rétracterai avec grand plaisir, si elle a été commise... Quel est monsieur votre oncle ?

LE DOCTEUR.

L'évêque de..... Voici une lettre datée de son palais épiscopal, hier 22 juin. Votre feuille prétend qu'il y est mort, il y a cinq jours. Ces fausses nouvelles sont alarmantes et cruelles pour les familles. Elles donnent aux uns d'inutiles terreurs, aux autres de fausses espérances. Je viens de rencontrer trois doyens et un chanoine prébendé qui, sur cette nouvelle controuvée, se hâtaient d'accourir... En vérité, c'est scandaleux !

L'ÉDITEUR.

J'en suis très-fâché, je vous assure. Mais, dans le fait, nous nous sommes contentés de copier les propres paroles d'un autre journal. Je serai trop heureux de contredire cette assertion erronée.

LE DOCTEUR, remettant la lettre de son oncle dans sa poche.

Veuillez, monsieur, recevoir mes remercîmens.

SCÈNE XII.

L'ÉDITEUR, seul.

Bien! cela fera toujours un paragraphe de plus pour remplir un vide. (*Il écrit*). « Nous ne pouvons blâmer avec » trop de force la légèreté avec laquelle... les bruits les » plus faux... se répandent et s'accréditent. Nous avons » copié hier dans notre feuille l'article d'un autre journal,

» annonçant la mort de l'évêque de..... Une lettre du » très-révérend prélat, datée d'hier, et que nous avons » sous les yeux... » — Je ne l'ai pas seulement aperçue ; mais peu importe..... « Nous convainc de la fausseté de » cette nouvelle. Nous sommes heureux... etc., etc... » (*Il continue à écrire.*) Six lignes d'éloges sur l'évêque... Un mot de satire contre nos confrères... Une citation de Shakspeare pour allonger l'article... Eh! mais voilà un article d'assez bonne taille... Cela ne va pas mal. (*Il sonne.*)

SCÈNE XIII.

LE MÊME, LE PROTE.

L'ÉDITEUR.

M. Pica, voici encore de la copie. Ceci en *cicéro* ordinaire... Ce paragraphe en *philosophie.*

LE PROTE.

J'ai déjà une demi-colonne de trop... et je ne sais pas bien ce que je dois laisser pour demain.

L'ÉDITEUR.

Dans ce cas-là, vous n'avez plus besoin de moi ?

LE PROTE.

Non. Mais comment composerai-je le journal ? Mettrai-je en réserve le « *terrible orage qui a eu lieu récemment.* » Voilà huit jours que cet orage attend.

L'ÉDITEUR.

Peu importe. Il viendra d'autres orages ; nous les réunirons tous sous un même titre.

LE PROTE.

Voulez-vous absolument que l'article du *Monstre ma-*

rin et celui du *Sérail du Grand-Seigneur* passent aujourd'hui ? Si vous pouvez les faire attendre, je mettrai à leur place l'*Ambassadeur Persan*, le *Pont de Waterloo* et le *Chemin sous la Tamise.*

L'ÉDITEUR.

Le *Chemin sous la Tamise;* celui-là doit passer. Il attend depuis assez long-tems...

LE PROTE, riant.

Alors il me faudrait deux ou trois petits paragraphes, d'environ cinq lignes chacun. Les articles que j'ai sont tous ou trop longs ou trop courts.

L'ÉDITEUR.

Bien, bien... Attendez un peu. (*Il écrit*)... Un paragraphe sur la cherté des pommes de terre... c'est de la philanthropie... Un récit de la grande averse d'avant-hier, c'est de la météorologie... Une petite narration pathétique sur les malheurs d'une pauvre vieille femme, renversée par un âne, dans la rue du Strand... c'est du roman domestique... Une épigramme contre les dandys... c'est vieux ; mais cela fera plaisir aux marchands de la Cité... ; enfin un ancien calembourg, que j'attribue à un grand seigneur...—Bravo. Tenez, voici une demi-douzaine de paragraphes. Si vous ne les employez pas tous, mettez-les en caisse : plus tard cela servira.

(L'éditeur range ses lettres, ferme son pupitre à clé, il se lave les mains, ajuste sa cravate, boutonne son habit, brosse son chapeau et va prendre l'air, tandis que M. Pica gourmande et presse ses ouvriers, fait corriger les épreuves et n'oublie rien pour que la feuille soit soumise de bon matin à l'admiration des lecteurs.)

(*Sharpe's London Magazine.*)

LE COMTE DE STRAFFORT.

ANECDOTE DU RÈGNE DE CHARLES Ier.

Dans la partie la plus riante de ses grands et beaux jardins, sir Thomas Wentworth s'était plu à embellir un bosquet où il aimait à se retirer avec quelques amis. L'art et la nature avaient à l'envi contribué à orner cette délicieuse retraite ; la rose, le chèvrefeuille et la vigne enlacés formaient un dôme de verdure et de fleurs impénétrable aux rayons du soleil. Une fontaine limpide, entourée d'orangers et de grenadiers, versait ses eaux brillantes dans un bassin de marbre, et une table, placée dans l'endroit le plus ombragé, indiquait que souvent, pendant les chaleurs de l'été, ce lieu enchanteur était transformé en salle de banquet. Deux personnes assises près de cette table eurent un jour la conversation suivante :

« Non, je ne boirai pas davantage, car je ne veux pas que l'on puisse dire que Pym et Wentworth se sont querellés la coupe à la main comme des courtisans ; vous savez que je ne le suis point, que je ne le serai jamais.
— Je n'ai nulle envie de boire davantage, reprit Wentworth en repoussant son verre ; mais de quelle expression vous êtes-vous servi ? nous quereller ! Et avec quelle aigreur parlez-vous des courtisans, en paraissant me ranger parmi ceux que vous méprisez le plus au monde ! Cessez, mon ami, ces allusions détournées ; dites-moi librement le fond de votre ame, afin que je

me justifie, et que je sache au moins comment j'ai pu m'attirer vos soupçons.

— Vous avez, répliqua Pym, le regard et le langage d'un homme innocent : peut-être croyez-vous l'être, peut-être êtes-vous encore dans l'erreur sur vos sentimens véritables ; mais moi, mais beaucoup d'autres, nous vous soupçonnons d'avoir abandonné vos anciens amis, les patriotes sincères, pour devenir l'esclave des ennemis de la liberté de votre patrie.

— Ces paroles cruelles et offensantes peuvent-elles sortir de la bouche d'un ami ? s'écria Wentworth.

— Elles peuvent être pénibles à entendre, mais elles sont l'expression d'un cœur franc.

— Je le crois, dit Wentworth, mais le cœur ne peut-il se tromper dans ses jugemens ? Vous me connaissiez mieux autrefois, Pym, et je n'aurais pas ainsi douté de vous ; il m'eût fallu bien des preuves : et, ajouta-t-il, avec un sourire mêlé d'amertume, ces preuves mêmes ne m'auraient pas convaincu ; je me serais méfié de mon jugement plutôt que d'accuser un ami. »

Pym parut un instant attendri ; mais, réprimant aussitôt ce premier mouvement, il répondit : « Je ne parle pas d'après des conjectures, les faits sont clairs ; ce jour même un paquet, contenant des communications officielles, est tombé entre mes mains : les séducteurs vous connaissaient bien, lorsqu'ils vous ont nommé grand shérif ; ils savaient que par-là ils vous condamnaient au silence !

— C'est assez ! s'écria Wentworth enflammé de colère, je ne supporterai pas plus long-tems ces expressions outrageantes. Suis-je un traître, parce que je juge les hommes et les choses par moi-même ? ai-je trahi mon pays pour avoir montré quelque respect à mon souve-

rain légitime? Non, je n'ai rien à cacher, j'aime pour lui l'homme qui occupe le trône, et je l'avoue hautement: et moi aussi je suis patriote! mais je ne supporterai l'insolence d'aucun parti, et ne me laisserai gouverner par les préjugés de personne.

— Je le crois, dit Pym d'un ton dédaigneux, mais vous n'éprouveriez aucune répugnance à orner votre front d'une couronne de comte; ne me regardez pas ainsi avec surprise, car deux fois vous avez sollicité ce titre. » Wentworth troublé ne répondit rien, et Pym continua à lui donner avec calme les preuves de sa défection; puis il ajouta avec l'accent du mépris : « Vous pouvez répondre à ces faits! parlez.

— Je ne répondrai à aucune demande faite d'un ton insultant, reprit Wentworth avec dignité; une fois pour toutes, monsieur, laissez-moi vous assurer que je ne vous comprends pas et que je ne souffrirai pas plus long-tems cette manière impérieuse de m'interroger. Je pourrais répondre aux questions faites par un ami, mais cet ami prend aujourd'hui un nouveau caractère, et aucun être humain ne me forcera jamais à rendre compte de mes sentimens et de ma conduite; en supposant d'ailleurs que j'abandonne votre parti, que j'adopte de nouveaux principes politiques, ne pouvons-nous pas rester amis dans la vie privée? Ne pouvons-nous..... »

A ces mots Pym se lève brusquement; une pâleur effrayante couvre sa figure, où se peignaient à la fois l'indignation et le mépris; il semble éprouver un combat intérieur, mais surmontant bientôt son émotion, sa physionomie reprend son expression accoutumée. « Wentworth, dit-il, avant de nous quitter, avant de nous séparer pour toujours, il ne faut pas nous tromper: quelques-unes de mes paroles ont pu vous offenser;

pardonnez-moi si je vous ai paru trop sévère, mais je ne sais pas faire de distinction entre la foi publique et l'amitié privée; c'est de tout mon cœur que j'aime mon pays et que je hais l'oppression; c'est de toute mon ame que je méprise un traître: j'ajouterai encore, c'est de toute mon ame que je vous plains, mon ami; c'est pour la dernière fois que je vous donne ce nom. J'avais formé de trop hautes espérances sur vous; autant vous m'inspirez de compassion maintenant, autant je me sentais autrefois honoré par votre amitié. Je ne suis pas honteux de l'avouer, et je ne cherche pas à cacher les larmes que me coûte notre séparation; mais rappelez-vous mes dernières paroles : si vous étiez seulement mon ennemi, si vous m'aviez personnellement offensé, je m'efforcerais de vous oublier, je vous abandonnerais à votre conscience, jamais je ne chercherais à vous nuire. Mais vous trahissez votre pays, Wentworth, j'en ai la preuve, des preuves que rien ne peut ébranler : dès ce moment tout lien entre nous est rompu; je traverserai tous vos plans; je m'opposerai à tous vos projets, et si, pendant quelque tems, je parais ne pas réussir, soyez sûr qu'en secret je conspirerai votre ruine; et je m'engage solennellement à vous poursuivre jusqu'au moment où cette tête coupable tombera sous la hache du bourreau, accablée du mépris de la nation entière. »

Le langage de Pym était pénible à entendre; mais il était sincère. Wentworth éprouvait trop d'indignation, et il avait trop de fierté pour ajouter une parole à sa justification. « Vous m'avez réduit au silence, monsieur, dit-il avec une extrême froideur et un calme affecté; vous avez raison, il vaut mieux que toute amitié et toute communication cessent entre nous, et cessent pour jamais. »

Bientôt, en effet, sir Thomas Wentworth devint en-

tièrement étranger à ses anciens amis; son élévation à la pairie annonça publiquement son dévouement à la personne du roi, et son adhésion aux mesures prises par le gouvernement : dès-lors ses préventions se dissipèrent; plus il connut Charles, et mieux il apprécia les qualités qui le faisaient chérir dans son intérieur. Excellent époux, bon père, ami bienveillant, il recherchait les conseils de ceux qui avaient obtenu sa confiance, et les suivait aveuglément.

Il faut aussi l'avouer, Wentworth était loin d'être insensible aux faveurs qui s'accumulaient sur lui; l'ambition et l'orgueil avaient puissamment contribué à changer ses principes et à détruire les premiers sentimens de son cœur. Il ne perdit cependant jamais sa dignité naturelle, un caractère fier et intrépide distingua toujours sa conduite. Il défendit ouvertement ses nouveaux principes, et accepta la place de premier ministre et de conseiller du roi dans des tems d'orage.

D'après ce qui précède, qui n'a déjà reconnu le malheureux comte de Straffort? Son crédit, sa faveur près du souverain, lui firent perdre la confiance de la nation. Pym lui tint parole et se montra son ennemi le plus acharné; il réussit à le faire accuser de haute trahison, et ne prit aucun repos jusqu'au moment où le bill d'accusation fut porté devant les deux chambres du parlement. Le jour où il fut présenté, Pym lui-même eut une part très-active à la résolution que prit la chambre de demander au roi son approbation pour l'exécution du bill contre l'infortuné Wentworth.

C'était un dimanche, et ce jour, hélas! n'était plus pour le roi un jour de repos. Il avait promis de donner sa décision le lundi matin; mais les craintes de sa timide épouse étaient parvenues jusqu'à lui, et il n'avait

pu encore trouver le moyen d'accorder à la fois ce qu'il devait à sa conscience et à ses sujets irrités.

Pendant les premiers jours de sa détention, Straffort avait cru que les charges élevées contre lui seraient insuffisantes pour le conduire à l'échafaud; mais bientôt il jugea, à l'acharnement de ses ennemis, que sa perte était inévitable. Sa défense fut éloquente et fière; s'avouant coupable sur plusieurs points, il repoussa vivement l'accusation de haute trahison, et sollicita, en considération de ses longs et importans services, l'excuse des fautes légères dont il s'accusait lui-même : il termina enfin en conjurant ses juges d'épargner sa vie en faveur de sa famille éplorée.

Mais tout fut inutile, sa mort était décidée. Un seul espoir lui restait encore, le roi avait promis de le protéger et de le sauver à tout prix; long-tems Straffort avait compté sur la parole royale, mais les choses avaient changé de face. Malgré la rigueur de sa captivité, le comte avait toujours suivi la marche des événemens; il savait qu'un parti puissant demandait impérieusement sa tête, et qu'en voulant le défendre, le roi s'exposerait à un danger inévitable. Sa résolution fut prise aussitôt. Charles, dit-il, braverait, pour me sauver, le péril le plus imminent : son honneur et la justice y sont également engagés; mais dans cette occasion, comme en tant d'autres, il trouvera en moi son sujet le plus fidèle, son ami le plus dévoué; voilà sans doute la dernière preuve que je puisse lui donner de mon affection, et celle-là encore lui est assurée.

Le conseil privé était réuni; le faible monarque y exposa ses doutes, ses scrupules, et consulta les magistrats et les prélats qui l'entouraient sur la conduite que son cœur seul eût dû lui dicter. L'évêque d'Ély émit gra-

vement l'avis, que pour les souverains il y avait deux consciences : il prétendit que celle de Charles, comme roi, lui traçait une marche différente de celle qu'il devrait suivre comme particulier ; qu'il ne s'agissait pas ici de savoir si l'honneur obligeait le souverain à sauver son premier ministre, mais bien de décider s'il voulait s'exposer à périr avec le comte de Straffort.

Ce prélat ne fut pas le seul qui soutint cette manière de voir, et dans une réunion composée de l'élite de la nation, les avis les plus lâches et les plus méprisables furent émis presque à l'unanimité.

L'évêque de Londres s'éleva cependant contre la bassesse d'une semblable opinion. « Sire, dit-il au roi, vous ne devez écouter que votre conscience : si Straffort est coupable, il doit périr ; mais s'il est innocent, il faut l'absoudre, quelles qu'en puissent être d'ailleurs les conséquences. »

Un incident inattendu vint enfin mettre un terme à cette honteuse discussion ; une lettre de Straffort fut remise au monarque indécis : après l'avoir lue avec une profonde attention, il voulut en donner connaissance au conseil ; mais sa voix tremblante, ses yeux remplis de larmes, ne lui permirent pas de continuer cette pénible lecture.

Il remit la lettre à lord Jobson, en lui ordonnant de la lire à haute voix : l'émotion du roi redoubla quand il entendit répéter ce passage : « Que la conscience de votre majesté soit tranquille ! disait le malheureux Straffort : je la supplie instamment d'accorder sa sanction au bill qui doit me condamner ; par-là elle évitera les dangers qui l'environnent, et regagnera la confiance de ses sujets. C'est avec joie que je donne à mon souverain cette dernière preuve de mon dévouement. Heureux de lui prou-

ver ainsi ma reconnaissance, et de m'acquitter, en quelque sorte, envers lui pour toutes les faveurs dont il m'a comblé.

— Vous l'entendez, messieurs! s'écria Charles triomphant, voilà ce que du fond de sa prison Straffort me conseille, au mépris de son intérêt le plus pressant, au mépris de sa vie : la question est résolue, désormais la moindre indécision serait un crime : je dois me montrer digne de mon généreux ami ; non, il ne périra pas! les communes demanderaient en vain sa tête ; c'est la mienne qui s'offrirait sous la hache préparée pour Straffort. »

D'indignes conseils et la faiblesse naturelle au caractère de Charles, changèrent encore une fois cette courageuse résolution ; et lorsque les deux chambres du parlement s'assemblèrent le lendemain pour connaître la décision du roi, il crut faire assez pour calmer les reproches de sa conscience en ne donnant pas son consentement par écrit, et il nomma une commission qui, par l'organe de lord Arundel, annonça son assentiment à l'exécution du comte de Straffort.

Quoique bien convaincu que sa mort était jurée par les nouveaux maîtres de l'état, Straffort devait cependant conserver quelques rayons d'espoir ; il lui arrivait même parfois, en parlant de sa femme et de ses enfans, de former des projets pour un avenir qui ne devait jamais exister pour lui. Le voile qui lui dérobait son sort était encore épaissi par sa confiance chevaleresque dans un maître qu'il venait de dégager si noblement d'une promesse sacrée.

Wentworth travaillait paisiblement dans sa prison, lorsque l'arrivée d'un message vint tout-à-coup troubler sa tranquillité. A peine eut-il jeté les yeux sur le fatal écrit, qu'une pâleur extrême couvre ses traits : pendant

quelques instans il garde le silence, comme frappé d'un douloureux étonnement; puis, revenant à lui, et rappelant tout son courage, il prononça ces mots avec tristesse :

« Ne placez pas votre confiance dans les princes ni dans les enfans des hommes, car parmi eux il n'est point de salut! » S'adressant ensuite à son secrétaire, il reprit sa dictée avec le même calme, la même présence d'esprit que si aucun événement n'était venu l'interrompre. Le tems bien court accordé à Straffort, entre sa condamnation et son exécution, fut employé par lui à tracer, pour sa femme et son fils qui se trouvaient alors en Irlande, des adieux où son ame se déploie tout entière. Une bonté céleste est mêlée, dans ce touchant écrit, à l'expression de la tendresse la plus vive pour sa famille.

Les témoins de la mort du malheureux ministre furent frappés de la dignité avec laquelle il monta à l'échafaud; son regard était aussi calme que lorsqu'il présidait le conseil, et ses dernières paroles furent un noble pardon pour les ennemis qui avaient conjuré sa perte. On dit qu'en marchant au supplice, il aperçut au milieu de la foule son ancien ami Pym, l'un des artisans les plus actifs de sa ruine, et qui semblait le poursuivre encore d'un sombre et impitoyable regard (1).

(*Extractor.*)

(1) Note du Tr. On trouvera, dans le numéro 45e, un article sur les annales constitutionnelles de l'Angleterre où le caractère de Straffort est jugé beaucoup moins favorablement.

Moeurs Anglaises.

LE PIQUE-NIQUE

OU

PRÉPARATIFS POUR LE PLAISIR.

Il est singulier que les hommes qui achètent l'expérience si cher, en fassent si peu de cas. Cent fois leurs tentatives échouent, leurs projets manquent, leurs espérances sont déçues; et la même folie, la même illusion, revient les séduire : comme ces animaux privés de sens et d'instinct, qui, pris au piége une fois, y retombent une seconde, et toujours attirés par le même leurre, ne reçoivent jamais aucune leçon du passé.

Vous connaissez Frénose; il a composé trente-huit tragédies refusées à tous les théâtres, même à ceux de la banlieue. Eh bien, la trente-neuvième est actuellement sur le métier. Comment trente-huit leçons successives ont-elles pu s'évanouir comme des songes et laisser le versificateur en proie à son incorrigible et courageuse verve tragique? Comment se fait-il que le colonel Martingale, après avoir mangé à la roulette la fortune de son père, à l'écarté celle de sa mère, à la rouge et la noire toutes les guinées de ses oncles et grands-oncles, n'a pas, en échange de son argent, acheté un peu d'expérience? Les deux cents livres sterling qu'il vous demande, cette faible somme pour laquelle il va céder la montre de son père, le portrait de sa mère son unique patrimoine, savez-vous à quoi il les destine? Ce n'est pas aux nécessités de sa

vie. Il ne veut ni s'assurer une petite rente, ni commencer une spéculation honnête, ni acheter un habit, ni payer son tailleur. Il va... telle est l'espérance qui le soutient... faire sauter toutes les banques des maisons de jeu de Londres, maîtriser toutes les chances, dompter la fortune, et s'enrichir de ces monceaux d'or que les joueurs viennent verser sur le tapis vert. Il a bien calculé; il est sûr de son fait. Il ne lui faut que ces deux cents livres sterling. Donnez-les lui; dans huit jours, notre dupe s'est dépouillée de son argent, mais non de son espoir.

Or, demandez aussi pourquoi M. Burton, l'honnête M. Claude Burton, après avoir fait le commerce, vu le monde et connu par expérience l'incertitude du plaisir qu'on prépare et du bonheur qu'on attend, a, l'année dernière, imaginé de concerter avec son *épouse* (le mot *femme* est générique et beaucoup trop vulgaire) une grande et malheureuse partie de plaisir, dont l'histoire aventureuse ressemble à beaucoup d'autres histoires, et dont vous saurez bientôt les tragiques détails.

Tout devait l'avertir qu'une partie de campagne, en Angleterre, n'est pas chose de facile exécution. Projetée à minuit, commencée à onze heures du matin, il est possible qu'elle s'accomplisse, et que jusqu'à trois ou quatre heures du soir, le tems se soutienne au beau. Mais la concerter de longue main! Mais y rêver! Jamais! Notre climat, contre lequel lord Byron était si courroucé, s'oppose absolument à de tels préparatifs. Il ne sait jamais ni ce qu'il veut, ni ce qu'il va devenir. Au milieu du mois d'août, si la lune brille de tout son éclat et ressemble, comme dit le poète, à une lampe d'or suspendue à un plafond d'azur, vous vous attendrez à voir naître une aurore pure et brillante, digne d'une telle avant-courrière : non; la grêle, la pluie et le brouillard

succèdent à cette nuit d'Italie, et tous vos plans sont déconcertés.

Il est encore d'autres caprices, d'autres incertitudes, que je me contenterai d'indiquer légèrement ; je sais combien le terrain sur lequel je m'aventure offre de périls et d'épines. Il pourrait arriver (cela s'est vu quelquefois) que la même dame, qui le soir avait paru d'une humeur charmante, perdît tout-à-coup pendant la nuit cette gaîté douce qui vous enchantait. « Madame préfère déjeuner dans sa chambre. » Dès que la femme de chambre a prononcé l'ordonnance, un mari sait à quoi s'en tenir : le baromètre a changé.

Que l'ordonnateur de la fête reçoive une lettre contenant quelque fâcheuse nouvelle : un débiteur disparu, un banquier en faillite, un chien de chasse tué par un voisin, que sais-je ? tous les accidens de la vie vont déranger ce plaisir si longuement préparé. Croyez-moi, prenez le tems comme il vient ; saisissez au vol ce qu'il vous présente : plus le bonheur est impromptu, mieux il vaut. Ces peines que vous vous donnez pour vous amuser ont amorti d'avance le plaisir que vous avez cherché avec tant d'efforts. Rien de plus fugitif que le plaisir : et quand une maison de banque n'est pas solide, on tire sur elle à vue, le jour même, sans avertissement préalable : un billet à longue échéance courrait grand risque de vous rester. Ainsi, comme règle générale, admettez d'abord qu'un pique-nique à la campagne est presque inexécutable en Angleterre : ensuite que le méditer et le préparer, c'est ajouter follement de nouvelles chances à celles que mille circonstances diverses vous opposent.

M. Claude Burton n'avait point fait ces réflexions philosophiques. Le 3 juillet au matin, il commença son plan de campagne pour le 24 août suivant ; laps de tems que,

dans sa profonde sagesse, il croyait tout au plus suffisant au parfait accomplissement de son œuvre. C'était un honnête mercier, retiré du commerce, et dont la fortune s'était arrondie dans une de ces paisibles et obscures boutiques, dont l'antiquité se fait encore admirer vers l'extrémité occidentale de la cité de Londres (1). « Bon ami, bon époux, » (si j'ose emprunter ici un fragment de période laudative familier aux entrepreneurs de sépultures), il se maria vers la dix-neuvième année de sa vie à l'aimable Mme Burton. Jamais il n'a parlé de son mariage qu'avec l'accent de la tendresse, de la reconnaissance et du bonheur : « Ma femme réunissait, disait-il, tous les avantages qu'on peut désirer, les talens, la beauté, la vertu et dix-huit cents pounds sterling. » Une énumération si régulièrement construite, et terminée par un *crescendo* si heureux, prouve que M. Burton avait apporté en naissant un goût vif, que nous verrons se développer tout à l'heure, pour les élégances de la rhétorique.

Ses affaires prospéraient ; mais le ciel lui refusait le bonheur ineffable d'avoir des enfans pour le tourmenter. Une fois maître d'un capital honnête, il songea à la retraite, vendit son fonds de soieries, de fils, de filoselles et de rubans, plaça ses capitaux sur l'État, et, d'accord avec Mme Burton, se décida à passer sagement et noblement le reste de ses jours à ne rien faire. Voilà M. Burton devenu gentleman ; il se retire à la campagne. Nous autres, gens de plume et de dictionnaire, nous croyons, sur la foi de Samuel Johnson (2), qu'on doit entendre par ce mot *campagne*, « un vaste espace de terrain cultivé, situé loin des grandes villes ; » quelle

(1) Voyez l'article sur les rues de Londres, dans le 52e numéro.

(2) Johnson, auteur du *Rambler*, d'*Irene*, etc., et d'un *Lexique* qui peut servir de modèle dans ce genre.

erreur! tout ce qui n'est pas Londres, c'est la campagne. Notre ci-devant mercier l'entendait ainsi; et, fidèle à son projet de solitude, il acheta un édifice de briques, *intitulé* (qu'on me permette de choisir ce terme impropre), *intitulé*, dis-je : *Villa du lac de Genève*. Jadis cette maison rouge et noire avait occupé le centre d'une plaine inculte, située à dix toises du faubourg oriental de Londres : pour perspective, elle avait la colline de Primrose (1) dans toute sa nudité; pour embellissement, une mare d'eau verdâtre, où des oiseaux aquatiques se baignaient à plaisir. Dans ce tems-là personne n'eût songé à contester la justesse et la validité du titre imposé à l'édifice: la mare d'eau était bien certainement le lac de Genève; la colline de Primrose, c'étaient évidemment les Alpes. Mais depuis que des maisons de toute dimension (2) avaient pressé de toutes parts la *Villa Helvétique*, comblé l'étang, masqué la colline et prolongé le faubourg, on pouvait à la rigueur élever quelques doutes sur la propriété de cette désignation un peu ambitieuse.

Le 3 juillet, après déjeuner, M. et Mme Burton se livraient paisiblement à leurs soins domestiques. M. Burton lisait le *Morning-Post*, journal officiel et innocent, qui le comptait au nombre de ses souscripteurs et de ses patrons depuis l'époque de sa retraite. Mme Burton faisait de la botanique dans le jardin : quarante-deux pieds de long sur dix-huit pieds de large, deux lilas, un peu-

(1) NOTE DU TR. Colline stérile, espèce de cône parfaitement arrondi, dénué de toute végétation, de tout accident pittoresque, et situé près de Londres. On y a bâti récemment une église protestante.

(2) NOTE DU TR. Ce nouveau quartier, qui continue un faubourg de Londres et qui s'est élevé comme par enchantement, a quelque ressemblance avec le quartier des Batignoles, dont la construction est également récente, et qui occupe une situation analogue.

plier, un géranium, une plate-bande de violettes, un cerisier stérile comme l'hyménée de nos deux époux, quelques pieds de mignonnette et une bordure de buis, tel est l'exact inventaire de ce domaine champêtre; j'oublie un pêcher-nain, qui produit tous les ans une douzaine de petits fruits verts et âcres, aussi durs que des marrons d'Inde, et qu'un chasseur pourrait jeter au lieu de balles dans le canon de son fusil. Quand on vendit aux enchères cette villa bourgeoise et ses dépendances, je me souviens que l'huissier-priseur fit dans les termes suivans la description du jardin : « Plus, un vaste jardin potager en plein rapport, avec parterres, plates-bandes et arbres fruitiers. » La rhétorique s'est introduite jusque dans les catalogues, et le style des annonces n'est pas exempt, comme on voit, des exagérations de la prose poétique.

Au surplus, M. et Mme Burton ne croyaient pas qu'il y eût au monde un site plus pittoresque, un parc plus romantique que leur domaine. Satisfaits de leur lot, heureux d'admirer la nature dans cette étroite enceinte, ils se montraient plus sages et plus philosophes que la plupart de nos grands propriétaires, toujours mécontens de ce qu'ils possèdent. Mme Burton était occupée à émonder un petit rosier du Bengal, lorsque son époux, ayant achevé la lecture du *Morning-Post*, s'approcha de la fenêtre pour observer les travaux d'horticulture auxquels sa femme se livrait.

« Quel bonheur, ma chère, lui dit-il, si le tems est aussi beau le 24 août, jour de l'anniversaire de notre mariage, qu'il l'est aujourd'hui !

— Ne croyez-vous pas, mon bon ami, répliqua madame, que d'ici-là le tems peut changer? Nous ne sommes qu'au 3 juillet. »

M. Burton sentit la force de l'objection, et n'essaya pas même de la réfuter.

De tous les couples européens, celui-ci était peut-être le plus heureux. Vivre sans enfans, c'est jouir d'une sorte de bonheur négatif, et s'obliger à transporter sur un objet unique toute la somme d'affection que la nature nous a départie. Entre M. et Mme Burton régnait un échange perpétuel de petits soins touchans, un commerce de tendresse dont aucune distraction ne venait détourner et interrompre le cours. Point de disputes; jamais de querelles : ou plutôt je me trompe, et l'exactitude m'oblige à convenir que d'une anxiété réciproque et dévouée pour le bien-être de chacun des époux, naissaient assez souvent de petits combats domestiques dont la cause était aussi louable que le résultat pénible. On voulait céder de part et d'autre : personne ne se décidait à ouvrir un avis; on se boudait alors; puis venaient les piquantes reparties, les humeurs, les colères. Ces luttes d'obligeance n'étaient pas moins difficiles à apaiser que les autres guerres intestines auxquelles le ménage est en proie depuis un tems immémorial.

Cependant le maître du logis leva les yeux vers un baromètre suspendu au lambris, et prononça les mots scientifiques que je vais rapporter :

« L'instrument que je considère, et dont la destination avouée est d'indiquer l'état présent et la situation future, probable, éventuelle de la température, se soutient encore aujourd'hui à la même hauteur... Ma foi, ma chère, si les variations du climat opposaient à notre partie de plaisir l'obstacle vraiment désastreux que vous redoutez, je serais assez d'avis de nous diriger vers le comté de Kent ou de Surrey, au lieu de nous transporter vers le nord. »

Il respira ; ce qui était naturel après une si belle période. Or, vous ignorez, lecteur, que nos habiles spéculateurs, profitant de toutes les ressources que la vanité offre à l'adresse, ont établi, tant à Londres que dans les environs, des institutions académiques, sociétés de belles-lettres, clubs scientifiques et littéraires (1), destinés à compléter l'éducation de ces honnêtes bourgeois qui ont fait leur fortune sans aller au collége. Cela donne un vernis littéraire qui n'est pas sans charme. Chaque société académique porte un nom sonore qui plaît à l'oreille ; et les membres qui la composent peuvent assister de tems à autre à de graves et emphatiques leçons dont ils retiennent au moins quelques paroles. M. Claudius Burton, dans sa nouvelle situation d'homme comme il faut, n'avait pas manqué de s'affilier à l'un des plus célèbres de ces séminaires de rhétorique à l'usage des grands enfans : deux fois par semaine il allait régulièrement y siéger, et la conséquence naturelle de son agrégation à ce corps savant fut une altération singulière dans toutes les habitudes de son langage. Dès-lors il se sentit pénétré d'admiration pour les grands mots. Un monosyllabe était un objet d'horreur pour lui. Six épithètes de suite le ravissaient d'enthousiasme. Sa vieille phraséologie de comptoir, assez commune si l'on veut, mais simple et claire, céda la place à la périphrase ; enfin l'on vit en lui cet étrange phénomène d'un ignorant tout hérissé de termes ambitieux, et du pédantisme enté sur l'ignorance. Il me souvient de l'avoir entendu dire à sa servante : « Apportez le meuble utile et domestique, in-

(1) *Seminaries, for the March of Intellect-Islington, Gray'Inn-Lane, New-Road, Grand-Junction, Litterary, Scientific and Philosophical Institution.* Ce dernier titre, long comme la liste des noms d'un grand d'Espagne, appartient à un seul de ces clubs littéraires.

venté pour élever la température de nos lits. » Il s'agissait d'une bassinoire. Si l'on traduit donc en langage vulgaire la dernière phrase que notre héros adressait à sa femme, elle signifie à peu près : « S'il fait mauvais ce jour-là, nous irons ou à Greenwich (1) ou à Putney manger des goujons frits, au lieu d'aller à Hampstead (2).

— Comme vous voudrez, mon bon ami, répondit Mme Burton.

— Mais je vous laisse le choix, ma chère amie.

— Nous irons où vous voudrez ; ou nous n'irons nulle part, si vous l'aimez mieux. Tout ce qui vous conviendra me conviendra parfaitement.

— Bah!... bah!... C'est pour la satisfaction personnelle de ma compagne dans la vie, pour votre satisfaction personnelle, Mme Burton, que j'ai l'honneur de vous soumettre cette alternative importante..... Vous n'ignorez pas, Caroline, que, même en fait de bagatelles, j'ai l'indifférence en horreur ; je la répudie.

— Claudius, vous savez aussi que je n'ai qu'un désir, celui de nous plaire mutuellement ; ainsi c'est à vous de décider.

— Ah! vraiment, Mme Burton, vous me forcez de mettre en avant une requête très-positive... de déclarer... mais de la manière la plus solennelle...

— Comment, monsieur, vous me contraindrez à faire un choix, lorsque je n'en veux pas faire? et quand je suis si bonne, si obéissante, que je soumets toutes mes volontés aux vôtres. C'est horrible, c'est affreux... »

(1) Le parc de Greenwich est situé dans le comté de Kent, sur les bords de la Tamise.

(2) La colline d'Hampstead est un lieu de rendez-vous pour les bourgeois de Londres, comme Romainville, Montmorency, etc., pour les bourgeois de Paris.

Ici Mme Burton, fidèle aux coutumes de son sexe, toujours habile dans ce genre de peroraisons, fondit en larmes.

« Eh bien, madame, puisqu'il en est ainsi, et que vous me forcez d'employer un idiome inaccoutumé, je vous dirai... sans réticence, madame... »

Un violent coup de marteau (1) fit retentir la porte, frappa de mort la période du mari, et épargna à Mme Burton cette foudre d'éloquence dont il se préparait à l'accabler. Elle essuya bien vite ses pleurs.

« Claudius, c'est le coup de marteau de notre oncle Simon. Nous irons à Green..... à Putn..... Nous irons à Greenwich, mon amour.

— A la bonne heure, Caroline. Vous ne pouvez trop vous persuader, ma tendre amie, que de tous les états déplorables où l'esprit et l'ame... du moins c'est le grand Locke qui le dit... Nous n'irons après tout ni à Putney ni à Greenwich. Notre oncle choisira. »

L'oncle Simon avait cinquante-cinq ans, mille liv. st. (25,000 f.) de rente, un attachement très-prononcé pour son argent, un assez bon cœur et un caractère fâcheux. Célibataire économe, il regardait comme son ennemi naturel tout héritier direct ou collatéral. Son bon cœur n'avait d'autre résultat que de l'empêcher de commettre des actions décidément mauvaises; il était même assez serviable. Mais son caractère, combiné avec ses mille liv. st., le rendait l'être du monde le plus incommode pour ceux qui l'approchaient. Caprices, boutades, gronderies, brusqueries, il se permettait tout envers ceux qui pouvaient prétendre de près ou de loin à sa suc-

(1) Note du Tr. On sait que le coup de marteau frappé à la porte des maisons d'Angleterre indique par sa violence mesurée et graduée la qualité, le rang et l'importance de celui qui frappe.

cession, et se vengeait ainsi par anticipation du chagrin qu'on devait lui causer un jour en héritant de sa fortune. Pour étendre sa tyrannie, il avait soin de ne pas dire à qui il laisserait ce patrimoine, qu'il faisait acheter ainsi d'avance à ceux même qui n'en profiteraient pas. Despotisme vraiment redoutable, et qui devenait plus terrible encore lorsque le ciel était sombre et l'estomac de notre oncle Simon péniblement affecté. Il frappe ; le tems est beau ; ses facultés digestives jouissent de toute leur puissance, et les époux le voient entrer sans trop d'effroi.

« Bonjour, mes enfans, comment cela va-t-il? Toujours amoureux, toujours heureux et tendres comme des colombes, n'est-ce pas?

— Tout au contraire, mon oncle, répondit Mme Burton en minaudant. Nous venons de nous quereller, mais très-sérieusement. »

L'oncle Simon contempla l'heureux couple, dont le regard sympathique semblait dire au respectable parent combien ces querelles étaient innocentes et amicales. L'oncle ne s'y méprit pas. Or, faisant résonner son pouce en le pressant contre l'index, il répondit à ce muet langage par une pantomime bruyante.

« Voici le fait, mon cher oncle, reprit Burton. Caroline et moi nous voulons fêter l'anniversaire de notre mariage, et nous avons formé le projet d'une charmante partie de campagne, de quelque excursion bien pittoresque. Quant au choix du lieu, ou comme disent les botanistes, quant à *l'habitation* (il voulait dire *habitat*) que nous devons élire, fixer et décider, nous nous en rapportons à vous seul. Nous espérons que vous daignerez mettre un terme à l'incertitude de nos pensées et arrêter sur la carte le point géométrique...

— Eh! eh! interrompit l'oncle Simon, il faudra voir; ces amusemens-là coûtent fort cher. On sort de chez soi les poches pleines; on les rapporte vides : je ne sais pas trop l'avantage qu'on en retire.

— J'ai une idée, s'écria Burton. Un *pique-nique!* moyen économique; la seule manière de s'amuser à peu de frais! Qu'en dites-vous, oncle?

— Cela me convient assez, et je suis des vôtres; véritable *villegiature : al fresco!* (Notre oncle Simon avait passé quinze jours en Italie, et il avait importé en Angleterre ces deux mots sans plus.)

— Comme vous voudrez, répondit le savant Claudius. *Alfresco,* puisque vous le choisissez, doit être un fort joli endroit.

— Mon oncle veut dire que nous dînerons en plein air, à la fraîche, interrompit Mme Burton. Ce sera charmant.

— Délicieux! ma chère amie, délicieux! Et comme l'observe ou le fait observer un de nos écrivains les plus justement célèbres... avec cette profondeur d'investigation et cette finesse de sagacité qui le distingue si éminemment... comme le dit avec tant de raison cet homme dont la supériorité... Une partie de plaisir, afin d'être parfaite, distinguée et agréable... doit, dans ses parties constitutives...

— Ah! s'écria l'oncle Simon, qui bâillait.

— Enfin, continua le neveu, le nombre et le choix de nos convives... ce principal objet de toute notre attention, doit..... » Burton s'arrêta comme un écolier qui a oublié sa leçon; puis tout-à-coup se relevant avec fierté, et triomphant de l'infidélité de sa mémoire : « Les *Muses* et les *Grâces,* mon cher oncle, étaient...

— Brrr... interrompit le cher oncle. »

On excusera sans peine l'ex-commerçant, ses longues phrases et ses mots d'une toise. Sa science, toute fraîche encore, n'avait pas eu le tems d'imprégner son esprit rebelle; et si le monde le possédait depuis quarante-neuf années, le club académique des belles-lettres ne s'enorgueillissait de ce nouveau membre que depuis quelques mois. Il continua, sans s'étonner des impatiences de son oncle.

« Enfin, nous avons beaucoup de tems devant nous. Il s'agit de le mettre à profit, de tout disposer, d'enrôler nos troupes, de préparer nos campemens..... de commander nos munitions..... enfin de mettre en ordre tout notre plan de campagne... Et si d'ici au 24 août nous ne réussissons pas... par une heureuse et savante distribution du travail... premier mobile de tout succès... je dis donc... que si nous ne réussissons pas à produire par nos efforts communs et généraux un *quantum*, une somme, une réunion de plaisirs enchanteurs, champêtres, et...»

Son oncle l'arrêta en sifflant un vieil air; et ce torrent d'éloquence alla se briser contre l'insensibilité de M. Simon.

Mais pourquoi ce dernier, qui s'est montré si rebelle aux voluptés ordinaires, et surtout aux frais indispensables d'une partie de campagne, n'a-t-il pas repoussé par le même motif d'économie le *pique-nique* proposé? Vous allez l'apprendre. L'oncle Simon possédait un bel étui de chagrin noir, de forme ronde, antique et solide; cet étui contenait une douzaine de cuillers d'argent, de fourchettes à manche d'argent (1) et de petits couteaux à manche d'ivoire. Or, comme ces instrumens, dont les

(1) Les fourchettes anglaises n'ont que deux ou quelquefois trois pointes, soutenues par un manche rond de bois ou de métal.

peuples orientaux savent se passer, sont fort à la mode en occident ; comme il est assez difficile, on peut même dire impossible, d'organiser un dîner sans ces armes gastronomiques, M. Simon, qui avait réfléchi mûrement à cette nécessité de la cuiller et de la fourchette, ne refusait jamais de prendre part à un pique-nique. Les autres convives concouraient au repas commun en apportant un poulet, une éclanche, une bouteille de vin ; pour lui, plus utile encore, il y contribuait en apportant son étui dans sa poche, et payait son écot sans rien débourser.

Un débat sérieux et une délibération importante occupèrent tous les instans de la matinée. Il s'agissait de décider quels seraient les heureux que l'on admettrait au nombre des membres de la réunion projetée. La nomination de ces élus fut bruyante et contestée comme toutes les élections. On passa au scrutin les qualités intellectuelles et la fortune des candidats, leur gaîté, leur bon ton, leur amabilité ; après quoi les noms suivans composèrent la liste des conviés.

1° Sir John et Lady Méchard. M. Méchard ayant présenté, dans le cours du dernier règne, une pétition à la Chambre des Communes, pétition qui cadrait avec les vues des ministres, fut récompensé de son rare courage par un titre de chevalier (1) ; illustration qui effaça complètement son ancienne roture et son métier de fabricant de chandelles. C'était la portion aristocratique de l'assemblée.

2° Mlle Anastasie-Corinne Méchard, sous condition d'apporter sa guitare et sa musique.

(1) Note du Tr. C'est un titre viager et non transmissible. Ceux qui l'ont obtenu ont, comme les baronnets, le privilége de placer la qualification de *Sir* devant leur prénom. On donne par courtoisie le titre de *lady* à leurs femmes.

3° Mlle Desideria Méchard, avec engagement formel de chanter quelques romances.

4° M. et Mme Dugazon. M. Dugazon était président de l'académie de belles-lettres bourgeoises, à laquelle M. Burton était affilié.

5° M. Frédéric Dugazon, jeune avocat stagiaire, avec sa flûte.

6° M. Tyrrel, dentiste, homme d'esprit, d'une gaîté intarissable; et M. Tyrrel fils, personnage ennuyeux, invité à cause de son père, et passant, comme on dit, par-dessus le marché.

7° Mlle Snubston, vierge de quarante-trois ans, riche, ayant voiture : « ladite voiture destinée à transporter le bagage et nous trois, ajoutait Burton qui terminait sa liste et jetait un regard de complaisance sur le beau papier à lettre doré sur tranche, contenant ce précieux *memorandum,* assez semblable à une facture de marchand de nouveautés.

—Nous trois, s'écria l'oncle! Mais, si je sais compter, nous serons *treize !*... »

Le savant Burton, étonné de ce préjugé gothique, était sur le point de témoigner à son oncle un ineffable mépris; mais les mille liv. st., la succession et la prudence modérèrent son élan philosophique. Il se contenta d'une petite question ironique.

« Eh bien, *treize!* qu'est-ce que cela fait?

— Ce que cela fait? Je n'ai pas envie de courir cette chance-là, moi! et si nous ne trouvons pas le moyen... Mais le voici... c'est cela. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Vous connaissez Jack Richard... ? »

Ces dernières paroles, interrogatives en apparence, étaient prononcées du ton de la conviction la plus profonde. C'était absolument comme si l'oncle eût dit : Vous

devez connaître, il faut que vous connaissiez Jack Richard, le grand homme.

« Pas le moins du monde, répondit Burton.

— Impossible! Vous le connaissez; tout le monde le connaît. C'est précisément ce qu'il nous faut, et notre affaire est trouvée. On n'a pas plus d'esprit, de gaîté, de folie; c'est un homme charmant. J'espère qu'il sera libre le 24 août. On se l'arrache, tout le monde le veut. Dimanche dernier, il m'avait promis de venir nous rejoindre; nous n'avons pas pu l'avoir : nous étions désolés. Quel désappointement! Enfin je l'irai trouver, je le conjurerai, je le supplierai d'être des nôtres.....

— Ne vaudrait-il pas mieux, mon oncle, demanda Mme Burton, lui envoyer une invitation? Tout serait dit, et vous vous épargneriez la peine de courir après l'homme aimable dont vous parlez.

— Non! non! je vais chez lui à l'instant même; je vous l'annonce; vous lui donnerez à dîner, aujourd'hui. Tout s'arrange si bien à table! « Puis se retournant vers Claudius : « Un homme comme vous, ne pas connaître M. Jack Richard! C'est inconcevable. »

Ce reproche aigre-doux s'adressait évidemment au membre de la société bourgeoise académique, et non à l'ancien commerçant. Une petite grimace de fausse modestie fut la seule réponse de M. Burton, qui l'accompagna d'une révérence à la fois humble et orgueilleuse.

Aussitôt, dans toutes les directions, on voit les membres de l'assemblée délibérante quitter le logis et s'empresser d'accomplir les diverses parties du beau plan de campagne. L'oncle se met à la poursuite du célèbre Jack Richard, l'*amuseur* de profession; M. Burton rend visite aux Méchard, aux Dugazon, aux Snubston et aux Tyrrel. Mme Burton va commander une demi-

douzaine de pigeons pour le 24 août, époque de ces plaisirs préparés avec une solennité si imposante. Enfin l'heure du dîner arrive. Chacun revient avec sa cargaison de nouvelles. La figure de notre oncle portait l'empreinte d'une véritable douleur.

« Je l'avais bien dit !

— Il est engagé pour le 24 août ? s'écrièrent à la fois les deux Burton.

— Non, mais il ne veut rien promettre. Il viendra s'il le peut. C'est un homme si recherché ! Quant à le posséder aujourd'hui, c'était nourrir une folle espérance. Comment pouvions-nous nous flatter qu'invité ce matin, il serait des nôtres ce soir ? Il a toujours quinze invitations sur son bureau. A force de le tourmenter, je lui ai à peu près fait promettre de venir dîner ici d'aujourd'hui en quinze. C'est, ma foi, un drôle de garçon !.... Il m'a fait un mal au côté !

— A force de vous faire rire ? interrompit Mme Burton,

— Il vous aura dit quelque bonne plaisanterie, eh ? Répétez-la, mon oncle, répétez-la !

— Non, il n'a rien dit de bien remarquable. Mais il a une si drôle d'habitude de vous frapper sous les côtés, avec le bout de son doigt, qu'il manie comme un fleuret, tout en soutenant la conversation, que, de tems à autre, cela ne laisse pas que de faire mal. »

J'aurais esquissé le portrait de Jack Richard, si ce léger indice de caractère ne le révélait pas tout entier. Chanter des couplets équivoques avec une expression parfaite, lancer le calembourg, imiter Mathews (1), faisaient partie de

(1) NOTE DU TR. A Londres, les bouffons de société imitent la voix et les manières de l'acteur Mathews, comme nous avons vu ceux de nos salons subalternes contrefaire tour à tour Brunet, Potier et M. *Odry*.

ses talens de société. Cette petite énumération met le lecteur au courant des qualités intellectuelles et morales qui le distinguaient. Cependant Mme Burton avait reçu du marchand de volaille la promesse positive que ce dernier remuerait ciel et terre pour lui procurer les pigeons le 24 août. L'actif Claudius avait terminé toutes ses visites dans l'espace étroit d'une seule matinée; et chacun des convives invités avait pris l'engagement formel d'être de la partie.

Il fallait encore choisir l'endroit où les dîneurs camperaient. M. Burton alla s'enfermer dans la bibliothèque de son club littéraire, et se mit à consulter toutes les géographies, topographies, guides, tours, voyages, manuels du voyageur, itinéraires pittoresques, etc., etc., que possédait ce docte établissement. Plus il lisait, plus s'augmentait sa perplexité. Il remplit un gros cahier d'extraits de ces savans ouvrages; et convaincu que le plaisir d'une journée de campagne vaut la peine d'être chèrement acheté, il compara ces extraits, balança les avantages respectifs de chaque localité, et finit par se trouver, comme il le disait lui-même à sa femme qui l'interrogeait sur cette matière, « aussi perplexe, incertain, vacillant et indécis, que le serait un membre de la grande famille ou race féline, si le hasard l'introduisait dans l'enceinte intérieure de ces édifices, où l'on expose et met en vente les intestins des animaux tombés sous les coups d'un boucher. » Le lecteur se donnera la peine de traduire en langage ordinaire le dialecte de M. Burton; je lui laisse le soin d'interpréter l'énigme de cette dernière phrase.

Un expédient admirable, auquel ont recours la plupart des hommes d'état dans l'embarras, vint tirer de peine M. Claudius. Il convoqua plusieurs comités, des-

tinés à fixer définitivement le lieu, l'heure, les voies et moyens de l'expédition projetée. Chaque membre du triumvirat siégea tour à tour dans ces graves séances préparatoires destinées à choisir, dans les environs de Londres, un but agréable de promenade champêtre. L'oncle Simon se moquait un peu de son neveu.

« Allons, disait-il, Claudius, vous faites bien de l'embarras pour peu de chose; que diable avons-nous besoin de ces comités, de ces discussions, de vos délibérations ?....

— Mon oncle, permettez-moi de vous prouver analytiquement et synthétiquement..... combien il est urgent pour nous..... combien les soins préparatoires sont indispensables pour l'accomplissement d'un plan dont je veux faire l'une des plus belles journées de ma vie et de la vôtre. »

L'oncle ne dit plus rien; il laissa le *comité des recherches* procéder dans son travail. Après une soirée entière de contradictions et de débats où la politesse et l'aigreur se mêlèrent si bien que le projet fut cent fois sur le point d'échouer avant l'heure du départ, on choisit *Twickenham*, sur le bord de la Tamise. Le *comité des vivres* se chargea ensuite d'assigner à chacun sa contribution personnelle. On sait que dans les pique-niques il arrive assez souvent que, faute de s'être concerté d'avance, tous les convives apportent la même espèce de provision : douze bifsteacks ne font pas un dîner; douze bouteilles de vin ne suffisent pas au menu d'un repas. Pour obvier à cet inconvénient, on arrêta donc que les Dugazon donneraient deux poulets et une langue fumée; les Burton leurs pigeons transformés en un pâté succulent; MM. Tyrrel un jambon; le chevalier Méchard un panier de son meilleur vin; Mlle Snubston un panier de fruits; que

M. Simon prêterait son étui de chagrin noir; l'ami Richard son esprit; et Mlle Snubston sa voiture. Ensuite le comité des approvisionnemens se métamorphosa en *comité des transports*. Ce dernier détermina que le carrosse de Mlle Snubston, rempli des provisions et ustensiles du repas, suivrait la route de terre, pendant que la société se rendrait par eau à Twickenham. Dans le cas où la soirée serait pluvieuse ou brumeuse, le même carrosse ramènerait les dames à leurs habitations respectives. Enfin le *comité musical* eut bientôt dressé le programme suivant, que M. Burton écrivit ou plutôt dessina de sa plus belle coulée, avec paraphes, traits à main levée et embellissemens, sur une vaste feuille de papier vélin :

1° Le concert commencera lorsque le bateau atteindra le pont du Vauxhall (1).

2° Grande scène de *Médée*, chantée par Mme Pasta au Théâtre Italien, et par Mlle Desideria-Zéphyrine Méchard sur la Tamise.

3° Grand concerto de flûte de Nicholson, à cinq dièses, exécuté par M. Frédéric Dugazon.

4° Grand air avec variations, et ouverture d'Othello sur la guitare, par Mlle Anastasie-Corinne Méchard.

5° *Chante, fauvette!* Romance avec murmures et accompagnement de flûte, exécutée par Mlle Desideria Méchard, accompagnée par M. Dugazon fils.

6° *Te Deum* de Mozart, arrangé pour trois voix, par M. Frédéric, chanté par les deux demoiselles Méchard et par l'auteur.

« Quant aux *interstices*, ajoutait Burton (il voulait

(1) Pont situé à l'extrémité de Londres; il conduit à Clapham, petit village près de Londres.

dire *intermèdes*), M. Tyrrel père et M. Jack Richard en feront les frais. Rendez-vous à dix heures précises : nous descendrons la Tamise avec le reflux ; nous la remonterons le soir avec la marée montante. » Il se frotta les mains en achevant ces mots.

Ainsi, toutes les dispositions étaient faites. Peu de jours après, M. Burton, voyant le soleil briller de cette splendeur si peu commune dans nos climats, invita sa femme à sortir, et à « faire, comme il le disait, un petit dîner *improviste* (impromptu) à la campagne. » Le tems était magnifique. A peine étaient-ils à la grande auberge de Richemont, qu'ils y virent arriver l'un après l'autre M. Dugazon, Mme Dugazon, Sir John et Lady Méchard, que l'attrait d'une belle journée avait également séduits. On se promena, on prit un bateau, on causa, l'on rit, on gagna de l'appétit ; on s'amusa sans cérémonies, sans apprêt ; chacun, en se quittant, regrettait de voir finir si tôt une journée de plaisir si peu dispendieuse et si agréable : tout le monde était content de soi-même et des autres. « Si une partie de campagne que nous n'avons pas préparée nous a tant amusés, disait le philosophe Burton, quelle journée ce sera que le 24 août, après le mal que je me suis donné, après les longs préparatifs et les soins politiques et administratifs qui m'ont occupé, et, j'oserai le dire, absorbé depuis environ une semaine ! »

Hélas ! pauvre Claudius ! le tems s'écoule ; nous voici arrivés au 21 août ; trois jours seulement (mais ce sont des siècles pour l'impatience) nous séparent du grand jour si désiré, si attendu. M. Burton, que la société avait chargé de louer un bateau et de faire les arrangemens nécessaires pour que la traversée fût économique, se diri-

gea vers le pont de Westminster (1), descendit les marches qui conduisent au bord de l'eau et se trouva entouré d'une multitude de bateliers, mariniers, etc., plus bruyans que polis, et qui font assez peu d'honneur, il faut l'avouer, à la métropole de l'empire britannique. Ces cris confus l'assourdissent; pressé de toutes parts, il a bien de la peine à se frayer un chemin au milieu de cette foule obligeante qui sollicite vivement le plaisir de lui vendre ses services.

« Une barque, milord ! — Une chaloupe, mon gentilhomme ! — Un yacht, mon général ! — C'est moi..... c'est moi... c'est moi... — Non, je lui ai parlé le premier. Thomas, ne presse pas tant le gentilhomme...

— Messieurs, dit Burton tout essoufflé, il me faudrait une embarcation de nature à voguer sur la Tamise, et à contenir quatorze personnes... Je...

— J'ai ce qu'il vous faut, dit un gros garçon joufflu, plus qu'à demi ivre...

— Et quelle sera la rémunération ?...

— Cinq guinées et le pour-boire, cria le matelot en repoussant ses camarades.

— Vous êtes, dit Burton en colère, un coquin qui voulez me voler... »

Un coup de poing était tombé sur l'œil droit de Burton, avant la fin de sa période. Il courut au bureau de police le plus voisin, fit sa déposition, paya les commis, et fit assigner le délinquant à comparaître le lendemain matin. Il fallut que le plaignant lui-même, un bandeau sur l'œil droit, et l'œil gauche fort enflammé,

(1) Au bas du pont de Westminster, situé près de l'abbaye de ce nom, se tiennent les bateliers, qui, par leurs mœurs et leurs habitudes, se rapprochent assez des conducteurs de nos petites voitures de campagne.

vint soutenir sa déposition. L'éloquence et les circonlocutions dont il se servit ne réussirent point à persuader le juge. Vingt camarades du batelier déposèrent que M. Burton avait provoqué son antagoniste, non-seulement par des mots injurieux, mais en lui portant le premier coup. En vain l'infortuné Claudius essaie-t-il de détruire la mauvaise impression produite par la déposition unanime des témoins. Au lieu d'être accusateur, il devient défendeur; son adversaire menace de le poursuivre, et l'abandon de cinq livres sterling, qu'il fait au batelier pour acheter la paix, termine ce désagréable épisode.

Avec quelle lenteur s'écoulaient les minutes! Combien de fois M. Burton, décrochant sa montre à répétition, en interrogea la sonnerie! comme si l'homme pouvait, par son impatience, presser la marche uniforme des heures. Le 22 août s'écoula; le 23 le suivit, mais d'un pas si lourd, si tardif au gré des désirs de M. Burton! Il croyait que le soleil ne se lèverait jamais. Il se trompait. L'astre parut; le ciel était pur; c'était un tems fait tout exprès pour servir ses desseins. A six heures, sa toilette était finie, son chapeau brossé, sa canne déposée près du chapeau. A huit heures arrivèrent les contributions comestibles sur lesquelles on comptait. Le pâté de pigeons, enveloppé de papier gris et de foin, fut convenablement ficelé. Tout allait bien; les exécutans avaient répété plus de dix fois leurs morceaux de musique; Jack Richard, l'homme d'esprit, avait donné sa parole d'honneur de ne pas manquer. Une seule circonstance contrariait M. Burton; c'était ce maudit bandeau qui lui couvrait l'œil droit, et qui, obstruant la moitié de ses rayons visuels, devait le priver d'une partie de ses jouissances pittoresques.

Neuf heures... dix heures... personne encore! « Caroline, ma chère, disait M. Burton, nous perdrons l'heure de la marée. » Et il harcelait encore sa montre à répétition. On frappe; les Dugazon, puis M. Frédéric, puis les Méchard; enfin M. Charles Tyrrel. « Mais où est donc monsieur votre père? demande M. Burton au jeune homme.

— Désolé, d'honneur, désolé de ne pas avoir l'avantage de venir... Forcé de se trouver chez la duchesse de Dilborough à heure fixe... impossible de refuser... Il est désolé, parole d'honneur. »

En même tems le jeune Tyrrel riait et montrait ses dents, qui, par leur blancheur et leur position régulière, eussent pu servir d'enseigne à la boutique de son père. C'était un de ces jeunes Anglais dont la stupide et uniforme roideur n'a pour compensation ni l'originalité de l'esprit, ni une éducation distinguée. Parler du bout des lèvres, se tenir droits et immobiles, affecter des airs superbes pour faire croire qu'ils sont de l'aristocratie, nouer leur cravate, et attrister par un maintien empesé tous les lieux, toutes les réunions où ils se trouvent; telle est la manière d'être de ces pédans sans instruction et sans idée, d'après lesquels l'Europe juge quelquefois la nation anglaise, et qui en sont le moins agréable échantillon. La présence du père, vieillard toujours gai, souvent spirituel, eût à peine fait supporter la présence du fils. Que l'on juge du mécontentement de Burton, quand il se vit obligé de subir le sot et de se passer de l'homme d'esprit!

Mlle Snubston ne se fit guère attendre. Mais où est son carrosse? « Mon Dieu, ma chère, dit-elle à Mme Burton, je viens de faire vernir à neuf ma voiture, et je craindrais qu'en y posant les paniers de provisions et en les

sortant on ne me l'abîmât. Ensuite je ne suis pas bien sûre que mes ressorts soient en bon état. »

Sans sa voiture, Mlle Snubston était à peu près aussi aimable que M. Charles Tyrrel sans son père. Il fallut recevoir tant bien que mal ses excuses, envoyer chercher un fiacre, y entasser la cargaison de vivres, et les confier à un domestique. Mais ce n'était pas tout; la demoiselle était suivie d'un favori fort peu affable, né Hollandais, grondeur par habitude, gâté par sa maîtresse, et malade d'une indigestion que Mlle Snubston lui avait donnée par les friandises qu'elle lui prodiguait.

« Cupidon (c'est le nom du petit chien), Cupidon est un peu incommodé, dit Mlle Snubston; et, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas le laisser seul à la maison. »

Personne n'osa manifester un mécontentement que tout le monde ressentait, et Cupidon malade fut de la partie.

« Mais, au nom du ciel, que peuvent être devenus mon oncle Simon et son ami Richard? La marée ne nous attendra pas, et... »

A peine avait-il dit, les deux personnages en question firent leur entrée. M. Jack Richard honora l'assemblée de ce salut protecteur qui semble dire : « Je viens ici pour être admiré; vous allez voir à quel homme d'esprit vous avez affaire. » Burton considérait attentivement le grand homme, ou, comme on le dit à Londres, le *lion* (1)

(1) C'est ainsi qu'on nomme un homme à la mode, une supériorité quelconque. Le célèbre *Brummel*, le chef de la dynastie des dandys, était un *lion*.

de la journée. Il cherchait dans sa tête quelque phrase éloquente, dont l'éclat pût fixer l'attention de Jack Richard. Enfin il la trouva, et dit :

« Le sourire de la nature...

— Sourire si vous voulez, interrompit Jack ; moi je dis qu'avant la fin de la journée il est très-possible qu'elle nous montre les dents.

— Excellent ! s'écria l'oncle.

— Parfait ! » s'écrièrent les dames.

L'oncle Simon se pencha vers son neveu et lui dit à l'oreille : « Vous voyez bien, le voilà qui commence ! »

Chacun prend son chapeau, tire ses gants ; on va partir. « Vous avez votre flûte, Frédéric ? demande Mme Dugazon.

— Oui, ma mère, répond le jeune homme.

— Ah ! bon Dieu ! s'écrie Mlle Zéphyrine, quelle étourderie ! J'ai oublié ma *scène* et *Chante, fauvette !* Cela est vraiment cruel ! »

Comme ces morceaux de musique étaient indispensablement nécessaires aux plaisirs de la journée, on envoya un domestique les chercher. Il ne fallait qu'une demi-heure pour les rapporter.

« Une demi-heure ! s'écria Burton. Et la marée, la marée que vous oubliez !...... Il est onze heures...... » Le domestique fut absent pendant quarante minutes ; qu'on juge du supplice éprouvé par cet infortuné Burton : Sisyphe ou Tantale n'endurent pas de torture plus cruelle, plus aiguë que la sienne. Enfin la *scène* et la romance arrivèrent.

Déjà l'on se dirigeait vers la porte, quand Mme Dugazon, la plus tendre des mères, apprit, par un messager député à cet effet, que le petit Charles, son fils, venait

de se faire une coupure au pouce de la main gauche. Aussitôt Mme Dugazon s'agite, se lève, et déclare hautement que si elle ne va pas s'assurer par elle-même de l'état de la santé de son fils, elle sera malheureuse toute la journée; que d'ailleurs son domicile n'est pas éloigné, et qu'il ne lui faudra que vingt minutes pour aller et revenir. Elle part. Vingt minutes! Le retour de Mme Dugazon calma un peu la souffrance de Burton. Mais quelles furent son horreur, sa consternation (partagées d'ailleurs par toute l'assemblée), quand M. Charles, le petit bonhomme au doigt coupé, fut présenté par sa mère à toute la compagnie! Un garçon de sept ans, mal bâti, maussade, pleureur, aux yeux rouges, à la face échauffée, aux cheveux blonds tirant sur le jaune, et portant en triomphe une tartine de beurre vraiment colossale.

« Je suis sûre que vous m'excuserez, dit la bonne mère. Ce pauvre enfant s'est cruellement coupé; et il n'a jamais voulu rester tranquille, si je ne consentais à l'emmener avec moi. Allons, ne pleure plus, Charles, ne pleure plus... » Et en conséquence notre petit Charles se mit à crier trois fois plus fort. Tout le monde se taisait. Je serais tenté de croire que chacun maudissait en son ame et conscience l'intrusion de l'enfant gâté. Mais une politesse un peu forcée l'emporta sur la franchise; et il n'y eut guère que l'oncle Simon qui, grommelant quelque chose entre ses dents, laissa échapper je ne sais quel anathème à demi formé contre les chiens, les enfans, les sots, les sottes, et l'ennui mortel de traîner après soi une ménagerie et un sevrage.

L'heure sonne enfin; on fait approcher des fiacres, et la procession se met en marche. Au coin d'une rue, Mme Burton crie au cocher d'arrêter.

« Qu'avez-vous donc, ma chère? demande Burton avec anxiété.

— Votre *lotion* pour les yeux, mon bon ami.

— Qu'importe! qu'importe, ma chère!

— Claudius, je serais désolée si vous vous mettiez en route sans l'emporter. Le docteur vous a ordonné de vous en servir d'heure en heure... Je vous en prie... pour l'amour de moi! M. Burton!... Voyez un peu, M. Richard, voyez son œil! » Burton obéit, et retourne chez lui; la fiole précieuse était si bien rangée, qu'il eut grand' peine à la découvrir. Il revient au bout d'un quart-d'heure: l'armée s'ébranle, les roues tournent, les chevaux de fiacre marchent au pas; et l'on avance enfin.

« Comme cela sent l'ail! s'écria l'oncle Simon. Quelle insupportable odeur!

— Ah! ah! interrompit l'aimable Richard; vous vous en êtes donc aperçu? C'est un superbe saucisson de Milan, que j'ai acheté chez Morel (1), et qui nous paraîtra délicieux à la campagne. Rien de plus comme il faut, rien de plus succulent. » Il dit et sort de sa poche sa redoutable emplette, soigneusement enveloppée de papier bleu, et qui exhalait au loin la poignante saveur dont l'odorat de M. Simon avait reconnu la nature.

« Pouah! reprit ce dernier; vous avez eu là une belle idée! Remettez-le dans votre poche, ou jetez-le par la portière. » Jack Richard remit en souriant son cervelas dans sa poche.

« Et votre étui de chagrin noir, mon oncle, demanda Burton, l'avez-vous apporté?

— Le voilà. » Et il fit admirer à l'assemblée ce petit meuble de forme antique, absolument semblable, quant

(1) Marchand de comestibles.

aux dimensions, à ce comestible un peu vulgaire apporté par Jack Richard. On arrive au pont de Westminster. « Vous êtes en retard de deux heures, leur dit le batelier. Vous ne profiterez plus de la marée. — Je m'en doutais ! » s'écria le pauvre Burton d'un ton mélancolique.

L'oncle Simon mettait le pied dans le bateau quand Richard, voyant sortir de sa poche un bout de l'étui en question, l'escamota avec une merveilleuse dextérité, introduisit à la place le cervelas à l'ail, et fourra dans sa poche les couverts et les couteaux de notre oncle. Pendant cette manœuvre, qu'un escamoteur de profession n'eût pas terminée avec plus de bonheur, Jack, pour rehausser le prix de son ingénieuse adresse, accablait M. Simon de ces coups multipliés de l'index, qui, ainsi que nous l'avons déjà vu, étaient sa facétie de prédilection. M. et Mme Burton riaient de tout leur cœur, et Richard leur disait : « Notre oncle sera *aux premières loges* (expression fort élégante !) pour savourer l'odeur de mon cervelas à l'ail. »

Les premiers coups de la rame faisaient avancer le bateau, quand un hurlement prolongé se fit entendre sur le bord de la rivière ; un gros chien de Terre-Neuve poursuivait la nacelle de ses cris plaintifs et de ses regards désolés. « Diable ! s'écria Richard, c'est mon Carlo ; il m'aura suivi sans que je l'aie aperçu. Je ne voudrais pas le perdre pour cinquante guinées. Il faut absolument que je descende et le ramène à la maison. Quel contre-tems ! Au surplus, c'est un chien fort doux. »

L'insinuation était facile à saisir, malgré la réticence de M. Richard. On possédait déjà M. Charles Dugazon cadet et le chien de Mlle Snubston : c'était bien assez sans doute ; y ajouter le chien de Terre-Neuve c'était trop.

Cependant il fallait se résoudre à l'accepter ou à perdre M. Richard, dont l'esprit, la grâce, l'adresse, la gaîté sont déjà familiers au lecteur, et sans lequel nos voyageurs eussent été fort embarrassés pour s'amuser. Un pacte fut donc conclu, d'après lequel on assigna au chien Carlo une place sur les paniers qui encombraient la poupe du navire, mais sous condition expresse, ajouta l'oncle Simon, que le nouveau convive se tiendrait tranquille, et qu'il ne bougerait pas pendant la traversée.

Cette complaisance éveilla toute la gratitude de Richard, qui se mit à remplir aussitôt, dans leur étendue la plus vaste, ses fonctions d'amuseur en titre. Sa première plaisanterie fut un peu forte. Pour effrayer Mlle Snubston, il fit semblant de sauter dans la Tamise, prit son élan, retomba lourdement dans le bateau qu'il ébranla, et fut sur le point de le faire chavirer (1). Personne n'eut envie de rire; et M. Simon lui-même fit sentir à son protégé qu'il devait renfermer dorénavant sa gaîté dans des bornes plus étroites et moins dangereuses. Forcé de renoncer aux épigrammes en action, M. Richard dirigea les forces de son intelligence vers une espèce de plaisanterie plus offensante que périlleuse. « Savez-vous, demanda-t-il, quelle différence il y a entre lord Eldon et le chevalier Méchard? » Personne ne pouvait répondre. « C'est, reprit Jack, que l'un est ex-chancelier, l'autre *ex-chandelier.* » Tout le monde de rire, excepté les Méchard; et un nouveau coup d'estoc, frappé par l'index du mauvais plaisant, alla meurtrir le

(1) Voguer sur la Tamise est un des amusemens favoris des bourgeois de Londres. Il se passe peu d'années où des bateaux chargés de monde ne fassent naufrage dans cette traversée assez périlleuse; souvent les passagers sont ivres, et quelque plaisanterie semblable à celle de Jack Richard entraîne la perte du bâtiment.

côté de l'oncle Simon. Un calembourg, qui succéda à ces agréables facéties, fit rougir et tousser les dames, jeta dans la confusion les demoiselles, et assura le triomphe définitif de M. Jack.

Cependant on approchait du pont du Vauxhall. Mme Burton, pour opposer une digue à la gaîté un peu indiscrète de l'homme d'esprit, proposa de commencer le concert. M. Burton, inexorable dans ses principes, objecta que, suivant le texte du programme, les exécutans ne devaient commencer qu'au moment même où le bateau passerait sous le pont. Il tira de son portefeuille, pour prouver son assertion, une grande pancarte à raies bleues et rouges où se trouvaient inscrites les dispositions préalables du concert. Son objection fut repoussée par les dames, et Mlle Zéphyrine Méchard déroula son cahier de musique.

« Ah! Dieu! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent toutes les voix des personnes présentes.

— Au lieu de m'envoyer la grande scène de *Médée,* ils se sont trompés de cahier. Moi qui me suis donné tant de mal pour l'apprendre!

— Si mademoiselle peut le chanter de mémoire?...

— Impossible!

— Que vous êtes étourdie, Zéphyrine! dit la mère d'un ton sec. Eh bien! chantez la musique qu'on vous a envoyée.

—Mais, maman, reprit Zéphyrine les larmes aux yeux, et brandissant le fatal morceau de musique, je ne peux pas chanter l'ouverture du *Freyschütz*, peut-être? »

On convint de la justesse de cette observation; et M. Frédéric Dugazon déclara qu'il serait trop heureux de suppléer autant qu'il serait en lui à ce malheur véri-

table, en exécutant le concerto de Nicholson, qui occupait la seconde place sur la liste. Alors, de l'air d'un homme qui goûte d'avance l'admiration dont il va être l'objet, il tire sa flûte de l'étui de peau : hélas ! un des morceaux de l'instrument était resté à la maison.

Ce nouvel accident portait le dernier coup aux jouissances harmoniques sur lesquelles on avait compté. Non-seulement le concerto de flûte devenait impossible, mais la romance avec l'accompagnement de flûte obligé se trouvait enveloppée dans le même désastre. Il ne restait que la guitare: or, un malheur ne va jamais seul; et Mlle Anastasie Corinne Méchard, en tirant cet instrument de son étui, s'aperçut qu'il lui manquait trois cordes. Tant de désappointemens successifs avaient bronzé, si je puis le dire, la patience des auditeurs bénévoles : ils apprirent cet événement avec une fermeté stoïque, et quand Mlle Anastasie (décidée par les murmures menaçans que sa mère faisait sourdement retentir à son oreille) annonça qu'elle ferait de son mieux, et que, malgré le désagrément des cordes cassées, elle essaierait de chanter une romance avec accompagnement, tout le monde lui témoigna une sincère reconnaissance. Elle saisit d'un air assez triste l'instrument désorganisé, et fit vibrer de son mieux un arpége privé de deux ou trois des notes qui constituent le double accord parfait. Le débris du grand concert commença enfin :

« Bonheur (*double arpége*) de la mélancolie (*arpége*)...

« Ah ! mon Dieu !

» Triste plaisir (*arpége*)...

» Quels sons abominables !

» Viens régner sur mon cœur

(*arpége arraché avec colère*).

» Mais, maman, je vous avais bien dit que ce maudit instrument n'irait jamais !

» Je te préfère (*arpége*)

» Encore une corde cassée !

» A la folie (*arpége*),

» Sans accompagnement, cela ne signifie rien !....

» Et je veux (*arpége*)...

» En vérité, il faut que vous m'excusiez ; cela est impossible ! » Et la guitare tomba des mains de notre cantatrice désespérée.

M. Claudius Burton commençait à croire qu'un plaisir acheté à grands frais, préparé avec fracas, peut bien ne pas être très-vif : observation qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de faire, malgré toute la philosophie dont il se targuait à juste titre. Sa montre à répétition sortit de sa poche ; un long soupir s'échappa de son sein ; il toussa, et dit : « C'est inconcevable, il est une heure, et nous n'avons encore eu que des contrariétés !

— Une heure ! s'écria Mme Burton. Mon ami, il faut vous baigner les yeux.

— Mais, ma chère, je n'ai encore aperçu qu'un petit coin de paysage ; mon bandeau sur l'œil me gêne, et je vous assure que je ne souffre pas le moins du monde. »

En dépit de ses efforts et de ses pathétiques discours, il fut obligé de se résigner aux soins touchans qu'on lui prodiguait et de garder ce bandeau vert qui l'empêchait de « jouir, comme il le disait, des beautés de la nature. » Un silence morne régna pendant quelques minutes. Ensuite un bateau à vapeur vint à passer près de l'esquif de nos bourgeois. C'était pour Burton une admirable occasion de briller, en présence de M. le président Duga-

zon, et de déployer la science récemment acquise dont il avait si grande envie de se prévaloir. Il avait déjà pensé à rendre son nom célèbre en donnant des leçons publiques à l'athénée scientifique dont il était membre; et saisissant avec empressement cet heureux prétexte de développer son éloquence didactique :

« Qu'elle est miraculeuse, s'écria-t-il, la science de la mécanique, unie à la statique! Je me sens saisi d'admiration, par le soudain aspect de cet instrument ingénieux, qui vogue sur la surface des vagues écumeuses, comme le Leviathan et le Mammouth... Vous désirez savoir, messieurs, les moyens, l'organisation des machines à vapeur... Je vais vous mettre au fait de ce mystère... Un mot, messieurs, un seul; la friction, le pouvoir de la *friction!* Imaginez donc, concevez et représentez-vous deux roues ou nageoires, comme vous voudrez, tournant diamétralement, c'est-à-dire à la fois, sur leurs axes, la progression se trouvant en proportion inverse de la force de rotation..... et la force centripète combattant la force centrifuge.....

— Prr..... interrompit M. Simon; j'aime mieux la musique.

— J'oserais croire, M. Burton, reprit le président de la fameuse académie... qu'il s'est introduit une erreur de peu d'importance dans votre exposé de la théorie que vous nous avez développée..... Par exemple, je doute de l'exactitude de ce que vous venez d'avancer sur la force centripète des axes. Mais nous reviendrons là-dessus, quand nous serons assis autour du tapis vert du club académique. — Allons, Frédéric, le *Te Deum!* »

On se mit à chanter le *Te Deum*, et cela n'allait pas trop mal. A la huitième mesure, Jack Richard, ennuyé de son repos, et qui depuis un quart-d'heure n'avait

commis aucune mauvaise plaisanterie (ce qui l'affligeait beaucoup), tira de la poche de son gilet l'un de ces instrumens d'airain, dont le son aigre, vibrant comme la chanterelle d'un violon de ménétrier, perçant comme le dernier *fa* d'une clarinette de corps-de-garde; enfin une de ces *éclines* venues de Germanie (1) pour la désolation des oreilles musicales. Il en fit jaillir un accord ou plutôt une dissonnance si terrible, si infernale, que le chien de Mlle Snubston se mit à aboyer, Carlo à hurler, le petit Charles à crier. C'était un tumulte et une confusion de bruits rauques et épouvantables, dont j'essaierais en vain de peindre l'effet lugubre. L'oncle Simon, tout courroucé, et voyant Carlo, debout sur les paniers, ouvrir une gueule énorme d'où sortait un volume de sons considérable, l'ajusta avec une pomme qu'il avait à la main; seule vengeance qu'il pût exercer. Le projectile, lancé avec force, au lieu d'aller à son but, passa par-dessus la tête de Carlo et tomba dans la Tamise, à une toise environ du chien de M. Richard. Ce dernier (c'est l'animal que je veux dire) prit le change sur les intentions hostiles de l'oncle Simon, et crut que l'on voulait mettre à l'épreuve son savoir-faire. Aussitôt Carlo de s'élancer, de mordre la pomme, de la rapporter en triomphe, et tout dégouttant d'eau, tout joyeux de son exploit, de sauter dans le bateau qu'il inonde, secouant sa queue, mouillant les robes des dames, et maudit par tous ceux auxquels il voulait plaire. Après quoi il reprit gravement sa première place, d'un air de satisfaction inexprimable.

Si M. Richard avait pu lire dans la pensée de ses com-

(1) Petits instrumens de cuivre qui rendent plusieurs sons à la fois, et qui sont fort communs à Paris depuis quelques mois.

pagnons de route, il y aurait trouvé de quoi le guérir pour toujours du péché d'orgueil. L'oncle Simon lui-même le regardait de travers. Mais comme les règles imposées par la bonne compagnie ne permettaient pas aux victimes d'exhaler tout leur courroux contre celui qui le causait, on se contenta d'accabler le pauvre Carlo de tous les opprobres, de toutes les épithètes injurieuses que l'on ne pouvait adresser au maître. L'homme d'esprit s'aperçut bien de cette attaque indirecte : pauvre garçon ! il sentit sa position ; et son visage toujours riant prit lui-même une teinte de mauvaise humeur et d'embarras.

Toutes ces circonstances amenèrent un intervalle de silence solennel. En vain, M. Burton, par deux ou trois citations, essaya-t-il de ranimer la conversation ; il perdait ses peines.

« Un observateur profond et philosophe, s'écria-t-il enfin dans son style fleuri, s'il nous apercevait ainsi voguant sur la superficie de l'onde azurée, sans mot dire, et d'un air assez triste, nous prendrait certainement pour une société de ces ombres malheureuses que Caron conduit dans sa barque, sur le Styx. »

On ne répondit rien. Jack Richard prit courage, et s'efforçant de sourire : « Allons, dit-il, le passé est passé ; ce qui est fait est fait. Je suis désolé, parole d'honneur, d'être la cause innocente d'un petit incident qui a jeté de l'eau dans notre barque et de la froideur dans nos amusemens.

— De la froideur ! reprit Mlle Snubston ; vous pouvez bien appeler cela de la glace. Regardez-moi ; voyez mes manches à gigot, et ce qu'elles sont devenues ! »

En effet, on voyait ces manches, autrefois gigantesques, retomber en plis humides sur les bras maigres de Mlle Snubston.

« Jack, dit M. Simon, c'est bien mal à vous de nous avoir amené ce vilain animal. » Il montrait du doigt Carlo, qui se leva pour répéter la scène dont il venait d'être le héros. « A bas! à bas! » s'écrièrent toutes les voix.

Cependant l'odeur de l'ail, s'exhalant de la poche de l'oncle Simon, où Richard avait emprisonné le cervelas, continuait à affecter de la manière la plus désagréable les organes olfactifs de notre oncle. Il avait laissé échapper de tems à autre quelques exclamations assez vives, qui avaient singulièrement réjoui M. Jack. Enfin M. Simon se résolut à débarrasser la société de cette odeur insupportable. Le bateau voguait au milieu de la Tamise. M. Simon introduit sa main dans la poche du mauvais plaisant, en retire tout doucement le paquet qui s'y trouve, et croyant jeter le cervelas dans le fleuve, il y précipite... hélas! son fameux étui de chagrin noir, tout rempli de cuillers et de fourchettes, que Jack, comme on l'a vu plus haut, lui avait adroitement escamoté. A peine l'étui a-t-il touché l'eau, qu'il s'enfonce par son propre poids; et M. Simon, qui croit avoir fait un chef-d'œuvre, a bien de la peine à ne pas éclater de rire.

Pendant que l'oncle, tout triomphant, siffle un vieil air et se frotte les mains, on aborde. Une belle pelouse verte, un grand chêne, s'offrent aux regards des dîneurs. Quel site plus favorable aurait-on pu choisir pour le repas! Chacun se préparait à trouver enfin, dans les délices du festin champêtre, une consolation gastronomique. Rien n'est plus social, plus pacifique, plus propice aux réconciliations que l'approche du dîner. On oublie ses torts et ses accusations mutuelles; un compagnon de table est un ami donné par la nature. Incidens fâcheux,

maladresse de Carlo, désappointemens, concert mutilé, cris de l'enfant, tout fut oublié. On alla jusqu'à dire quelques mots d'amitié aux deux animaux et à l'enfant gâté. Enfin Burton vit naître, vers les trois heures, l'aurore du beau jour qu'il s'était promis.

On commençait à défaire les paquets, et à prendre place sous le chêne, quand un grand laquais tout essoufflé arriva en courant :

« Messieurs et dames, je vous demande bien pardon, mais on ne peut pas dîner ici; c'est le propriétaire, Sir Grégoire Gromper, qui l'a expressément défendu.

— Quoi, dit Burton; quelle détérioration pouvons-nous faire subir à la propriété du baronnet ?

— Je ne pourrais pas vous le dire; mais nous avons des ordres précis, et nous sommes forcés de les exécuter.

— Allons! » dit Burton en soupirant et en tirant sa montre. On se rembarqua. Le premier endroit du rivage où le bateau vint toucher offrait une situation plus pittoresque encore que la première. Mais un grand poteau planté sur le bord de la Tamise supportait un écriteau avec une inscription philanthropique ainsi conçue :

VOUS ÊTES PRIÉS DE NE PAS VOUS ARRÊTER ICI POUR DÉJEUNER OU DINER (1).

La formule était polie; mais l'injonction qu'elle enveloppait n'en était pas moins désagréable. Nous pouvons même ajouter que ces propriétaires si peu hospita-

(1) L'Angleterre est le pays des écriteaux. Un propriétaire annonce ses volontés, prévient les chasseurs que son domaine n'est pas de leur ressort, avertit les voyageurs qu'il a placé des chausse-trapes dans ses jardins; le tout au moyen d'écriteaux.

liers ont bien quelques raisons à alléguer pour excuse de leur conduite. Sans doute M. Burton et Mlle Snubston n'auraient ni brisé les branches, ni arraché le gazon, ni détruit les haies, ni jeté des pierres dans les carreaux de Sir Grégoire; mais je ne voudrais pas jurer que M. Richard ne se fût rendu coupable d'aucun de ces méfaits; et l'on sait que les Richards sont fort communs en ce monde. »

Enfin l'on trouva un emplacement libre. « A l'œuvre, messieurs et mesdames! s'écria gaîment Burton; que tout le monde mette la main à la pâte. Du courage et de l'activité. »

On obéit; et telle fut en effet l'activité générale, qu'une scène de confusion inexprimable fut le résultat des ordres du général d'armée. Avant que l'on fût parvenu à dresser le couvert, dix tasses, huit assiettes et quelques soucoupes, brisées par la brusquerie des mouvemens de nos convives, avaient jonché le gazon de leurs débris. On ouvre le panier de Mme Dugazon, et l'on y trouve quatre beaux poulets et une langue de veau... dans leur état naturel et attendant encore la cuisson! La servante de Mme Dugazon, chargée de cet approvisionnement, et à laquelle sa maîtresse n'avait pas indiqué d'une manière spéciale et positive si les poulets et la langue de veau devaient être cuits avant de prendre place dans le panier, s'était contentée d'exécuter à la lettre l'ordre qu'elle avait reçu.

Dans un état de haute civilisation, la viande crue est rarement admise; on fit donc tout ce qu'il y avait à faire. On gronda beaucoup, et l'on replaça les inutiles comestibles dans le panier qui les avait apportés. Le repas se trouvait singulièrement réduit par cet événement; et l'oncle Simon se repentit un peu d'avoir sacrifié le cer-

velas de Jack. Cependant il y avait encore des vivres, et tout le monde comptait sur le pâté de pigeons que Mme Burton avait eu soin de commander de fort longue main. Ce pâté, bien enveloppé dans du foin, de la paille et du papier bleu, avait été placé à la poupe du bateau; et les bateliers chargés de déposer la cargaison, dont ils ignoraient la nature, avaient entassé sur le paquet de papier bleu tous les autres paquets, jusqu'au panier de vaisselle inclusivement, panier qui avait servi de trône à M. Carlo pendant toute la traversée; si bien que lorsqu'on voulut voir en face le pâté de pigeons, on ne trouva plus qu'une informe masse de croûte pulvérisée, de jambon pilé, de fragmens de porcelaine, le tout réduit en une espèce de *plumpoudding* délayé dans l'eau de la Tamise; triste et épouvantable spectacle!

« Il y a de quoi damner un saint, s'écria Burton! »

Assertion dont personne ne contesta la vérité. On voulut cependant s'assurer si les débris du pâté étaient mangeables. Impossible, à moins de courir le risque de s'étrangler à chaque instant. Alors Burton se livra sans réserve à son désespoir, on pourrait même dire à sa fureur. Carlo s'était emparé du pâté qu'il exploitait à belles dents; il se montrait maître-passé dans l'art de séparer la porcelaine du jambon. Le chien de Mlle Snubston, alléché par l'odeur, mais contenu par la crainte, annonçait sa colère, son désir et sa terreur par des grondemens sourds, auxquels Carlo répondait par des coups de dents; une bataille s'ensuivit, et ajouta un surcroît de trouble à cette déplorable journée.

On ouvre un autre panier; tout n'est pas perdu. Voici le jambon de M. Tyrrel, dans un état de parfaite conservation. Il ne faut avec cela que du vin, la salade de Mlle Snubston, du pain... Du pain! quoi! le grand comité

de vivres, convoqué par M. Burton, a oublié que le pain est un aliment nécessaire de tout dîner moderne! Où en trouver? il se fait tard; le ciel se couvre; Twickenham est fort éloigné. Se résoudre à employer, au lieu de pain, les biscuits du dessert, est une triste nécessité, surtout quand depuis trente jours on rêve à l'excellent repas, au festin complet du 24 août. Mais il n'y a pas à balancer : on cherche, on trouve enfin le panier du dessert. Derrière un arbre, l'intéressant enfant de Mme Dugazon se livrait à un divertissement fort ingénieux. Au moyen d'un petit bâton, il avait pratiqué un trou au panier, et employait tous ses efforts à en extraire une certaine pomme qu'il avait convoitée. Le bâton violemment agité, atteignit une bouteille fermée avec soin, où étaient contenus les ingrédiens de la salade : huile, vinaigre, moutarde, ruisselant à travers les gâteaux et les biscuits, en firent une autre espèce de salade improvisée. Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur du chef-d'œuvre, M. Charles Dugazon partagea dès-lors avec Cupidon et Carlo l'exécration commune.

« Voilà ce que c'est, dit l'oncle Simon, en jurant sans cérémonie, que d'amener avec soi des enfans gâtés !... »

Jack Richard, au milieu de ces scènes variées et tragiques, s'aperçut que l'étui de notre oncle allait devenir nécessaire. Certain de l'avoir fourré dans sa poche, il le cherche, ne le trouve pas, court vers le bateau, l'examine et le visite de la poupe à la proue, secoue tous les paniers : M. Simon voit son embarras, et juge qu'il est tems de l'en tirer.

« Mon pauvre Jack, ne cherchez pas tant. C'en est fait de lui; vous ne le reverrez de votre vie.

— Lui! que voulez-vous dire?

— Ma foi, cette odeur m'était insupportable : je vous ai escamoté le cervelas italien avec une dextérité parfaite, et je l'ai jeté au beau milieu de la Tamise ; les poissons s'en régalent à l'heure qu'il est.

— Ah ! mon Dieu, s'écria Richard, pendant que l'oncle Simon riait de tout son cœur... Vous dites que... mais non... vous plaisantez.

— Non, c'est la vérité même !

— Ah ciel ! avant d'entrer dans le bateau, j'ai mis dans ma poche votre étui et glissé mon cervelas dans la vôtre. »

Personne ne put s'empêcher de rire de ce dénouement imprévu. Quant à M. Simon, il devint pâle comme... mais toute métaphore serait impuissante et mensongère. Il resta immobile quelques minutes, fouilla dans ses poches, en tira le malheureux remplaçant de son étui, et prononçant le plus positif des *God dem*, le jeta par terre avec violence. Puis il boutonna son habit du haut en bas, tira ses manchettes, murmura à l'oreille de Jack deux mots menaçans, et, fronçant le sourcil, dit tout haut à Burton : « Tout ceci vient de vos maudites parties de plaisir, monsieur !... » Après quoi, il s'achemina vers Twickenham, bien résolu d'appeler sur le pré *ce* M. Richard, naguère si admiré, et d'exclure les Burton de son testament et de ses codicilles.

Cette explosion acheva de tout assombrir. Une mauvaise humeur générale ajouta encore au malaise et au désagrément d'un dîner aussi mesquin. Un seul couteau servit à tous les convives ; on coupa le jambon par tranches, et l'on but le vin de Sir John Méchard. Vainement Jack Richard tenta de réveiller une gaîté que tant de malheurs avaient étouffée. Ses facéties jouèrent de malheur. Il frappe Burton de ce coup de son index, qui

passait, il y a une demi-heure, pour une excellente plaisanterie. Mais Burton lui répond d'un air solennel : « Monsieur, je vous demande en grâce... » Jack se tourne alors du côté de M. Tyrrel jeune, dont il espère avoir meilleur marché.

« Vous n'avez pas dit grand'chose aujourd'hui, jeune homme; mais voici (en montrant le mets apporté par M. Tyrrel) une *langue* qui parle pour vous. Elle est excellente. »

On entendit quelques paroles voltiger sur les lèvres de M. Tyrrel ; et Jack Richard, qui crut distinguer une expression de mécontentement qui approchait de l'insulte, laissa tranquille le fils du dentiste. Tous ses efforts pour être plaisant et aimable échouèrent également auprès de tous les membres de la réunion ; on le trouva impertinent, grossier, ridicule, arrogant. Ce jugement était-il trop sévère ? Je ne sais : il y a bien des Richards dans la haute et dans la basse société; je ne veux me mettre mal avec personne. D'ailleurs le pauvre Jack a cessé de vivre: une indigestion l'a enlevé au monde, la semaine dernière. Que Dieu veuille avoir son ame!

Je ne décrirai pas les dernières heures de ce 24 août, déplorable exemple de la fragile base sur laquelle reposent les espérances humaines. Le gazon était humide; les chauves-souris effleuraient le front des convives; Carlo mettait son museau sous leur nez; Cupidon les mordait aux jambes; M. Charles éprouvait les effets d'une mauvaise digestion ; M[lle] Snubston s'était enrhumée. Il était nuit quand on se rembarqua. La pluie survint et mit le comble à tant d'infortunes. Au milieu des hurlemens des deux chiens et de l'enfant, la caravane mouillée, endormie, harassée, débarqua, sur les deux heures du matin, près du pont de Westminster.

Demandez au savant M. Burton pourquoi la plus agréable des journées est devenue un véritable supplice, pourquoi tant de soins n'ont abouti qu'à de si déplorables résultats? il vous répondra sans doute qu'il ne s'y est pas pris assez long-tems à l'avance, et que l'année prochaine il commencera ses arrangemens et ses préparatifs le jour de Noël.

(New Monthly Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Température souterraine aux États-Unis. — Nous avons inséré dans notre 49e numéro un éloquent exposé du système de M. Cordier sur l'état intérieur de notre globe et sa température souterraine. Ce savant nous adresse une note sur celle de l'Amérique, dans la circonscription des États-Unis, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs :

Nous n'avions, dit M. Cordier, qu'une expérience relativement à la loi que suit aux États-Unis l'accroissement que la chaleur souterraine éprouve dans l'intérieur du globe à raison des profondeurs. L'auteur de cette précieuse expérience, Mme Marie Griffith, qui cultive les sciences avec une grande distinction à New-Brunswick, m'a récemment écrit pour m'informer que ce qu'on a publié à ce sujet avait besoin d'être rectifié. Voici les expressions de sa lettre, qui est datée de Charlieshope, New-Brunswick, New-Jersey, 11 juillet 1829.

« M..... une inexactitude grave s'est glissée dans les observations que M. le professeur Hitchcock a exposées à la suite de sa traduction de votre travail sur la température de la terre. M. Hitchcock dit qu'au rapport du journal des sciences américain, rédigé par M. Silliman,

des expériences ont été récemment faites à New-Brunswick (New-Jersey) sur la température des eaux souterraines, et qu'à la profondeur de 250 pieds (anglais) la température d'une source rencontrée par la sonde a été de 52 degrés (Fahrenheit), tandis que celle d'une autre source qui a jailli du même trou, à la profondeur de 394 pieds, était de 54 degrés, ce qui donne un accroissement de chaleur d'un degré pour une profondeur de 72 pieds. M. le professeur Hitchcock ajoute : « Puisque, » d'après la théorie de M. Cordier, le climat des diffé- » rens pays est en rapport avec l'épaisseur de l'écorce de » la terre, et que le climat d'Amérique est, aux mêmes » latitudes, plus froid que celui de l'Europe, il devait » s'ensuivre que l'augmentation de la chaleur souter- » raine serait moindre aux États-Unis que dans cette » dernière partie du globe. » L'exposé du fait isolé, sur lequel cette conséquence repose, a besoin d'être rectifié. Il fallait dire 294 pieds au lieu de 394, et conclure que l'accroissement de chaleur est d'un degré (Fahrenheit) pour 22 pieds de profondeur au lieu de 72. C'est moi-même qui ai fait cette expérience et qui l'ai décrite. M. Disbrow (qui a fourni à M. Silliman la notation qui doit être rectifiée) n'était que l'artiste qui a mis en œuvre la machine à forer. Le puits dont il est question est situé sur ma ferme, et ce fut pendant la durée de l'opération que je changeai d'opinion sur la théorie que Halley a donnée relativement à l'origine des sources (1). »

L'observation de Mme Griffith, ainsi rétablie, paraîtra

(1) Les recherches et les opinions de Mme Griffith sur cette matière importante sont consignées dans un petit ouvrage qu'elle a publié, sans nom d'auteur, sous le titre suivant : *An essay on the art of boring the earth for the obtainment of a spontaneous flow of water with hints towards forming a new theorie for the rise of waters.*

sans doute intéressante à tous égards. Traduits en mesures françaises, les nombres obtenus donnent un accroissement progressif d'un degré centigrade, pour 12 mètres de profondeur. A la vérité ce résultat ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisque les notations ont été recueillies sur des filets d'eau dont la température ne représentait vraisemblablement pas d'une manière exacte et absolue celle des zones de terrain dans lesquelles on les a rencontrés; toujours est-il que l'on peut conclure que, dans cette partie de l'Amérique, la chaleur souterraine croît rapidement avec les profondeurs, et qu'il est probable que la loi de cet accroissement se rapproche plutôt des *maxima* observés en Europe que des *minima*. J'ajouterai que ceci n'est point en contradiction avec la différence qui existe entre le climat des parties de l'Amérique septentrionale et de l'Europe qui sont situées aux mêmes latitudes; car, à latitude égale, les climats dépendent en très-grande partie des causes extérieures, et la puissance de ces causes, à la surface de certains pays, peut être telle qu'elle diminue de beaucoup l'influence fondamentale et continuelle d'une température souterraine assez élevée pour que la loi de son accroissement, dans la profondeur, suive une progression rapide.

Rochers de corail. — On a supposé long-tems que les rochers de corail dont la base repose sur le lit de l'Océan appartenaient au règne végétal; mais, depuis, il a été positivement démontré que ces masses énormes devaient leur existence à certaines espèces de polypes. Une partie de l'Angleterre est assise sur des fondemens de cette nature; le corail fossile se rencontre dans quelques-unes de ses roches détachées, et un grand nombre d'îles entre les tropiques ont pour base des rochers de corail. L'ordre et

la régularité avec lesquels ces prodigieux amas de matières solides sont construits, l'apparente faiblesse des moyens que la nature emploie pour parvenir à son but, ne sont pas moins surprenans que l'immense quantité de rochers de ce genre dont on a reconnu l'existence.

L'Océan méridional renferme plusieurs milliers d'îles, notamment dans l'Archipel Indien, et tout autour de la Nouvelle-Hollande, qui doivent leur origine à diverses tribus de polypes, telles que les cellepores, les isis, les madrépores, les millepores et les tubipores. Il est incroyable avec quelle rapidité ces animaux exécutent leurs travaux; on les rencontre en masses considérables dans des lieux où peu auparavant ils étaient inaperçus, et l'on observe que la navigation des mers où ces espèces d'animaux abondent est rendue de jour en jour plus difficile par le nombre infini de récifs qui s'élèvent de toutes parts, et qui formeront avec le tems de nouveaux archipels, et peut-être de grands continens. Ces récifs sont plats à leur sommet, et s'élèvent perpendiculairement. Des officiers de marine qui s'en approchèrent et jetèrent l'ancre à une très-petite distance de leurs bords, ne trouvèrent point de fond à 500 brasses ou 900 pieds de profondeur. Quelle suite intéressante de recherches géologiques n'offrent point les merveilleux progrès de ces masses énormes formées par des zoophytes marins, qui, rangés dans la dernière classe du règne animal, sont cependant les ouvriers qui donnent à la terre sa forme présente!

Aussitôt que le sommet du récif est à fleur d'eau, et qu'il reste à sec à marée basse, les polypes cessent d'élever leur construction; mais le rocher ne tarde pas à être recouvert d'une couche épaisse de débris de coquillages et de corail, qui bientôt calcinés par la chaleur du soleil, et réunis par le sable calcaire introduit dans

leurs interstices, forment une masse solide assez élevée pour n'être submergée que dans les plus hautes marées. De nouveaux débris accroissent la hauteur du récif; les restes d'animaux marins, mêlés au sable qui s'amoncèle, constituent une espèce de sol où les semences apportées par les flots, ou par le vent, prennent racine et couvrent de verdure la surface blanche et polie du rocher. Des troncs d'arbres, entraînés par les rivières qui découlent des îles ou des continens, terminent leurs longs voyages sur cette plage déserte, apportant de petits animaux, tels que des lézards ou des insectes qui deviennent les premiers habitans de ces îles. Les oiseaux de mer, attirés par l'ombrage des arbrisseaux, y construisent leurs nids, et l'oiseau voyageur, égaré dans sa route, vient y chercher un asile. Lorsque le sol s'est enrichi des dépouilles végétales des plantes et des arbres, et que l'œuvre de la nature est parvenue à toute sa perfection, l'homme se présente, construit sa hutte et prend en maître possession de ce nouveau monde.

Le capitaine Flinders, dans son Voyage aux terres australes, donne une description très-intéressante des rochers de corail qu'il découvrit sur la côte méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud. Il débarqua sur l'un de ces rochers, qui était baigné par une eau très-claire; le sol que l'on apercevait à travers le cristal de ces eaux transparentes avait l'aspect d'un parterre émaillé de fleurs. Des coquillages de toutes espèces, tels que des cornes de cerfs, des têtes de nègres, des feuilles de choux, ou hippopes, etc., et des champignons de mer, offraient aux regards les nuances les plus vives et les plus variées de vert, de rouge, de jaune, de brun et de blanc, surpassant en éclat les planches de tulipes cultivées par les amateurs les plus recherchés. Les formes du corail, des

coquillages et des fungus, n'étaient pas moins variées que leurs teintes; cependant la splendeur de ce brillant tableau ne déguisait pas entièrement l'état de destruction qui lui avait donné naissance.

La superficie du rocher ne présentait que des débris de corail de diverses espèces; elle avait en général une teinte grisâtre, de laquelle se détachaient des groupes de têtes de nègres, qui, demeurés à sec, avaient été noircis par le tems. Les flancs du rocher paraissaient beaucoup moins durcis que le sommet, surtout du côté de la mer : l'eau s'y était creusé des réservoirs qui étaient garnis de corail vivace, d'œufs de mer ou microscomes et de concombres pétrifiés. Un grand nombre de pétoncles était dispersé çà et là sur la surface du rocher; ils y demeuraient à demi entr'ouverts pendant la marée basse, ou se refermaient avec grand bruit, lançant en gerbes, à trois ou quatre pieds de distance, l'eau qu'ils contenaient; cette eau et le bruit qu'ils font en se refermant permettent seuls de les distinguer du rocher. Mais il est tems de passer à la description que le capitaine Flinders fait d'une île de corail qu'il trouva sur la même côte, et qui répand beaucoup de lumière sur ces étonnantes créations de la nature.

« Cette petite île est entourée de récifs de trois ou quatre milles d'étendue qui la mettent à l'abri des vents du sud-est; elle a à peine un mille de circonférence, mais elle gagne tous les jours du terrain, soit en étendue, soit en élévation. Il y a très-peu de tems qu'elle devait être encore semblable aux bancs de sable de débris de corail et de coquillages que j'apercevais autour de moi : tous étaient dans un état de progression très-marqué; les uns commençaient à devenir des îles qui étaient encore inhabitables; d'autres, à peine sortis de l'eau, n'offraient

aucune trace de végétation, et plusieurs étaient couverts par la mer pendant les hautes marées.

» Quand les animalcules qui construisent des bancs de corail au fond de l'Océan cessent de vivre, je présume que leurs corps adhèrent les uns aux autres, soit par l'effet de leur nature glutineuse, soit par quelque propriété inhérente à l'eau de mer; que leurs interstices se remplissent ensuite de sable ou de corail pulvérisé, et que le tout forme à la longue une masse solide. D'autres races d'animalcules se succèdent, travaillent et meurent comme les premières, jusqu'à ce que leur œuvre soit arrivé à la surface de l'eau. On est frappé de l'instinct merveilleux avec lequel ces petits êtres élèvent des murs perpendiculaires, qui sont presque toujours opposés aux vents dominans, et qui deviennent un abri protecteur pour cette industrieuse colonie. Ces murs sont en général plus élevés du côté de la mer; ils ont quelquefois plus de 200 brasses de profondeur.

» L'eau paraît être indispensable à l'existence de ces petits animaux; car lorsque le rocher est arrivé au niveau de la mer, ils cessent de travailler, excepté dans des trous placés au-dessous des plus basses eaux. Du sable, des débris de corail et de coquillages entraînés par la mer, s'entassent bientôt sur ces récifs, et les élèvent au-dessus des hautes marées; mais ces parties n'ont plus entre elles la même adhérence que celles qui forment la base du rocher. Le nouveau banc ne tarde pas à être visité par des oiseaux de mer; des plantes marines y croissent, le sol se fertilise; une noix de coco jetée par le hasard germe sur ses bords; des oiseaux de passage y déposent des graines fécondes. Chaque marée, ou plutôt chaque coup de vent, apporte quelque chose à cette

plage nouvelle, une île se forme, l'homme se présente et s'en empare.

» La petite île que j'examinais avait fait assez de progrès pour supposer que, depuis bien des années, et sans doute depuis plusieurs siècles, elle était à l'abri des invasions de la mer; je distinguais cependant, sur le rocher qui formait sa base, du sable, du corail, des coquillages dans un état plus ou moins complet de cohésion, des petits morceaux de bois, des pierres ponces et d'autres corps étrangers que le hasard avait mêlés à ces substances calcaires, mais qui n'étaient pas moins reconnaissables à l'œil, et qui avaient si peu d'adhérence au roc, que je parvins, sans beaucoup d'efforts, à en détacher quelques-uns. La partie la plus haute de l'île est entièrement composée de ces substances dans leur état naturel mélangées avec un peu de terre végétale; elle est couverte de filaos, de quelques autres espèces d'arbres et de buissons, dont les fruits sont la principale nourriture des perroquets, des pigeons et de plusieurs oiseaux de passage. L'île doit sans doute à ces oiseaux les premières traces de la végétation qui l'embellit aujourd'hui.»

Traits caractéristiques des serpens venimeux. — Les serpens venimeux diffèrent entre eux par leur grandeur, leur force et quelques autres propriétés; mais ils présentent des traits caractéristiques qui les distinguent des classes inoffensives de serpens : ils ont la tête plate et couverte d'écailles, la mâchoire large et le cou gros, leur peau d'une teinte sombre et bigarrée de couleurs moins variées et moins vives; leur queue, plus aplatie, est moins alongée en pointe; mais le trait principal qui les distingue se trouve dans la singulière organisation

de leur mâchoire supérieure, à laquelle sont attachés un ou deux crochets à venin qui portent le poison dans les plaies faites par l'animal. Derrière ces redoutables crochets il en existe de plus petits destinés à les remplacer.

Lorsque le serpent ne veut pas blesser de son venin, les crochets venimeux se courbent ou se cachent dans un repli de la gencive : ces crochets ne sont cependant pas mobiles; l'os qui les soutient est seul doué de cette propriété : ils sont longs, crochus, fistuleux, ou creusés d'un canal et posés sur une glande placée au-dessous de l'œil. Cette glande sécrète une humeur venimeuse de couleur jaune, qui n'est ni acide, ni alcaline au goût, et que la pression des muscles pousse dans le canal de la dent lorsque l'animal est en fureur. Si le poison est injecté dans les vaisseaux sanguins, il devient mortel; mais on peut l'introduire dans la bouche et dans l'estomac sans aucun danger : car les hommes qui cherchent des vipères pour les pharmacies sucent leurs plaies aussitôt qu'ils sont mordus; et j'ai vu, dans le Nouveau-Monde, des nègres employer le même moyen pour guérir les morsures des animaux venimeux. Lorsque la glande se déchire par l'extraction du crochet, l'effet du poison est entièrement détruit. Un des moyens en usage pour s'emparer sans danger des vipères, consiste à exciter leur fureur en leur présentant un morceau de feutre qu'elles saisissent avec force, et que l'on tire à soi pour arracher leurs dangereux crochets. La chair des serpens, loin d'être empoisonnée, est très-nourrissante et passe pour un mets délicat chez les nations sauvages; les vautours et d'autres oiseaux carnassiers se nourrissent avidement et impunément de celle du serpent à sonnettes.

Les crotales, si connus sous le nom de serpens à sonnettes, abondent dans le Nouveau-Monde depuis le dé-

troit de Magellan jusqu'au lac Champlain, sur les frontières du Canada. C'est sous la latitude la plus chaude et la plus humide de l'Amérique, et dans les contrées où la culture a fait le moins de progrès, que ces serpens parviennent au plus haut degré de grandeur, de force, et par conséquent où ils sont le plus redoutables. On les divise en cinq espèces, qui ne diffèrent que par la taille, la force et leurs qualités malfaisantes. Le crotale boiquira, *crotalus horridus*, est le plus grand de tous et le plus formidable. Toutes ces espèces sont vivipares, c'est-à-dire que les jeunes serpens naissent vivans et bien formés : ils sont en général au nombre de douze, et l'on prétend qu'à l'approche du danger ils se retirent aussitôt dans la gueule de leur mère. La longueur du *crotalus horridus* varie entre cinq et huit pieds; sa grosseur égale le bras d'un homme : sa tête est couverte de plusieurs écailles posées comme un avant-toit au-dessus des yeux; mais la partie du corps la plus remarquable est la queue, dont la propriété a donné le nom à ce reptile. Cette queue consiste en une suite de jointures mobiles qui commencent à paraître lorsque le serpent est arrivé à l'âge de trois ans, et s'accroissent chaque année d'une nouvelle articulation. On reconnaît l'âge des serpens au nombre de ces articulations, qui s'élèvent quelquefois à quarante. Lorsque la queue est étendue, elle ressemble aux anneaux courbes et enlacés de la gourmette d'un cheval; elle se compose de petits os durs et sonores qui résonnent en se repliant les uns sur les autres. Quand le reptile est effrayé ou en colère, il agite sa queue, qui retentit alors comme une sonnette, et se fait entendre à une si grande distance, que les hommes et les animaux ont le tems d'échapper au danger qui les menace. Le serpent à sonnettes n'attaque jamais l'homme sans être provoqué;

mais lorsqu'on le trouble, soit par accident, soit dans l'intention de l'irriter, il forme aussitôt de vastes spirales, dresse sa tête, et attaque avec une violence et une rapidité effrayantes celui qu'il considère comme son ennemi, le blesse mortellement, et redouble ses morsures jusqu'à ce que ses forces soient épuisées.

La morsure du serpent à sonnettes ressemble d'abord à la piqûre d'une guêpe ou d'une abeille; mais bientôt la partie blessée se décolore, elle se gonfle, et de proche en proche l'enflure gagne toutes les parties du corps; la tête s'embarrasse, le délire survient, les convulsions et les évanouissemens se succèdent, et le malade succombe quelquefois au bout de trois heures. Si le tems n'est pas très-chaud, et que la colère du reptile n'ait pas été très-vive, il reste quelque chance de salut à celui qu'il a blessé. Lorsque l'effet du venin est plus tardif, il faut l'attribuer à la température, qui a tant d'influence sur toute la famille des serpens, qu'aux approches de l'hiver ils tombent dans un état de torpeur complète; mais ils reprennent leur pouvoir malfaisant à mesure que l'atmosphère se réchauffe. Le venin agit aussi plus ou moins promptement selon la capacité du vaisseau dans lequel il est injecté; car, lorsque sa marche est moins rapide, il fait beaucoup moins de ravage. Cette observation peut s'appliquer à toutes les morsures des animaux venimeux; elle sert à expliquer l'inutilité du traitement dans quelques occasions, et, dans d'autres, la guérison inopinée du malade sans le secours d'aucun remède.

On trouve la *vipère naja,* ou serpent à chaperon, appelée par les Portugais *cobra de capello,* dans l'Inde et au sud de l'Amérique : elle est encore plus redoutable que le serpent à sonnettes, car sa morsure est toujours suivie d'une mort prompte et inévitable. Un de mes pa-

rens qui a passé plusieurs années dans l'Inde, m'a rapporté qu'il avait vu mourir, en moins de sept minutes, trois personnes mordues par ce dangereux reptile. On a encore d'autres exemples de la rapidité prodigieuse des terribles effets de son venin (1) : cependant je ne doute pas qu'on ne reconnaisse l'influence ordinaire de la température dans son action plus ou moins prompte. La longueur commune de la cobra de capello est de trois à six pieds, et sa circonférence de quatre pouces : sa tête est plus petite à proportion que celle du serpent à sonnettes et de la vipère ; elle est couverte de neuf plaques ou écailles disposées sur quatre rangs. La peau de ce serpent est si lâche autour du cou qu'elle lui laisse la faculté d'y ensevelir sa tête comme sous un capuchon, et l'on y remarque la figure d'une paire de lunettes. Ses yeux sont brillans et pleins de fierté ; sa mâchoire supérieure est garnie de deux crochets dont le mécanisme est exactement semblable à celui de tous les serpens venimeux. Comme eux il s'enfuit à l'approche de l'homme ; mais il est plus irritable, et redouble ses attaques avec encore plus d'emportement. Le corps droit, l'œil enflammé et la gueule béante, il s'élance sur son adversaire avec la rapidité d'une flèche, et le couvre aussitôt de morsures.

Le serpent à sonnettes et la cobra de capello ne se nourrissent que d'oiseaux et de petits quadrupèdes ; leur venin est soigneusement recueilli par les Indiens, qui y trempent la pointe de leurs flèches, et l'on juge quelles blessures ces instrumens de mort font à leurs ennemis. Les symptômes qui suivent les morsures de ces serpens

(1) Voyez aussi à ce sujet le grand article inséré dans notre 20e numéro, sur l'Amérique méridionale.

sont à peu près les mêmes, seulement ils diffèrent quelquefois dans leurs conséquences. La douleur, l'enflure et la pâleur suivent la marche rapide du venin dans toutes les parties du corps, et si les ressources de l'art ou celles d'une excellente constitution ne peuvent pas lutter contre ses effets mortels, la faiblesse du pouls, les vomissemens, la syncope, le délire, des convulsions et l'aspect livide de la peau annoncent que le terme fatal est arrivé.

La vipère d'Europe est considérée, après ces deux espèces de serpens, comme la plus venimeuse de toutes. Elle se distingue particulièrement par la ténacité de sa vie et la longueur de ses jeûnes; on a reconnu qu'elle pouvait se passer de nourriture pendant plusieurs mois sans en souffrir beaucoup. Le docteur Houlston rapporte, dans son traité des poisons, qu'ayant déposé une vipère dans la partie la plus basse de la grotte *del Cane* à Naples, dont le séjour est mortel aux animaux, à cause du gaz acide carbonique dont elle est remplie, cette vipère donna aussitôt des signes évidens de souffrance, fit des efforts pour s'élever le long du roc, et, ne pouvant y parvenir, elle tint la tête haute, et resta bouche béante pour aspirer l'air pendant environ neuf minutes, après quoi elle tomba sans mouvement; mais, dès qu'on l'eût retirée de la grotte, elle reprit toute sa vigueur et son agilité. Les chiens ne peuvent rester plus de quatre minutes dans cette grotte sans y périr, et l'on a vu de plus petits animaux expirer tout en y entrant.

Le *coluber berus*, ou vipère commune, n'a guère plus de deux pieds de longueur; et il est bien rare qu'il s'en trouve qui aient trois ou quatre pieds. La mâchoire supérieure de ce reptile est armée de deux crochets à venin qui tirent leur poison de deux glandes semblables,

à la grosseur près, à celles du serpent à sonnettes et de la cobra de capello.

Cette vipère, comme tous les autres serpens venimeux, n'attaque pas l'homme sans provocation, et le nombre ainsi que la profondeur de ses morsures dépendent de la violence de sa colère et du degré de chaleur de la température, qui influe beaucoup sur la santé de ces reptiles. Le danger de la blessure dépend du tempérament de l'individu blessé, de la nature et de la grandeur du vaisseau déchiré par les crochets. La blessure peut être très-grave, mais n'être que locale si elle porte dans les vaisseaux ordinaires; mais si l'artère est attaquée et qu'on n'y applique pas un prompt remède, le poison gagnera les parties nobles et manifestera ses ravages par les symptômes les plus effrayans : le malade périra s'il est jeune. Cependant ces exemples sont très-rares sous notre latitude, et le deviennent encore davantage en avançant vers le nord.

Les symptômes produits par la morsure de la vipère sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons déjà décrits, et le traitement suivi pour sa guérison diffère très-peu : comme le venin de la vipère n'est pas aussi actif que celui du serpent à sonnettes et de la cobra de capello, il est inutile d'avoir recours à des remèdes aussi violens pour en arrêter les effets. Les hommes employés à la recherche des vipères se munissent toujours de la graisse de cet animal qu'ils appliquent aussitôt sur la morsure, et d'ordinaire avec succès. L'huile d'olive chaude, étendue sur la plaie et les parties environnantes, n'a pas moins d'efficacité et détruit l'inflammation : l'alcali volatil, le laudanum, l'eau de luce, l'essence d'ambre, réussissent très-bien. Orfila recommande d'ajouter

deux parties d'alcali volatil liquide à deux parties d'huile d'olive, et de les appliquer le plus promptement possible sur la plaie (1). Si le mal fait des progrès et que des symptômes alarmans surviennent, il faut étendre des caustiques sur toutes les parties du corps, faire prendre au malade une combinaison d'alcali volatil, d'huile d'ambre, et d'eau de luce ou de quelques autres anti-spasmodiques aussi puissans, et lui faire boire du vin : ensuite, afin de porter à la peau et de tenir les vaisseaux sanguins en action, il faudra lui administrer, après chaque intervalle de quatre ou six heures, dix grains de carbonate d'ammoniaque, et dix gouttes d'huile d'ambre. Des expériences récentes donnent aussi lieu de croire que l'on peut décomposer avec le chlore le venin des vipères, comme les virus siphilitique et rabique (2).

Le célèbre Fontana, qui a fait tant de recherches sur l'histoire naturelle des animaux venimeux, nous offre une variété d'expériences qui prouvent que le venin de la vipère et celui des serpens dont nous avons parlé, ne sont ni un acide, ni un alcali, ni un astringent, ni même un sel neutre, mais une gomme animale, dont les propriétés naturelles et chimiques sont absolument les mêmes que celle de la gomme arabique, avec la seule différence que la gomme arabique appliquée sur les blessures n'y produit aucun effet, tandis que le venin des serpens a la propriété de détruire le principe vital : Fontana ajoute que si on se frotte la langue, l'intérieur de la bouche et du nez, et même le dedans de la paupière

(1) Orfila recommande aussi l'emploi d'une ligature au-dessus de la partie blessée, afin de prévenir le retour du sang au cœur sans obstruer la circulation, et ensuite l'application des caustiques pour guérir la blessure et les parties environnantes déjà lésées.

(2) Voyez, à cet égard, l'article inséré dans notre 45e numéro.

avec ce poison, il sera sans effet, et qu'on peut en avaler une forte dose sans inconvénient. Mais si on l'applique sur la moindre écorchure, l'inflammation fait de rapides progrès et affecte bientôt toutes les parties du corps, non pas en accroissant l'action artérielle de la circulation, mais en détruisant l'irritabilité de la fibre musculaire et en amenant les solides et les fluides à un état de décomposition.

Les habitans d'une huître. — Qui croirait, si des observations microscopiques ne l'avaient démontré, que l'écaille d'une huître est un monde rempli d'une quantité innombrable de petits animaux, à côté desquels l'huître elle-même est un colosse ! Le liquide renfermé entre les écailles de l'huître contient une multitude d'embryons couverts d'écailles transparentes, et qui nagent avec une extrême agilité. Cent vingt de ces embryons, rangés sur une seule ligne, ne donneraient pas un pouce d'étendue. Le liquide contient en outre une très-grande variété d'espèces d'animalcules d'une grosseur cinq cents fois moindre et qui répandent une lumière phosphorique. Ce ne sont pas encore là tous les habitans de cette demeure; on y compte trois espèces de vers très-distinctes, appelés vers d'huîtres, d'environ un demi-pouce de long et qui brillent dans l'obscurité comme des vers luisans. L'huître a pour ennemis déclarés, l'étoile de mer, les pétoncles et les moules; la première s'introduit entre ses deux écailles lorsqu'elles sont entr'ouvertes, et suce l'animal avec sa trompe. On a remarqué que les huîtres changeaient de position au flux et au reflux de la mer; elles sont d'abord couchées sur la partie convexe de leurs écailles et se retournent ensuite de l'autre côté.

Voyages.

Ascension sur le Schneehattan, montagne de Norwège.— Cette montagne a joui long-tems d'une réputation qu'elle ne mérite point : on la regardait comme la plus haute de toute la chaîne des *Alpes scandinaves*; mais on sait aujourd'hui que le pic de *Nor-Ungerné*, dans la même chaîne, sur la route de Bergen à Stockholm, s'élève à plus de cent cinquante mètres au-dessus du célèbre mont visité par les voyageurs, comme le Mont-Blanc dans les Alpes. En comparant l'un à l'autre ces deux points élevés de l'Europe, on doit tenir compte des différences qui résultent de la latitude, du climat, de la population : on ne verra jamais autant de curieux réunis à l'entrée de la Laponie que dans la belle vallée du Chamouni. D'ailleurs, le Schneehattan n'a tout au plus que la moitié de l'élévation du Mont-Blanc, et ne s'élance point comme le géant des Alpes de la Savoie, à trois mille cinq cents mètres au-dessus des dernières habitations de l'homme. On ne doit donc pas s'attendre à éprouver dans les Alpes scandinaves les émotions auxquelles on ne résiste point à la vue des grandes scènes de la nature : en s'approchant du pôle tout s'affaiblit à la fois, et l'imagination, affligée par l'absence de la nature vivante, est à peine excitée par la présence des objets inanimés : elle sent que le désert des régions polaires va commencer ; et quel désert!

Le voyageur anglais auquel nous empruntons le récit de son ascension sur le Schneehattan a parcouru la Scandinavie avec une vitesse qui fait honneur à sa diligence. On aimerait mieux cependant qu'il eût pris le loisir de

bien voir, et même de visiter plus d'une fois les mêmes lieux et d'y considérer les objets sous plus d'un aspect. Quoi qu'il en soit, comme sa description est la plus récente que nous ayons de ces montagnes, et donne une idée générale de l'aspect du pays, nous avons cru devoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

« Nous avions parcouru près de la moitié de la longue vallée qui aboutit à Laurgaard, lorsque nous eûmes le plaisir de découvrir la montagne, depuis la plaine qui la supporte jusqu'à sa cime couronnée de nuages. Arrivés enfin à Laurgaard, nous changeâmes de direction et nous commençâmes à monter en suivant une route tracée sur les flancs de la montagne; nous avions côtoyé jusqu'alors un torrent écumeux qui forme plusieurs cascades dans le canal qu'il s'est creusé lui-même en minant peu à peu les rochers qui l'encaissent aujourd'hui. Après avoir franchi les premiers gradins de la montagne, nous nous trouvâmes dans une vallée supérieure, bien cultivée, quoique dans la région des nuages, à la limite des glaces éternelles. Les prairies et les champs y sont entourés de clôtures en pierres amoncelées et en bois de sapin, formant une sorte de palissade. Ce fut dans cette vallée que nous nous reposâmes, afin de nous préparer à de plus grandes fatigues; on y trouve, dans un lieu nommé *Tofte*, une auberge très-propre et très-bien pourvue, la meilleure de celles qui m'ont hébergé en Norwège. De nos fenêtres, la vue s'étendait au loin sur un pays où les contrastes se touchent : l'hiver était assis sur la montagne, et l'été sommeillait paisiblement à ses pieds. En continuant à monter, nous traversâmes des forêts de pins, dont la hauteur diminue à mesure que la région dans laquelle ils croissent est plus élevée. La neige ramollie, qu'il fallait franchir en y enfonçant jusqu'aux genoux, rendait notre

marche très-pénible : au haut du col que nous atteignîmes enfin, nous ne nous attendions pas à trouver un marais qu'il fallut aussi traverser, pour arriver à Jürken, hameau d'été , situé dans ce lieu de désolation. Le jour était sombre : nous n'apercevions pas distinctement le sommet de la montagne, objet de notre excursion ; mais ce que nous pouvions apercevoir ne répondait nullement à notre attente. Ce mont trop fameux ne s'élève tout au plus qu'à six cent dix mètres au-dessus de la plaine où nous étions alors, et qui, sur une longueur de vingt-deux milles, ne présente que les hameaux de Jürken et Fogstuen. L'effet pittoresque du Schneehattan ne peut résulter que de ce qu'il s'élève au-dessus de la plaine ; ce n'est que par la pensée que l'on prolonge son cône jusqu'au niveau de la mer. Néanmoins, dès la pointe du jour, nous montâmes à cheval, bien résolus d'exécuter l'ascension projetée ; nous cheminâmes dans une vallée d'abord très-étroite, et qui, s'élargissant ensuite, forme un vaste amphithéâtre dont l'enceinte n'est que d'une élévation médiocre. Nous n'y entendîmes que les cris des pluviers dorés, seuls habitans de cette triste solitude. Arrivés au pied de l'enceinte, un ruisseau tombant du haut des rochers nous traça la route par laquelle nous continuâmes à monter. En peu de tems les broussailles disparurent, et les lichens furent les seuls végétaux que nous vîmes çà et là sur les rochers. Cependant cette haute région n'est pas inhabitée ; les lemmings y ont fixé leur demeure, et c'est du haut de cette forteresse qu'ils descendent pour aller dévaster les plaines.

» Notre route tortueuse se prolongeait, et nous n'étions pas encore au pied de la montagne. Enfin nous vîmes de près le colosse de cette chaîne, et il nous parut plus digne de sa renommée que nous ne l'avions cru en l'aperce-

vant de loin, sans apprécier la distance qui nous en séparait. L'escalade que nous projettions n'est praticable que d'un seul côté; il fallut le chercher, et, pour l'atteindre, contourner une flaque d'eau à peine dégelée, quoiqu'il fît assez chaud. Autour de ce bassin d'eau limpide un oiseau fit entendre son chant : ce n'était pas tout-à-fait celui de la grive; il nous parut que le chantre norwégien avait moins de force et plus de délicatesse que ceux de nos bois. Pourquoi cet aimable petit musicien, que nous ne pûmes voir, est-il relégué dans la région de l'hiver perpétuel ?

» Le reste de la montée fut pénible, parce que la neige était ramollie, et qu'il était quelquefois nécessaire de nous aider mutuellement pour nous en tirer. La montagne porte à son sommet un plateau d'une grande étendue, où l'on voit des cônes, des cavités assez profondes et remplies de neige et d'eau : tout cet ensemble offre l'apparence d'un cratère de volcan éteint. Quelques-uns de nous crurent sentir la défaillance causée par le défaut de pression atmosphérique et de densité de l'air qu'on respire sur les hautes montagnes; mais nous n'étions pas à une hauteur où cet effet pût avoir lieu; nous en fûmes convaincus en descendant, car les forces revinrent sur-le-champ; le malaise de quelques-uns de mes compagnons n'avait été causé que par la fatigue. Nous ne revînmes que très-tard à Jürken. Notre excursion avait duré dix-huit heures. »

Statistique.

Population et revenu public de l'Égypte. — Au milieu des événemens qui viennent de frapper au cœur l'empire des sultans, l'Égypte acquiert une importance nouvelle. Dépendance nominale de Mahmoud, sa position péninsulaire et son éloignement l'ont mise presqu'à l'abri des coups qu'il a reçus; elle gravite, pour ainsi dire, dans une autre sphère d'action. Peut-être Mahmoud, au lieu de s'opiniâtrer à régner dans la Turquie d'Europe, au milieu des garnisaires russes qui le pressent de toutes parts, eût-il mieux fait de quitter Constantinople, et de cingler vers Alexandrie avec les débris de l'empire. Son arrivée inattendue, les forces avec lesquelles il se serait présenté, et plus encore son titre d'héritier des califes, n'auraient guère permis à Mohammed-Ali de lui disputer l'Égypte. Une fois consolidé au Caire, il aurait pu facilement rétablir son autorité dans les régences africaines, qui ne tiennent plus à la Porte que par des liens bien faibles, et il aurait été plus à même de maintenir la Syrie dans la soumission. Refoulé en Afrique par la toute-puissance de la civilisation européenne, il aurait à son tour refoulé la barbarie dans ce grand continent, au moyen de ce qu'il eût emprunté à la civilisation de l'Europe. Quoi qu'il en soit, et quelque chose qui arrive, l'Égypte trop éloignée pour que la Russie puisse y étendre la main, doit prendre nécessairement une haute importance dans les circonstances présentes. Les détails que l'on va lire sur sa situation actuelle ne seront donc pas sans intérêt; ils serviront d'ailleurs à compléter le

grand article que nous avons inséré dans notre 5[e] numéro.

La Basse-Égypte forme avec le Delta un triangle de terres cultivables jusqu'au Caire, où commence le Mokattan, à l'est; et la chaîne Libyque, à l'ouest. Là, les terres renfermées entre ces montagnes présentent, jusqu'au tropique, une vallée étroite qui, dans sa plus grande largeur, n'a guère que cinq lieues communes. Ces montagnes, se resserrant de plus en plus, terminent cette vallée à Assouân ou Syene, où elles ne laissent entre elles que le passage du Nil, et c'est là que se trouve la première cataracte.

On peut évaluer à *dix millions* de feddans actuels les terres de l'Égypte susceptibles d'être inondées périodiquement par le Nil, d'après le cadastre qu'en fit Sélim le Conquérant, en 1517 ou 1518, et qui donna pour résultat sept millions deux cent mille feddans. Le *feddan* avait alors 400 perches, et la perche contenait 12 pieds; aujourd'hui il est réduit à 333 perches et un tiers, et la perche à 10 pieds. Les révolutions qui déchirèrent ce beau pays, jointes à l'ineptie et au despotisme des divers gouvernemens qui s'y sont succédé, ont dû nécessairement obliger les habitans des campagnes à se retirer dans les villes, ou à émigrer en Syrie, tant pour leur propre sûreté que pour se soustraire aux vexations auxquelles ils étaient sans cesse en butte. Ainsi, la plus grande partie des terres cultivables fut abandonnée, et les traces de toute végétation ayant disparu, on confondit par la suite ces terres avec les déserts. Aujourd'hui, à peine *quatre millions* de feddans sont cultivés, tandis qu'un gouvernement qui, dans son propre intérêt, autant que dans celui des habitans, accorderait une protection puissante à l'agriculture, mettrait aisément en valeur dix millions

de feddans, en creusant de nouveau les anciens canaux qui répandaient partout autrefois les eaux bienfaisantes du Nil.

Le dernier dénombrement fait en 1827, par ordre de Mohammed-Ali, a présenté un total de 780,000 familles. En estimant la population au terme moyen de cinq individus par famille, elle serait d'environ *quatre millions* d'habitans, nombre très-faible comparé à l'étendue et à la fertilité du sol, et qui pourrait doubler en peu d'années, sous une administration assez éclairée pour établir sa puissance et ses revenus sur le bien-être des sujets. L'Égypte se trouve aujourd'hui divisée en 14 provinces, ayant chacune 365 villes ou villages. La ville du Caire, la plus grande et la plus peuplée, compte 250 à 260 mille ames.

Les maladies qui affligent surtout l'Égypte sont l'ophthalmie, la peste et la petite vérole. La première n'existe que dans les villes; les campagnes en sont exemptes, ce qui semble établir qu'avec une meilleure police dans l'intérieur des villes on diminuerait beaucoup les effets de cette maladie. Contre la peste, il faudrait établir trois lazarets : un à Alexandrie, un à Damiette, le troisième à l'entrée des déserts qui conduisent en Syrie. On pourrait alors l'empêcher de s'introduire en Égypte; car il n'y a point d'exemple qu'elle soit venue de l'Arabie, de la Barbarie ni de l'Éthiopie. Cette contagion vient en général de la Turquie et de la Syrie. Quant à la petite vérole, la vaccine, répandue par quelques médecins qui seraient chargés de cette mission, et encouragée chez les habitans par le gouvernement qui attacherait dans le principe une légère récompense à leur docilité, en arrêterait promptement les ravages.

Le climat de l'Égypte est sain et agréable. Les vents

du nord-ouest, qui portent avec eux une douce fraîcheur, y règnent pendant les plus grandes chaleurs, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'août. Pour être à même de juger de la bonté de ce climat, il faudrait parcourir les campagnes où on verrait que les habitans, presque sans vêtemens, et n'ayant qu'une misérable nourriture, jouissent d'une santé parfaite et conservent leurs forces jusqu'à l'âge le plus avancé.

Le moyen d'établir les résultats que les améliorations du système administratif pourraient produire en Égypte sous les deux rapports si intimement liés de la culture et des revenus du gouvernement, est de fixer avec autant de précision que possible leur état actuel. Les évaluations suivantes reposent sur des bases dont la source doit les faire considérer comme exactes. On a beaucoup exagéré en plus comme en moins le montant des revenus du vice-roi. On se tromperait si on jugeait de sa richesse par les dépenses énormes qu'il a faites depuis quelques années, et on se tromperait également en accueillant légèrement le bruit d'un déficit dans la situation du trésor. Au reste, si Mohammed-Ali a pu jusqu'à ce jour couvrir, ou à peu près, en épuisant toutes ses ressources, ce développement fastueux qui appartient presque à un état du premier ordre, il ne pourrait le soutenir long-tems encore, sans dépasser de beaucoup ses moyens financiers, tels qu'ils existent aujourd'hui.

Recettes du gouvernement égyptien, calculées sur l'année moyenne.

Taxes territoriales sur 4 millions de feddans, à raison de 2 *talaris* d'Espagne (1) . . . . . . 10,666,666 tal.

(1) Piastre forte d'Espagne valant environ 5 fr. 30 c.

Report.....	10,666,666 tal.
Droit de capitation par tête et maison sur 780,000 familles, à raison de 8 tal. par famille........	6,240,000
Droits sur les dattiers, de 20 paras jusqu'à 60, calculés au terme moyen d'une piastre sur 6 millions de pieds d'arbres..............	400,000
Douane du Caire, Suez, Cosseïr, Damiette, Alexandrie, et l'intérieur........................	1,500,000
Apalthes (1) du Caire et de toute l'Égypte, y compris la pêche des lacs Mouzalet, Broulos, Heckat et du Fayoume (2)...........	3,333,334
Bénéfice sur la fabrication de la monnaie......................	500,000
Id. Sur le riz dont la récolte est calculée à 150,000 *ardebs* (3), à 5 talaris.....................	750,000
Id. sur 100,000 ardebs graine de lin, à 3 tal..................	300,000
Id. sur le lin fabriqué en toile pour la consommation du pays et	

(1) Les apalthes sont le débit exclusif de certains produits qu'on afferme à des particuliers, moyenant un prix fixe. Cette institution, qui existe dans tout l'empire ottoman, répond exactement à celle des Fermes de France, avant la révolution.

(2) Parmi les objets soumis aux apalthes se trouvent le droit sur les filles publiques, et celui sur les matières fécales pétries en formes de galettes auxquelles on donne le nom de *ghille*, et séchées au soleil, pour faire du feu.

(3) L'ardeb produit en poids 165 oques. L'oque égale 1 1/4 kil. de Paris.

Report...	23,690,000 tal.
l'exportation	1,000,000
Bénéfice sur le lin en balles pour l'étranger....................	250,000
Bénéfices sur les cotons, récolte estimée à 30,000 quint., à 5 tal...	1,500,000
Id. sur la semence dite *jugéoline*, propre à faire de l'huile, récolte estimée à 50,000 ardebs, à 3 tal..	150,000
Id. Sur l'encens, les dents d'éléphant, les gommes, les sucres, les saphranums, les laines, la soie, l'indigo, et différens autres produits, environ................	1,000,000
Id. sur les nattes, couffes, et tout ce qui tient à cette branche..	450,000
Id. sur 500,000 ardebs de comestibles, tels que fèves, orge, blés, maïs, etc., qui sortent d'Alexandrie pour l'étranger, au compte du commerce ou celui du vice-roi, en plus ou en moins, suivant les demandes de l'extérieur, à 2 tal.	1,000,000
Id. sur les mêmes comestibles qui sortent de l'Egypte pour l'Arabie, par le port de Cosseïr, quantité évaluée à 250,000 ardebs, à 5 tal....	1,250,000
Total des recettes..	30,290,000 tal. (1). (160,000,000 fr.)

(1) La différence dans le chiffre du bénéfice provenant des exportations par les deux ports résulte de ce que le vice-roi, soit qu'il vende

Les dépenses que le vice-roi doit faire pour réunir et emmagasiner les comestibles, cotons, laines, etc., sont couvertes et au-delà par le bénéfice de 12 à 15 pour cent résultant de la manière dont les agens du gouvernement pèsent et mesurent ces divers produits lorsqu'ils leur sont délivrés par les cultivateurs. Ce revenu, qui paraîtra énorme si on le compare aux ressources actuelles de l'Égypte, résulte en partie, comme on le voit, de ce que le gouvernement s'est approprié le monopole de presque tous ses produits.

ses comestibles à Alexandrie, soit qu'il les envoie sur les places de la Méditerranée, est obligé de se conformer aux prix variables de ces places, d'où il suit qu'on ne peut évaluer le bénéfice qu'à un terme moyen de 2 tal., tandis que, pour l'exportation en Arabie, il est le seul maître du marché, et établit un prix qui lui donne un bénéfice net de 5 tal. par ardeb.

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

